

L'enjamineur 1792

Pierre Bordage

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pierre Bordage

L'enjamineur

1792



L'ATALANTE

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Les guerriers du silence

GRAND PRIX DE L'IMAGINAIRE 1994 – PRIX JULIA VERLANGER 1994

Terra Mater La citadelle Hyponéros prix cosmos 2000 1996

Wang *Les portes d'Occident Les aigles d'Orient*

PRIX TOUR EIFFEL DE SCIENCE-FICTION 1997

Abzalon

Orchéron

Rohel I (cycle de dame Asmine d'Alba)

Rohel II (cycle de Lucifal)

Rohel III (cycle de Saphyr)

Griots célestes *Qui-vient-du-bruit Le dragon aux plumes de sang*

Nouvelle Vie™

Pierre Bordage

L'enjamineur
1792

ILLUSTRATIONS INTÉRIEURES DE VINCENT MADRAS

L'ATALANTE
Nantes

Il a été tiré 2000 exemplaires de cet ouvrage présentés sous reliure en toile Assuan, marquage or sur le dos, numérotés de 1 à 2000, et qui en constituent l'édition originale.

Illustration de la couverture : Gess Carte : Vincent Madras

© Librairie L'Atalante, 2004 ISBN 2-84172-288-0

Librairie L'Atalante, 118c 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes

À tous les miens
À tous les autres





CHAPITRE PREMIER

L'escalier aux marches étroites et glissantes plongeait dans une salle immense. Assaillies par les ténèbres, les flammes de bougies étiraient les ombres des piliers sur les voûtes et les murs.

L'odeur mêlée de salpêtre, d'égout, de moisi, de cire chaude et de tabac avait pris Pélaget à la gorge sitôt qu'il avait franchi la porte dérobée. Tremblant d'excitation et de peur, il gardait la main serrée sur la poignée de la dague glissée dans la poche de son ample manteau de drap. Un pantalon à rayures vertes, un gilet brodé, un chapeau à l'anglaise et des souliers à boucles au cuir craquelé complétaient sa tenue.

Quelques jours plus tôt, le vent avait tourné au nord, chassé la douce humidité d'un automne languissant et déposé un froid mordant dans les rues de Paris. Pélaget se fraya un passage dans l'assemblée, forte à première vue de trois ou quatre cents membres. Des ouvriers, trognes rougeaudes et yeux brillants sous les bonnets et les chapeaux, empestaient l'alcool. Ils avaient sans doute abusé de l'infecte piquette des faubourgs ou des eaux-de-vie coloniales qui coulaient à flots chez les limonadiers du Châtelet et des quais. On leur avait ordonné d'abandonner leurs piques, leurs sabres et leurs pistolets à l'entrée de la deuxième cour avant de subir une fouille humiliante. Pélaget, lui, avait dissimulé sa dague sous la double épaisseur de son caleçon et de son pantalon, à cet endroit précis où les cerbères aux épaules et moustaches imposantes n'auraient jamais osé aventurer leurs mains calleuses. À son grand soulagement, ils s'étaient écartés lorsqu'il avait prononcé le mot de passe : « Bleu, rouge, beau c'est. » Il avait exploité l'obscurité de l'escalier tournant pour remiser la dague dans la poche

de son manteau.

Aux relents de vin et de rhum succédaient par endroits les parfums capiteux des bourgeois sanglés dans leurs redingotes rouges ou grises, portant les uns des perruques poudrées, les autres des chapeaux de feutre et des cravates de soie. Pélaget reconnu au passage des députés de la toute nouvelle Législative, issus des Clubs des jacobins et des cordeliers. Ceux-là se piquaient tous les jours d'égalité et de fraternité à la tribune de l'Assemblée, mais, hors des Tuileries, ils se hâtaient de singer les manières et les tenues des ci-devant. Des bourgeois gentilshommes, aussi fats et ridicules que le personnage de la pièce de Molière jouée récemment au théâtre de la Nation. La mort de Mirabeau, la tentative d'évasion du gros Capet et de l'Autrichienne avaient pourtant flétri le prestige de cette aristocratie qui tentait, dans les arrière-boutiques et les tripots, de saper la révolution chancelante. L'Angleterre sauterait sur la première opportunité d'expédier ses troupes sur le continent et de raffermir le trône du roi Louis en dépit d'une très ancienne et tenace rancune exacerbée par l'appui des troupes françaises aux insurgés d'Amérique.

Pélaget se faufila entre un pilier et un groupe d'individus dont le débraillé savant se voulait probablement un hommage à Marat. Ses quelques semaines de clandestinité avaient renforcé le prestige de « l'Ami du peuple » – Pélaget et ses confrères, eux, le qualifiaient volontiers d'ennemi public.

« Foutre, je ne pensais point que l'on verrait une femme dans cette assemblée ! »

Pélaget reconnut la voix tonitruante du sieur Danton, le tribun revenu d'exil, le « Taureau » ou le « Minotaure » pour les inspecteurs et les préposés de police. Discernable entre toutes, redoutable, elle faisait régulièrement trembler les murs de l'ancien couvent des Cordeliers.

La femme en question se tenait sur une estrade éclairée par une rangée de bougeoirs, une véritable orgie de lumière dans cette crypte livrée aux ténèbres. Assise sur une chaise, entièrement nue, la tête dissimulée par un bonnet écarlate au bout recourbé, elle était d'une maigreur et d'une blancheur effrayantes. De longs cheveux noirs se déversaient en torrents sur ses épaules et sa poitrine. Des formes allongées s'enroulaient autour de ses mains et de ses avant-bras.

Pélaget frissonna d'horreur et de dégoût quand il s'aperçut que ces insaisissables bracelets étaient des serpents. Agressé par une vipère à l'âge de six ans, sauvé *in extremis* par un vieil ermite herboriste, il perdait ses moyens à la simple vue d'un reptile. Il empêcha la panique de le submerger en se mordant l'intérieur des joues jusqu'au sang. Il lui avait fallu de la patience et du temps pour infiltrer l'arcane mère, une organisation tellement mystérieuse qu'on doutait de son existence

jusque dans les sphères les mieux informées. Le supérieur de Pélaget, l'un des trois nouveaux administrateurs de police nommés en lieu et place de l'ancien lieutenant général, lui avait confié la mission de vérifier l'existence de ce parlement occulte, puis, au cas où la rumeur serait fondée, de l'infiltrer et de se rendre à l'une de ses assemblées. L'administrateur lui avait précisé que M. de Lessart, le ministre de l'intérieur, serait personnellement informé de la progression de l'enquête.

Les informateurs de Pélaget l'avaient d'abord dirigé vers une société populaire du Palais-Royal puis, par le jeu des rencontres et des affinités, dans le cœur du quartier Saint-Paul. Un dénommé Fleurdepied, un ancien saute-ruisseau, une brute prompte à tirer son sabre et ses pistolets, l'avait introduit dans l'un des premiers cercles de Mithra, une société clandestine vaguement liée à la section de Mauconseil et affiliée au corps des bâtisseurs. Pélaget avait bu le sang d'une génisse décapitée sous ses yeux puis, nouant des contacts avec les têtes pensantes de chaque niveau, il s'était prêté à une série de rituels aussi barbares les uns que les autres. Progressant dans l'organisation, il avait atteint le dernier cercle, où artisans et ouvriers se mêlaient aux architectes, avocats, journalistes, chirurgiens, comédiens, tous extrémistes et acharnés à la perte du roi. Les assemblées se tenaient dans les arrière-salles de boutiques du Châtelet ou du faubourg Saint-Denis. Un courrier parvenait à chaque initié deux jours avant la réunion, scellé par un cachet de cire en forme de héron stylisé. Rédigée dans la langue des oiseaux, la prose des sectateurs de Mithra demeurait inaccessible au commun des mortels. Les récipiendaires incapables de déchiffrer les jeux de mots, rébus et symboles avouaient leur incompetence et s'excluaient d'eux-mêmes de ces conciles nocturnes où les discours enragés s'achevaient en vociférations, en libations, parfois en sacrifices. Il était arrivé qu'on amenât un calotin ou un réfractaire – bien des complicités étaient nécessaires pour le tirer de son couvent ou de sa prison – et qu'on lui coupât la tête en fin d'assemblée, quand, ivres d'alcool et de fatigue, les conjurés ne pouvaient plus se satisfaire de promesses ni de hurlements. Pélaget lui-même avait dû abattre la lame ébréchée d'un sabre sur le cou d'un moinillon aristocrate dont la famille avait émigré en Allemagne aux premiers temps de la Révolution. Bien que tremblant de tous ses membres, il s'était acquitté de sa tâche avec détermination, sinon avec habileté, dans l'espérance que cette exécution lui ouvrirait la porte secrète de l'arcane mère. Il n'était pas certain d'être couvert par sa hiérarchie au cas où les choses tourneraient mal. En ces temps d'incertitude, ni le ministre de l'intérieur ni les administrateurs de police n'accepteraient de se compromettre avec leurs services secrets. On ne savait pas encore si la

balance allait pencher du côté des extrémistes ou de celui des monarchistes. En cas d'échec, il ne resterait rien d'autre à Pélaget que les remords et le sentiment amer d'avoir été le jouet de politiciens aussi ambitieux que pusillanimes. Quelle importance ? Les destins étaient écrits dans le ciel. Il avait signé un pacte de sang, glissé le doigt dans un engrenage qui finirait par le happer tout entier. Il ne reverrait plus sa Beauce natale, il ne coulerait pas de vieillesse paisible sur les terres familiales, il serait, en tant que rouage anonyme de la Révolution hésitante, soit emporté avec elle, soit broyé par elle.

« Voiturier, fieffé coquin ! »

Pélaget marqua un temps d'hésitation avant de prendre conscience qu'on s'adressait à lui. Voiturier n'était pas un nom d'emprunt très commode.

« Heureux de te voir dans ces lieux, mon vieux jean-foutre ! Je me doutais bien que je t'y croiserais un jour. »

Le sieur Fleurdepied fendit le groupe de suppôts de Marat et s'approcha de Pélaget d'une démarche à la fois volontaire et vacillante. Front enfoui sous un bonnet grisâtre orné d'une cocarde tricolore, mèches collées par la crasse, yeux injectés d'alcool et de sang, il portait une veste courte ouverte sur une chemise d'un blanc douteux, un pantalon rayé de rouge et des sabots noirs d'où dépassaient des brins de paille. De ses traits taillés au burin se dégageait une force brute, sauvage. Il paraissait nu sans son sabre et la paire de pistolets dont les crosses dépassaient habituellement de sa large ceinture de tissu.

« Il n'est point étonnant que les bons patriotes finissent par se retrouver dans les mêmes endroits, lança Pélaget.

— Ils sont peu nombreux, ceux qui sont dignes d'être appelés patriotes ! » rétorqua Fleurdepied.

Le ton menaçant et l'œil torve de son interlocuteur sonnèrent le tocsin dans l'esprit de Pélaget. Il plongea la main droite dans la poche de sa redingote et empoigna le manche de la dague. Il ne se laisserait pas égorger ou décapiter sans combattre.

« Nous voilà plus sérieux que des papes, foutre ! s'exclama l'ancien saute-ruisseau avec, en guise de sourire, une horrible grimace qui dévoilait ses dents gâtées. Je suis bien aise de te revoir. Nous ne serons jamais assez nombreux pour décoller les têtes de tous ces bougres de calotins et d'aristocrates !

— Il ne nous reste plus qu'à affûter nos sabres... »

Fleurdepied se pencha vers l'avant et ajouta, sur le ton de la confiance :

« Qui te parle de sabres ? »

Pélaget recula afin de se maintenir hors de portée de l'haleine méphitique de son interlocuteur.

« Par les cornes du Diable, nous aurons bientôt... »

Un brouhaha interrompit Fleurdepied. Il saluait l'apparition d'une silhouette derrière la chaise curule de la femme aux serpents. Un homme habillé d'une ample chasuble blanche et coiffé d'une cagoule bleue en forme de cône. Il s'avança sur le bord de l'estrade et, par les fentes ovales percées dans le tissu, promena sur l'assistance des yeux que la lueur des bougies rendait à la fois insaisissables et insondables. Pélaget concentra son attention sur le nouvel arrivant, un grand maître de l'arcane mère, le Père des Pères peut-être. Il aurait volontiers sauté sur la scène et arraché cette cagoule pour découvrir le visage qu'elle dissimulait. Quelqu'un de connu, il en aurait mis sa main au feu, l'un de ceux qui péroraient à la tribune de l'Assemblée, complotaient dans les arrière-salles ou intriguaient dans les clubs. Par où diantre était-il entré ? La salle souterraine comptait sans doute une porte dérobée ou un pan de mur escamotable réservé à une poignée d'initiés. La mise en scène ne semblait guère émouvoir les bourgeois tandis qu'elle produisait une forte impression sur les ouvriers et artisans, les mêmes qui se pressaient aux parterres des théâtres et dont les réactions outrageusement candides arrachaient aux comédiens des sourires condescendants. Le cérémonial leur était destiné, afin de stimuler leur ardeur et leur dévotion.

Pélaget observa les dessins bleus et rouges brodés sur le devant de la chasuble. Il reconnut quelques-uns des symboles les plus évidents de la franc-maçonnerie, mais il ne put se prononcer sur les autres, et il y avait fort à parier que la majeure partie des membres de cette assemblée n'avaient pas la moindre idée de leur signification. Il évita de fixer les serpents qui, depuis l'irruption du maître de cérémonie, se tordaient de fureur dans les mains de la femme assise.

L'homme cagoulé réclama le silence de ses bras écartés. La femme aux serpents ne bougeait pas, et, n'étaient-ce les légères pressions de ses doigts sur les reptiles, on aurait pu la prendre pour une statue de pierre.

« Frères, en franchissant une nouvelle étape, nous avons accompli des prodiges. »

Bien que légèrement déformée par le tissu de sa cagoule, sa voix n'était pas étrangère à Pélaget. Il l'avait déjà entendue dans d'autres circonstances, mais, il eut beau battre le rappel de ses souvenirs, il ne parvint pas à l'associer à un visage. À ses côtés, Fleurdepied s'était figé dans une posture d'adoration qui faisait réapparaître l'enfant sur ses traits rudes. Il avait porté sur son dos tant de bourgeois et de nobles par-dessus les fossés engorgés de Paris qu'il vouait une haine farouche aux privilégiés. Il réclamait sans cesse le « raccourcissement » des aristocrates et des calotins du haut clergé. Il les avait aidés à se préserver de l'ordure et des excréments de la grande cité, il rêvait

maintenant de les y replonger tout entiers, séparés si possible de leur tête. Il était l'un de ces parfaits légionnaires de la mort sur lesquels s'appuyaient les factions extrémistes pour dicter sa conduite à l'autorité légitime. Pélaget en avait rencontré des cohortes entières dans les cabarets, dans les cafés, dans les faubourgs, dans l'enclos du Temple, échauffées par le vin et la rage. Les sections parisiennes exploitaient le désordre général pour lever une armée importante, d'autant plus redoutable que constituée de travailleurs désœuvrés, de groupes épars difficiles à surveiller et à maîtriser.

« Ce n'est pas l'ignoble Capet qui a pris l'initiative de la fuite, mais nous, frères, nous qui l'avons obligé à commettre cette fatale erreur, nous qui l'avons contraint à salir l'icône royale, nous qui avons tranché le cordon mensonger qui le reliait à son peuple. Hier encore, le peuple crédule vouait à son roi un amour obscène grossi par dix siècles d'ignorance, hier encore, le peuple se croyait l'enfant chéri de la famille royale, hier encore, le peuple refusait de nous suivre sur les chemins aventureux de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Ce n'est pas l'infâme Motier qui a pris l'initiative de tirer sur la foule au Champ-de-Mars, mais la foule qui lui a soufflé les ordres, la foule qui lui a offert son sang, la foule qui, victime expiatoire et consentante, a montré au reste de la nation de quel bois scélérat étaient faits les prétendus modérés, les traîtres qui cachent leurs liaisons dangereuses sous leurs masques de conciliateurs, les prétendants cyniques du royaume d'Ithaque, les valets de la monarchie acharnés à perdre la révolution. Notre révolution. »

Une salve de vivats et d'applaudissements interrompirent l'orateur. Bien qu'aigrette, sa voix résonnait dans la salle souterraine avec une puissance étonnante. La société de Mithra – appelé également le Père des Pères ou le guerrier divin sur son char solaire – avait sans doute choisi cet endroit pour ses propriétés acoustiques.

« Les temps sont aujourd'hui venus de fuir la lumière afin de mieux préparer l'avènement des jours nouveaux. Car c'est dans les noires profondeurs de la terre que germent les graines, dans les grottes obscures que s'opèrent les métamorphoses, dans les ténèbres des gouffres que gonflent et grondent les torrents, dans les nuits de solitude et de méditation que se forgent les grands, les impérissables destins. »

Une deuxième clameur, assourdissante, salua les propos du maître de cérémonie. La femme assise rencontrait des difficultés grandissantes à maîtriser les serpents et à garder les jambes serrées. Des gouttes de sueur s'écoulaient de son bonnet et dévalaient sa gorge.

Pélaget frissonna. Il s'était enfin introduit dans le gouffre secret d'où montaient les vagues qui déferlaient sur Paris, sur le royaume et sur l'Europe. Il lui suffisait maintenant de prévenir son chef direct,

Antoine Schwarz, de tendre un guet-apens lors de la prochaine assemblée et de démasquer enfin les têtes pensantes d'un mouvement qui, à en croire la croix et les autres symboles sur la chasuble de l'orateur, remontait au temps des Templiers.

« Frères, nous resterons dans l'ombre afin de franchir l'ultime étape, de conquérir notre Toison d'or, nous reculerons pour mieux sauter, nous laisserons d'autres, les étourdis, les insectes, se brûler à la lumière tandis que nous préparerons nos troupes, que nous rassemblerons et affûterons nos armes, que nous tremperons nos volontés dans le fer et le sang. Tel le divin Ulysse, nous resterons dissimulés dans notre cheval de bois, nous en jaillirons au moment opportun, nous donnerons le coup de grâce à ce régime honni, contre nature, scélérat, nous rétablirons l'ordre naturel, nous ne consacrerons qu'un seul souverain : le peuple, le peuple, le peuple ! »

Les membres de l'assistance levèrent les bras et poussèrent des hurlements hystériques. Fleurdepied retira son bonnet et le jeta en l'air avec un glapisement aigu. Pélaget feignit d'être emporté par l'allégresse générale. Du coin de l'œil, il surveillait les serpents apeurés par le vacarme. Il craignait qu'ils n'échappent à la femme et ne plantent leurs crochets dans la première jambe à portée de gueule. Il éteignit une nouvelle flambée de panique. Du reste du discours, sans cesse entrecoupé par les vociférations, les claquements de mains et les crépitements des chaussures, il ne perçut que des bribes. Tremblant de tous ses membres, obnubilé par les formes sombres dansant autour des bras de la femme, il s'évertua seulement à rester debout. Il crut comprendre que le maître de cérémonie invitait les membres de l'assemblée à conquérir la Commune de Paris puis, du haut de la citadelle de l'Hôtel de Ville, à instaurer le véritable pouvoir en s'appuyant sur les troupes des sections.

Leur projet n'étonnait pas Pélaget. Il en avait dégagé les grandes lignes dès son intronisation dans les premiers cercles de Mithra. Une faction préparait l'avènement d'une république pour l'instant rejetée par la majorité de la population. Les Français abhorraient les privilèges, mais ils vouaient à leur roi un amour sincère et lui pardonnaient volontiers ses faiblesses. Les intransigeants s'escrimaient donc à jeter le discrédit sur la monarchie par le biais des pamphlets, des journaux ou des pièces de théâtre telles *Charles IX*, la tragédie de ce petit arrogant de Chénier. La fuite et l'arrestation misérables de la famille royale à Varennes leur avaient donné du mauvais grain à moudre. Dans le même temps, ils regroupaient d'importantes milices dans les faubourgs et faisaient peser une menace de plus en plus pressante sur l'Assemblée. Le premier affrontement avait eu lieu au Champ-de-Mars, garde nationale contre foule parisienne, et, là encore, la fusillade n'avait rien ajouté à la gloire des monarchistes

constitutionnels incarnés par La Fayette – « Gilles César » pour Mirabeau, « l'infâme Motier » pour Marat. Pendant ce temps, les assignats perdaient chaque jour de leur valeur et les biens changeaient de main.

Comme la plupart des gens, Pélaget était davantage attaché à la personne du souverain qu'au trône. Il se serait senti désemparé, orphelin, sans l'ombre tutélaire du roi ; la France lui aurait paru offerte comme une femme sans défense aux soudards des pays voisins. Il avait participé à la rédaction des cahiers de doléances de son village natal et ressenti la même émotion que ses voisins, que l'ensemble des habitants de France, la même ivresse, les mêmes frissons, le même espoir de changement. Il avait fait partie des volontaires qui avaient escorté les délégués du tiers de son bailliage à Paris, puis à Versailles. Âgé de vingt ans, débordant d'énergie, il avait dilapidé une bonne partie de son maigre argent avec les filles du Palais-Royal, une autre dans les salles de jeu ; on lui avait volé le reste dans le quartier Saint-Antoine, peuplé de milliers d'indigents. Des agents du guet l'avaient vu se défendre avec une belle vigueur contre six ou sept miséreux et, après avoir dispersé les agresseurs, lui avaient confié que le sixième bureau de police recrutait de jeunes auxiliaires pour des opérations secrètes. N'ayant pas vraiment le choix, Pélaget s'était rendu rue des Capucines et engagé dans la légion de ces centaines de mouches qui étaient les yeux et les oreilles de M. le lieutenant général – remplacé quelques mois plus tard par les trois administrateurs de police. Il avait prévu de repartir dans sa province – il ignorait dans quel département se trouvait maintenant son village – dès qu'il aurait amassé l'argent nécessaire, mais le coût exorbitant de la vie parisienne l'avait à plusieurs reprises contraint à différer son départ. Et puis son nouveau métier le grisait, il aimait palpiter avec le cœur de Paris, il aimait rôder dans le mystère des hommes, se perdre dans le dédale des boulevards, des rues, des passages et des quais.

La femme avait enfin réussi à calmer les reptiles. Pélaget distingua de petites boursofflures rouges dans le creux de ses bras.

Des morsures.

Peut-être les serpents étaient-ils inoffensifs, ou bien était-elle immunisée contre leur venin ? Les rigoles de transpiration dessinaient un filet ondoyant, scintillant, sur son corps immobile. Les poings levés, les hommes surexcités soulignaient de clameurs chaque phrase du maître de cérémonie. Les bourgeois eux-mêmes s'étaient départis de leur impassibilité, de leur rigidité. De cette crypte enfumée et puante partaient les consignes débattues dans les clubs et les sociétés de lecture, reprises par les journaux, amplifiées par les sections, propagées dans les rues. Une multitude d'autres sociétés, plus ou moins secrètes, plus ou moins structurées, déployaient leurs tentacules

dans l'ombre. Les loges maçonniques plaçaient les plus prestigieux de leurs membres dans les coulisses du pouvoir, certains partis aristocrates et étrangers soutenaient les ambitions du duc d'Orléans, d'autres aspiraient à la féodalité d'avant Louis XIV, d'autres contractaient des alliances avec les émigrés et les souverains européens, d'autres encore défendaient les intérêts des villes de province, réclamaient la liberté du commerce ou se liguèrent contre la robinocratie triomphante, mais peu d'organisations s'appuyaient sur une base populaire solide, peu d'entre elles avaient la capacité de mobiliser une véritable force armée. En cet automne 1791, Paris était une fourmilière prise de démence, un labyrinthe tortueux où se croisaient les idéalistes, les ambitieux, les affairistes, les opportuns, les exaltés, les brigands et les criminels. On ne comptait plus les provocateurs, les émissaires étrangers, les agents doubles, on voyait fleurir des cultes étranges, délirants, qui décelaient dans la révolution les prémices de l'Apocalypse ou prédisaient l'avènement des temps nouveaux. On ne discernait pour l'instant qu'une rumeur, le friselis d'une fronde sous la brise, mais, et ses confrères avaient confirmé le pressentiment de Pélaget, ce calme trompeur annonçait de terribles tempêtes.

« ... que nos ennemis nous cernent, frères, il nous faudra bientôt épurer nos rangs, éliminer les faibles, les lâches, les traîtres... »

Ce dernier mot frappa Pélaget au cœur avec la force et la précision d'une flèche. Ses voisins avaient reculé et formé un large cercle autour de lui. Il lui sembla entrevoir la silhouette massive du sieur Fleurdepied au milieu des ombres immobiles. La plupart des bougies s'étaient éteintes. Le maître de cérémonie et la femme nue n'étaient plus que des taches blafardes, des songes. Impossible de savoir où étaient passés les serpents. Affolé, Pélaget lança un regard par-dessus son épaule. Aucune chance d'atteindre l'escalier.

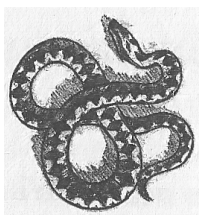
« ... de nous dépêcher leurs espions. Quelle sottise, quelle impudence ! Les nouveaux ministres du gouvernement sont aussi aveugles et bornés que leurs prédécesseurs. Qu'espèrent-ils vraiment ? Contenir le flot qui va bientôt les emporter tout comme il emportera les ultimes vestiges de l'ancien régime ? »

Une brèche se creusa dans la haie encerclant Pélaget. Il s'attendit à voir surgir devant lui un exécuter armé d'un sabre ou d'une hache. Quelques-unes des assemblées auxquelles il avait participé s'étaient terminées par une décapitation. Son tour était-il venu de perdre la tête ? La rage au cœur, il agrippa le manche de sa dague. L'orateur avait raison : il était vain et stupide de vouloir juguler un torrent grossi par des siècles de misère et d'injustice. Agent secret de l'inutile, il allait périr pour une cause perdue, pour les yeux vitreux et fardés d'un monde agonisant. Il n'avait pas le réflexe de s'en effrayer ni

même de s'en désoler. C'était écrit dans le ciel.

« Renvoyons-leur leurs messagers pour les avertir que nous les connaissons mieux qu'ils ne nous connaissent. »

Deux éclairs noirs jaillirent à l'intérieur du cercle. Horrifié, Pélaget eut un pas de recul. Ses épaules et sa nuque heurtèrent le pilier derrière lui. Il poussa un hurlement d'épouvante quand l'un des serpents s'enroula autour de sa cheville, se glissa sous son pantalon, remonta le long de sa jambe et lui enfonça ses crochets dans le gras du mollet.





CHAPITRE DEUX

Émile eut un frisson d'excitation en découvrant, du haut de la colline, les toits aux couleurs enfuies de la ferme de La Rousselière. Les deux bœufs crottés avaient peiné à tirer la charrette du père Godeau dans les mauvais chemins entre La Réorthie et le moulin de Rochette. Les bosquets, les taillis, les haies, les champs pentus et étranglés cédaient peu à peu la place aux vastes prés qui préfiguraient la plaine de Luçon.

Les deux hommes avaient dû descendre par endroits, jeter des branches cassées dans les fondrières ou s'arc-bouter sur les roues pour aider l'attelage à franchir les passages difficiles. Les pluies torrentielles des jours précédents avaient transformé les chemins en rivières de boue. On sortait d'un hiver maussade, bercé par les hurlements des loups. Les vents glacés de mars avaient chassé avec brutalité les pâles chaleurs printanières. Les chênes têtards, les poiriers, les pommiers tendaient leurs branches encore décharnées et luisantes entre les buissons de genêts et de ronces. Tout au long du trajet, les croassements des corbeaux avaient accompagné les grincements des essieux et le souffle des bœufs. Les nuages livides avaient filé au-dessus du moutonnement vert et craché de rageuses averses de grêle.

Émile se rendait à l'assemblée gagerie de Luçon où il comptait trouver un travail de valet ou de berger dans l'un des grands domaines des plaines. Certains d'entre eux embauchaient jusqu'à quinze hommes entre le début du printemps et les moissons d'automne. Le père Godeau lui avait offert de l'avancer jusqu'au moulin de Rochette. Le vieil homme devait y livrer une trentaine de sacs de froment, de seigle, de blé noir et de baillarge, et, bien qu'il ne l'eût pas précisé, il

avait aussi compté sur la vigueur de son jeune passager pour désempourber la charrette des profondes ornières.

« Ta qu'as appris à lire et écrire, Milo, te pourrais trouver bérède meu qu'un failli travail de commis... »

L'œil bleu et rusé du père Godeau était resté un long moment levé sur son passager avant de revenir se poser sur les cornes de ses bœufs. Il ne parlait pas beaucoup, taiseux comme la plupart des hommes du bocage qui ne libéraient leurs mots qu'avec une extrême parcimonie. Les efforts qu'il déployait pour articuler et discipliner sa voix enrouée creusaient ses rides sous les larges bords de son chapeau rabalet. Il prenait devant Émile le même air d'écolier appliqué que devant le curé – le vrai, le réfractaire –, le seigneur du coin ou un bourgeois de la ville.

« J'ai point d'argent, avait répondu Émile.

— Sûr qu'les gens de la ville le t'en prêteriant, dame ! Et pis... »
Le père Godeau avait marqué un temps de silence ; Émile avait deviné où il voulait en venir. « Ta qu'aimes bé les idées nouvelles, ta qu'aimes ni les curés ni le roi, te s'rais sans doute meu avec les autres, là, tchés fils de vesse de patriotes, tchés parpaillots, plutôt qu'avec nous autres à la paroisse. »

C'était toute la population de La Réorthie qui parlait par le truchement du père Godeau. Les paroissiens regardaient Émile, pourtant recueilli et élevé par l'abbé Rambaud et Margot sa servante, comme un païen, un pataud. En 1788 pourtant, les paysans et artisans du bourg avaient participé avec enthousiasme à la rédaction du cahier de doléances. Les têtes avaient tourné après la convocation des États généraux, mais l'ivresse des premiers temps avait rapidement viré à la gueule de bois. Des bouches liées à l'une ou l'autre des factions de la capitale avaient soufflé la Grande Peur sur tout le pays, puis, un an plus tard, la Constitution civile du clergé avait déclenché les premiers frémissements de révolte. Des brochures anonymes avaient circulé l'été 90, l'agitation avait gagné une vingtaine de paroisses entre La Forêt-sur-Sèvre et Mou-champs.

Émile n'avait pas approuvé le décret de l'Assemblée constituante. Les bocains vouaient à leurs prêtres une vénération et un respect sans faille. Le remplacement de leurs bergers par les intrus, les « jurons », avait soulevé une vive indignation attisée par la lettre de Mgr de Mercy, évêque de Luçon, aux desservants de son diocèse, puis par la bulle du pape Pie VII frappant d'hérésie l'Église constitutionnelle. Un peu partout dans le pays, les paroissiens s'étaient réunis pour accueillir les assermentés à coups de fourche, de faux, de pierre et de poing. L'année suivante, des escarmouches avaient opposé paroissiens et gardes nationaux dans le pays de Retz et dans le bocage. Des réunions spontanées avaient dégénéré en affrontements et abandonné

des morts et des blessés dans les bourgs. Le garde des Sceaux avait dépêché deux commissaires en Vendée, MM. Gensonné et Gauvain-Gallois. De leur rencontre avec le général Dumouriez à Fontenay-le-Comte, de leur tournée d'inspection dans le département, ils avaient tiré des conclusions alarmantes : l'Assemblée devait user de modération si elle ne voulait pas pousser le département tout entier dans la rébellion. S'en était suivie une courte période d'accalmie. Les députés avaient reculé d'un pas et accordé aux fidèles le choix entre deux cultes, l'officiel et le semi-clandestin. Les bons catholiques avaient déserté les églises pour se ruer dans les lieux insolites où officiaient les insermentés, granges, greniers, forêts, pâtis.

« Point besoin d'aller en ville pour aricoter avec les patriotes, père Godeau. Y en a plein dans la plaine et sur la côte. »

Le vieil homme avait levé le nez comme un chien flairant la trace d'un gibier. Ses cheveux s'affalaient en boucles argentées sur le mouchoir rouge noué autour de son cou et le col noir de sa veste. Il avait enfilé, sous ses guêtres blanches, des souliers cloutés qu'il ne mettait que dans les grandes occasions – la visite au meunier devait sans doute être classée dans cette dernière catégorie ; le froment qu'il livrait au moulin servirait à fabriquer les brioches de Pâques. Son fusil de chasse reposait sur les sacs, chargé, prêt à faucher le lièvre, le sanglier, la perdrix ou le faisan chassés de leur abri par le passage bruisant de la charrette. Braconnier à ses heures, il était doté, aux dires des paroissiens, d'un fameux coup de fusil.

« Les gars de la piaine, le s'creyant comme les gens de la ville. L'pensant qu'tchette révolution leur rapportera plus de biens, de terres, d'argent. Ma, i leur dis que l'changement leur donnera rin du tout. L'est pour tchos-là qui voulant dev'nir seigneurs à la place des seigneurs, les robins, les notaires, les banquiers, les commerçants, tôt tchés gens de robe et d'argent... »

Il s'était penché sur le côté pour cracher par-dessus le garde-corps de la charrette.

« Voilà deux ans, vous pensiez pourtant le contraire, père Godeau. Vous et tous les autres de La Rhôte.

— Bé dame, l'était avant que l'décidiant, à Paris, chasser nos bons prêtres pour en mettre d'autres à lu piace. Pis qu'le pre-niant nos cloches et que le faisiant de la monnaie avec ! L'parliant de liberté, l'voulant pas à c't'heure nous laisser notre liberté de croire à not' façon. M'est avis que, tchette histoire, alle finira mal. »

C'était aussi l'opinion d'Émile. Les paysans du bocage n'admettraient jamais que l'État se substitue à l'autorité du pape. Si l'Assemblée persistait à lui imposer des prêtres assermentés, des « jurons », elle finirait par s'aliéner définitivement cette masse paysanne qui ne se reconnaissait déjà plus dans le tiers état dominé

par les avocats, les financiers et les commerçants. Trop affairés à combattre la noblesse, à conquérir l'Assemblée, à consolider leurs nouveaux pouvoirs, ceux-là n'accordaient plus aucune considération au peuple des campagnes.

« Vous voulez plus de moi à La Rhôte, pas vrai ? »

Le père Godeau avait enveloppé Émile d'un regard à la fois chaleureux et navré.

« L'est pas ça, Milo. Ma, i t'aime bérède, i t'regarde comme mon propre gars, mais, si les choses tournant à l'aigre, o l'en a à La Rhôte qui risqueriant de t'faire do mal. I les entends vezouner dans les caves : le disant qu't'es un parpaillot, un mécréant, un païen.

— Faudrait savoir : un parpaillot n'est ni un mécréant ni un païen !

— O l'est tout comme. Te f'ras bé c'que tu voudras, vu qu't'es grand, mais o vaut mieux que tu r'tournes pas à La Rhôte à c't'heure.

— Je compte bien rester dans la plaine jusqu'à l'automne.

— Te f'rais aussi bé d'y passer l'hiver prochain. Et pis même l'année suivante, tant qu'à faire.

— M'est avis que vous savez des choses que je connais pas, père Godeau. »

La charrette avait entamé sa descente vers le ruban scintillant du Lay qui sinuait en contrebas sous la trame ajourée et instable des frondaisons. Le chemin se scindait en deux dans la pente. La branche gauche, large, aérée, empierrée, descendait en lacets serrés vers le moulin de Rochette, une construction grise et austère surplombant un étroit pont de pierre ; la partie droite, étroite, défoncée, partait comme un tunnel obscur vers la ferme de La Rousselière.

« Ho, ho. »

Les bœufs s'immobilisèrent. Le père Godeau sortit une outre d'un panier d'osier et lampa une généreuse rasade avant d'essuyer le goulot d'un revers de manche et de tendre le récipient à son passager. Le vin aigre tomba comme une pierre aux arêtes tranchantes dans l'estomac d'Émile. Le vieil homme hocha la tête avec gravité et hésita un long moment avant de dire :

« Les jeunes de La Rhôte, le r'cevant do visites de nos jours.

— Des visites ?

— Le m'ont pas mis dans l'secret, mais i cré bé que tchés gars-là, l'venant de loin. P't-êt' même de Paris ou d'un pays étranger. L'a dos curés avec eux. Dos curés qu'i ai jamais vus. Et pis l'amenant dos fusils avec eux, un peu d'poudre de même, pis dos cartouches. M'est avis que l'guettant l'bon moment pour s'iever contre les gardes nationales. »

Le père Godeau se frotta la bouche d'un revers de main vigoureux, comme si les mots avaient sali ses lèvres rainurées. De grands freux filèrent dans le ciel blême en semant une pluie de croassements funèbres. Le vent répandait des odeurs enchevêtrées de bois brûlé, d'humus et de lisier. Émile sauta de la charrette, remit sa chemise dans son pantalon et resserra les pans de sa vieille redingote. Il l'avait trouvée, comme ses autres vêtements, son chapeau anglais et ses bottes, dans la malle confiée par le père Rambaud quelques semaines avant sa mort.

« Méfie-toi de même dos garaches et dos galipotes, ajouta le père Godeau à voix basse. Alles pouvant te sauter dessus les épaules, alles te buffant leur maudit souffle dans l'cou, et pis alles pesant sur toi jusqu'à ce que la mort t'emporte. »

Émile rajusta son chapeau avec un sourire.

« Je vous sais bon chrétien, père Godeau ! Venez pas me dire que vous croyez à ces bêtises. »

Le vieil homme plongea la main dans l'échancrure de sa chemise, en sortit son chapelet aux grains sombres, porta le minuscule crucifix à ses lèvres avec une ferveur enfantine.

« I ai vu, de mes yeux vu, dos chèvres blanches qu'étaient point dos chèvres, mais dos femmes qu'étaient enjominées et qu'au l'a fallu tuer avec dos balles bénites.

— Des légendes, père Godeau. Qui aurait le pouvoir de transformer des femmes en chèvres ou en moutons ? »

Le vieil homme remisa son chapelet à l'intérieur de sa chemise et haussa les épaules d'un air finaud, buté. La mine de l'homme investi d'un secret qu'il ne peut ou ne veut pas partager. Il lança son baluchon à Émile.

« T'allais oublier tes affaires dans ma charrette, Milo. Hue, hue ! » Il frappa de ses guides l'échine de ses bœufs. La charrette s'ébranla dans un concert de couinements et de grincements.

« Les enjamineurs, cria-t-il sans se retourner. Comme ta ! Tchos-là, l'avant l'pouvoir d'ensorceler, de transformer les feilles en chèvres ou en mules, de les obliger à courir sept paroisses en une seule nuit. I ai rin dit au sujet dos jeunes et dos visiteurs de La Rhôte. Rin de rin. Grand merci pour l'coup de main. Donne donc le bonjour de ma part à la femme du Germain... »

Émile glissa la lanière de son baluchon sur l'épaule et regarda la charrette s'éloigner avant de se mettre en marche. A aucun moment il n'avait dit au père Godeau qu'il passerait par La Rousselière. Que savait le vieil homme de ses relations avec Louise, la femme de Germain Bréau ? Que savaient les gens de La Réorthie ? Personne ne lui avait fait une quelconque allusion dans le bourg, pas même Marie-Anne Renaud, la femme du forgeron, la langue la plus avertie et la

plus venimeuse de tout le pays. Émile hâta le pas, pressé soudain de voir Louise.

Il l'aperçut près de la grange, affairée à nourrir les volailles du poulailler dont elle avait l'entière responsabilité. Il se dissimula derrière le tronc noueux de l'orme au centre de la cour et l'observa. Elle venait tout juste d'atteindre les vingt-deux ans tandis que son mari se rapprochait à grande vitesse de ses cinquante – en outre, le pauvre avait reçu un coup de sabot de cheval au bas-ventre qui l'empêchait depuis de longs mois d'honorer sa vigoureuse épouse. Les joues rougies par le froid, elle plongeait régulièrement la main dans son tablier replié et jetait les poignées de grains sur le sol. Chacun de ses gestes soulevait des vagues caquetantes de plumes et de becs autour d'elle. Les bourrasques chahutaient les mèches de ses cheveux bruns échappées de sa coiffe. Il la laissa vider sa dornée avant de révéler sa présence. Il n'avait vu aucun homme aux alentours de La Rousselière, pas plus Germain Bréau que son frère Bernard. Ils étaient partis à Luçon quelques jours plus tôt, accompagnés du vacher, du berger et du granger, afin d'installer les bêtes dans leurs enclos près du foirail. Bien que moins importante que celles de Parthenay ou de Clisson, la foire de printemps de Luçon attirait des visiteurs de la France entière. On y croisait les acheteurs des marchés parisiens de Poissy et de Sceaux, des marchands juifs du Languedoc et des Espagnols venus acquérir des mulets du Poitou, des animaux chevelus, disgracieux, dont la résistance et l'agilité faisaient merveille dans les sentiers montagneux.

Les silhouettes sombres et silencieuses de deux vieilles femmes erraient dans le verger et le potager clos de murs de pierres. Le vent avait écharpé les nuages et dévoilé des pans d'un ciel bleu pâle, presque blanc. Émile s'approcha de l'enclos du poulailler avec la prudence d'un renard. Louise se retourna. Ses yeux couleur de terre brûlée s'enflammèrent, ses lèvres s'entrouvrirent comme des pétales de rose. Elle embrassa les environs d'un regard aigu puis, d'un geste impérieux de la main, elle indiqua au visiteur d'aller l'attendre dans la grange. Il acquiesça d'un hochement de tête. Il connaissait les lieux, particulièrement le grenier du pailler où ils avaient l'habitude de s'abriter. On y accédait par une petite porte découpée dans le portail monumental du bâtiment. Il fallait ensuite traverser une première salle jonchée de socs, de roues, de matériel d'attelage et d'outils divers.

Les meuglements des bêtes malades consignées dans leurs étables jusqu'au retour du vacher déchiraient la pénombre immobile. Émile frissonna. L'atmosphère, l'odeur, les bruits de la grange étaient pour Louise et lui synonymes d'un plaisir flibustier, teinté de frayeur,

presque douloureux. La peur d'être surpris par Germain Bréau, son frère ou l'un de ses employés donnait à chacun de leurs baisers, à chacune de leurs caresses, une intensité inouïe. Il pénétra dans la deuxième salle, la plus grande, gravit l'échelle de bois, franchit la partie du grenier vidée par l'hiver. Des rais de lumière dégouttaient de la toiture aux poutres noueuses et s'écrasaient en cercles argentés sur les planches disjointes et les tapis de brins emmêlés. Il s'allongea dans un creux du pailler après avoir retiré sa redingote. Il fallait donner le temps à Louise de se débarrasser de la mère et de la tante de Germain Bréau, de vieilles bigotes toujours vêtues de noir et confites en dévotion, de redoutables harpies. On racontait à La Réorthe que La Rousselière servait de refuge aux prêtres réfractaires de la région et abritait des messes clandestines où les sermons ressemblaient davantage à des appels à la rébellion qu'à des préceptes religieux. L'un de ces îlots de fanatisme qui pullulaient dans le bocage et annonçaient des lendemains douloureux.

Engourdi par la chaleur de la paille, Émile faillit s'assoupir avant de percevoir des mouvements et des bruissements dans la pénombre. Louise s'abattit sur lui avec un rire étouffé. Il fut enveloppé de son odeur et son souffle. Elle avait déjà dégrafé sa robe et dévoilé son corset de toile grossière et rigide. Elle lui dévora les lèvres comme si elle n'avait rien mangé depuis quinze jours. Elle s'interrompait de temps à autre, levait la tête comme un animal aux abois puis, rassurée par la rumeur familière de la grange, elle lui couvrait à nouveau le visage et le cou de baisers.

« Elles devraient pas nous déranger, les vieilles grolles, chuchota-t-elle. J'leur ai raconté que j'm'étais fait mal au genou et que j'étais partie voir Denise à La Vineuse.

— Et si elles apprennent que tu n'y étais pas ?

— Elles détestent la rebouteuse, elles la prennent pour une sorcière, une femelle du Diable. Elles l'évitent comme la peste.

— Suffit d'une fois...

— Aucune importance. Denise dira comme moi. Je lui raconte tout.

— Même pour nous ? »

Louise se redressa, hocha la tête, retira sa coiffe. Sa chevelure tomba en pluie ténébreuse sur ses épaules et sa poitrine. Elle fit passer sa robe par-dessus sa tête puis, tout en se dévêtant de son jupon, elle se tourna pour inviter Émile à dénouer les lacets de son corset.

« Elle me donne des herbes pour m'éviter d'attraper un drôle, répondit-elle à voix basse. Comme Germain n'a plus à c't'heure la possibilité de m'en fabriquer un, s'agirait pas que le ventre me pousse comme une brioche dans le four. Les vieilles grolles et les curés

seraient bien capables de me jeter dans une bassine d'huile bouillante.

— Elles pourraient venir dans la grange...

— Penses-tu ! Elles sont bien trop délicates pour mettre le pied dans l'urin ! C'est que ça s'prend pour de vraies dames ! En l'absence du vacher, c'est moi qui suis chargée de donner à manger aux bêtes restées dans l'étable et de formoger. »

Émile se battit avec les agrafes du corset pendant que les doigts agiles de sa partenaire déboutonnaient à tâtons sa chemise. Lorsqu'il parvint enfin à délivrer Louise de sa carapace, la vue de son corps enflamma son désir. La blancheur immaculée de sa peau contrastait avec la noirceur de sa chevelure et de sa toison. Lumière et ténèbres, envie irrésistible d'explorer ses épaules et bras ronds, son ventre aux courbes soyeuses, de boire à la source de sa bouche, de pétrir comme du bon pain sa gorge généreuse.

Elle était d'une vigueur surprenante, un torrent de vie incarné en femme. Un craquement les surprenait parfois et suspendait leur joute. Ils restaient alors blottis l'un contre l'autre, peau contre peau, sueur contre sueur, cœur contre cœur, mèches contre mèches, désir pétrifié, exacerbé par l'attente. C'était toujours Louise qui reprenait l'initiative et pinçait Émile s'il se laissait aller aux gémissements. Les circonstances leur avaient appris à jouir en silence. Il leur était arrivé d'entendre des pas et des voix juste en dessous du grenier. Ils avaient continué leurs ébats avec une lenteur crispante, insupportable, cherchant l'air, ouvrant la bouche comme des carpes hors de l'eau. Une intolérable, une délicieuse torture.

Aujourd'hui ils pouvaient s'autoriser quelques soupirs et crépitements de brins de paille. Il y avait moins de fébrilité dans leurs caresses, moins d'intensité dans leurs étreintes, moins d'inquiétude dans le ventre, les lèvres et les mains de Louise. Elle déployait une douceur et une tendresse inhabituelles, presque maternelles, émouvantes en tout cas. Ils perdirent toute notion de prudence lorsque le plaisir les emporta.

« T'as jamais connu d'autre femme que moi ? » demanda Louise d'une voix languide.

Ils avaient étalé sur eux sa robe et la redingote d'Émile. Ils se tenaient blottis l'un contre l'autre pour empêcher le froid de crever leur bulle de tiédeur et d'odeurs. Les meuglements des bêtes résonnaient dans le silence de la grange comme de lointaines cornes de brume.

« Jamais. »

Elle lui donna un coup de coude dans les côtes.

« Te moque pas de moi ! J'suis certaine que toutes les femmes de La Rhône, elles te tournent autour. Un beau garçon de même...

— Elles me détestent, oui ! Pour elles je ne suis qu'un grand fils de vesse, un ennemi des curés et du roi.

— Toutes des bigotes, à longueur de temps confessées et prêchées par les réfractaires ou les mulotins ! J'parie quand même qu'elles rêvent toutes de t'avoir dans leur lit. T'es pas comme...

— Comme quoi ?

— Comme nous autres, les paysans. T'as pas le visage ni les manières d'un gars du bocage. »

Émile se redressa sur un coude et contempla le corps rond et vigoureux de Louise. Une langue de froid se glissa immédiatement entre eux.

« Dis pas n'importe quoi. J'ai toujours vécu à La Réorthie.

— T'as été abandonné devant la porte de la cure, c'est pas pour ça que t'es né sur place. Les hommes ont point la figure tant délicate par chez nous. Tu sais ce qui s'dit à ton propos ? »

Émile hocha la tête. Le vent avait déposé sur le seuil de sa porte les rumeurs courant à son sujet. Le secret de sa naissance était un sujet souvent abordé à la sortie de l'église, dans les caves ou dans les cuisines. Comme ni l'ancien curé ni sa servante n'avaient voulu répondre à leurs questions, les paroissiens s'étaient inventé des histoires plus ou moins fantaisistes. Les uns disaient que Milo était le fils d'un prince ou d'un duc – le père Rambaud n'avait-il pas été le confesseur de grands courtisans avant d'être nommé en Vendée ? D'autres affirmaient que son père était un homme d'Église, un évêque ou un chanoine de Nantes ou de La Rochelle ; les plus anciens prétendaient qu'Émile avait été déposé devant la cure par des fadets, peut-être même par la fée Mélusine – on avait entendu des bruits bizarres cette nuit-là, on avait vu des feux dans le ciel, les loups et les garous avaient hurlé à la mort.

« L'est enjominé, tcho drôle, ajoutaient-ils d'un air entendu. V'là pourquoi le s'fiche en rogue si facilement, l'est comme si le crachiant les flammes de l'enfer, un vrai dragon, v'là pourquoi le s'ra jamais un bon chrétien... »

Bien que hautement improbable, cette dernière hypothèse lui avait valu le surnom d'« enjomineur ».

Il ricana.

« Paraît que je suis le fils de la fée Mélusine ! »

Louise se redressa à son tour et le fixa avec une gravité insolite. Un rai de lumière fusa sur un côté de son visage et se pulvérisa sur son épaule et sur son sein jusqu'au creux de sa hanche.

« T'as tort de rire avec ces choses-là.

— Tu crois tout de même pas aux dames blanches, aux fadets, aux

garaches, à la chasse-galerie, à toutes ces niaiseries ?

— Denise la rebouteuse dit qu'elle rencontre parfois des créatures dans la forêt.

— Elle se moque de toi. »

Louise renversa la tête et, les yeux mi-clos, la peau hérissée de froid, fixa Émile avec attention. Sans les imperceptibles souffles qui jouaient dans sa chevelure, on aurait pu la prendre pour une statue de marbre.

« J'ai le don d'après elle, répliqua-t-elle avec calme. Et c'est vrai que, des fois, j'vois des choses que j'aimerais mieux pas voir. Des monstres sur l'épaule ou au-dessus de la tête des gens. Ils me font penser aux gargouilles de la cathédrale de Luçon. Ou aux diables. »

Émile aurait voulu la brocarder, rire de ses paroles insensées, mais quelque chose l'en dissuadait, la profondeur inhabituelle de son regard peut-être, ou encore sa beauté bouleversante, presque surnaturelle, dans le clair-obscur du pailler.

« C'est juste ton imagination qui te joue des tours...

— Je vois... je vois une ombre perchée sur ton épaule, Milo. »

Émile lança un bref coup d'œil en arrière.

« Il n'y a que nous deux ici.

— Elle est noire et froide, poursuivit Louise d'une voix oppressée, légèrement tremblante. Je vois une forme allongée derrière elle. On dirait la queue d'un serpent ou d'un dragon... La mort... La mort est sur toi, Milo. »

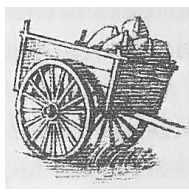
D'une profonde inspiration, Émile desserra sa gorge soudain comprimée.

« La mort est sur nous tous. »

Il avait eu toutes les peines du monde à expulser ces quelques mots. Avaient-ils seulement franchi le seuil de ses lèvres ?

« Une foule d'ombres autour de toi... Des âmes errantes... J'les entends pas, et pourtant elles poussent des hurlements. Mon Dieu, toute cette souffrance... L'esprit du mal... J'ai froid... Ô Dieu, ce que j'ai... »

Louise retomba comme une masse sur la paille. Alarmé par son extrême pâleur et la fixité de ses traits, Émile posa l'oreille sur sa poitrine. Il décela enfin l'écho faible et lointain de son cœur. Il s'allongea près d'elle, l'enlaça, la maintint serrée contre lui, répartit de la paille sur leurs corps, tira leurs vêtements par-dessus. Elle se réchauffa peu à peu et se blottit dans ses bras comme un petit animal effrayé. Ses mouvements et la régularité de son souffle le rassurèrent. Il lui fallut un peu de temps pour se rendre compte qu'elle pleurait.





CHAPITRE TROIS

Victime d'un nouvel étourdissement, Cornuaud dut s'agripper à la rambarde de la gabarre pour ne pas tomber. Il avait ressenti les premiers symptômes de ces troubles à Saint-Domingue : frissons le long de la nuque, impression qu'une ombre pesante et maléfique lui soufflait son haleine dans le cou, coulée glaciale entre la gorge et le bas-ventre, fatigue soudaine, jambes flageolantes, souffrance indicible. Il s'était d'abord cru touché par l'une de ces fièvres malignes qui terrassaient les marins au long cours et les colons des îles.

Il fallait reconnaître que l'équipée de l'*Indomptable* ne s'était pas déroulée sous les meilleurs auspices. Armé par deux familles nantaises et une poignée de petits actionnaires, le navire, d'une jauge de deux cent cinquante tonneaux, avait essuyé une série de grains terribles avant de mouiller dans le golfe de Guinée. Le capitaine Jean-Auguste Bonnard, une brute avinée, avait prévu de rallier le continent africain en un peu plus de deux mois ; il lui en avait fallu cinq. Les tonneaux d'eau s'étaient éventrés, un éclat de bois avait transpercé la gorge du tonnelier au cours d'une tempête, la dysenterie et le scorbut s'étaient déclarés et, malgré les mesures énergiques du chirurgien-major, on avait dû jeter la moitié de l'équipage par-dessus bord. On avait partagé les affaires des disparus selon les règles en vigueur. Cornuaud n'avait reçu pour sa part que des hardes puantes et un grand coutelas au manche d'ivoire qu'il gardait en permanence sur lui, même pour dormir.

Une fois sur les côtes guinéennes, les courtiers autochtones s'étaient montrés particulièrement gourmands, exigeant la presque-totalité de la pacotille pour une trentaine de nègres et une vingtaine

de négresses : fusils, mousquets, barils de poudre, haches, récipients, alcool, porcelaine, guinéaillerie, coquillages cauris... Aussi médiocre marchand que marin, Jean-Auguste Bonnard avait réussi tant bien que mal à constituer un cheptel d'une centaine d'esclaves de belle allure. Il avait complété la cargaison dans un barracon, une capitiverie située entre Epe et Rio Formose à l'embouchure du Niger, échangeant ses reliquats de marchandise contre des jeunes nègres du Bénin âgés de quinze à vingt ans, deux tiers mâles, un tiers femelle. Moins recherchés que les Aradas, les Mines ou les Sénégalais, ils seraient vendus à vil prix dans les îles des Antilles. Bien que les espoirs de gains considérables se fussent évanouis depuis longtemps, l'expédition pouvait encore se révéler rentable. On avait refait le plein de vivres et d'eau potable, puis, à l'issue d'une courte escale sur l'île de Principe, où le chirurgien avait marqué les captifs au fer rouge avant de remettre sur pied les plus abîmés, l'*Indomptable* s'était élancé dans les vents et courants de l'Équateur nord.

« Tu ne te sens pas bien, l'ami ? »

La voix éraillée fouailla Cornuaud comme une lame ébréchée. Il faillit tirer de sa poche le coutelas à manche d'ivoire et le planter jusqu'à la garde dans le ventre de son interlocuteur. Mauvaise idée de le déranger quand il était dans cet état. Son regard fiévreux erra sur le fil frissonnant de la Loire. Dans le creux du méandre, le port de Paimboeuf n'était plus qu'une muraille sombre dominée par les mâts des grands navires amarrés aux quais. Leur tonnage leur interdisant de remonter l'embouchure du fleuve jusqu'à Nantes, une noria de gabarres et d'autres embarcations à fond plat acheminaient les marchandises vers les entrepôts du port de la Fosse.

« T'as attrapé une saloperie dans un d'ces maudits pays, pas vrai ? Bois donc un coup, ça ira mieux. »

Cornuaud crut que l'ombre, l'invisible harpie, tentait de le précipiter par-dessus la rambarde et s'agrippa à la barre supérieure avec l'énergie du désespoir. Puis, aussi soudainement qu'elles s'étaient emparées de lui, la douleur et la colère s'estompèrent, ses jambes et ses bras retrouvèrent leur fermeté, il put se redresser sans éprouver ni vertige ni nausée. Il saisit avec un grognement le flacon que lui tendait le gabarrier, un homme d'une trentaine d'années, cou de taureau, bras plus épais que des troncs d'arbre, chemise ouverte sur un torse massif malgré la fraîcheur piquante de mars, pantalon de toile écrue rayée de vert, sabots teintés au brou de noix. Comme il avait abandonné la barre, la voile carrée faseyait et l'embarcation dérivait vers les massifs bruisants de roseaux.

L'odeur de vase ramena Cornuaud quelques années en arrière dans le pays de Retz. La première lampée d'alcool lui enflamma la gorge et l'estomac.

« Pas d'la baille, celui-là, hein ? s'exclama le gabarrier. Les gens n'ont plus maintenant que ce failli rhum à la bouche. T'es d'où, l'ami ? »

Cornuaud s'essuya les lèvres d'un revers de manche. L'eau-de-vie incendiaire avait eu l'incontestable mérite de chasser le goût aigre de sa gorge. Elle avait également réveillé les souvenirs de sa première soulerie et de la gueule de bois qui s'en était suivie.

« De Bourgneuf-en-Retz, répondit-il.

— T'es un paydret, hein ? De retour au pays ? Depuis combien de temps t'es parti ? »

L'embarcation aborda un massif de roseaux et s'y enfonça jusqu'à ce que les épis et les tiges l'immobilisent. Sans s'affoler, le gabarrier saisit une longue pigouille, la piqua dans la vase et s'arc-bouta sur ses jambes. Cornuaud admira la précision et la puissance de ses gestes.

Très jeunes pour la plupart, novices ou pilotins, les marins n'avaient pas déployé le même calme ni la même efficacité sur l'*Indomptable*. Deux révoltes avaient éclaté pendant la traversée entre l'Afrique et les Antilles. Des nègres avaient réussi à briser le caillebotis du faux-pont et s'étaient mis en tête de s'emparer du navire. Quelques-uns avaient franchi la rambarde hérissée de pointes et fondu sur les sentinelles. Le temps de donner l'alerte, et les captifs avaient écharpé à mains nues trois membres de l'équipage dont le fils cadet d'un armateur. On avait rétabli l'ordre à coups de fusil, de machette, et puni les nègres fautifs et survivants de la plus atroce des manières : attachés nus au grand mât, fouettés jusqu'au sang, on avait étalé sur leurs plaies un mélange pilé de poudre, de citron, de saumure et de piment, et laissé agoniser l'un d'eux, considéré comme le meneur, durant quatre jours avant de balancer son corps à la mer. Le chirurgien avait soigné les autres avec un onguent de sa composition : Jean-Auguste Bonnard avait estimé que des repréailles sanglantes n'auraient servi qu'à diminuer davantage la rentabilité de l'expédition et qu'un exemple suffirait à tenir les autres tranquilles.

Il s'était trompé. Plusieurs marins étaient descendus la nuit dans le quartier des femelles, dans l'intention de tenir avec elles un commerce en principe interdit. Ils avaient mal refermé la trappe au moment de remonter – ou bien les captives, malignes, avaient profité de leur visite pour préparer leur évasion ; elles leur avaient en tout cas subtilisé un coutelas. Une poignée de négresses s'étaient répandues la nuit suivante sur le tillac, avaient égorgé deux sentinelles et débarré la première des trappes du faux-pont des mâles. Par chance, un marin avait vu les ombres se répandre sur le pont et tiré un coup de pistolet. Alarmés, le capitaine, l'officier major et les deux officiers marinières avaient aussitôt dessaulé et organisé la défense. L'équipage avait massacré les mutins passés sur le gaillard d'arrière puis, par un feu

nourri, avait contraint les autres à réintégrer leurs faux-ponts respectifs. La bataille avait pris fin à l'aube. On avait relevé une vingtaine de cadavres, onze nègres mâles, cinq femelles, quatre membres de l'équipage. Un couple d'esclaves, un homme et une fillette du Bénin atteints de fièvre, avaient été choisis à titre d'exemple, liés au gaillard d'avant, exposés sans eau ni nourriture à la morsure du soleil, du froid ou des vagues. Leurs hurlements d'agonie avaient longtemps dominé les sifflements des vents et les grondements de l'océan.

Le gabarrier finit par extraire son embarcation de l'entrelacs des roseaux. Il lui suffit ensuite de godiller pour la replacer dans le sens du vent et regonfler la voile rudimentaire.

« C'est pas la direction de Bourgneuf, par là », cria-t-il en désignant le cours sinueux de la Loire.

Cornuaud s'abstint de lui dire qu'il n'avait plus de famille dans le pays de Retz, plus personne qu'il eût envie de voir en tout cas, et que des affaires importantes l'attendaient à Nantes.

« J'dois d'abord passer à la Fosse, répondit-il. Le capitaine m'a conseillé d'aller quérir le reste de ma solde chez l'armateur.

— Beaucoup ?

— Au moins onze mois à quarante livres. »

Le gabarrier hocha la tête. Même s'il ne savait pas compter, il se doutait que la somme n'était pas négligeable. Lui ne disposait d'aucun homme d'équipage, preuve qu'il gagnait mal son pain à convoier les marchandises entre Paimboeuf et Nantes. Il avait sans doute fabriqué de ses mains sa gabarre, un assemblage rudimentaire de planches et de madriers mal rabotés. Chargée à ras bord de malles, de ballots et de caisses, elle s'enfonçait dans l'eau bien plus bas que sa ligne de flottaison et semblait sur le point de couler à la moindre risée.

« T'as de quoi me payer, à c't'heure ?

— Te soucie pas, mon gars : il me reste quelques sous.

— T'étais sur un négrier ?

— *L'Indomptable*. Deux cent cinquante tonneaux. Un foutre de rafiau vieux de plus de quinze ans. Dix fois, qu'on a failli sombrer. L'eau des Tropiques n'est point bonne pour les coques usées. »

Le gabarrier répondit d'un geste du bras à un groupe d'enfants qui le saluaient de la berge. La brise soulevait ses longues mèches grisonnantes et dévoilait les veines saillantes de son cou.

« Il se dit par chez nous que... enfin, que les bougresses d'Afrique sont... » Il s'assura d'un regard superflu que personne ne pouvait l'écouter et baissa le son de sa voix. « ... que leur chair est foutrement brûlante et goûtue, si tu vois ce que je veux dire.

— À bord, il est strictement interdit de forniquer avec les négresses », répondit Cornuaud d'une voix sèche.

L'autre hocha la tête d'un air dubitatif.

« On sait ce que valent les interdictions sur les négriers. »

Cornuaud n'essaya même pas d'argumenter. Lui-même avait transgressé la règle à maintes reprises en compagnie d'autres matelots. Les officiers de bord toléraient les visites nocturnes de leurs hommes dans le faux-pont des femelles. Jeunes en grande majorité, les membres d'équipage avaient de l'énergie à revendre, et il valait mieux pour l'expédition qu'ils la dépensent avec les négresses plutôt que dans les bagarres ou les mutineries. Leur seule obligation était de ne pas gâter les captives, âgées parfois d'à peine douze ans. N'étant point chrétiennes, elles se montraient la plupart du temps dociles, voire coopératives ; certaines se livraient aux marins avec une exubérance et une luxure caractéristiques de leur naturel sauvage. Elles éclataient parfois d'un rire aux accents moqueurs lorsque les hommes blancs à moitié ivres se vautraient sur elles en grognant comme des porcs. Bien que marquées au fer rouge et entassées dans un espace où elles pouvaient à peine tenir debout, bien que terrorisées par les vagues glaciales déferlant sur le pont, bien que souffrant du froid, du mal de mer et de la soif, elles espéraient encore amadouer ces geôliers aux visages blêmes qui les emmenaient loin de leurs villages.

« Alors, tu l'as jamais fait avec une...

— Suffit ! »

Le ton péremptoire et la mine peu engageante de son passager dissuadèrent le gabarrier d'insister. Pas question de perdre quelques sous pour entretenir une conversation qui, dans le fond, n'avait aucune importance.

Cornuaud n'allait tout de même pas lui raconter que, quelques jours avant leur arrivée à Saint-Domingue, échauffé par l'alcool, il avait forcé une négrillonne d'une dizaine d'années. Les captives autour de lui avaient protesté, certaines avaient commencé à le frapper, il les avait menacées de son coutelas et, cerné par une ronde de peaux et d'yeux brillants, il avait violé la petite captive malgré ses cris et ses pleurs.

Clément Choudieu, le major chirurgien, l'avait mandé dans sa cabine le lendemain. Âgé d'une quarantaine d'années, le sieur Choudieu n'avait guère l'allure d'un diplômé de la Faculté, plutôt celle d'un fieffé soiffard avec ses hardes crasseuses, ses ongles noirs, son teint rougeaud, ses cheveux clairsemés et ses yeux délavés. Il régnait un beau foutoir dans sa cabine, ainsi qu'une tenace odeur d'alcool et d'ordure exaltée par la moiteur des Antilles. Cornuaud n'aurait pas voulu être à la place d'un bois d'ébène mâle ou femelle lorsque le chirurgien lui enfonçait l'index dans l'anus ou dans le con, qu'il

humait son urine, goûtait sa salive, lui soupesait les bourses ou les seins.

« C'est toi qui as défloré la négrite cette nuit, pas vrai ? »

Cornuaud n'avait pas répondu. Il s'était réveillé avec une drôle de sensation quelques heures plus tôt, un engourdissement dans le bas de la colonne vertébrale. Il avait pissé du sang, son membre lui avait paru froid, mort, sur le point de se détacher de son corps. En revanche, les griffures de la négrillonne sur ses épaules, son torse et ses bras l'élançaient pire que des brûlures, et elles avaient pris une vilaine teinte noire.

« Tu l'as foutrement saccagée, avait repris Choudieu. T'es membru comme un baudet du Poitou ! Elle a pissé une grande quantité de sang. Elle valait son pesant de livres, et je ne suis pas sûr de pouvoir la sauver. De toute façon, nous n'en tirerons qu'une misérable aumône si nous réussissons à la vendre. Je devrais en principe te dénoncer au capitaine... »

Le chirurgien avait bu au goulot d'une bouteille et marqué un temps de silence avant d'ajouter :

« Je peux aussi raconter au capitaine que la négrite a été victime d'une fièvre putride.

— C'est quoi, votre prix ? »

Choudieu avait ricané avant de se laisser tomber de tout son poids sur un fauteuil en osier.

« Tu comprends vite où sont tes intérêts, toi. Un vrai paydret, hein ? Notre petit secret te coûtera deux cents livres. »

Deux cents livres, un prix élevé, mais il valait mieux perdre l'équivalent de cinq mois de solde plutôt que d'être débarqué à Saint-Domingue et jeté dans une geôle d'où les prisonniers avaient deux chances sur trois de ne pas ressortir vivants. Les us de la marine donnaient à Jean-Auguste Bonnard tous les droits sur ses hommes d'équipage. La révolution, si elle avait reconnu la liberté d'une poignée de mulâtres des îles, n'était pas encore montée à bord des navires marchands.

« C'est que... j'ai point l'argent, monsieur.

— Tu vas en toucher. Le capitaine parle de donner aux matelots une partie de leur solde après la vente des nègres. Oh, point par bonté d'âme : il compte bien que les hommes dépenseront leur argent dans les maisons et les rhumeries. La plupart des tenanciers sont de ses amis. Les marins qui font des dettes n'ont pas d'autre choix que de s'engager dans les expéditions suivantes. Toi, tu n'iras pas au bordel, c'est tout. T'as déjà eu ta part dans le faux-pont.

— Comment savez-vous que c'est moi ? »

Le chirurgien avait saisi la bouteille, l'avait levée près du hublot,

avait examiné un instant l'alcool ambré dans la lumière avant de trinquer avec un invisible vis-à-vis et de porter le goulot à ses lèvres.

« On t'a vu. Pas seulement les négresses, mais des matelots. Ne me contrains pas à t'ordonner de retirer ta chemise. Paraît que tes exploits nocturnes ont laissé des traces. »

Cornuaud avait hoché la tête. Il lui fallait gagner du temps. Une fois à terre, il trouverait bien le moyen de se débarrasser du major chirurgien. Les gueux de Saint-Domingue accepteraient de tuer un homme pour beaucoup moins que deux cents livres.

Le menton barbouillé d'alcool, les yeux vitreux, Choudieu l'avait congédié d'un geste las.

« Tu me trouveras à la taverne habituelle de Saint-Domingue. N'oublie pas : deux cents livres. Pas de coup fourré, paydret. »

Cornuaud avait regagné le quartier de l'équipage sur le gaillard d'avant. Les regards désespérés des négresses l'avaient traqué à travers le caillebotis du faux-pont. Elles et leurs congénères mâles avaient perdu tout espoir. Les bailles à déjection s'étant renversées lors du dernier grain, ils marinaient depuis des jours dans un mélange d'excréments, d'urine et d'eau de mer. Le chirurgien avait prévu de les nettoyer seulement la veille du débarquement. Il estimait que cette répugnante mixture les préservait pour l'instant des fièvres et des diarrhées, l'une des nombreuses théories « scientifiques » issues de son cerveau aussi détraqué que fécond.

« Le Pellerin. »

Le gabarrier désigna le drapeau bleu, blanc, rouge qui flottait au-dessus du toit d'un bâtiment érigé entre deux collines.

« Voilà trois couleurs qu'ont pas changé grand-chose à ma vie, ajouta-t-il d'une voix à peine audible.

— Y avait pourtant de l'allégresse dans le pays quand je suis parti. »

Cornuaud se souvenait de scènes de liesse dans les rues et sur les places de Nantes lorsque le roi avait convoqué les états généraux. En 1788, il sévissait dans la bande de Gouvillard, surnommé Clovis, chargée de maintenir l'ordre dans le quartier de la Fosse. Non pas l'ordre public, mais l'ordre de la canaille, l'ordre des truands qui régnaient en monarques absolus sur les cafés, les tripots et les maisons de plaisir. Occupés à exploiter les disettes de 1787 et de 1788 en constituant des réserves clandestines et en spéculant sur les grains, Clovis et ses compères n'avaient porté sur les événements qu'un regard dédaigneux. Le commerce et la robinerie s'étaient alliés avec les artisans et les paysans pour renverser une aristocratie corrompue jusqu'à la moelle. Les cahiers de doléances avaient été rédigés dans un élan de fraternité qui avait uni bourgeois et travailleurs, campagnards et citadins, hommes et femmes. Mais la tenue des états généraux, la

proclamation par le tiers de l'Assemblée nationale, la prise de la Bastille, l'abolition des privilèges et la Déclaration des droits de l'homme n'avaient rien changé à la condition des princes de la Fosse et de leurs sicaires. La guerre avait continué à faire rage entre les bandes. La mort de Clovis, capturé, torturé, châtré et dépecé par une faction rivale, avait déclenché des règlements de comptes en cascade. Cornuaud s'était enfui à bord d'une galiote en partance pour Paimbœuf où, abordé par un recruteur, il s'était engagé comme matelot sur l'*Indomptable*.

« Tu m'as pas répondu tout à l'heure. Ça fait combien de temps que t'as pas revu le pays ? »

Accoudé à la rambarde, Cornuaud se délesta un instant du fardeau de ses souvenirs.

« Un peu plus de deux ans. l'*Indomptable* est parti de Paimbœuf en décembre 89. »

Le gabarrier enfonça sa pigouille dans un banc de sable affleurant la surface de la Loire pour compenser une brusque chute de vent et redonner de l'allant à son embarcation.

« Il s'en est passé des choses en deux ans.

— À Saint-Domingue, j'ai entendu parler de la fuite et de l'arrestation du roi. Et aussi de l'obligation faite aux curés de prêter serment à la Constitution... »

Le gabarrier poussa encore sur sa longue perche avant de la tirer hors de l'eau et de la reposer sur le pont.

« L'Assemblée, elle aurait pas dû intervenir dans les affaires qui r'gardent chacun, marmonna-t-il. Y a eu des échauffourées au printemps dernier, à Saint-Jean-de-Monts, à Saint-Christophe-du-Ligneron, dans plusieurs bourgs du bocage. Paraît que la vierge est apparue plusieurs fois dans les arbres, du côté de Cholet, dans les Mauges. S'agirait, d'après les patriotes, de miracles fabriqués par les mulotins, les fanatiques de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Une drôlesse de dix ou douze ans a prophétisé les pires malheurs à Somloire. Les calotins et les aristocrates se ruent de même aux messes des réfractaires et complotent contre l'Assemblée avec les émigrés et les Anglais. J'dis, moi, que toute cette histoire, elle finira mal.

— Et à Nantes ? »

Le gabarrier se pencha vers l'arrière pour se racler la gorge et cracher par-dessus la rambarde.

« Y a d'moins en moins de foule dans les clubs, dans les sociétés, dans les comités, mais tout l'monde veut commander, tout l'monde veut sa part. V'là à c't'heure que les brigands s'font sans-culottes et s'mettent au service d'une partie ou de l'autre, et qu'au lieu de rester sur les quais de la Fosse ils se répandent dans les quartiers et

flanquent la frousse à tout le monde. Ils vous empoignent et vous battent jusqu'au sang pour un simple geste ou une parole de travers. M'est avis qu'ils préparent un mauvais coup.

— Ils ?

— Pas ceux qui font les lois, là-haut, à Paris, mais ceux qui s'agitent dans l'ombre, les mêmes qui ont soufflé la Grande Peur après la prise de la Bastille.

— Et toi, l'ami ? Tu fais partie d'un club ? »

Le gabarrier hésita quelques secondes avant de répondre.

« J'suis allé des fois à la Halle, j'avais d'autres fois à Saint-Vincent.

— Qu'est-ce qui s'y raconte ?

— Les plus excités disent qu'il faut régler leur compte aux aristocrates, aux calotins, au roi par-dessus le marché, en finir une bonne fois pour toutes avec la tyrannie. D'autres disent que Nantes en a marre du joug parisien, marre de payer les bougreries de nos ministres et de nos députés, que les bénéfices du commerce devraient revenir en premier à la ville. »

La gabarre longeait un marais dont la puanteur pesait sur la Loire comme un joug. L'horizon gris pâle se hérissait des premières ombres de la cité, clochers des églises, toits des bâtiments, mâts des bateaux, arches des ponts. Les nuées changeantes et piaillardes des mouettes tournaillaient au-dessus des champs labourés, des tas de fumier et des étiers. On distinguait, derrière les haies rases, les silhouettes de paysans arc-boutés sur des charrues tirées par un cheval ou un bœuf. Les socs traçaient des traits rectilignes dans une glèbe noire et légèrement fumante. Au loin se dressaient les monticules des pierres extraites des carrières de Gigant. La brise froide apportait par vagues une rumeur sourde, entêtante.

Cornuaud huma avec avidité les senteurs de la ville. C'était comme se replonger dans l'odeur familière d'une femme, mère ou maîtresse. Arrivé à Nantes à l'âge de dix-sept ans, il y avait dilapidé une bonne partie de sa jeunesse, il y avait perdu ses manières rustaudes de paydret, il y avait vécu ses plus belles émotions, il y avait découvert l'amour dans les bras d'une jolie catin d'une maison de la Fosse, il avait exercé divers petits métiers, puis il avait mis sa force herculéenne au service de Gouvillard, Clovis le terrible, il était devenu un fauve des bas-fonds, l'un de ceux qui imposaient leur loi par la menace, les poings ou le couteau, l'un de ceux qu'on regardait avec crainte dans les rues et les tavernes. Il s'était installé peu à peu dans son métier de brigand, il avait appris à déjouer les manœuvres des inspecteurs et préposés de police grâce aux réseaux d'informateurs. Puis il y avait eu la mort de Clovis, la dispersion de la bande, la fuite, le départ vers l'Afrique. Il espérait que ces deux ans d'exil avaient

effacé sa trace, que les grands changements amenés par la révolution avaient également touché la canaille de Nantes, qu'il n'y aurait plus personne pour le reconnaître parmi ses anciens ennemis.

Il eut un deuxième étourdissement, la sensation soudaine de perdre pied, de sombrer dans l'eau amère et froide du fleuve. Il se raccrocha à la barre supérieure du garde-corps.

Il entrevit les yeux dans les tourbillons gris.

Les yeux globuleux, noirs, emplis de colère.

Tapie dans la nuit tiède, une captive le dévisageait avec insistance pendant qu'il se vautrait sur la négrite. Une femme aux seins lourds et à la peau striée de scarifications. Ses compagnes l'appelaient *vodoun* et la craignaient bien plus que les hommes blancs malgré sa nudité et sa jeunesse. Elle avait certainement récupéré un cheveu de Cornuaud, sa sueur, son sang ou sa semence à l'issue de son séjour dans le faux-pont, et elle lui avait jeté un sort.

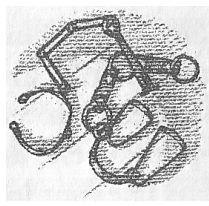
Il était enjominé. A jamais fixés sur lui, les yeux de la vodoun le traqueraient sans répit, le hanteraient jusqu'à sa mort. Il ne trouverait nulle cachette, nul refuge, nul pays pour leur échapper. Ni les enjamineuses du pays de Retz ni les curés ne pourraient briser la malédiction : les unes ne connaissaient que les plantes et les sortilèges du marais, les autres n'avaient pas appris à exorciser les terribles démons des côtes d'Afrique.

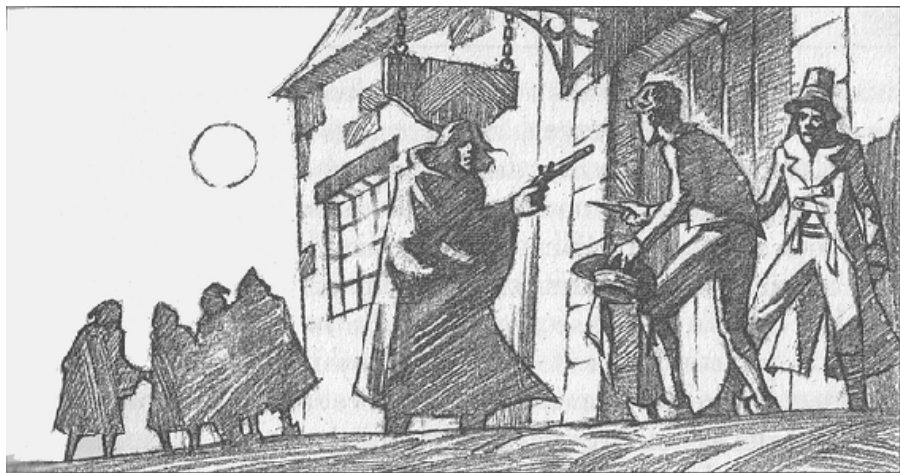
« On arrive à la Fosse. »

La voix rugueuse le ramena au présent. Une bouffée de rage chassa le froid glacial qui courait dans ses veines. Un murmure envoûtant l'exhorta à se saisir de son poignard et à se jeter sur le gabarrier. Il s'enfonça les ongles dans les paumes de ses mains. Il avait ressenti la même fureur à Saint-Domingue, dans la ruelle baignée d'ombre nocturne où il avait croisé Clément Choudieu. Il n'avait pas réussi à se contenir, il s'était précipité sur le chirurgien avec une férocité de bête sauvage, lui avait ouvert le ventre, l'avait regardé un long moment se tordre d'agonie sur la terre humide avant de l'achever d'un coup au cœur et de traîner son cadavre dans la mangrove. Il en avait éprouvé un indicible soulagement, de la jouissance presque.

La gabarre longea un premier navire à quai. Les piaillements des mouettes se perdaient dans le vacarme du port. La brise fraîche ne parvenait pas à disperser les odeurs lourdes de poisson, de café, de friture et d'égout.

Cornuaud ne s'appartenait plus. Une négresse avait pris possession de lui, comme une garache ou une galipote des marais de Vendée. Elle l'obligerait à massacrer des hommes blancs jusqu'à ce qu'elle soit repue de leur agonie et de leur sang.





CHAPITRE QUATRE

La foire battait son plein depuis trois jours. Les vents d'ouest avaient repoussé les derniers assauts de l'hiver et déposé sur la plaine une douceur humide, saumâtre.

Émile n'avait pas mis longtemps à trouver un travail. Il s'était présenté, comme d'autres journaliers, à l'auberge où se rassemblaient les administrateurs, les fermiers et les métayers des grands domaines agricoles, à deux pas du foirail. Sa jeunesse et sa robustesse lui avaient valu d'être recruté parmi les premiers. René Martineau, le fermier de L'Herbaudière, un domaine des environs de Sainte-Gemme-la-Plaine, lui avait proposé un embauchage à trente sous de salaire quotidien – moins une retenue de cinq sous pour le logement, une autre de cinq sous pour le couvert, une autre de cinq sous pour le blanchissage, soit un solde de quinze sous par jour versé à la fin de chaque semaine. Les conditions n'étant pas mauvaises, d'autant qu'il disposerait d'une chambre pour lui seul jusqu'à la fin de la saison, il avait accepté l'offre.

Le nombre d'indigents aux abords de la foire l'avait surpris. Et plus encore l'indifférence des bourgeois, des commerçants, des maquignons, des fermiers et des journaliers à leur endroit. Jamais les paroissiens du bocage n'auraient laissé croupir les miséreux dans les ruelles boueuses des bourgs et des hameaux. Ils leur auraient proposé du travail, ils leur auraient fait l'aumône de quelques sous ou, à défaut, ils les auraient invités à leur table, ils leur auraient ouvert leurs paillers pour passer les nuits les plus froides. Les plainauds se gaussaient des bocains, ces « ventres à choux » qui, comme des fourmis, charroyaient à longueur d'année de la terre noire des marais pour l'épandre sur leurs champs encerclés de haies et soulevés par les

échines de pierre, mais, bien que descendants de parpaillots, bien qu'ouverts aux idées nouvelles, les paysans de la plaine se fichaient comme de leurs chaussettes des gueux, des saisonniers trop vieux ou trop diminués par l'alcool pour endurer les travaux agricoles. Les bienfaits de la révolution se limitaient pour eux à l'achat des biens nationaux et à l'agrandissement de leurs domaines. Leur attitude rappelait à Émile les mots de Louise avant son départ :

« Prends garde à toi, Milo. La fureur du ciel va bientôt s'abattre sur le pays. Ceux d'la plaine soutiendront les patauds et se battront contre ceux du bocage et du marais. Y aura plus rien à espérer des hommes. Plus rien à espérer de Dieu. »

Agenouillée, les cheveux, la poitrine et les épaules parsemées de brins de paille, elle s'était signée. La pâleur et l'aspect tragique de son visage avaient frappé Émile, qui, pourtant, n'accordait aucun crédit à ses prédictions – ni, d'ailleurs, aux bondieuseries et autres superstitions. Elle avait changé depuis qu'elle fréquentait Denise, la rebouteuse de La Vineuse. La jeune femme rieuse et sensuelle qu'il avait rencontrée la première fois à La Rousselière à l'occasion des vendanges avait perdu de son innocence et de sa gaieté.

« Je t'verrai plus, Émile. Les tourbillons nous sépareront, nous emporteront loin l'un de l'autre. La mort sera à l'œuvre dans les bourgs, dans les châteaux, dans les chemins, dans les forêts, dans les prés, dans les rivières, dans les puits... »

Elle s'était interrompue, secouée par les larmes, elle avait pris les mains d'Émile dans les siennes et les avait serrées avec force.

« Tu verras la mort de près, Milo, tu en aimeras une autre, tu m'oublieras, tu rencontreras la dame du marais, tu partiras loin d'ici, tu lutteras contre l'ombre... contre l'esprit du mal... »

Il l'avait quittée en l'assurant que nulle ombre, nulle dame du marais, nulle autre femme, nulle guerre, nul esprit du mal ne l'empêcherait de revenir la serrer dans ses bras à la fin de la saison. La tendresse avec laquelle elle l'avait embrassé l'avait bouleversé et tracassé jusqu'à Luçon, qu'il avait gagnée à pied en coupant par les chemins creux des Moutiers-sur-Lay. Les paroles de Louise entraient en résonance avec ses propres sentiments – avec, également, les révélations du père Godeau. Point besoin d'en appeler aux vieilles croyances pour deviner que la guerre civile couvait dans le bocage vendéen. Il suffisait aux prêtres réfractaires, aux aristocrates et aux agents venus de l'étranger de souffler sur le mécontentement de paysans exaspérés par la Constitution civile du clergé et exclus de la nouvelle répartition des richesses comme ils l'avaient été de l'ancienne. Parmi les agitateurs se glissaient des provocateurs recrutés dans les clubs les plus extrémistes – on en avait démasqué un à Chantonay, un sabotier, un soi-disant enragé du parti du roi qui avait

eu l'imprudence de garder sur lui sa carte de membre d'une société populaire de Nantes. Pour des raisons encore obscures, des factions avaient décidé de jeter les populations les unes contre les autres comme elles avaient fait souffler la Grande Peur sur les campagnes de France.

Émile s'était installé chez une logeuse des faubourgs de Luçon. La pension lui avait coûté ses derniers sous. Il ne lui restait plus rien de sa paie de l'été dernier ni des petites sommes gagnées pour les menus travaux effectués dans les environs de La Réorthie au long de l'hiver. L'abbé Rambaud avait tenté de lui enseigner les vertus de l'économie, mais l'argent ne restait jamais longtemps dans le fond de ses poches. Il n'avait pas d'énormes besoins pourtant : le loyer de la minuscule maison de La Réorthie qu'il occupait six mois sur douze, le bois pour la cheminée, le pain, la nourriture, l'huile, les chandelles, le nettoyage et le ravaudage de ses vêtements, le coiffeur de temps en temps. Ses seuls luxes étaient un bain hebdomadaire dans l'un des établissements publics d'un gros bourg voisin et de fréquents dîners dans une ferme auberge située sur la grande route de La Rochelle. La femme de l'aubergiste lui servait de copieuses assiettes de nourriture ainsi que de généreuses rasades de vin. Il avait mis du temps à comprendre que c'était sa manière à elle de lui manifester son intérêt. Âgée d'environ trente-cinq ans, mère de cinq enfants, mariée à un homme aux manières et au langage de rustre, elle n'était pas dépourvue de charme en dépit de ses mèches grises, de sa corpulence et de ses traits creusés par la fatigue. Elle n'avait sans doute pas l'intention réelle de s'aventurer sur les chemins de l'adultère, elle cherchait seulement à prouver qu'elle gardait intact son pouvoir de séduction.

Il en allait de même pour la logeuse de Luçon, une veuve d'une quarantaine d'années dont les yeux brillants et la moue gourmande démentaient les apparences austères. Elle louait les trois chambres du premier étage de sa maison, les plus vastes, les plus confortables, à des « messieurs de la ville » et les sous-pentes, sombres et humides, à des gens de condition modeste, saisonniers comme Émile, ouvriers, vendeurs ambulants. Les repas étaient servis dans deux pièces différentes, le salon cossu pour les hôtes de prestige, une salle basse, enfumée et sombre pour les autres. L'égalité et la fraternité proclamées par le tiers n'avaient pas encore franchi le seuil des demeures ni celui des âmes. Le peuple restait gouverné par les us de l'ancien régime et continuait de s'incliner devant les ci-devant, bourgeois et aristocrates, même dans le cœur de cette plaine ouverte aux vents du large. La logeuse réclamait davantage d'argent à ses hôtes plus fortunés, mais la différence de traitement, l'écart de considération, ne se justifiait pas aux yeux d'Émile. L'abbé Rambaud lui avait inculqué l'idée que chaque homme venait au monde aussi nu

que le premier d'entre eux et avait la même valeur aux yeux de Dieu. Le Christ, si on s'en tenait à sa Sainte Parole, ne faisait aucune différence entre ses ouailles : toutes étaient les enfants du Père céleste, les descendants d'Adam, les âmes rachetées par son agonie sur la croix. L'abbé Rambaud allait jusqu'à inclure les protestants, les hérétiques, les mahométans, les israélites et les païens dans la grande famille humaine. Cette conception, très proche de l'hérésie, lui avait valu de moisir dans les fins fonds de la Vendée après avoir fréquenté les pairs du royaume de France et les cercles philosophiques les plus renommés de Paris. On lui avait prêté de nombreuses maîtresses aux noms prestigieux. Favorable à la révolution, assermenté, il était mort d'une mauvaise angine dans l'indifférence générale. Margot, sa fidèle servante, l'avait suivi dans la tombe quelques jours plus tard.

Comme les municipaux avaient refusé d'élire son successeur, Rodrigue, l'évêque constitutionnel de Luçon, avait dépêché à La Réorthie un jeune prêtre tout juste sorti du séminaire. Les paroissiens n'avaient pas réservé un meilleur accueil au nouveau qu'à l'ancien. Les femmes et les enfants lui avaient lancé des quolibets et des pierres lorsqu'il s'était présenté à la cure, les hommes l'avaient bousculé, renversé dans la boue, frappé à coups de pied et de manche de faux. Émile et les deux cantonniers qui s'étaient proclamés gardes nationaux s'étaient interposés et avaient réussi tant bien que mal à le soustraire à la fureur des Réorthais. De part et d'autre on s'était menacé avec les fusils, les mousquetons, les fourches, les faux et les poings. Depuis ce jour, l'intrus trouvait chaque matin un tas de fumier ou des excréments devant le presbytère. A deux reprises une chouette avait été clouée sur sa porte. Seule une poignée de fidèles, dont les gardes nationaux, le meunier et leurs familles, assistait aux offices célébrés dans l'église de La Réorthie. Les autres se pressaient aux messes données dans les bois ou les granges des environs. Les jeunes « vezounaient dans les champs et dans les caves » selon le père Godeau, ils s'agitaient et bourdonnaient comme les abeilles d'une ruche détraquée, ils se lanceraient bientôt en essaims furieux sur les représentants d'un pouvoir dont ils ne voulaient plus. La seule interrogation était de savoir quand.

L'homme les aborda à l'auberge du Cheval blanc où Pierre-Marie avait invité Émile à dîner.

Originaire de Triaize, un bourg du cœur du marais, Pierre-Marie faisait partie des journaliers embauchés par la ferme de L'Herbaudière. C'était un garçon d'une vingtaine d'années au teint mat, aux cheveux bruns et bouclés, aux épaules larges, au dos légèrement arrondi. A son patois rocailleux s'ajoutaient des difficultés d'élocution qui rendaient sa conversation laborieuse. Il n'avait pas changé de tenue depuis le

début de la foire : veste courte et bleue aux boutons bordées de soie, chapeau rond ceint d'un large ruban de velours, chemise plissée, culotte serrée sur les hanches et ornée en bas d'un godelis, sabots blancs aux brides noires et aux pointes relevées. Émile l'avait surpris à plusieurs reprises en train de s'admirer dans les miroirs ou les vitrines. Sans doute le jeune maraîchin se trouvait-il élégant dans les habits hérités de son père, braconnier et pêcheur d'anguilles mort deux ans plus tôt d'une mauvaise fièvre. Il fallait avoir de bons yeux pour remarquer les ravaudages de la veste et de la culotte exécutés par les doigts experts de sa mère et de sa tante. Il donnait l'impression de parader dans un uniforme avec une fierté enfantine à la fois cocasse et touchante. Il avait suivi un long moment Émile dans les rues de Luçon avant de l'aborder. Depuis, il ne consentait à le quitter qu'à la tombée de la nuit, lorsque chacun regagnait son logement. Le matin, dès sept heures, Pierre-Marie attendait son nouvel ami à la porte de la maison de la logeuse, lui-même étant hébergé un quart de lieue plus loin par une parente. Ils rendaient d'abord une visite à leur employeur, René Martineau, l'accompagnaient au marché aux mules et aux chevaux, se mêlaient à la foule pittoresque des visiteurs du sud de la France, assistaient aux discussions parfois orageuses entre les éleveurs et les acheteurs, mangeaient au son des vèzes, des vielles et des piboles dans l'une des nombreuses gargotes dressées autour du foirail, puis, l'après-midi, ils s'enfonçaient dans le marais proche et balayé par les vents, empruntaient une barque à fond plat que Pierre-Marie maniait avec une adresse étonnante, discutaient un moment avec de vieilles maraîchines penchées sur leurs rangs de mojhettes, effrayaient les hordes de chevaux qui erraient en toute liberté dans les maigres pâturages.

Une houle légère agitait les embarcations amarrées dans le chenal de l'ancien port de Luçon. La brise répandait des odeurs de sel, de vase et de crottin. Les façades grises se fondaient dans l'obscurité naissante, les lampes à huile s'allumaient en même temps que les premières étoiles.

Pierre-Marie jeta un coup d'œil par la porte entrouverte du Cheval blanc.

« O l'a bérède trop de minde, itchi. »

Il avait invité Émile avec insistance, sortant même sa bourse de la poche de sa veste et lui montrant ses pièces de monnaie.

« Garde ton argent, avait protesté Émile. Mes soupers chez ma logeuse sont déjà payés. »

Comprenant qu'un refus aurait vexé le jeune maraîchin, il avait fini par accepter. Ils regardèrent un moment les servantes courir, plateaux en main, entre les tables dans la salle bondée, enfumée et bruyante. Le vin coulait à flots, empourprait les faces, enflammait les yeux.

« Qué to qu'i faisons à c't'heure... »

Une voix sèche interrompit Pierre-Marie.

« Vous deux ! »

L'homme s'était détaché d'un petit groupe et approché dans leur dos. Il portait un rabalet aux larges bords et une ample pèlerine qui se déployait comme une aile sombre à chacun de ses gestes. Émile crut entrevoir la crosse d'un pistolet glissé dans la ceinture de son pantalon. Ses guêtres de cuir et ses sabots de bois clair étaient maculés de boue.

« Qué to qu'tu vux, ta ? » s'enquit Pierre-Marie d'un ton rogue.

L'homme remonta son rabalet, dévoila un visage long, sec, des traits rudes, anguleux, taillés à la serpe. Grand et maigre, il n'avait sans doute pas passé les vingt-cinq ans, mais quelque chose le vieillissait, la noirceur indéchiffrable de ses yeux peut-être, ou encore la ride profonde ravinant sa joue gauche. Ses cheveux bruns dégringolaient en mèches drues et raides sur ses épaules.

« I cherchons do monde...

— Pas la peine, répondit Émile. On a déjà trouvé de l'embauche. »

L'homme hocha la tête.

« I o sais. À la ferme de L'Herbaudière, près Sainte-Gemme. S'agit pas de ça.

— De quoi, alors ? »

L'homme jeta un rapide coup d'œil autour de lui et leur fit signe d'approcher. Émile et Pierre-Marie s'avancèrent de deux pas après s'être consultés du regard. La nuit tombante parut tout à coup peuplée d'ombres menaçantes.

« La plaine, o l'est l'pays des patauds, des ennemis de la vraie religion et do roi », murmura l'homme. D'un geste de la main il désigna tour à tour ses deux interlocuteurs. « Ta, t'es do bocage, ta, do marais, pas vrai ? I avons l'plus grand besoin de gars comme vous autres pour aider nos bons prêtres à r'venir dans leurs paroisses et rétablir l'ordre ancien.

— Comment tu nous connais, d'abord ? rétorqua Émile. Comment tu sais qu'on est gagés par L'Herbaudière ?

— I avons une foule d'yeux et d'oreilles dans tcho coin. Et puis i sé cocassier, i vas de ferme en ferme pour acheter et vendre des œufs, i sais r'connaître les plainauds des bocains et des maraîchins.

— Qui te dit que l'ordre nouveau ne me plaît pas, à moi ? »

L'homme eut une moue de surprise, d'incrédulité même. Il écarta les pans de sa pèlerine, entrouvrit sa chemise, désigna le crucifix qui pendait au chapelet passé autour de son cou.

« Dos mécréants menant à c't'heure le pays et nous conduisant tout drét en enfer. Not'-Seigneur nous commande de les chasser comme l'a

chassé les marchands du temple. »

Émile savait qu'il ne servait à rien d'insister, qu'il n'avait aucune chance de convaincre son interlocuteur, mais les mots avaient sur lui le même effet que les étincelles sur le foin sec.

« Tes bons prêtres et ton roi, ce sont eux, les marchands du temple. Eux qui ont conduit le pays à la misère, à l'enfer ! »

Les yeux noirs de l'homme s'injectèrent de mépris puis de haine.

« Ainsi t'es qu'un zirou de pataud comme tchés gros gorets de la plaine. »

L'espace de quelques instants, Émile crut que son vis-à-vis allait lui décharger son pistolet dans la poitrine ou le ventre. Il ne bougea pas, embrasé par la colère, refusant d'entendre sa peur. Ne comprenaient-ils donc pas, ces idiots, qu'ils étaient manœuvrés comme des enfants par la noblesse et le clergé ? N'en avaient-ils pas assez de servir des maîtres uniquement soucieux de recouvrer leurs privilèges ? Les maîtres vendéens étaient certes plus proches de leurs gens que les grands seigneurs ou les courtisans, mais ils ne partageaient pas pour autant leurs terres avec leurs métayers et, tout en vilipendant la Constitution civile du clergé, ils exploitaient la vente des biens de l'Église, comme les bourgeois et les nouveaux propriétaires terriens, pour agrandir leurs domaines.

« Fous l'camp à c't'heure ! », siffla Pierre-Marie.

Émile s'aperçut qu'un couteau à la lame ventrue et marbrée de rouille avait sauté dans la main gauche du jeune maraîchin. Un sourire narquois affleura sur les lèvres minces et brunes de l'homme à l'ample pèlerine.

« Range donc ton failli coûtais, l'ami. Te risques de te blesser avec.

— L'coupe ine cuisse de greneuille d'un seul coup. Le pourrait bé faire de même avec ien de tes doigts, espèce de grand fils de garce ! »

L'homme recula et, dans le même mouvement, tira son pistolet de sa ceinture pour le braquer sur le jeune maraîchin.

« Faudrait encore que te m'le coupes avant qu'i ai eu le temps d'appuyer sur la détente. »

Le petit groupe, resté jusqu'alors silencieux et immobile au bord du chenal, s'agita dans l'obscurité. Des cliquetis retentirent sous les capes et les manteaux. Émile lança un coup d'œil pardessus son épaule. Combler l'intervalle, ouvrir la porte de l'auberge et s'engouffrer dans la salle prendrait une poignée de secondes, largement le temps pour leurs adversaires de décharger leurs armes. Il avait déjà connu ce genre de situation à La Réorthie, mais, comme les paroissiens se connaissaient depuis toujours, comme ils s'adressaient la parole chaque matin, ils avaient su se raisonner et s'arrêter avant d'en arriver aux pires extrémités. Le cocassier et ses complices étaient en revanche de parfaits anonymes. Tous coiffés de rabalets, ils se déployaient en

silence dans les ténèbres, bloquant les deux côtés de la rue, visiblement exercés aux manœuvres de groupe. Leurs sabots crissaient sur les pavés ou la terre battue. Ils appartenaient sans doute aux cohortes chargées de lever des troupes clandestines et de provoquer les échauffourées dans les bourgs.

Du coin de l'œil, Émile surveillait la porte de l'auberge. Si un client avait la bonne idée de sortir maintenant, il créerait une diversion et leur offrirait une chance de se sortir sans dommage de ce guêpier. Hors de lui, Pierre-Marie roulait des yeux furibonds et continuait de brandir son couteau sans se soucier du pistolet braqué sur lui.

« Les patauds, i les saignerons tortous comme dos goretz, gronda le cocassier.

— I sé pas un pataud, mais i vux pas qu'te fais do mal à Milo.

— I lui f'rons pas de mal, et on t'en f'ra pas non plus si vous vous rangez d'notre côté ! »

D'une mimique expressive, Pierre-Marie invita son compagnon à s'acquitter d'une parole de conciliation.

« Désolé, mais je peux pas me ranger du côté de ceux qui terrorisent les populations et les dressent les unes contre les autres, déclara Émile.

— Qui qu'a commencé ? aboya le cocassier. Qui qu'a chassé nos bons prêtres et déshonoré le roi ?

— Le roi ? Lui et son Autrichienne étaient tellement soucieux des intérêts de leur peuple qu'ils se sont enfuis comme des voleurs ! Comme des lâches ! »

Le regard du cocassier se fit soupçonneux. Les membres de sa bande se tenaient quelques pas en arrière, dissimulant leurs armes sous leurs capes ou leurs manteaux.

« Ta langue, alle m'paraît bien pendue pour un commis.

— J'ai été recueilli par un curé, il m'a appris à lire, à écrire. À penser. »

Un voile de stupeur glissa sur le visage du cocassier.

« Te... te s'rais pas le fils de la fée, le gars élevé par le curé jureur de La Rhôte ?

— J'ai bien été recueilli par l'abbé Rambaud, mais ma mère n'était pas une fée.

— Qu'est-ce que t'en sais puisque tu l'as pas connue ?

— J crois pas aux fées. Et toi non plus, je gage, puisque tu portes sur toi le Christ en croix. »

La porte de l'auberge s'ouvrit et livra passage à deux maquignons en blouses noires, trognes rougeaudes et ventres proéminents. Ils comprirent en un éclair qu'il y avait du danger à traîner dans les

parages et se réfugièrent sans perdre un instant dans la salle qu'ils venaient tout juste de quitter.

« Les gardes nationaux ! » cria un homme.

Des bruits de bottes et de voix enflèrent dans l'obscurité. Les membres de la bande refluèrent en direction du marais. Le cocassier remisa son pistolet dans la ceinture de son pantalon et referma les pans de sa pèlerine.

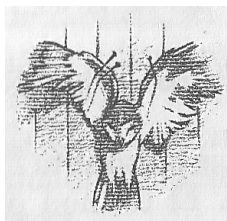
« P't-êt' bé que vous changerez d'avis dans un couple de mois. O s'ra torjous temps de rejoindre le bon camp. Vous d'manderez Jean Augereau. Jean Augereau. »

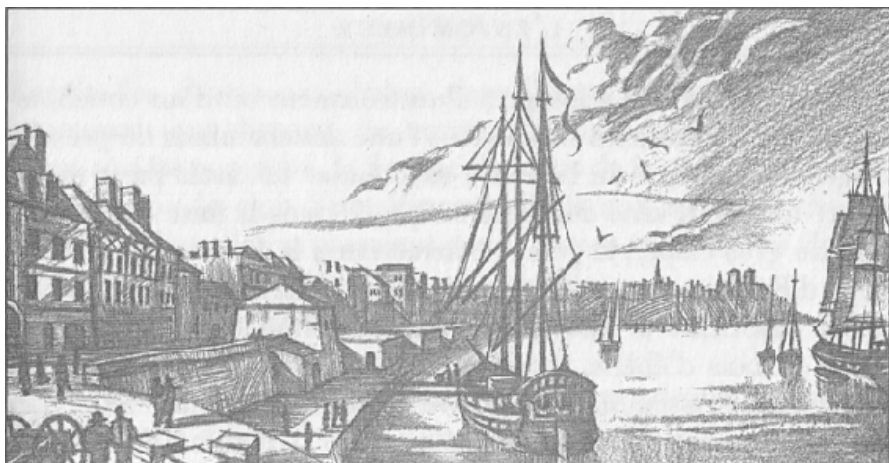
Il s'inclina avec un sourire lugubre avant de s'élancer sur les traces de ses compères déjà évanouis dans la nuit. La patrouille des gardes nationaux déboucha devant l'auberge quelques instants plus tard, une dizaine d'hommes vêtus d'uniformes plus ou moins bleus, plus ou moins rapiécés, chaussés de souliers ou de sabots, coiffés de bicornes et armés de fusils à baïonnette.

« Ne restons pas dans le coin, dit Émile en tirant Pierre-Marie par le bras. On soupera ailleurs. »

Ils se dirigèrent vers le centre de la ville par une succession de ruelles étroites où déambulait une faune braillarde. Pierre-Marie attendit qu'ils soient arrivés devant une autre auberge, plus petite et moins bondée que le Cheval blanc, pour s'exclamer :

« Quand tcho grand fils de vesse l'a parlé de la fée, dame, l'aviant grand peur d'être enjominé ! »





CHAPITRE CINQ

J'te croyais vraiment passé de vie à trépas, Belzébuth, mon vieux jean-foutre ! » s'exclama Qu'une-dent.

Cornuaud vida son verre et, malgré l'aigreur du vin, fit signe à son vis-à-vis de le remplir. Cela faisait vingt-six ou vingt-sept mois qu'on ne l'avait pas appelé Belzébuth, son sobriquet dans la bande de Clovis. Les autres l'avaient d'abord baptisé Cornu puis, comme il était chatouilleux sur l'honneur et ne voulait pas être confondu avec d'autres porteurs de cornes, ils avaient opté pour l'un des nombreux surnoms du Diable.

« J'me suis sauvé à Paimboeuf, répondit-il d'une voix embrumée par l'alcool. J'ai été recruté par un négrier, j'me suis retrouvé sur les côtes d'Afrique, puis à Saint-Domingue. J'ai failli ne pas en r'venir, cause que les nègres se sont révoltés, mais mon failli rafiau a pu reprendre la mer, et me r'voilà ! »

Il n'y avait pas grand monde dans le cabaret Au Verguant de la rue Dancin. Cornuaud se souvenait d'un établissement bondé et bruyant où les marins s'injuriaient et chantaient dans toutes les langues. De même, on ne voyait plus ces filles légèrement vêtues qui invitaient d'une mimique, d'un frôlement ou d'un chuchotement les chalands à les suivre dans l'une des chambres du premier étage. Le quartier de la Fosse tout entier lui avait paru moins animé qu'avant, sans doute parce que, depuis la fuite et l'arrestation du gros Capet, la guerre couvrait entre la France et les autres pays d'Europe. Les navires espagnols, hollandais et anglais évitaient désormais le littoral français. Le commerce, y compris le trafic du bois d'ébène, souffrait de l'isolement du royaume gouverné par l'Assemblée législative depuis

l'automne 1791. Les gazettes racontaient qu'après avoir exigé l'arrestation du ministre De Lessart un groupe de députés, sous l'impulsion d'un certain Brissot et de ses amis de la Gironde, poussait Louis XVI à déclarer la guerre à François II, empereur d'Autriche et parent de Marie-Antoinette.

« Et toi, Qu'une-dent, qu'est-ce que t'as fichu pendant tout ce temps ? »

Qu'une-dent choqua son verre contre celui de Cornuaud, l'avalala cul sec, essuya d'un revers de manche les rigoles rosâtres qui s'échappaient de sa bouche et dévalaient son menton. Sa chemise crasseuse, maculée, peinait à contenir ses larges épaules, son cou et ses bras puissants. Sa chevelure blonde emmêlée disparaissait en grande partie sous un corno phrygien, un bonnet rouge à bout recourbé où pendait une cocarde tricolore aussi défraîchie qu'une fleur fanée. Ses joues avaient pris une teinte lie-de-vin et un aspect grenu révélateurs de son intempérance. L'incisive gauche qui reposait en permanence sur sa lèvre inférieure lui avait valu sur les quais de la Fosse son surnom de Qu'une-dent. Pourtant, quand il partait dans un grand éclat de rire, il exhibait une denture presque complète composée de chicots enchevêtrés et cerclés de noir.

« J'suis resté à la Fosse, dame ! J'me suis planqué chez Toinette, tu t'souviens d'la vieille Toinette ? Elle était pas de toute première fraîcheur, mais j'avais ses faveurs. Elle m'a caché et nourri. J'suis plus guère sorti de chez elle jusqu'à ce que le calme revienne.

Ensuite les choses ont changé dans l'coin, les argousins qu'on connaissait ont disparu, de nouveaux sont arrivés. J'fais partie d'une société populaire, la Société des amis de la révolution qu'elle s'appelle, ou le club Saint-Vincent. J'vais aux réunions chaque soir. Au début elles se passaient dans l'ancien couvent des Cordeliers, à c't'heure dans l'église Saint-Vincent...

— C'est pas le genre de besogne qui donne à manger à son homme, tout de même ? »

Qu'une-dent gloussa, se versa un autre verre de vin et reposa le pichet sur la table. À côté, des anciens jouaient à l'alouette en fumant de longues pipes. Ils ne cessaient de s'adresser des clins d'œil ou d'autres signes, grimaces, moues, doigts levés, par-dessus leurs cartes en éventail. Les uns buvaient du vin blanc, les autres du café. Cornuaud s'était essayé à plusieurs reprises au tabac avant son départ pour l'Afrique, mais la moindre bouffée lui tournait la tête et lui donnait de furieuses envies de cracher.

« Tu t'trompes, Belzébuth, reprit Qu'une-dent, l'œil brillant. On m'paie, et plutôt pas mal, pour faire de temps en temps la cohue ou même le coup de poing.

— Vous êtes nombreux ?

— Quelques-uns. J'm'occupe de rassembler les bons citoyens quand mes... amis veulent s'opposer aux décisions de la municipalité ou du département.

— C'est qui, tes amis ? »

Qu'une-dent se pencha par-dessus la table et murmura, d'une voix à peine audible :

« Viens avec moi, j'te les présenterai. On a besoin de gars robustes dans ton genre. T'es sans le sou, à c'qu'y paraît... »

Cornuaud dissimula son trouble en plongeant le nez dans son verre. Il n'avait croisé personne de sa connaissance avant de tomber sur Qu'une-dent à l'angle de la rue Dancin.

« Comment tu sais ça, toi ?

— Oh, va pas croire que je t'espionne, dame non, mais tu m'as raconté que tu t'étais embarqué sur l'*Indomptable*, et j'ai su que l'armateur, les armateurs que j'devrais dire, ont fait banqueroute. Trois cent cinquante mille livres qu'il a coûté, leur armement. Divisé en trente parts. Tout l'monde pensait biser le cul de dame Fortune avec cette foutue expédition. L'résultat, c'est que leur bureau a fermé et que certains en sont réduits à vendre leurs biens pour rembourser leurs dettes. Alors j'me suis dit comme ça que t'avais pas dû toucher ta solde à ton retour.

— J'en ai reçu une part à Saint-Domingue.

— Il t'en reste donc, alors ? »

Cornuaud frissonna, concentra son attention sur les réactions de son corps, se détendit quand il constata que les frémissements n'étaient pas avant-coureurs d'une crise.

« Penses-tu ! J'me suis fait détrousser à Saint-Domingue.

— Par des nègres ?

— Par un Français ! Aussi clair de peau que toi et moi ! Avant leur satanée révolte, les esclaves n'auraient jamais eu l'idée de s'en prendre à un Blanc.

— D'après mes amis, les députés, là-haut, préparent une loi sur l'égalité des hommes de couleur et des nègres libres. Toujours ces jean-foutre de complices de Brissot et leur Société des amis des Noirs ! Les négociants nantais sont pris à leur propre jeu : d'un côté, ils soutiennent les brissotins ; de l'autre, ils n'en veulent pas, d leur fichue loi.

— Et tes amis ? Ils en pensent quoi ? »

Qu'une-dent posa les deux coudes sur le bois rugueux de la table et son menton en galoche sur ses doigts entrecroisés. Ses énormes mains avaient fracassé un grand nombre de mâchoires et de crânes parmi les ennemis de Clovis, et aussi parmi les marins ivres qui avaient eu le

tort de lui adresser la parole ou de le frôler dans une ruelle étroite.

« Mes amis sont aussi pour la bo... l'abolition de l'esclavage. Enfin... » Qu'une-dent se rapprocha encore de Cornuaud et baissa la voix. « S'rait plus juste de dire qu'ils veulent surtout affaiblir le négoce, sacrebleu ! Pas qu'ils soient pour ces jean-foutre de brissotins, dame non ! Ils pensent que les armateurs et les autres négociants sont de mauvais patriotes, des accapareurs, des modéran... des modérés, qu'ils se sont mis en tête de remplacer les anciens seigneurs, d'en r'venir aux temps de l'ancien régime, d'gouverner leur province selon leur bon vouloir sans t'nir compte d'la volonté du peuple.

— Qu'on soit gouverné par des ci-devant ou des négociants, qu'est-ce que ça peut bien foutre ? »

Plissant les paupières, Qu'une-dent prit cet air matois qui assombrissait le bleu délavé de ses yeux.

« Tu comprends donc pas qu'à c't'heure on s'retrouve du bon côté du manche, crédieu ? Qu'on peut mener la belle vie sans être obligés de s'cacher d'la prévôté et d'vivre comme des rats ?

— Ton club te nourrira pas toute ta vie. Qui te dit qu'il existera encore dans un an ? Tu comptes tout de même pas te remplir la panse avec les gains de misère de ta vieille galante ? »

Une ombre de tristesse glissa sur le visage rude de Qu'une-dent.

« J'y compte vraiment pas. Elle a pas passé l'hiver dernier. Emportée par une mauvaise angine. Les médecins l'ont saignée comme une truie, mais ils l'ont pas empêchée de mourir.

— Fais excuse, j'savais pas. »

Qu'une-dent balaya l'air d'un revers de main avant de reposer sur ses doigts à nouveau entrecroisés une tête qui paraissait maintenant trop lourde à porter.

« Elle avait presque l'âge de ma mère, mais elle m'a chéri bien mieux qu'elle. »

Sa voix s'étrangla, ses yeux s'embuèrent.

« J't'ai jamais demandé d'où tu venais, dit Cornuaud, craignant subitement de voir son imposant vis-à-vis fondre en larmes.

— De pas loin. J'suis né à la ferme, dans les alentours de Rennes. Mes pauvres parents, ils se sont tués à la tâche pour engraisser l'seigneur du coin et son intendant. Fallait en sus que ma mère s'occupe de mes cinq frères et de mes quatre sœurs. Ça en faisait, des drôles à nourrir, à moucher, à torcher. J'suis parti en 76, à l'âge de douze ans, et j'ai fait mon apprentissage de tonnelier à Nantes. Jusqu'au jour où mon maître a levé la main sur moi... »

Qu'une-dent tendit tout à coup son bras et feignit d'enfoncer un objet dans un invisible adversaire.

« J'lui ai planté un ciseau à bois dans l'bas du ventre ! Il a hurlé

comme un goret. J'l'ai pas achevé, la carne, j'l'ai regardé crever dans son sang. Puis les autres sont arrivés, ils m'ont couru après, j'me suis sauvé par le fond de l'atelier, j'ai couru comme un lièvre jusqu'au quartier de la Fosse, j'ai été pris dans une rixe, j'ai volé sans savoir au secours d'un compère de Clovis. V'là comment j'me suis retrouvé dans la bande à l'âge de quatorze ans. »

Assoiffé par sa tirade, Qu'une-dent vida trois verres de vin à la file et claqua des doigts pour commander un autre pichet. Cornuaud ne savait pas ce qui le dérangeait plus chez son ancien complice, sa saleté répugnante ou cette façon qu'il avait de tout avaler, boisson et nourriture, avec une gloutonnerie de monstre marin. La vieille Toinette n'était sans doute pas morte d'une mauvaise angine comme il le prétendait, mais d'épuisement et de dégoût. Ou bien encore, un soir qu'il avait trop bu, son galant l'avait cognée du plat de la main et expédiée *ad patres* en croyant lui prodiguer une caresse ou lui flanquer une gifle anodine.

Cornuaud s'efforça de mettre de côté ses états d'âme. Il s'était heurté à une porte close à l'adresse indiquée par Jean-Auguste Bonnard. Un fieffé coquin, le capitaine de l'*Indomptable* : il s'était bien gardé de révéler la faillite des armateurs aux membres survivants de son équipage – il ne pouvait pourtant l'ignorer –, il s'était débarrassé d'eux en les envoyant réclamer leur dû au quai de la Fosse. Fou de rage, Cornuaud avait failli retourner à Paimbœuf afin de régler ses comptes avec le capitaine comme il les avait soldés avec le chirurgien Choudieu, mais il n'avait plus de quoi se payer le trajet en diligence ou en gabarre, plus de quoi louer une chambre, même plus de quoi s'offrir un vrai repas. Il lui fallait d'urgence gagner quelques livres – on pouvait désormais dire des francs. Il se débrouillerait ensuite pour croiser derechef le chemin du sieur Bonnard et récupérer ses deux cent cinquante francs ou, à défaut, lui renfoncer ses mensonges dans la gorge. Les retrouvailles avec Qu'une-dent n'étaient pas le fruit d'un mauvais hasard finalement : en attendant mieux, son ancien compère lui apprendrait à saisir les nouvelles opportunités offertes par la révolution.

Il ressentit le besoin pressant de changer de vêtements, de se débarrasser de la saleté et de la fatigue abandonnées par ses accès de fièvre. Il s'évertua néanmoins à sourire en levant son verre.

« J'suis ton homme, mon vieux Qu'une-dent. »

Le nombre de nègres dans les rues et sur les places de Nantes ne lassait pas de surprendre Cornuaud. Ils appartenaient sans doute à cette espèce qu'on appelait les nègres libres ou affranchis. Abandonnés à eux-mêmes, désœuvrés, ils vivaient à la manière des sauvages dans le cœur d'une cité qui passait pour l'une des plus riches et des plus

agréables du royaume de France. Vêtus de haillons, ils s'attroupaient sous les porches, surgissaient dans les rues comme des démons, invectivaient les passants, les femmes surtout, qu'ils poursuivaient de gestes et de grimaces obscènes, urinaient et déféquaient où bon leur semblait, contraignant les bourgeois, incommodés par le spectacle et l'odeur, à changer de côté ou à faire demi-tour. Ni les gardes nationaux ni les préposés de police ne daignaient pour l'instant intervenir.

Comme Cornuaud s'en étonnait auprès de Qu'une-dent, ce dernier répondit :

« Ces foutus nègres flanquent une colique de tous les diables aux argousins ! Mais j'ai plutôt que leurs désordres en arrangeant plus d'un du côté d'Saint-Vincent.

— Comment ça ? »

Sans cesser de marcher, Qu'une-dent se retourna et toisa Cornuaud d'un air supérieur. Deux hommes et une femme qui déambulaient derrière eux, des patriotes à en croire leurs cocardes et leurs écharpes tricolores, levèrent des regards inquiets sur la longue pique qu'il portait sur l'épaule.

« Faudra que tu comprennes vite, Belzébuth, que la narchie profite à ceux qui veulent plus d'roi ni d'aristocrates dans l'pays.

— Ce sont donc tes amis de Saint-Vincent qui gouvernent cette ville ? »

Qu'une-dent acquiesça d'un clignement de paupières. La foule profitait d'une embellie du ciel pour se répandre sur les quais et les ponts arrosés de la lumière sanguine du crépuscule. Sur les bras du fleuve métamorphosés en veines géantes, des galiotes se glissaient en silence entre le grand vaisseau de pierre de l'île Feydeau et la Prairie de la Madeleine. Il régnait sur les bords de la Loire une ambiance obsidionale, comme si une armée d'ombres s'était déployée autour de l'ancienne cité des ducs de Bretagne. Les menaces de guerre et les incertitudes de la révolution fermaient les visages et interdisaient les démonstrations de joie. Qu'une-dent affirmait pourtant que le théâtre Graslin ne désemplissait pas depuis le début des événements. Lui-même s'y rendait fréquemment avec d'autres tape-durs pour brailler et donner quelques bons coups de gourdin aux agitateurs des autres sociétés populaires.

Le silence vespéral étouffait les cris des enfants et des marchands ambulants. Les rares lanternes allumées se révélaient impuissantes à repousser l'obscurité naissante.

« Y a deux façons d'commander, déclara Qu'une-dent. Au jour ou dans la nuit. Pour l'instant, ça arrange mieux mes amis de rester dans l'obscurité. Jusqu'au moment où ils s'aviseront d'apparaître dans la lumière. »

Quai Tremperie, ils quittèrent les bords de la Loire pour traverser la place du Bouffay noire de monde. Le vent mêlait les odeurs venues du pont et de la rue de la Poissonnerie aux senteurs montant des étals des marchands. Des essaims de bourgeois bourdonnaient devant les portes de la maison de la Monnaie. Ils s'alarmaient des rumeurs de plus en plus insistantes sur l'abolition de l'esclavage et la fin de la traite, mais aussi de la valeur des assignats dont une nouvelle émission était annoncée le mois prochain. Échaudés par les manœuvres financières de l'ancien ministre Necker, ils se demandaient si le nouveau papier monnaie correspondait réellement aux hypothèques sur les biens nationaux, si la caisse de l'extraordinaire, créée pour l'occasion, avait la même consistance, la même crédibilité que l'ancienne caisse d'escompte. De leurs bribes de conversation, Cornuau retint qu'ils craignaient d'être brutalement dépossédés de leur fortune plus ou moins récente, plus ou moins solide, par d'aberrantes décisions politiques. L'impôt n'était pratiquement plus perçu depuis trois ans, et le gouvernement cherchait par tous les moyens à remplir des caisses désespérément vides. Bien qu'appartenant à l'immense majorité du tiers, les bourgeois nantais n'avaient aucune envie de rejoindre la multitude des gueux jetés à la rue par la disette et la banqueroute.

Les deux hommes abandonnèrent derrière eux le sommet arrondi de la tour de la Monnaie et s'enfoncèrent dans les ruelles bordées de maisons à pans de bois. La nuit campait déjà dans le labyrinthe de la vieille ville mal éclairée par les lanternes des boutiques. Sur les places et dans les cours intérieures rôdaient des miséreux en quête de restes de nourriture et d'un abri pour la nuit. L'un d'entre eux s'avança à la rencontre de Qu'une-dent et l'implora de lui confier une basse besogne contre une poignée de sous.

« J'ai rien pour moment, répondit-il. Mais tiens-toi prêt, l'ami. S'pourrait bien qu'on ait besoin de toi dans quelque temps. Tu seras prévenu, parole. »

Qu'une-dent lui donna ensuite l'une de ces petites pièces de monnaie qui garnissaient son aumônière de cuir. Plus ils se rapprochaient de l'église Saint-Vincent, un édifice délabré, plus ils croisaient de patriotes, reconnaissables à leurs bonnets phrygiens, leurs cocardes, leurs chapeaux ornés de plumets tricolores, leurs piques ou leurs sabres. Les femmes portaient des coiffes piquées de rubans et des jupes rayées de bleu, de blanc et de rouge par-dessous leurs larges tabliers. Certaines d'entre elles brandissaient des lanternes, des hachoirs, des hâtelets, des couteaux, riaient, hurlaient et juraient plus fort que les hommes. Leur conduite étonnait Cornuau : avant son départ, jamais il n'avait vu les femmes se comporter en public avec une telle obscénité, avec une telle impudeur, pas même les

poissardes de la Halle ou les filles du quai de la Fosse. Leurs poitrines tressautaient et saillaient hors de leurs corsages échancrés. Elles buvaient avec avidité au goulot des gourdes et des bouteilles qui circulaient de main en main, saluaient Qu'une-dent avec des lueurs égrillardes dans les yeux, remontaient jupes et jupons jusqu'aux genoux pour franchir les fossés et les flaques, dévoilant leurs jambes à la blancheur d'albâtre. Cependant, c'était l'absence de réaction de leurs accompagnateurs, époux, amants, pères ou frères, qui surprenait le plus Cornuaud : ils ne leur adressaient aucune remontrance, aucune admonestation, comme si la révolution avait affranchi leurs compagnes de la décence et de la modestie dévolues à leur sexe. Ayant grandi dans l'atmosphère austère du marais breton, ayant repris à son compte les conseils du grand Clovis sur l'art et la manière de régenter les femmes, Cornuaud jugeait déplacée, voire insultante, l'attitude de ces patriotes délurées : le sexe faible n'avait pas à se mêler des affaires publiques, encore moins à se répandre dans les rues en crachant des insanités, en exhibant jambes et poitrines. N'y avait-il plus d'hommes en ville capables de les renvoyer chez elles ? La révolution avait-elle à ce point bousculé les traditions que l'autorité avait déserté les foyers ?

Il révéla le fond de sa pensée à Qu'une-dent tandis qu'ils traversaient une courte venelle déserte :

« Un drôle de club que le tien ! J'pensais pas qu'les drôlesses y étaient admises et qu'vous les laissiez se conduire comme des filles de rien. Tu t'souviens donc pas des principes du grand Clovis ? » Qu'une-dent s'arrêta, posa sa pique contre un mur, se débraguetta et pissa dans le fossé engorgé courant entre les pavés.

« On a besoin de tout not' monde, marmotta-t-il entre deux soupirs de satisfaction. Les femmes, y a pas meilleur pour faire la cohue et exciter les gars du club.

— Leurs maris ou leurs galants leur disent donc rien ? »

Qu'une-dent s'absorba un moment dans la contemplation de son puissant jet d'urine.

« Les temps changent, Belzébuth. La seule galante des bons patriotes, à c't'heure, c'est la nation.

— Nation ou royaume, tu crois vraiment qu'ça changera quelque chose pour les pauvres bougres comme nous autres ? »

Qu'une-dent secoua avec vigueur son membre avant de le remiser dans son pantalon et de refermer sa braguette.

« On l'saura jamais si on n'essaie pas, pas vrai ? »

La crise survint au moment où les deux hommes atteignaient l'église Saint-Vincent. Frissons, poids soudain sur les épaules, haleine maléfique dans le cou, coulée glaciale entre gorge et bas-ventre, fatigue intense, jambes tremblantes, et puis, surtout, la douleur,

indicible, d'autant moins tolérable que Cornuauud demeurerait incapable de la circonscrire, d'en déterminer le centre. Il serra les poings et les mâchoires pour suivre Qu'une-dent vers la porte principale de la vieille bâtisse. Le couteau dans la poche de son pantalon lui irritait le haut de la cuisse. Il eut l'impression de sombrer dans l'eau amère et froide de chacun des regards qu'il croisait.

Qu'une-dent se dirigea vers un groupe et lui présenta un petit homme maigre au teint bistre, à la peau grêlée et aux vêtements blancs du nom de Goullin, commis greffier à la municipalité.

Goullin lui demanda, avec un fort accent créole, des nouvelles de Saint-Domingue où la révolte des nègres l'avait acculé à la ruine. Au prix d'un violent effort sur lui-même, Cornuauud parvint à contenir sa colère grondante et à fournir une réponse à peu près cohérente à son interlocuteur. Il serra ensuite la main d'un dénommé Chaux, un ancien commerçant, puis celle de Fouquet, un gaillard à la poigne rude qui exerçait, comme Qu'une-dent, le métier de tonnelier. A cinq reprises au moins il repoussa la tentation de tirer son coutelas de sa poche et de l'enfoncer dans le premier abdomen ou la première gorge à portée de main. L'odeur de l'église lui rappelait la puanteur des entrepôts de l'*Indomptable*. Les membres de la société s'entassaient dans les travées dressées de chaque côté d'une estrade où reposait l'ancienne chaire séparée de son escalier. Leurs vociférations lui vrillaient les tympanes et lui laminaient le cerveau.

Qu'une-dent le saisit par le bras et, emboîtant le pas de Goullin et des autres, l'entraîna vers le transept. Comme piqué par un scorpion, Cornuauud repoussa son compère avec une telle violence que celui-ci perdit l'équilibre et que la pointe de sa pique crissa sur le fût d'un pilier. Qu'une-dent se redressa, le poing brandi, le bonnet en travers de la tête, les yeux injectés de sang.

« Qu'est-ce qui t'prend, bon Dieu ?

— Faut que je... que je sorte », bredouilla Cornuauud.

Il se rua hors de l'église, bouscula au passage des membres du club, se jeta dans le labyrinthe de la vieille ville baignée d'encre nocturne, enfila les ruelles au hasard jusqu'à ce que le souffle lui manque, déboucha sur un quai et s'assit contre un arbre en attendant que la souffrance s'estompe. Les yeux ronds et noirs le fixaient, le hantaient. Il se recroquevilla sur lui-même sans réussir à leur échapper. La tentation le traversa de sauter dans la Loire, de se dissoudre dans l'eau paisible et noire du grand fleuve.

« Eh, mon mignon, ça te dirait, un peu de réconfort ? »

Il releva la tête. La fille était penchée sur lui, éclairée par la flamme chétive d'un réverbère. Un visage pâle, avenant, encadré de frisures blondes, un corsage blanc largement échancré, une poitrine opulente et piquetée de grains de beauté, une taille étranglée, une

jupe à volants, un mantelet bleu marine ou gris foncé, des souliers jaunes à rosettes rouges.

« Si tu veux te soulager de quelques livres, on peut passer la nuit ensemble, reprit-elle. Ma chambre est à deux pas d'ici. »

Il remit un peu d'ordre dans sa tenue. Sa main se glissa dans sa poche et enserra le manche de son coutelas. Le silence de la nuit se peuplait de rumeurs, de cris, de grondements, de clapotis.

Il observa son interlocutrice, une jolie paysanne attirée par la ville et qui, pour survivre, n'avait pas d'autre choix que de vendre son corps. Une prostituée occasionnelle comme il en existait des centaines dans la ville de Nantes depuis les grandes années de disette, l'une de celles que les filles des maisons de rendez-vous traitaient de gâcheuses.

« Alors, tu viens ?

— Combien ?

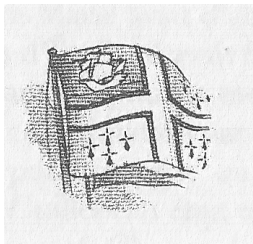
— Deux livres. Deux francs, si tu préfères.

— D'accord. »

Elle commit l'erreur, commune à la majorité des novices, de ne pas exiger son dû avant de l'inviter chez elle. Cornuaud réprima un nouveau frisson. La souffrance en partie estompée fredonnait au plus profond de lui, les yeux noirs et ronds brillaient de satisfaction.

« J'm'appelle Marie, ajouta la fille. Et toi ? »

Elle n'attendit pas qu'il réponde pour se diriger vers la façade étriquée et grise d'un immeuble.





CHAPITRE SIX

Les journaliers logeaient dans la maisonnette située à cinquante pas des bâtiments principaux. Pierre-Marie s'était installé le premier jour dans la pièce voisine de celle d'Émile, mais le troisième commis, un homme taciturne du nom de Jacques Guillebeau, l'en avait chassé au prétexte qu'il occupait cette chambre depuis maintenant plus de quinze ans et qu'elle lui revenait d'autorité. Pierre-Marie avait d'abord refusé de déménager, puis, sur les conseils d'Émile, il avait fini par céder : condamnés à se supporter pendant cinq ou six mois, il valait mieux pour eux ne pas inaugurer leur cohabitation par une stupide querelle de préséance. Après tout, pour sa seize ou dix-septième saison à L'Herbaudière, Jacques Guillebeau était en droit de réclamer les avantages dus à son ancienneté. Chacun des membres de la famille du fermier le connaissait et le traitait avec la même déférence qu'un permanent. Petit homme au visage rugueux et à l'épaisse toison brune, il ne faisait pourtant rien pour mériter leur bienveillance : il ne souriait jamais, se montrait peu amène, parlait un patois incompréhensible d'une voix bourrue, arborait en permanence un air sombre et soupçonneux. René Martineau, le fermier, l'embauchait chaque saison pour sa résistance et son efficacité exceptionnelles. Jamais couché avant minuit, toujours levé avant quatre heures, Jacques achevait en une matinée ou une après-midi une tâche que Pierre-Marie et Émile associés remplissaient en deux jours. Il abattait plusieurs heures de travail avant de prendre le repas du matin, à base de soupe, de salé, de pain et de beurre. Quand il ne changeait pas la litière des têts à gorettes ou des étables, il nettoyait les outils, affûtait les lames à la meule, préparait les semis du jour, attelait les bœufs,

pétrissait la farine sur la maie, réparait les essieux des charrois. Il lui arrivait aussi de partir à la chasse avec la permission de René Martineau et de revenir sur le coup de dix heures avec un couple de lièvres ou de perdrix. Au modèle 1777 que lui proposait le fermier, il préférait son antique fusil de chasse avec lequel il pulvérisait un éclat de bois à plus de soixante pas.

S'il n'appréciait que modérément la compagnie de Jacques Guillebeau, Pierre-Marie ne pouvait s'empêcher d'admirer son adresse au tir. Le jeune maraîchin projetait de s'acheter une arme à feu avec ses premiers gages et de reprendre la tradition de braconnage perpétuée par ses ancêtres depuis l'aube des temps. Et aussi de grossir les rangs des insurgés vendéens si, là-haut, les députés continuaient de s'acharner sur les bons prêtres et leurs fidèles.

« Je te savais pas pratiquant... »

Assis sur le banc de pierre après une journée harassante et un souper plus copieux que d'ordinaire, adossés au mur tapissé de lierre, Émile et Pierre-Marie gardaient les yeux levés sur le ciel encore clair où scintillaient les premières étoiles. Un vent froid chassait la tiédeur et les senteurs laissées par cette journée de mai, le mois de Marie, le mois des premières langueurs.

« I sé bon chrétien, mais i vas pas aux messes des jurons, rétorqua Pierre-Marie. Demain, o l'est dimanche, mais i irai point à l'église de Sainte-Gemme. I vux pas aller dans l'enfer à cause de tchés maudits intrus !

— T'as rien à craindre : si Dieu est amour infini comme le prétendent les prêtres, il ne permettra jamais à l'un de ses enfants de finir en enfer.

— Te crés donc point dans le Diable ? »

Émile fit quelques mouvements pour détendre ses bras et ses jambes engourdis.

Le fermier leur avait ordonné de mettre de l'ordre dans les greniers des étables en prévision des prochains fourrages. Ils avaient descendu des centaines de bottes par les échelles de bois aux barreaux inégaux. Après avoir trimé toute la journée dans une poussière irrespirable, ils avaient retiré leurs chemises et s'étaient aspergé le torse et le visage au grand timbre de pierre où les vaches venaient boire. Ils avaient entendu des rires étouffés dans les buissons proches. Les deux dernières filles du fermier avaient déguerpi à leur approche comme deux poules surprises par un goupil. Âgées de quatorze et douze ans, aussi brunes de peau et de cheveux que leur mère, elles profitaient de leurs rares instants de loisir pour rôder près de la maison des commis. Pierre-Marie n'était pas insensible au charme de Thérèse, la plus vieille, un visage gracieux et poupin perché sur un corps déjà formé. La famille Martineau comptait encore une fille de dix-huit ans,

Sylvette, promise à son cousin, le fils unique du frère de René, dont l'épouse était morte en couches et qui, inconsolable, n'avait jamais voulu se remarier – les deux familles comptaient ainsi réunir les maigres terres héritées de leurs parents et les quelques arpents grappillés sur les biens nationaux –, et un gars de seize ans, un simple d'esprit surnommé Peyot. Après la naissance de sa troisième fille, Geneviève, la femme du fermier, était devenue sèche et n'avait pas pu lui donner les garçons qu'il espérait. N'ayant pas de bras à disposition, René Martineau gageait des domestiques et des saisonniers afin d'administrer les cent trente hectares du domaine. Il n'en possédait qu'une partie minuscule, environ dix hectares de mauvaises terres où paissaient les porcs et les moutons ; le reste appartenait au chevalier de Béjarre dont la demeure ancestrale nichait au creux d'un vallon entre les paroisses de Sainte-Gemme, du Simon et de Saint-Jean-de-Beugné.

Le fermier maugréait à tout propos contre les fainéants qui s'engraissaient sur son dos, contre les bourgeois des villes qui se ruaient aux ventes des biens nationaux, accaparaient les terres et se substituaient aux anciens seigneurs, contre les députés de l'Assemblée, coupables à ses yeux de maintenir les privilèges. Les espoirs qu'il avait placés dans la convocation des états généraux s'étaient fracassés sur les premières mesures de la Constituante.

« Le résultat, disait-il, c'est qu'nous autres, les paysans, i peignons toujours autant pour faire la fortune d'autrui. »

Émile avait failli lui rétorquer que les plainauds restaient des privilégiés par rapport aux bocains dont les terres enclavées et pierreuses ne produisaient que de maigres récoltes. Et puis les robins et commerçants n'étaient pas les seuls à spéculer : René Martineau et les autres paysans gardaient en réserve une partie de leurs récoltes des années précédentes en espérant que le cours des grains continuerait de monter. Bourgeois et fermiers ne comprenaient pas qu'en ménageant leurs seuls intérêts, en tirant la couverture à eux, ils dénudaient la nation et l'entraînaient à sa perte.

« Le Diable ? Non, j'y crois pas. »

Pierre-Marie s'arrêta de tailler son bout de bois à l'aide de son couteau au manche de corne et lança un regard de biais à Émile. Comme tous les soirs, il avait retiré son sarreau court et passé sa chemise plissée. Son teint hâlé contrastait avec le tissu blanc lavé et repassé par Berthe, la robuste servante de L'Herbaudière.

« Te crés point dans l'bon Dieu non plus ? »

— Tout dépend de ce qu'on appelle le bon Dieu. Le père Rambaud disait que Dieu, puisqu'il est partout, est présent en chaque être, en chaque chose, dans le catholique comme dans le protestant, dans le chrétien comme dans le mahométan, dans le saint homme comme

dans le païen, dans le brigand comme dans le moine, dans l'animal comme dans le chasseur, dans l'arbre comme dans le bûcheron.

— Te dis bé qu'do bêtises ! » Pierre-Marie planta rageusement son couteau dans le sol. « Les parpaillots pis les païens, le pourront pas aller au paradis, le sant pas baptisés, tchés drôles ! Ton curé, là, l'père Rambaud, l'était un juron, pas vrai ? »

Émile hocha la tête.

« Te peux pas croire c'que conte un juron ! reprit le jeune maraîchin.

— Pourquoi on aurait plus confiance dans un réfractaire ?

— Parce que... parce que le pape a dit que l'serment à la Constitution est d'la... d'la résie, et pis le pape l'a torjous raison.

— Qui a décidé que les papes avaient toujours raison ? Une assemblée gouvernée par un pape ? »

Pierre-Marie arracha le couteau de la terre, essuya la lame sur son pantalon et se remit à tailler son bout de bois.

« Tout c'que te gagneras, mon pauvre Milo, c'est souffrir en enfer pour têt restante de ta vie. »

Jacques Guillebeau surgit des ténèbres avec une discrétion d'ombre, coiffé d'un rabalet plus large que ses épaules. Avec sa grande cape noire et ses petits yeux ronds, il semblait appartenir au monde des chauves-souris ou des rapaces nocturnes. Il s'arrêta à hauteur du banc de pierre et posa sur Émile et Pierre-Marie un regard trouble. Il avait certainement abusé de la goutte dans la cave du fermier, qui montrait lui-même un goût immodéré pour le vin et l'eau-de-vie – d'un naturel doux et affable, René Martineau se métamorphosait alors en brute, cognait sa femme et ses filles au moindre prétexte ; elles se présentaient parfois le matin avec des bleus autour des yeux ou les lèvres gonflées.

« Paraît qu'la guerre a éclaté entre la France et pis l'Autriche, marmonna Jacques d'une voix encore essoufflée.

— C'était à prévoir, dit Émile. L'empereur est parent de l'Autrichienne.

— T'ailles pas bérède ta reine, on dirait. » Le ton du premier valet était devenu sifflant, menaçant. « Ni ton roi ni les bons prêtres de même, poursuivit-il. I en ai appris d'belles dessus ton compte hier au soir. T'es bé qu'un grand fils d'vesse de mécréant !

— Qui vous a parlé de moi ?

— Un gars d'La Rhôte. Le t'avant pas en grande estime par là-bas.

— Sûr ! Moi et les gardes nationaux, on les a empêchés de tuer leur curé à coups de fourche. »

Jacques Guillebeau se détourna pour cracher par terre.

« Tcho curé, l'a été nommé par l'évêque juron de Luçon ! Ma, i appelle pas tchu un curé. Sa communion, ses sacrements valant rin de rin. »

L'aîné des commis désigna Pierre-Marie d'un mouvement de menton.

« L'a bé raison, tcho drôle : te rôtiras dans les flammes de l'enfer comme un goret dans la cheminée.

— On se tiendra au chaud. L'Église considère le meurtre comme un péché mortel. Tu ne tueras point, faudrait des fois s'en souvenir. »

Jacques rapprocha son visage de celui d'Émile et lui cracha son haleine avinée à la face.

« Tuer un ennemi de la religion, o l'est pas un meurtre, dame non ! O l'est Not'-Seigneur qui nous l'commande ! »

Guillebeau entrouvrit sa cape et dégagea un petit carré de tissu épinglé sur sa chemise et brodé d'un cœur rouge surmonté d'une croix noire.

« Le Sacré-Cœur de Jésus nous aidera à chasser tos tchés patauds de Vendée, do pays tout entier, reprit-il avec véhémence. Grâce au ciel, i en aurons peut-être point besoin. Les armées dos patauds, là-haut, s'ront bétout écraboullies par les Autrichiens. »

Il se redressa, rajusta son rabalet, resserra les pans de sa cape et s'engouffra dans la petite maison dont il claqua la porte derrière lui.

« L'est tellement saoul que l'sait plus c'que l'dit », fit Pierre-Marie au bout d'un long moment de silence.

Le ululement d'une chouette lui répondit. Les mèches de résine piquées dans des bouts de bois ou dans leurs chaleils de métal continuaient d'éclairer l'habitation principale. Par les fenêtres dont les filles Martineau n'avaient pas encore tiré les volets, on discernait les mouvements brusques des ombres sur les murs.

« Il pense comme toi. Comme la plupart des Vendéens. L'Assemblée n'aurait jamais dû se mêler des affaires de religion. »

Pierre-Marie tailla avec énergie son bout de bois, hésitant visiblement à poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Pourquoi qu't'es pas allé en ville, ta ? Te connais lire pis écrire, te t'aurais trouvé une tâche bien payée, te t'serais pas sali aux champs, te serais devenu un gars de la ville, un monsieur. »

Émile eut un sourire dont il ne chercha pas à dissimuler la tristesse.

« Je serais malheureux en ville. J'aime travailler dans les champs, j'ai pas envie de partir de la campagne. Allons nous coucher. Demain, la journée sera rude. »

Un bruit de pas et des murmures réveillèrent Émile au milieu de la nuit. Il attendit que le silence retombe sur la maisonnette pour repousser les draps, enfiler à tâtons son pantalon et descendre au rez-

de-chaussée. La porte de la chambre de Pierre-Marie était restée entrouverte. Le jeune maraîchin la barrait pourtant chaque soir pour interdire aux fadets de lui rendre des visites nocturnes et de lui faire des farces. Superstitieux, impressionnable, il redoutait encore plus les lutins de la forêt que le Diable. Il ne serait pas sorti en pleine nuit de la maison des commis sans une bonne raison.

Émile alluma une mèche à résine à l'aide du briquet à amadou pour inspecter la pièce commune. Les sabots, le chapeau rond et la pèlerine de Pierre-Marie avaient disparu, ainsi que les brodequins, le rabalet, le fusil et la cape de Jacques Guillebeau. Émile chaussa ses bottes, passa sa redingote et se munit du bâton qu'il avait taillé dans une branche de châtaignier. Une fois dehors, la fraîcheur de la nuit acheva de le réveiller. Il s'étira pour détendre ses muscles noués, endoloris. Une rafale agita les buissons et les frondaisons proches. Il perçut un bruit de pas décroissant ainsi qu'un craquement de brindilles : Pierre-Marie et Jacques s'étaient engagés dans le chemin qui menait, à travers les terres de L'Herbaudière, au château de Béjarre.

Émile hésita sur la conduite à suivre : Jacques Guillebeau exerçait une influence grandissante sur l'esprit friable de Pierre-Marie, mais, tant que le jeune maraîchin effectuait sa part de travail, il n'avait aucune raison d'intervenir. Puis, malgré sa fatigue, Émile décida de se lancer sur leurs traces. S'il voulait l'aider le cas échéant, il valait mieux savoir dans quel guêpier se fourrait Pierre-Marie.

Il lui fut facile de les suivre tant qu'ils cheminèrent sur le sentier bordé de buissons, d'arbustes et de genêts. Il garda avec eux une distance de cent pas, apercevant de temps à autre, sur les parties planes et dégagées, leurs minuscules silhouettes qui se découpaient sur un fond de ciel illuminé par le quartier de lune et la profusion d'étoiles. Le vent lui apportait par bribes les éclats de leurs voix. Au calvaire de Saint-Antoine, dit aussi le Pas de Gargantua, ils coupèrent à travers un pâtis en pente et se dirigèrent vers la masse lointaine et sombre du bois Battiau, une forêt touffue de chênes, de hêtres et de châtaigniers. Il les perdit de vue, oublia toute notion de prudence, accéléra le pas. Si Pierre-Marie n'avait pas toussé, il serait tombé sur eux une lieue plus loin. Assis derrière une grosse souche, ils fumaient à tour de rôle la pipe au fourneau sculpté de Jacques. Pierre-Marie grimaçait et toussait chaque fois qu'il portait l'extrémité du tuyau à sa bouche. Le tabac rougeoyait, grésillait, répandait son arôme singulier d'herbe roussie. Le père Rambaud affirmait que cette coutume avait été importée d'Amérique : c'étaient les sauvages, les Indiens, qui utilisaient ainsi le tabac, l'herbe à Nicot, lors de cérémonies où ils s'imprégnaient du souffle du Grand Esprit, une « définition de Dieu qui en vaut bien une autre ». Pour étayer ses dires, il citait quelques

grands mystiques chrétiens comme Angéus Silesius, peu en odeur de sainteté chez les représentants officiels de l'Église.

Les deux hommes repartirent après avoir éteint la pipe et lampé une généreuse rasade au goulot d'une gourde de peau. La fumée était certainement montée au cerveau de Pierre-Marie dont l'allure se fit mal assurée, chancelante, jusqu'à l'orée du bois Battiau. De même il ne parvenait plus à maîtriser sa voix, et chacun de ses rires fendait le silence de la nuit avec la puissance d'une hache. D'autres éclats de voix résonnèrent au loin. Émile comprit que les deux commis se rendaient à une assemblée nocturne, que des hommes venant des fermes et des hameaux environnants s'étaient donné rendez-vous dans la forêt. Les lueurs vacillantes d'un feu de camp montaient du cœur des frondaisons, répandaient des odeurs enchevêtrées de viande grillée et de bois brûlé.

S'il avait ajouté foi aux vieilles légendes vendéennes, Émile aurait pu penser que des sorciers se réunissaient dans quelque endroit retiré afin d'y tenir leur sabbat. En lui, malgré lui, montaient une excitation, une ivresse qui aiguisaient sa curiosité et estompaient la fatigue. La nuit semblait emplie de sortilèges. Quelque chose d'irréel, de magique, émanait de la douce clarté des étoiles, du friselis des herbes et des branches, de la muraille obscure et intimidante des arbres. Ses certitudes s'envolaient une à une au fur et à mesure qu'il se rapprochait du bois Battiau. Nourri depuis toujours aux idées raisonnables et universelles du père Rambaud, il prenait conscience à l'instant que cette promenade nocturne réveillait d'autres mondes, d'autres êtres au plus profond de lui. Des mondes anciens, enfouis dans une terre à la fois plus intime et lointaine que la mémoire ; des réminiscences, des résonances teintées de nostalgie, des impressions insaisissables.

Il crut qu'on marchait derrière lui, se retourna, le cœur battant, le bâton levé, scruta un long moment les ténèbres avant d'admettre enfin qu'il n'y avait personne. Il aurait pourtant juré qu'une forme se déplaçait dans l'obscurité, qu'elle soulevait des courants d'air plus froids, plus pénétrants que le vent, qu'elle émettait des sons distincts des friselis, comme des chuchotements. Il resta un moment aux aguets avant d'être ramené à la réalité par le lourd battement d'ailerons et le cri rauque d'un grand duc. Il se traita d'idiot, se secoua, se remit en marche en direction de la forêt.

La lueur des flammes le guida dans le labyrinthe des troncs, des fougères et des buissons. Les craquements des branches mortes sous ses pas passèrent inaperçus dans le tapage soulevé par l'assemblée. Ils parlaient et riaient fort, s'estimant sans doute en parfaite sécurité au milieu de ce bois. Ils n'avaient même pas prévu de guetteurs ou de chiens. Émile s'installa à califourchon sur la branche maîtresse d'un

chêne d'où il avait une vue d'ensemble de la clairière. L'éclat du feu tirait de l'obscurité une ronde de visages graves ou grimaçants. Des paysans pour la plupart, faces anguleuses, burinées, cheveux s'échappant des rabalets en mèches inégales et emmêlées. Quelques messieurs reconnaissables à leurs traits délicats, parfois enrobés, à leurs coiffures soignées, leurs écharpes de soie, leurs rubans, leurs chapeaux, leurs habits. Et puis une poignée de femmes de tous âges et de toutes conditions, des servantes aux robes et aux coiffes sobres, de jeunes aristocrates vêtues en amazones, des dames à la peau claire assises sur des chaises pliantes et figées dans les plis de leurs jupes gonflées par les vertugadins. Des enfants gardaient les chevaux et les voitures un peu plus loin.

Jacques Guillebeau présenta Pierre-Marie à un homme d'une quarantaine d'années dont la position, l'attitude, la tenue et l'épée le désignaient comme l'un des chefs de l'assemblée. Il sembla à Émile reconnaître le chevalier de Béjarre : il l'avait entrevu à plusieurs reprises dans les foires des environs. Sans doute la jeune femme blonde de dix-sept ou dix-huit ans qui se tenait à ses côtés était-elle sa fille aînée, Angélique, renommée dans toute la Vendée pour sa fougue, son insolence et sa beauté. Elle portait une tenue masculine, manteau court, culottes bouffantes, hautes bottes, ainsi qu'un chapeau à la dragonne surmonté d'un large panache de plumes de coq. Les crosses de deux pistolets saillaient de sa large ceinture ornée d'une énorme boucle d'argent. Émile constata que, pour une fois, les rumeurs étaient en dessous de la réalité : Angélique de Béjarre était d'une beauté stupéfiante, presque surnaturelle. Les paysans n'osaient pas la fixer, comme s'ils lui accordaient les pouvoirs d'une déesse et qu'ils craignaient en la contemplant d'être changés en statue de pierre ou de sel. Elle accorda un sourire distrait à Pierre-Marie avant que Jacques Guillebeau ne dirige le jeune maraîchin vers un homme de haute taille emmitoufflé dans une pèlerine. Les larges bords de son rabalet empêchèrent Émile de distinguer son visage, jusqu'à ce que, à la faveur d'un mouvement, il reconnaisse Jean Augereau, le cocassier qui l'avait abordé devant l'auberge de Luçon. Augereau sortit d'une caisse de bois un fusil flambant neuf ainsi qu'une giberne garnie de cartouches, un carré de tissu, et remit le tout à Pierre-Marie avec solennité. Les paysans accueillirent le nouveau venu avec des clameurs enthousiastes. Émile estima leur nombre à plus de cent. Un prêtre s'avança au milieu de la clairière, vêtu de ses habits sacerdotaux, accompagné d'enfants de chœur portant un tabernacle, un ciboire, un encensoir et une table recouverte d'un drap blanc.

Tous les hommes de l'assemblée retirèrent leur chapeau, s'agenouillèrent et baissèrent la tête jusqu'à ce que le prêtre les invite à se relever. La messe à la lueur des flammes prenait des allures

fériques. La ferveur de l'assistance associée au mystère de la nuit et au chatolement du feu semblait appeler le miracle. Les phénomènes extraordinaires s'étaient multipliés dans le bocage depuis deux ans, la Vierge était apparue à plusieurs reprises, le Verbe divin s'était exprimé par la bouche de fillettes ou de simples d'esprit. Émile avait jusqu'alors considéré ces manifestations comme de pures et simples affabulations, ou encore comme des manipulations des mulotins de Saint-Laurent-sur-Sèvre, les disciples de Grignon de Montfort, des enragés de la foi qui se répandaient en anathèmes contre la révolution.

Peut-être s'était-il trompé ? Il se ressaisit, refusa de se laisser impressionner par une simple cérémonie clandestine. Son imagination, naturellement vagabonde, avait tendance à s'emballer dans les ténèbres. L'assistance entonna un *Salve Regina* dont la puissance et l'harmonie le firent frissonner.

« Qué to qu'te fiches d'sus tcho chagne, ta ? »

Il fallut quelques secondes à Émile pour prendre conscience qu'on s'adressait à lui. Un garçon d'une quinzaine d'années se tenait au pied du chêne, ébouriffé, une grande faux à la main, les sourcils froncés, les yeux emplis de défiance. Sur le carré de tissu écru cousu au revers de sa veste était brodé le cœur rouge surmonté d'une croix noire.

« Te s'rais pas un fils de vesse de pataud ? »

Émile chercha désespérément une réponse, mais aucune pensée ne traversa son esprit pétrifié. Si l'adolescent donnait l'alerte, Jacques Guillebeau et le cocassier ne se priveraient pas de dénoncer ses préférences patriotes, et les autres ne le laisseraient pas repartir vivant.

« Bien sûr que non. Je faisais seulement le guet. »

Il se laissa choir de la branche maîtresse en s'appliquant à ne pas trahir sa nervosité par des gestes brusques.

« I avant pas besoin d'guet dans tcho bois. Et pis te parles comme un gars d'la ville. D'où qu'tu sors ? »

Émile s'approcha du garçon avec un sourire, tenant son bâton collé contre sa jambe, surveillant les mouvements de la redoutable faux.

« Je suis commis à deux ou trois lieues d'ici, chez René Martineau. »

Le visage de l'adolescent se crispa, la pointe de sa faux se promena à quelques pouces de la tête d'Émile.

« T'es tcho gars qu'est de La Rhôte, tcho-là qu'est un enjomineur, tcho-là qui parle pas comme un valet, hein ? Le disant que t'es un fils du Diable, un ami des jurons. Ma, i sé sûr que t'es venu dans tchette forêt pour nous espionner. »

Ses traits se durcissaient à mesure qu'il parlait, comme si chacun de ses mots le renforçait dans sa détermination.

« O faut pas qu'i t'laisse partir à c't'heure, ou t'ira conter aux patauds qué to qui se passe dans le bois à Battiau. »

Il donna le premier coup avant la fin de sa phrase, à la façon d'un faucheur. Émile se jeta en arrière pour esquiver la lame large et courbe. Ce fichu drôle, impatient de se battre, ne laissait aucune place à la négociation. Il tenta une dernière fois de le raisonner.

« Ecoute-moi, crénom ! Je ne suis pas un pataud ni un espion. Je voulais seulement savoir ce que fichait mon ami... »

La lame vola une seconde fois vers sa tête. Il l'évita d'un pas de côté, heurta une branche flexible, tomba dans un buisson d'épines qui lui lacérèrent le cou et la joue gauche. Le gosse se rua sur lui avec un rugissement de fauve et abattit sa faux de toutes ses forces ; elle rata Émile d'un empan, se planta dans la terre avec un bruit mat après avoir déchiqueté feuilles et brindilles.

Dans la clairière, les membres de l'assemblée s'étaient tus, alertés par le hurlement du garçon. Des paysans s'étaient précipités sur leurs fusils, d'autres s'étaient munis de torches, des messieurs avaient tiré leur épée du fourreau, et un petit groupe s'était formé qui se dirigeait au pas de course vers la source du bruit. Émile se releva avant que son adversaire n'ait eu le temps de dégager la lame profondément fichée dans le sol et lui assena un violent coup de bâton sur le crâne. Le drôle poussa un gémissement sourd, lâcha le manche de la faux, battit des bras, bascula vers l'avant, s'affaissa lourdement sur une souche. Son front heurta un chicot dans un craquement sinistre.

Émile n'eut pas le temps de s'inquiéter de son sort. Les vociférations, les bruits de pas, les lueurs des torches se rapprochaient à grande vitesse. Les hommes s'encourageaient de la voix, battaient les buissons et les fougères du canon de leurs fusils, de leurs fourches, de leurs épées.

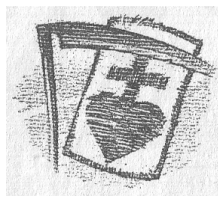
Il s'élança dans la direction opposée et courut droit devant lui. Les branches lui cinglèrent la face, ses chevilles se tordirent à plusieurs reprises dans les fondrières. Il distança ses poursuivants dans un premier temps, puis des roulements enflèrent rapidement devant et derrière lui. Quelques-uns avaient enfourché leurs chevaux et entamé un mouvement tournant destiné à le prendre à revers. Leurs cris se répondaient, transformaient le bois tout entier en piège. Il s'arrêta, reprit son souffle, essaya de remettre un peu d'ordre dans ses pensées, resta un moment à l'écoute des bruits. Le sang coulait sur sa joue, ses chevilles vibraient de douleur. Une colère folle se déversait en lui, évinçant sa première réaction de panique.

Colère contre lui-même que la curiosité avait entraîné dans cette forêt de malheur. Colère contre Pierre-Marie soumis à l'influence de Jacques Guillebeau. Colère contre le drôle qui l'avait contraint à se battre. Colère contre les hommes et les femmes de cette assemblée

clandestine. Colère contre les prêtres réfractaires qui poussaient leurs ouailles à la révolte. Colère contre les révolutionnaires dont les décrets antireligieux coupaient en deux une nation prompte à se dévorer elle-même. Il n'avait aucune envie d'être victime d'un conflit qui ne le concernait pas. Il n'avait pas de terres à défendre, ni d'idéal patriotique, ni de principes religieux. Il avait seulement cru que la révolution réparerait les injustices les plus flagrantes, bouleverserait les us archaïques, inaugurerait une ère à la fois plus humaine et plus harmonieuse. L'abbé Rambaud l'avait appelée de tous ses vœux, mais, même s'il avait prêté le serment à la Constitution, il n'avait pas aimé la tournure qu'elle prenait.

Un coup de fusil déchira la nuit et déclencha une salve de hennissements. Les mâchoires du piège se refermaient sur lui. Secoué par une formidable envie de vivre, se fiant aux bruits, il estima que la voie restait dégagée sur sa droite et se remit à courir. Il déboucha, un quart de lieue plus loin, sur un chemin à peu près entretenu, franchit environ un quart de lieue sans encombre, puis, alors qu'il commençait à reprendre espoir, il buta sur un obstacle, perdit l'équilibre, percuta de plein fouet une branche basse.

Inconscient, il se rendit seulement compte qu'on s'agitait autour de lui, que des mains le soulevaient, le transportaient, le plongeaient dans une onde noire et glaciale.





CHAPITRE SEPT

Qu'est-ce qui t'a pris l'autre soir ? J'te présente aux amis, et tu t'sauves comme si t'avais tous les diables de l'enfer à tes trousses. »

Cornuaud avait attendu Qu'une-dent sous le porche de l'église Saint-Vincent. La séance du samedi s'était éternisée. D'interminables clameurs avaient salué les vociférations des orateurs. Des hommes et des femmes étaient sortis au milieu de la réunion, d'autres avaient surgi de la nuit brumeuse et les avaient remplacés.

Cornuaud avait cru à plusieurs reprises qu'ils allaient se répandre dans la ville et massacrer les modérés, les aristocrates, les feuillants, les brissotins, les calotins, tous les « ennemis de la nation ». Aux permanents du club, ceux qui possédaient la carte, s'associaient les membres occasionnels, la racaille des bas-fonds qui voyait dans les sociétés populaires une magnifique opportunité d'infléchir un destin jusqu'alors contraire. Brigands et pauvres bougres avaient toujours vécu dans la crainte des autorités, et voilà qu'on les invitait à mettre leur brutalité à la disposition de la patrie, voilà qu'ils devenaient les remparts ultimes d'une révolution contre laquelle se liguait les anciens maîtres, les monarchistes, les émigrés, les religieux, les agents de l'étranger. Ils vouaient une dévotion totale à ceux qui les avaient tirés de la fange et honorés de leur confiance, les Goullin, Chaux, Fouquet et autres meneurs du club Saint-Vincent. Ils exécutaient les ordres avec zèle, formaient un véritable réseau de renseignement dans Nantes et les campagnes environnantes, traquaient et frappaient sans pitié les adversaires désignés, prélevaient au passage les bourses, les chaussures ou les vêtements de leurs victimes, pillaient les coffres, semaient le désordre dans les sociétés populaires rivales, à l'hôtel de

ville, au département, dans les églises ou les tribunaux.

« C'est cette maudite fièvre des îles... Quand elle me gagne, faut que j'aïlle prendre de l'air frais tout de suite ou j'deviens fou. »

Qu'une-dent lui lança un regard dubitatif. Ses sabots et l'extrémité de sa pique claquèrent avec impatience sur les pavés humides. Son bonnet rouge imprégné de sueur et de crasse ressemblait de plus en plus à la crête d'un vieux coq déplumé. Il portait une veste sombre au col brodé de fil d'argent, un peu trop étroite pour sa carrure. Il l'avait certainement récupérée sur l'un de ces bourgeois ou aristocrates dont il avait fracassé la tête à coups de poing. Cornuaud avait cru comprendre que des permanents de Saint-Vincent s'étaient introduits dans la police, que certains d'entre eux avaient même été nommés inspecteurs. Il en avait déduit qu'il valait mieux adhérer à la société populaire si on ne voulait pas être inquiété par les argousins. Il lui fallait maintenant corriger l'impression désastreuse laissée lors de son intronisation.

« J'avais surtout pas l'intention de t'faire du tort », reprit-il avec un sourire contrit.

Qu'une-dent sortit une blague à tabac, bourra une pipe de bois au fourneau noirci, l'alluma à l'aide d'un briquet à amadou, recracha un nuage de fumée sans relâcher la pression de ses dents sur le tuyau. Des hommes et des femmes le saluèrent au sortir de l'église et s'évanouirent dans la rue des Saintes-Claïres. Leurs cris et leurs rires trouèrent le silence nocturne avant d'être absorbés par la rumeur de la vieille ville. Les deux coups sonnés par l'horloge de la tour de la Monnaie restèrent un long moment suspendus au-dessus des toits.

« On a besoin de gars solides dans leur corps mais aussi dans leur tête ! grommela Qu'une-dent.

— Ça s'produira plus, parole. »

Cornuaud avait mis toute sa force de conviction dans sa voix. Il savait pourtant que d'autres crises surviendraient, peut-être même cette nuit. Il était entré en contact la veille avec les nègres qui musaient dans les rues de Nantes, se disant que seul un homme de cette race serait à même de briser le sort jeté par la captive de l'*Indomptable*. On l'avait entraîné vers une cour d'immeuble et conduit devant un soi-disant sorcier, un grand gaillard du nom de Noé, qui lui avait proposé de le désenvoûter contre trois cent cinquante francs. Cornuaud s'était acquitté de la moitié de la somme, pourtant exorbitante, sans protester. Dans un français approximatif, Noé lui avait fixé rendez-vous une semaine plus tard à minuit, au lieu-dit de la Croix du Gâtinaux, sur le chemin des carrières de Gigant. Les autres nègres s'étaient écartés et avaient tracé un large cercle autour d'eux. Il avait eu l'impression de se retrouver dans l'entrepont de l'*Indomptable*, vauté sur la négrite, cerné par une ronde de regards haineux.

Il lui manquait encore cent soixante-quinze francs. Il avait fouillé la chambre de Marie, la prostituée, après l'avoir lardée de coups de couteau et mis la main sur ses économies cachées dans une boîte en bois exotique. Deux cents livres, en pièces et billets. Il ne lui avait même pas laissé le temps de se dévêtir : incapable de se contrôler, il s'était précipité sur elle et lui avait planté son coutelas dans le ventre. Il lui avait posé la main sur la bouche pour l'empêcher de hurler, puis il s'était acharné sur elle jusqu'à ce que ses forces le désertent et qu'il s'effondre sur le corps inerte et ensanglanté. Il s'était réveillé quelques heures plus tard. Les yeux noirs ne le fixaient plus, il ne souffrait plus, il ressentait même une certaine sérénité. La mort de la fille l'avait momentanément délivré de la malédiction. Il n'avait pas éprouvé davantage de remords qu'après le meurtre du chirurgien-major Choudieu. Il avait nettoyé le sang déjà séché sur le plancher, les meubles et les murs, puis il s'était débarrassé du cadavre. Comme la prostituée logeait dans les combles, il l'avait traînée dans un recoin du grenier et l'avait recouverte de vieilles couvertures collées par la crasse. Il espérait que l'odeur de décomposition passerait inaperçue dans la puanteur générale de la vieille ville, d'autant que l'immeuble donnait d'un côté sur la rue de la Poissonnerie et de l'autre sur la cour de prison du Bouffay. Il s'était installé dans la chambre minuscule, insalubre, attendant la nuit pour éviter de croiser la concierge, une poissarde à la poitrine volumineuse, au regard soupçonneux et au verbe haut. Il devait changer de logis au plus vite : tôt ou tard une connaissance ou un client viendrait prendre des nouvelles de Marie, et il serait bien en peine d'expliquer sa présence dans l'appartement de la prostituée.

« T'as peut-être l'occasion d'attraper le coup, déclara Qu'une-dent. Ce soir, on organise une expédition sur l'île Feydeau. Chez un négociant, un négrier. Paraît qu'c'est un monarchiste, un ennemi de la révolution. Paraît surtout qu'y a plusieurs caisses de bons fusils et de bonnes munitions dans les caves de sa maison. La patrie est en danger, elle s'bat contre la parenté de l'Autrichienne, elle manque d'armes, et lui, ce jean-foutre, ce fieffé coquin, il refuse de donner les siennes aux soldats d'la nation. Il les destine à la traite : tu m'as bien dit que c'est la monnaie d'échange que préfèrent les courtiers des côtes d'Afrique.

— J'en suis, tu penses ! » s'exclama Cornuau.

Le sourire de Qu'une-dent exhiba avec générosité ses dents cerclées de noir et ses gencives d'un rouge presque brun. Il saisit son vis-à-vis par le bras et l'entraîna vers les silhouettes armées de piques et de sabres qui se regroupaient devant la porte de l'église. Une vingtaine d'hommes coiffés de bonnets et chaussés de sabots, trois femmes au regard sombre et déterminé sous leur coiffe ornée d'une cocarde. À en juger par leurs trognes et leur saleté, Qu'une-dent n'avait pas recruté

ses miliciens dans le meilleur panier de la ville.

Des mascarons de pierre représentant les génies de la mer et des balcons galbés de fer forgé agrémentaient la façade claire de l'immeuble. Les vents venus du large avaient dispersé la brume et déposé une humidité imprégnée d'une odeur douceuse de vase. Les pavés de la rue Montfort luisaient d'humidité au clair de lune. Les gréements des navires au mouillage peuplaient la nuit de grincements et de craquements. Comme à chaque fois qu'il mettait les pieds sur l'île Feydeau, Cornuaud admira l'élégance exubérante des constructions. L'ancre des armateurs nantais respirait le calme et la volupté. Les rues larges et droites offraient un contraste frappant avec l'entrelacs sombre et malsain des ruelles de la vieille ville autrefois confinée dans les remparts. Ici s'ouvrait la porte du Nouveau Monde qui déployait ses immensités et ses promesses sur l'autre rive de l'Atlantique.

Les miliciens commandés par Qu'une-dent ouvrirent l'énorme portail de bois à l'aide de barres de fer et se glissèrent dans la cour de l'immeuble. Ce n'est que lorsqu'ils gravirent les escaliers du perron que des chiens aboyèrent et sonnèrent le branle-bas de combat. Des cris retentirent, le tumulte enfla rapidement, des chandelles s'allumèrent aux fenêtres. D'un coup d'épaule, Qu'une-dent fracassa la porte d'entrée. Les intrus se répandirent dans l'ample réception et se répartirent en deux groupes, l'un chargé de descendre dans les sous-sols et de chercher les armes, l'autre de contenir les gardes, les chiens et les domestiques de la maison. Qu'une-dent entraîna Cornuaud avec lui vers les communs. Les suivirent deux femmes et sept ou huit hommes. Ils traversèrent les cuisines où les meubles et les plantes exotiques répandaient leurs odeurs entêtantes, puis une succession de pièces qui faisaient office de réserve, de souillarde et de buanderie. Après avoir embrasé les torches de résine dont ils s'étaient munis, ils trouvèrent l'escalier de la cave dans la dernière salle, la plus étroite. Un vieillard vêtu d'une chemise et d'un bonnet de nuit tenta de les arrêter au milieu des marches. Il n'eut pas le temps de presser la détente du vieux et lourd mousquet qu'il brandissait d'une main tremblante. Un violent coup de gourdin l'atteignit à la tête, ses jambes maigres ployèrent comme des roseaux. Il tenta d'agripper le tire-veille mais, incapable de saisir la corde, perdit l'équilibre et roula en bas de l'escalier. Une des deux femmes s'accroupit à ses côtés pour l'achever d'un coup de couteau en plein cœur et lui arracher son mousquet des mains. La puissance et la précision de son geste étonnèrent Cornuaud : la bougresse se battait avec la même férocité qu'un homme. Elle poussa un rugissement de fauve avant de se relever et de rajuster son corsage maculé de gouttelettes pourpres.

« J'aurais bien bu un verre de son sang ! glapit l'autre femme.

— T'es folle, citoyenne ! lança un homme. C'est du sang de coquin !

— Et alors ? On boit bien celui des gorets ! »

Une salve de rires hystériques salua la repartie, puis ils commencèrent à explorer les caves. Les clapotis du fleuve et les craquements des bateaux se transformaient en grondements sourds dans les sous-sols du bâtiment, érigés, selon Qu'une-dent, sur un gril de bois imputrescible.

« Comment tu sais ça, toi ? demanda Cornuaud.

— Quand j'étais encore qu'un drôle, j'ai connu un vieux charpentier qu'a travaillé sur le chantier de Feydeau. Il m'a raconté que, lui et les autres, ils ont dû arracher les premiers pilotis, pas assez solides à c'qu'y paraît, et qu'ils les ont remplacés par un gril. Il m'disait que c'était une invention des Hollandais. »

Des cliquetis, des aboiements, des ahanements, des gémissements traversaient le plancher et dégringolaient dans la cave. On se battait à l'étage du dessus. L'armateur n'avait visiblement pas l'intention de se laisser dépouiller sans réagir. Comme la plupart des négociants, il plaçait ses bénéfices au-dessus de l'intérêt de la nation. C'était la raison pour laquelle les gens de son espèce, les brissotins en tête, réclamaient davantage d'autonomie pour les grandes villes de France, davantage de liberté pour le commerce.

Aux lueurs vacillantes des torches, Qu'une-dent et les autres découvrirent des tonneaux et des victuailles sous les voûtes des premières pièces. Les senteurs de vin, d'épices, de laurier et de fruits séchés masquaient en partie les odeurs de terre humide, d'égout et de salpêtre. Ils éventrèrent de grandes malles de bois qui contenaient des étoffes, de la porcelaine, du cuir, de la mercerie et des cauris, mais ils eurent beau fouiller le sous-sol de fond en comble, ils ne trouvèrent pas les armes convoitées.

« Ce foutre d'armateur aura sans doute été prévenu et aura chargé les fusils dans un de ses bateaux », avança une femme.

Elle désignait par un soupirail les navires amarrés au quai, dont les mâts se balançaient au gré des souffles d'air.

« Y a des traîtres à Saint-Vincent ! » vitupéra Qu'une-dent.

Il renversa une caisse ouverte dont le contenu, de la bimbeloterie, se répandit sur la terre battue dans un concert de tintements.

« Je n'aurai pas de trêve tant que j'les aurai pas confondus, tant qu'j'aurai pas promené leurs têtes au bout d'ma pique ! »

Les autres baissaient les yeux par crainte de croiser son regard, ce qui, dans les circonstances, aurait pu leur valoir les pires désagréments. Les flammes grésillantes des torches étiraient leurs

ombres sur les voûtes et sur les pierres des murs de fondation. Là-haut, la bataille avait baissé d'intensité. On n'entendait plus que des cliquetis et des claquements sporadiques entrecoupés d'éclats de voix, de hurlements, de geignements.

« Le mieux, peut-être, s'rait d'poser la question au maître de céans », suggéra la femme au corsage taché de sang.

Qu'une-dent marqua un temps de silence, histoire de montrer qu'il gardait le contrôle des opérations.

« Allez m'le quérir, ce ci-devant ! »

L'armateur, un petit homme corpulent qui avait enfilé à la hâte une culotte et une chemise, fut traîné sans ménagement sur le perron où s'étaient rassemblés Qu'une-dent et son groupe. Il n'avait pas eu le temps, en revanche, de dissimuler sa calvitie sous une perruque poudrée ou un chapeau. Des cadavres ensanglantés d'hommes et de chiens jonchaient les pavés de la cour carrée. On enferma dans l'office les servantes et l'épouse de l'armateur, une femme à l'air las, aux yeux rougis et aux cheveux gris. On laissa leur liberté aux deux valets et au palefrenier qui choisirent de jurer fidélité à la nation plutôt que de combattre les assaillants.

Qu'une-dent se redressa, remit son bonnet phrygien et défroissa sa cocarde pour affirmer le caractère officiel de sa mission.

« Citoyen, on a appris qu'tu caches des fusils dans ta cave pendant qu'les armées d'la nation s'abattent contre la parenté de la traîtresse autrichienne.

— On vous a menti, monsieur », rétorqua l'armateur avec fermeté.

La gifle que lui flanqua Qu'une-dent le projeta contre la balustrade de pierre du perron.

« De quel droit... De quel droit vous êtes-vous introduits chez moi en pleine nuit ? Avez-vous un... un mandat ? »

L'armateur crachait autant de sang que de mots, ses petits yeux sombres larmoyaient, il jetait des regards désespérés en direction de ses valets, du porche, des fenêtres de la façade, de la porte de l'office.

« Un mandat ? La justice du peuple n'a point besoin de mandat !

— Je suis un cousin des Grou, misérable. Savez-vous bien qui sont les Grou ? »

Qu'une-dent hocha la tête avec une grimace.

« Sûr que j'les connais, citoyen. Des négriers de ta sorte. Des accapareurs. Des jean-foutre qui seront bientôt ruinés, comme toi, par la bolition de l'esclavage. »

Les autres saluèrent ses paroles par des exclamations et des rires. Un homme tendit à Qu'une-dent l'une des bouteilles de vin blanc qu'ils avaient remontées de la cave. Il en but une longue gorgée avant de s'essuyer les lèvres d'un revers de manche.

« Ça change de la piquette, dame !

— Sancerre, murmura l'armateur avec une étrange douceur. Autant donner des perles à des pourceaux. »

Qu'une-dent lui frappa le crâne du plat de la main. Le bruit mat évoqua le battement du linge par une lavandière sur le bord d'une rivière. Les étoiles et la lune disparaissaient maintenant sous un voile de nuages tendu par le vent.

« Me prends pas pour un nigaud ! Où c'est que t'as mis les fusils ? »

De grosses larmes roulèrent cette fois sur les joues de l'armateur. Il comprit que, face à ces brutes avinées, il ne servirait à rien de brandir la menace de la légalité.

« Ils sont partis pour les côtes d'Afrique depuis... depuis deux jours.

— Sur quel bateau ?

— Le... le *Phénix*. »

Qu'une-dent se tourna vers Cornuaud.

« Ça te dit quelque chose ?

— J'ai déjà entendu c'nom-là... »

Qu'une-dent posa la bouteille sur la tablette de la balustrade, s'arma de sa pique et en appuya la pointe sur le ventre de l'armateur.

« Il est où, à c't'heure ?

— Il a dû quitter Paimbœuf cette nuit. »

Cornuaud suivit le regard affolé du petit homme et crut distinguer un mouvement derrière les vitres sombres d'une fenêtre du premier étage. Les miliciens du deuxième groupe avaient pourtant affirmé à Qu'une-dent qu'ils avaient exploré les moindres recoins des bâtiments et rabattu tous les occupants dans l'office. Tout en feignant de fixer son attention sur le perron, Cornuaud continua d'observer la fenêtre et finit par discerner deux silhouettes dont les vêtements clairs se confondaient avec les voilages.

« Si vous frétez un bateau rapide, vous pourrez peut-être rattraper le *Phénix* au large du Portugal... »

L'ironie de l'armateur souffla sur la colère de Qu'une-dent. D'un coup sec, il lui enfonça sa pique dans le ventre et l'y laissa plantée jusqu'à ce que le petit homme fléchisse et s'affaisse sur les dalles du perron comme un sac vidé de ses grains.

« Il pourra pas répondre à tes questions s'il crève, dit la femme au corsage taché de sang.

— On peut pas faire confiance à cette langue de vipère, glapit Qu'une-dent. On saura jamais où sont passés ces satanés fusils ! C'est un ennemi de la nation. Qu'il crève donc ! »

L'armateur se tortillait comme un ver sur les dalles et poussait des gémissements à fendre l'âme. Cornuaud perdit de vue les silhouettes. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé, mais elles réapparurent quelques

instants plus tard à une fenêtre voisine. Au moment où il s'apprêtait à révéler leur présence, il ressentit les premiers effets de la crise, les frissons, le poids sur les épaules, le courant d'air froid le long de la colonne vertébrale, la faiblesse soudaine dans les jambes, la souffrance déployant ses tentacules jusqu'aux extrémités de ses membres. Il s'appuya contre la balustrade pour rester debout et ne pas trahir son état. Les yeux ronds et noirs flottaient au-dessus de lui. L'ensorceleuse ne lui ficherait la paix que lorsqu'elle aurait reçu son sacrifice. Il faillit se ruer sur l'armateur agonisant pour l'achever et s'acquitter ainsi de son offrande, mais une femme le devança. Lâchant un ululement sauvage, elle abattit la lame d'un sabre sur le cou de l'ennemi de la nation. Comme elle n'avait pas cogné avec assez de force, l'armateur tressauta, gigota, poussa un hurlement d'animal blessé. Il fallut qu'un homme le frappe avec son propre sabre à trois reprises pour restaurer le silence. De la tête du négociant ne subsistait plus qu'un amas de chair, d'os et de sang.

Horifiés, retenant leurs larmes, les poings et les mâchoires serrés, les deux valets et le palefrenier s'étaient bien gardés d'intervenir.

Un murmure s'éleva en Cornuaud, qui domina ses pensées et lui enjoignit de passer à l'action. L'enjamineuse à la peau noire exerçait sur lui une pression de plus en plus étouffante. Il ne pouvait pas immoler un membre de la milice sur le perron. Les autres l'égorgeraient et le dépèceraient avec la férocité d'une horde d'hyènes africaines. Il devait garder un minimum de maîtrise jusqu'à ce que le dénommé Noé le délivre de l'envoûtement. Sans doute avait-il tort de faire confiance à ce grand diable de nègre qui l'avait déjà dépouillé de cent soixante-quinze francs, mais il n'avait guère le choix.

« Qu'est-ce qu'on fait de lui ? demanda un homme.

— On le jette dans la Loire avec une pierre autour du c... de la jambe, répondit Qu'une-dent. Lui et les autres cadavres.

— Et sa femme ? Et les domestiques ? Ces jean-foutre risquent de témoigner contre nous. »

Qu'une-dent glissa la main sous son bonnet, se gratta le cuir chevelu, fixa les valets et le palefrenier.

« Irez-vous causer, vous autres ? »

Livides, ils jurèrent qu'ils se tairaient.

« C'est mieux pour vous. Si jamais vous ne savez pas tenir votre langue, on vous retrouvera. Où que vous soyez.

— Et s'ils parlent tout de même ? cria une femme.

— Bah, les nôtres tiennent le district, le tribunal. Qu'est-ce qu'on risque ?

— Les négociants et leurs amis de l'hôtel de ville peuvent amener la troupe contre nous.

— Le club ne nous lâchera pas. Et puis y a une bonne façon d'sortir sans dommage de cette situation : on brûle cette foutue maison avec tout son monde dedans. »

Si certains adoptèrent sans hésitation la proposition de Qu'une-dent, d'autres objectèrent qu'il y avait des gens du peuple dans l'office et puis qu'on risquait de mettre le feu à tout le quartier.

« Les négociants et leurs valets sont tous les ennemis de la nation sur c'te foutue île ! gronda Qu'une-dent. Et puis y a de l'eau tout autour. Devrait pas être trop difficile d'éteindre l'incendie. Assez causé : votons. »

Cornuaud transpirait et tremblait de tous ses membres. Il maudit les apprentis assassins et leurs insupportables bavardages. Il ne pourrait soulager l'insaisissable et terrible souffrance qu'après avoir plongé son coutelas dans une chair palpitante.

« Qui est pour qu'on foute le feu à cette maison ? »

Qu'une-dent avait brandi sa pique maculée de sang et formulé sa question d'une voix tellement menaçante que tous levèrent bien haut la main, quelles que fussent leurs déclarations précédentes, y compris les deux valets et le palefrenier. Les premières gouttes de pluie tombèrent quand ils eurent fini d'entasser des fagots et des bûches devant la porte de l'office.

Cornuaud profita de la confusion pour s'élancer dans l'escalier monumental et monter au premier étage. Il fouilla plusieurs pièces avec une fébrilité croissante. La douleur le rendait fou. S'il ne trouvait pas rapidement une proie, l'enjomineuse l'obligerait à s'enfoncer la lame dans le cœur. Elle réclamait une vie. Le prix à payer pour le viol de la négrite. Pour avoir enfermé des hommes, des femmes et des enfants des côtes d'Afrique dans les entrepôts de l'*Indomptable*, pour les avoir marqués au fer rouge, pour les avoir emmenés sur des îles lointaines. Cornuaud n'appartenait pourtant pas au cercle de ceux qui tiraient les meilleurs bénéfices de la traite. Pourquoi cette sorcière au corps d'ébène n'avait-elle pas usé de ses pouvoirs pour échapper aux courtiers et aux trafiquants ? Pourquoi s'était-elle laissée capturer et enchaîner comme les autres ? Pourquoi avait-elle fait de Cornuaud l'instrument de sa vengeance ? Le viol était monnaie courante sur les négriers, sa responsabilité n'était pas plus engagée que celle des autres matelots.

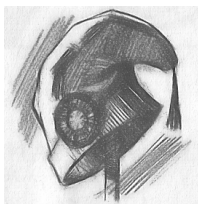
Ses yeux se voilaient de rouge, il frissonnait, il manquait d'air. Au moment où il allait sortir d'une vaste chambre baignée d'ombre nocturne, un gémissement étouffé attira son attention. Il se dirigea à pas de loup vers la source du bruit. Il sut qu'il avait trouvé les proies qu'il traquait lorsqu'il se rapprocha du lit à baldaquin.

On respirait, on haletait là-dessous.

Il s'agenouilla, glissa la tête sous le sommier, y découvrit deux

fillettes serrées l'une contre l'autre. Terrorisées, âgées de dix à douze ans. Les petites-filles de l'armateur sans doute.

Des lueurs vives se glissèrent par la porte restée entrouverte, précédant de peu l'odeur de brûlé, les crépitements et les cris d'épouvante.





CHAPITRE HUIT

Tu verras, la personne est bougrement intéressante », déclara Jacques-André en poussant la porte.

Il s'effaça pour inviter Armande à entrer. C'était l'une de ces officines de voyance comme il en pullulait à Paris depuis deux siècles. Sombre, surchargée de tentures, elle empestait la sueur, le vin et le mauvais encens. Quelques-unes étaient très fréquentées en ce mois de mai 1792, dont celles de Suzanne Labrousse et de Catherine Théot, la « Mère de Dieu ». La révolution préparait selon elles l'avènement d'un nouveau messie, et chacun à Paris se demandait quel était l'heureux élu.

La déclaration de guerre contre l'Autriche, contre la parenté de La reine Marie-Antoinette, avait porté la tension à son comble. Les affrontements se multipliaient entre les partisans de la monarchie et les patriotes. On s'insultait, on se battait dans les cafés, sur les places, dans les cours des immeubles, dans les cercles, dans les académies, on apostrophait les comédiens depuis les parterres des théâtres où sévissaient les Beaux et les tape-durs équipés de gourdins. La capitale ressemblait à une ruche où les abeilles devenues folles se seraient regroupées en légions et précipitées les unes contre les autres.

Armande avait obtenu un rôle dans *Le Sot orgueilleux* de Fabre d'Églantine. Elle n'avait pas hésité à jouer de ses charmes, qu'elle avait certains, auprès d'un sous-administrateur du théâtre de la rue Richelieu, fruit de la scission de la Comédie française. En cette ère de grand bouleversement, des portes s'entrouvraient pour des comédiennes de sa qualité. Elle s'était jusqu'alors contentée d'apparitions plus ou moins dévêtues dans des spectacles de second

ordre. Ivres de puissance, les enragés se pressaient dans les théâtres afin de mener grand tapage, déversaient des tombereaux d'injures sur les pièces et les comédiens opposés à leurs idées, faisaient et défaisaient les renommées au gré des alliances, des événements, des doctrines. Depuis l'affaire du comédien Talma, son duel tragi-comique avec son confrère Naudet et son exclusion du Français, il suffisait de plaire aux braillards du parterre pour s'imposer aux auteurs et aux administrateurs ; or Armande, fille d'une pauvre couturière du faubourg du Roule, plaisait beaucoup à ces gaillards aux épaules larges et aux vêtements éclaboussés de fange qui clamaient leurs préférences à coups de bâton et de poing.

Le Sot orgueilleux n'avait pas échappé à la règle. Accompagnée d'un vacarme continu, la première s'était achevée dans une confusion lamentable. Quelques comédiens avaient pourtant arboré des emblèmes patriotiques et ajouté des phrases ou des couplets au goût du jour. Armande elle-même avait épinglé une cocarde tricolore dans le creux de son profond décolleté, à l'endroit précis où s'échouaient la plupart des regards masculins. Cependant, malgré sa disgrâce populaire, Fabre d'Églantine avait échappé à la suprême humiliation. On n'avait pas immolé son œuvre en public, contrairement à Léger, un autre auteur, qui avait vu les patriotes infliger une sévère correction aux suppôts de la Cour massés dans les loges puis, au chant du *Ça ira*, brûler sa pièce sur la scène du Vaudeville. De même, aucune bataille rangée ne s'était déclenchée alors qu'au Théâtre italien une apparition de Marie-Antoinette avait provoqué une furieuse empoignade entre les frénétiques et la grande majorité du public, acquis à la cause de la reine. Il arrivait également que l'on commence par une pièce et que les enragés du parterre, exaltés par les hurlements hystériques des tricoteuses et des autres furies, vous invitent à terminer par une autre. Ou qu'ils lancent une ode de leur composition à leur comédienne favorite et la contraignent à la déclamer. Ou encore qu'ils se hissent eux-mêmes sur scène et se mettent à pérorer, à brailler, à danser autour d'un arbre de la liberté.

Rien de tel ne s'était produit au théâtre de la rue Richelieu. Les tape-durs s'étaient seulement introduits dans les loges à la fin de la représentation. Ils avaient bu à la santé d'Armande, ils avaient posé leurs mains sales et grasses sur son corps, ils lui avaient soufflé leur haleine répugnante sur le visage et dans le cou, ils s'étaient frottés contre elle afin de lui montrer la brutalité de leur désir. La proximité de la foule et l'intervention de la force armée lui avaient permis d'échapper au pire. Certaines de ses consœurs n'avaient pas eu cette chance et avaient subi les derniers outrages dans les coulisses. Oh ! ce n'étaient pas des oies blanches, encore moins des parangons de vertu, mais elles étaient sorties de ces odieuses profanations humiliées,

révulsées, quelquefois brisées.

Les choses empiraient depuis que l'Assemblée avait promulgué ses décrets à l'encontre des prêtres réfractaires et des émigrés. Armande avait parcouru, dans le cabinet de lecture de la rue Dauphine, un article de Levacher de Chamois qui déplorait l'inquiétude du théâtre parisien déchiré par les cabales et les partis. D'obédience monarchiste, le rédacteur du *Journal des théâtres* affirmait que les comédiens redoutaient par-dessus tout d'être traités d'aristocrates, qu'ils se méfiaient des idées et des expressions placées par les auteurs dans leurs bouches, qu'ils épluchaient les textes, bref qu'ils vivaient en permanence dans la terreur des séditeux.

M. Dugazon, ex-sociétaire du Théâtre français, désormais comédien du théâtre de la rue Richelieu, avait suggéré à Armande, « un merveilleux prénom de comédienne, très chère », de rechercher de solides protections parmi les partisans les plus acharnés de la république, « dont l'avènement ne saurait tarder à présent ». Elle s'était donc présentée à plusieurs reprises aux assemblées de la section du Roule et s'était liée avec un groupe de cordeliers, dont un certain Jacques-André Bellerive, un jeune homme d'une vingtaine d'années originaire de Gascogne. Comme il fréquentait avec assiduité le Club des cordeliers et se flattait de posséder des appuis en haut lieu, comme il était bien fait de sa personne, Armande en était tombée amoureuse avec la candeur et la fougue d'une jeune première. Elle n'avait rencontré aucune difficulté à l'attirer dans son lit. Elle avait cessé toute liaison avec le sous-administrateur du théâtre de la rue Richelieu, au grand désespoir de ce dernier, et s'était consacrée corps et âme à ses nouvelles amours. Se prétendant lui-même poète, Jacques-André Bellerive lui promettait d'écrire bientôt une pièce où elle tiendrait le rôle principal, où seraient enfin réunis leurs deux génies méconnus. Elle avait constaté que les visites inopportunes des tape-durs dans sa loge s'étaient interrompues, ainsi que le vacarme et les chants patriotiques lorsque venait son tour de déclamer.

La vitesse à laquelle la « recommandation » partie de la section du Roule s'était propagée aux quarante-sept autres districts de Paris l'avait sidérée. Les interventions braillardes et confuses des sectionnaires entretenaient une impression d'improvisation trompeuse. Ils étaient les bras armés et obéissants d'une organisation ramifiée et parfaitement disciplinée. Ils avaient durci le ton après la fuite et l'arrestation de la famille royale à Varennes. Oubliées les fêtes grandioses de septembre 1791 après que le roi eut accepté la Constitution. Des rumeurs de trahison se répandaient dans les clubs et désignaient à la vindicte populaire les complices de l'ennemi autrichien. Tandis que « Monsieur Veto » s'appliquait à déchiqueter les derniers lambeaux de la monarchie, la reine, un temps pardonnée,

continuait de commander ses robes chez Rose Bertin et de soigner une impopularité grandissante. Les courtisans jetaient du sel sur les plaies en brocardant dans leurs journaux et dans leurs pamphlets l'outrecuidance des jacobins et des autres zéloteurs de la révolution. Un vent de violence soufflait d'un bout à l'autre du royaume, maisons de commerce dévastées à Dunkerque, bateaux chargés de blé pillés par des milliers de paysans à Noyon, marchés de la Beauce pris d'assaut par les bûcherons et les cloutiers, marchand de grains assassiné à Mondhéry, jacquerie dans le Cantal, guerre civile dans les Bouches-du-Rhône, razzias de la garde nationale de Marseille... Les récoltes des deux dernières années s'étaient révélées désastreuses, le sucre et le café commençaient à manquer, et, même si les causes de ces pénuries ne pouvaient être imputées aux gouvernants, le peuple grondait contre la monarchie, contre ses alliés de l'extérieur, les rois et empereurs d'Europe, contre ses agents de l'intérieur, les espions étrangers, les aristocrates, les modérés et les réfractaires.

Bien que parisien depuis seulement deux ans, Jacques-André Bellerive faisait partie de ceux qui évoluaient dans cette atmosphère avec l'aisance de poissons dans l'eau. Le sourire aux lèvres, le cheveu noir et hirsute, le verbe haut et chantant, la chemise blanche et bouffante, la redingote noire et râpée, la canne-épée à la main, le chapeau à l'anglaise posé de guingois sur son crâne, l'allure canaille, il surgissait dans la maison de la mère d'Armande à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Il rôdait près des Tuileries ou dans ce refuge des libertés et des idées que restait le Palais-Royal, prêt à provoquer le tumulte à l'Assemblée selon les besoins de ses amis cordeliers, à prendre la tête d'une milice et mener une perquisition chez un particulier à la requête de la municipalité, à se battre contre les exaltés d'un parti adverse. Ses vêtements, sa chevelure, sa peau même exhalaient parfois une tenace odeur de sang. Il ne venait que rarement voir jouer Armande au théâtre de la rue Richelieu, accaparé par ses « devoirs patriotiques ». Elle évitait de lui poser des questions embarrassantes sur ses activités nocturnes. Même si elle dégénérait parfois en violence, sa jalousie de tigre ne déplaisait pas à la jeune femme. Elle qui n'avait pas connu de père, qui avait eu pour seules figures masculines les amants brutaux ou ivrognes de sa mère, elle aimait se sentir brûlée et protégée par le feu de son regard.

Ce soir, il l'avait attendue à la sortie du théâtre puis, après un dîner en tête-à-tête chez Méot, le restaurant à la mode où l'on pouvait croiser les célébrités du moment, ministres, députés ou chefs des factions, il l'avait entraînée vers le Palais-Royal. Les lanternes à réverbère suspendaient à cinq mètres de hauteur leurs halos chétifs. Les cœurs de ténèbres abritaient une faune de miséreux accourus des faubourgs en quête d'un reste de repas ou d'une pièce de monnaie. Les

grondements des roues cerclées des carrosses et des sabots des attelages dominaient par instants les hurlements des postillons, des marchands ambulants, des ivrognes. La brise tiède colportait les odeurs montant des ruisseaux, des égouts, et celles, plus lourdes, venant des abattoirs et des fonderies de suif du Châtelet.

Saisie de fièvre, Paris ne dormait plus depuis les événements de l'été 1789. Les sessions de l'Assemblée s'achevaient le plus souvent à trois ou quatre heures du matin dans un indescriptible charivari. Les députés s'étaient mis en tête de régir chaque aspect de la vie quotidienne. Armande était une fois rentrée à l'aube en compagnie de Jacques-André : elle avait eu l'impression d'être cernée par une légion de spectres surgis des enfers, faces blêmes, traits chiffonnés, cheveux entremêlés, yeux hagards, vêtements froissés, allures chancelantes... Si c'est dans cet état qu'ils prennent les décisions importantes, avait-elle songé, la nation ne sera plus bientôt qu'un champ de ruines. Elle s'était abstenue de dévoiler la teneur de ses pensées à son amant, aussi intransigeant en politique qu'en amour.

La voyante se tenait sur une estrade exiguë et recouverte d'un tapis aux motifs criards. Une dizaine de personnes se pressaient dans l'officine du premier étage du Palais-Royal, qui ne pouvait guère en contenir plus. Une jeune femme accueillit Armande et Jacques-André dans le vestibule et les plaça dans un coin de la petite pièce. Sa robe ne dissimulait pratiquement rien de son corps. Armande, qui avait porté ce genre de tenue, devina que les appâts de la demoiselle et la mise en scène comptaient autant, voire davantage, que les révélations de la prophétesse. Une deuxième assistante se tenait d'ailleurs derrière le fauteuil de la voyante, aussi jeune et peu vêtue que sa consœur. Des vestales, des beautés troublantes recrutées sans doute dans la multitude des jeunes et candides provinciales jetées dans les rues de Paris par la disette et l'espérance d'une vie meilleure. Les flammes grésillantes des bougies effleuraient les tentures et les diverses sculptures vaguement inspirées de la mythologie de la Perse antique.

Étourdie par les senteurs de cire chaude et d'encens, Armande s'assit sur la chaise en paille désignée par l'assistante. Jacques-André s'installa à ses côtés et lui pressa le bras avec un sourire d'encouragement. La voyante gardait pour l'instant les yeux clos.

Difficile de lui donner un âge. Sa maigreur et sa pâleur contrastaient avec l'exubérance de sa chevelure et le jaune vif de sa robe serrée à la taille par une large ceinture de tissu. Des bracelets noirs et luisants enserraient ses bras nus du poignet jusqu'à l'épaule. Armande crut un moment qu'ils remuaient, se jugea stupide, reporta son attention sur les autres membres de l'assistance. Elle compta six hommes : deux sans-culottes coiffés de bonnets phrygiens et armés de sabres, des brutes pareilles à celles qui envahissaient les parterres des

théâtres ; quatre messieurs aux vêtements ravaudés, issus sans doute des couches inférieures de la bourgeoisie, du même milieu en tout cas que Jacques-André, lui-même ancien commis aux écritures dans la ville de Toulouse. Deux des trois femmes étaient des filles de joie reconnaissables à la pâleur outrancière de leur teint, à la vulgarité de leurs vêtements et de leurs manières. La mise de la troisième dénonçait ses origines aristocratiques : cheveux blonds coiffés à l'enfant, casaquin d'indienne, jupe de taffetas ornée d'un rang de volants, gants de peau blancs. Lorsqu'elle avait tourné la tête vers les nouveaux arrivants, Armande avait lu de la curiosité et un soupçon de dédain dans ses yeux bleu pervenche. Il lui en cuisait visiblement de fréquenter la même officine que des gens du peuple, mais, contrainte par les circonstances à garder la bouche cousue, elle se contentait d'exprimer son mépris par son regard et ses poses.

De la scène du théâtre Richelieu, Armande les contemplait entre deux tirades, ces aristocrates massées dans leurs loges, comme abritées des turpitudes de ce monde. Elle admirait leurs visages délicats, poudrés, encadrés de mèches torsadées, rehaussés de mouches.

Des figures dont la pâleur soulignait l'inquiétude.

Des masques de tragédie.

Des têtes flottantes, dépourvues de corps.

« J'ai assisté le 22 avril en place de Grève aux débuts de la nouvelle machine à trancher les têtes, avait raconté Jacques-André un soir propice aux confidences. On l'appelle la louisette, vu qu'elle a été conçue par le docteur Louis, mais certains la nomment guillotine, en rapport avec le député Guillotin. On a coupé en deux un certain Nicolas-Jacques Pelletier, un brigand. Le peuple n'était guère content : il a jugé l'exécution trop rapide et a réclamé l'ancienne potence. Quant à moi, je n'en pense que du bien. Puisque la loi ordonne que tout condamné à mort ait la tête tranchée, autant accomplir la besogne avec une grande promptitude, sans que la main de l'homme en soit souillée. Un grand progrès, tu ne trouves pas ? »

Elle avait acquiescé en silence sans prêter attention à ses propos. La nouvelle pièce créée au théâtre de Molière, *Mutins Scevola*, « un gâchis soi-disant dramatique et empli de maximes que les républicains, de nos jacobinières, vomissent journellement contre les rois et la royauté », selon Levacher de Chamois, rejetait dans l'ombre *Le Sot orgueilleux*. L'administrateur du théâtre Richelieu songeait déjà à changer de pièce, et rien ne prouvait à Armande qu'elle obtiendrait un rôle, ni premier ni second. Le regard sombre du sous-administrateur avec lequel elle avait rompu lui promettait même des lendemains désenchantés. Les propos de Jacques-André avaient tracé leur chemin dans son esprit deux jours plus tard, tandis qu'elle levait les yeux sur les visages blafards tapés dans l'ombre des loges. Elle avait

eu l'étrange impression que la sinistre machine à trancher les têtes, dont elle avait entrevu un croquis sur une gazette, avait déjà séparé la tête des aristocrates de leur corps. Mais le peuple était souverain, et, s'il n'agréait pas sa froide efficacité, la louisette retournerait dans les limbes d'où elle n'aurait jamais dû sortir. La nation ne manquait pas de bourreaux.

« À vous, mes frères et mes sœurs, mes fils et mes filles, mes corbeaux et mes griffons, mes soldats et mes lions, mes Perses et mes courriers du Soleil, mes pères, voici ce que m'a révélé le grand Mithra, Celui qui entend tout et qui voit tout, le guerrier divin guidant le char solaire. »

La voix éraillée de la prêtresse fit tressaillir Armande et la ramena au moment présent. Elle admira encore une fois la rondeur des visages, des bras et des poitrines des deux vestales figées de chaque côté du fauteuil. La pression des doigts de Jacques-André s'accroissait sur son poignet. Les flammes agonisantes des bougies ne dispensaient plus qu'une lumière malade.

« Voici les épreuves que dans son infinie sagesse Il a préparées pour nous. Car Il réclame votre sacrifice, frères et sœurs, Il réclame le don de votre âme et de votre sang. Par ma bouche, Il vous dit que, vous, ses enfants préférés, ses serviteurs, acqurez l'immortalité si vous consentez au sacrifice. »

Armande vit à nouveau bouger les bracelets noirs et luisants autour des bras de la voyante ; elle fut certaine cette fois de ne pas avoir rêvé. Ou était-ce l'effet des fumées capiteuses et pernicieuses qu'elle inhalait à pleines narines depuis qu'elle était entrée dans l'officine ?

« À vous, mes frères et sœurs, le Père des Pères, le représentant ici-bas de Mithra, réclame la plus intense des ferveurs, la plus totale des obéissances. Il n'y aura pas d'espoir de rédemption sans le don de votre être, sans le sacrifice de votre individualité. Vous serez les glaives qui trancheront les têtes des taureaux, et l'ambrosie, l'haoma, coulera à flots dans vos coupes. Que s'éloignent sur-le-champ les cœurs faibles, les esprits tièdes et veules. Que ceux-là fuient, voguent vers les îles lointaines, ou la colère de Mithra se retournera contre eux. Une bataille s'annonce qui renversera les tours, fauchera les cavaliers, abattra les faucons, exterminera les adorateurs de la vache Io, les possédants des terres, les affameurs du peuple. »

Les deux vestales semblaient pétrifiées par la voix de la prêtresse. Sans les clignements sporadiques de leurs paupières, on aurait pu les confondre avec les statues réparties autour de l'estrade. Les bracelets de la prophétesse, en revanche, étaient bel et bien vivants : ils pointaient même leurs petites têtes triangulaires au-dessus de ses coudes.

Des serpents noirs.

La respiration d'Armande se suspendit. Jacques-André, qui l'observait à la dérobée, se pencha sur elle et lui murmura :

« Ne t'inquiète pas. Ils ne te feront aucun mal. Nous sommes en bonne société. Tu as vu celui-là ? »

Il désigna d'un mouvement de menton l'un des quatre bourgeois, un homme à la mine hâve et à la barbe de trois jours dont la tête dodelinait et les yeux papillotaient.

« C'est l'un de nos députés. Un notaire du Massif central, un indécis. Nous essayons de le gagner à notre cause. »

Le regard d'Armande revint se fixer sur les mouvements lents et fascinants des reptiles. Les bougies s'éteignaient une à une, une obscurité presque totale retombait sur la pièce, effleurée par l'éclat d'une lampe à réverbère qui s'insinuait par les interstices des tentures. La femme aristocrate s'était reculée sur sa chaise et avait placé son bras en protection devant son visage.

« C'est maintenant que ça devient intéressant », ajouta Jacques-André.

La voyante rouvrit les yeux, qu'elle avait très clairs, presque blancs, et les promena avec lenteur sur l'assistance. Ils se posèrent sur Armande un temps qui lui parut durer une éternité. Elle se sentit fouillée, traquée jusqu'aux tréfonds de l'âme, profanée. Elle éprouva un soulagement indicible quand ils se détournèrent enfin et se posèrent sur son voisin de gauche.

« Les deux années qui viennent verront un grand nombre de têtes rouler dans des paniers emplis de sang », reprit la voyante. La femme aristocrate poussa un gémissement.

« Tu n'as point tort de geindre et de pleurer, ma fille. Ils ne sont pas nombreux, ceux qui, parmi les tiens, conserveront leur chef. » Jacques-André et les autres remuèrent sur leurs chaises, mal à l'aise. Armande se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang. Elle regrettait amèrement de s'être laissé entraîner dans cette obscure officine des fins fonds d'une galerie du Palais-Royal.

« Encore une fois, mes frères et sœurs, votre sacrifice est nécessaire à l'avènement de l'ère nouvelle. Les mondes glorieux s'érigent sur des fondations de souffrance et de sang. »

Les serpents noirs déroulaient leurs anneaux, rampaient vers les épaules de la voyante, se glissaient sous sa robe.

« J'entends le grincement des roues des charrettes dans les rues de Paris, elles emportent des hommes et des femmes vêtus de chemises blanches ou rouges, on leur a taillé les cheveux. »

La voyante se leva, descendit de l'estrade, contourna une statue à la face grimaçante et se dirigea d'une allure chancelante vers la femme aristocrate terrorisée.

« Fuis, ma sœur, abandonne tes biens et fuis. Suis la trace

d'Amahita, la déesse des eaux. Il n'y a pas de place pour toi dans le nouveau monde, dans les flammes régénératrices, renonce à ton rang, à tes amis, à ton hérédité. Puisque tu es venue consulter l'humble servante de Mithra, puisque tu appartiens au nid des corbeaux, puisque ni la flagellation, ni le jeûne, ni la purification ne suffiront à te soustraire au châtiment, puisqu'il te faut accomplir ta part de sacrifice, daigne entendre la vérité, laisse là ta fortune et tes privilèges ou la mort te conviera sur sa charrette, elle te conduira sur la grande place où l'hydre à mille têtes regardera ta tête rouler dans le panier.

— Mon Dieu, mon Dieu, balbutia l'aristocrate.

— Cesse d'implorer ton dieu. Votre dieu, le dieu des chrétiens, s'est retiré dans son Éden. Il vous a abandonnés. Il ne viendra pas à ton secours. »

Les serpents avaient disparu sous la robe de la voyante. Ils palpaient sous le tissu comme de grosses veines ondoyantes. Elle s'avança vers l'un des deux sans-culottes, un homme massif aux traits rudes, taillés à la hache.

« Fleurdepied, chuchota Jacques-André à l'oreille d'Armande. Une fieffée canaille, mais un foutre de bon soldat. Il a éventé plus d'un complot chez les cordeliers. On a besoin d'hommes de sa trempe.

— Toi, mon frère, toi, le lion, continue à percer le cœur de tes ennemis de ta griffe puissante. Un jour ton sang se confondra avec le sang de tes victimes. Ce sera alors le signe de l'accomplissement de ton œuvre et de l'achèvement de ton temps.

— J'espère bien qu'un temps durera aussi longtemps qu'il est possible ! » s'exclama le sans-culotte en prenant l'assistance à témoin.

Son sourire crispé affirmait que les dires de la voyante ne l'ébranlaient pas, mais sa pâleur soudaine et les gouttes de sueur perlant à son front démentaient son apparente quiétude.

« Un temps est accordé à chacun ici-bas, et personne ne peut en modifier le terme. Quelle importance, mon frère lion ? Le Père des Pères t'a chargé d'une tâche, il te revient de l'accomplir quel que soit le prix à payer. Mets ta force à son service, frappe sans pitié ses ennemis, élimine tous ceux qui se placent en travers de son chemin. Ne te soucie pas de ce que te réserve l'avenir. Ton âme sera pesée dans l'au-delà, tes mérites reconnus, ton immortalité proclamée.

— Si on pouvait la proclamer dès maintenant, ça m'arran... »

Le sans-culotte se tut lorsque la tête d'un serpent apparut par l'encolure de la robe de la prophétesse et se suspendit à quelques pouces de son cou.

« Toi, frère griffon, toi qui ne sais de quel côté tourner la tête, toi qui prêtes l'oreille aux murmures des diviseurs, des intrigants, le jour

est pour toi venu de quitter les rives de l'indécision, de t'engager sur les chemins escarpés et glorieux de la détermination. » La voyante avait pointé le bras en direction du député, qui n'en menait pas large sur sa chaise.

« Le feu ne peut se satisfaire de servants timorés, tièdes. Déserte les armées du Père des Pères si tu persistes à te cacher dans la multitude des ombres. Ne reparais plus dans la demeure de l'humble servante du grand guerrier. Ou mes fidèles gardiens se chargeront de te donner sa réponse. »

Les deux serpents se dressèrent de chaque côté de la chevelure exubérante de la prophétesse. Épouvante, livide, le député se tenait mi-debout, mi-assis, les fesses suspendues deux ou trois pouces au-dessus de sa chaise. Malgré une posture des plus inconfortables, il n'osait pas bouger de peur de déclencher une attaque foudroyante des reptiles.

La nuit noire avait conquis l'officine et transformé les formes en ombres pâles. Terrorisée, Armande ne parvenait plus à maîtriser le tremblement de ses jambes. À plusieurs reprises déjà, elle avait surmonté la tentation de déguerpir. La voix crierde de la voyante lui laminait les nerfs. Le pire était que ces histoires de têtes tranchées entraient en résonance avec ses propres pensées, avec ses propres cauchemars, comme si le regard translucide de la voyante les avait subtilisées dans les tréfonds de son esprit. Elle ne voulait plus entendre parler de ces charrettes de malheur, de ces paniers emplis de sang, elle ne voulait plus connaître l'avenir, elle ne voulait plus voir ces horribles serpents.

« Bientôt ton tour », souffla Jacques-André.

La vague de panique submergea Armande. Suffocante, elle se leva et se rua vers la porte. Elle ne se soucia pas des cris ni des bruits dans son dos, elle ne se retourna pas, elle courut vers la sortie, heurta au passage une bergère, traversa sans même s'en apercevoir la galerie du premier étage, longea les boutiques pour la plupart fermées, hormis les maisons de plaisir et les salles de jeux, bouscula deux hommes qui fumaient la pipe accoudés à la rambarde, se jeta dans l'escalier, dévala les marches quatre à quatre sans se rendre compte qu'elle perdait une chaussure.

Jacques-André la rattrapa et la saisit par le bras au bout de la rue Saint-Honoré, presque à hauteur des Halles. Épuisée par sa course, elle put enfin reprendre son souffle. L'odeur de boucherie l'écœura.

« Qu'est-ce qui t'a pris ?

— Lâche-moi, tu me fais mal !

— Moi qui voulais t'introduire et te servir de guide dans les arcanes de Mithra... »

Les lampes à réverbère s'étaient éteintes. La clarté lunaire teintait

d'argent pâle le visage contrarié de Jacques-André. Il retira son chapeau, frappa rageusement le pavé de l'extrémité de sa canne, tendit à Armande sa chaussure abandonnée dans l'escalier.

« Je me moque bien de ton Mithra ! rétorqua-t-elle, haletante.

— Tu as tort. Les temps à venir s'annoncent difficiles. »

Il la plaqua contre un mur pour laisser passer une voiture tirée par quatre chevaux et lancée à toute allure. La ville livrée au sommeil bourdonnait d'une rumeur sourde, traversée par les grincements des roues sur les pavés et les beuglements des bœufs promis à l'abattoir.

« Gare aux pauvres bougres qui ne disposeront pas de protections, reprit Jacques-André.

— Une protection ? Cette folle et ses deux serpents ? »

Il remit son chapeau et contempla quelques secondes le bout de ses bottes de tissu noir.

« Une simple mise en scène, comme dans ton foutu théâtre...

— Les têtes qui tombent dans les paniers emplis de sang, c'est aussi une tirade de théâtre ? »

Jacques-André éclata de rire.

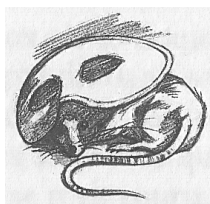
« Il ne s'agit pas d'une prédiction mais d'une prévision. Les ennemis de la nation sont de plus en plus nombreux. Nous aurons bientôt les moyens de nous occuper d'eux.

— Cette femme me fait peur, ses serpents me font peur, les sans-culottes me font peur. Toi aussi tu me fais peur, Jacques Belle-rive ! »

Une vingtaine de gardes nationaux débouchèrent de la rue du Roule et, sans leur prêter attention, filèrent au petit trot en direction des Tuileries. Des ombres furtives se découpèrent dans les rares fenêtres encore éclairées par les chandelles. Des rats surgirent du ruisseau et s'égrenèrent en direction de la Halle.

« Eh oui, il semble bien que les temps approchent de la peur, murmura Jacques-André avec un sourire angélique. De la terreur. »

Il saisit Armande par la taille, la pressa contre lui et l'embrassa sur les lèvres. Bien qu'elle se réchauffât un peu à son contact, elle ne put s'empêcher de penser qu'il lui donnait le baiser de la trahison.





CHAPITRE NEUF

Émile rouvrit les yeux. Une douleur aiguë se réveilla dans son poignet, se répandit dans son bras, dans son épaule, dans tout le côté droit de son corps. Il lui fallut un bon moment pour ordonner les souvenirs qui affluaient en désordre à la surface de son esprit. Il se revit courir dans la forêt, entendit les hennissements des chevaux, les roulements des sabots, les cris des cavaliers, les vociférations des paysans lancés à sa poursuite.

Puis la chute, la perte de conscience.

Il lui restait, de cette plongée dans les brumes profondes et sombres, la vague sensation d'être entouré et transporté. Les réminiscences d'un interminable voyage dans le cœur de la nuit hostile. Ses poursuivants l'avaient rattrapé et emmené en lieu sûr, une cave ou une geôle à en croire l'odeur de terre. Un courant d'air soufflait un peu de fraîcheur sur son visage. De l'endroit où il était allongé, il ne discernait rien d'autre qu'une lucarne découpée par une clarté blafarde en haut d'un mur. Il essaya de bouger son bras gauche, constata qu'on ne l'avait pas entravé. Sans doute avait-on verrouillé la porte et jugé inutile de l'attacher. La paille du matelas était tellement tassée que ses omoplates et son dos s'écrasaient sur les planches rugueuses du lit. Un faux mouvement raviva la douleur tout juste assoupie dans son poignet gauche. Il l'avait foulé dans sa chute, peut-être même cassé. Ses pensées lui échappaient comme des anguilles au travers des mailles déchirées d'un filet. Il ne pourrait pas être à L'Herbaudière demain à cinq heures, le fermier le renverrait.

Demain c'est dimanche, idiot, et René Martineau t'a donné ton congé. Mais comment justifier ton absence devant Pierre-Marie et

Jacques Guillebeau ?

Les deux valets avaient certainement trouvé la chambre vide en rentrant et fait le rapprochement avec l'homme qu'ils avaient pourchassé dans le bois Battiau. Bah, s'ils t'ont capturé et jeté en prison, c'est qu'ils pensent maintenant que tu es un pataud, un espion. Pourquoi l'avaient-ils épargné ? Espéraient-ils lui soutirer les renseignements qu'il était incapable de leur fournir ?

Jusqu'à l'aube il flotta dans un demi-sommeil où les pensées s'achevaient en songes, où les réveils en sursaut alternaient avec les moments de somnolence. Lorsque les premiers rayons du jour se glissèrent par les interstices des volets, il constata qu'on l'avait enfermé dans une petite pièce traversée de poutres noueuses. Il reposait sur un ancien lit à baldaquin dont les montants avaient été sciés au tiers de leur hauteur. Des rais de clarté tombaient en oblique de la toiture en mauvais état.

Une sous-pente.

D'où venait alors l'odeur de terre qui imprégnait l'atmosphère confinée ?

Une averse rageuse était tombée pendant qu'on le transportait, accompagnée d'éclairs, de coups de tonnerre, de bourrasques. Il flottait au milieu d'un sous-bois éclaboussé de lumière vive, à hauteur des orties ployées par l'eau et le vent. Des cascades dévalaient les talus, gonflaient les mares, engorgeaient les fossés.

L'avait-on installé dans une charrette ? Il ne se souvenait pas de grincements d'essieux ni de balancements caractéristiques de ce genre de transport, il lui restait l'impression d'être soutenu par des dizaines de mains qui semaient des bulles de chaleur sur son dos et ses jambes.

On lui avait posé un bandage de fortune autour du poignet droit. Agacé par des tiraillements sur ses joues et son front, il palpa son visage de sa main gauche et s'aperçut qu'il était couvert de plaques de terre séchée. De même ses narines étaient partiellement obstruées. Ceux qui l'avaient amené là l'avaient laissé un moment étendu dans la boue.

On frappa à la porte. Il jugea curieuse une telle prévenance : les geôliers n'avaient pas pour habitude d'annoncer leurs visites à leurs prisonniers. Il voulut crier au visiteur d'entrer, aucun son ne franchit ses lèvres. La porte s'ouvrit et livra passage à une femme. Elle portait un seau d'où montaient en s'entrelaçant des volutes de vapeur. Il ne put la contempler tout de suite, car elle lui tourna le dos pour se battre un petit moment avec la serrure rouillée et récalcitrante. Puis elle pivota sur elle-même et s'avança vers le lit. Émile se redressa sans même s'en apercevoir, indifférent à la douleur qui lui mordit aussitôt l'épaule et le flanc.

Âgée d'une vingtaine d'années, elle était d'une beauté irréelle,

miraculeuse. Les rais tombant du plafond la nimbaient de lumière et lui donnaient une allure d'ange ou de fée. La noirceur de sa chevelure en partie rassemblée sous sa coiffe ne parvenait pas à assombrir la douceur sublime de son visage ni le bleu myosotis de ses yeux. Elle portait une robe de lin grossier mille fois ravaudée et serrée à la taille par une simple corde. Son sourire effaça en Émile toutes ses douleurs, toute sa fatigue. C'était une fleur qui s'ouvrait devant lui, qui l'enveloppait de soie, qui l'enivrait de ses parfums. Elle essora une éponge végétale au-dessus du seau et, par gestes, lui indiqua qu'elle devait lui dénuder le torse. Il acquiesça d'un hochement de tête et leva les bras avec un tel empressement qu'un élanement le perfora de la nuque jusqu'au poignet. Elle se pencha sur le lit pour lui retrousser sa chemise et la faire passer par-dessus sa tête. Ses mains entrèrent en contact avec la peau d'Émile, son souffle lui caressa le cou, des mèches éparses de ses cheveux lui effleurèrent les épaules et la poitrine, son odeur l'enivra. Le trouble du jeune homme s'accrut lorsqu'elle entreprit de le nettoyer avec l'éponge végétale imbibée d'eau tiède. Pas seulement à cause de sa douceur ensorcelante, mais parce que ses regards dérobés et la lenteur songeuse de ses gestes révélaient son propre émoi.

Frissonnant, Émile retint les questions qui se pressaient dans sa gorge de peur de briser la magie de l'instant. Ils n'échangèrent pas un mot pendant qu'elle lui lavait le visage, le cou, le torse et le dos. Il lui obéissait avec docilité lorsque, d'une pression des doigts ou d'un sourire, elle l'invitait à se retourner ou à lever un bras. L'air du matin transformait rapidement en traînées froides les frôlements suaves et chauds de l'éponge. Au contact de l'eau, les égratignures semées par les branches et les épines pendant sa fuite éperdue dans le bois Battiau se réveillaient et l'élançaient avec la virulence de brûlures. Des herbes et des fleurs séchées surnageaient dans le seau.

Émile se sentit comme un enfant abandonné lorsqu'elle s'écarta de lui. Tremblant de froid, il resta un petit moment assis sur le lit avant de s'allonger, terrassé par les regrets et la fatigue. C'est à peine s'il l'entendit sortir.

« C'est votre fille ? »

La vieille femme secoua la tête.

« Sa mère est morte en couches. Et son père m'l'a confiée avant de se sauver.

— Il est parti où ?

— Au Canada. Tcho maudit nouveau monde. L'avait plus qu'ça à la goule. »

Elle se tenait debout près du lit. Elle avait dénoué le bandage, examiné le poignet et les plaies superficielles d'Émile. Sa robe et son

fichu noirs accentuaient la sévérité de son visage émacié, raviné par les rides. Ses yeux sombres, profondément enfoncés sous les arcades saillantes, brillaient comme des braises mourantes sous les cendres. D'elle émanaient des senteurs végétales et minérales.

« L'avait l'Diable aux fesses, tcho drôle, ajouta-t-elle. On n'a jamais r'vu sa grande carcasse dans l'coin.

— Vous êtes qui pour elle ? »

Une amorce de sourire se dessina sur les lèvres brunes de la vieille femme.

« C'est-y qu'elle t'intéresse, mon gars ? »

Émile jugea opportun de changer de sujet.

« Vous savez qui m'a amené ici ? »

— Dame non. Quelqu'un a toqué. Quand j'ai ouvert, j't'ai vu étendu sur le sol. Y avait personne d'autre. Sûr que, dans ton état, t'as pas pu arriver tout seul d'avant ma porte. J'ai d'abord cru que t'étais fin saoul. Perrine et moi, on t'a porté jusqu'ici. Pas facile. T'es plus lourd qu'un goret engraisé !

— Vous auriez pu me laisser en bas... »

La vieille femme éclata d'un rire enroué, entre croassement et quinte de toux.

« Y a point d'étage dans cette maison. »

Émile avisa alors le sol pavé de dalles grossières et comprit qu'il se trouvait dans une maison basse du bocage ou du marais, l'une de ces masures perdues au milieu des genêts où s'entassaient parfois des familles de dix à quinze personnes.

« On est où, ici ? »

— Entre Belleville et Les Lues, dame !

— C'est... c'est impossible ! »

Belleville et Les Lues se situaient de l'autre côté de Bourbon-Vendée, au centre du nouveau département, et, comme aucune grande route n'y menait, il fallait plusieurs heures à un attelage pour couvrir la distance.

« C'est possible puisque j'te le dis ! »

— J'étais hier au soir entre Saint-Jean-de-Beugné et Le Simon, à plus de dix lieues d'ici ! »

La vieille femme haussa ses épaules voûtées.

« Peut-être bé que t'as perdu une partie de ta tête, mon gars. T'as fait une vilaine chute : tu t'es cogné dessus une pierre ou une souche, t'as une bosse de la taille d'un œuf de poule à l'arrière de ta tête, t'as l'côté droit tout érafié et pis une sacrée belle foulure au poignet. J'en ai connu qu'ont perdu leurs souvenirs pour moins qu'ça ! »

— Je me rappelle le moment où je suis tombé. Je courais dans

l'allée du bois... »

Il se demanda tout à coup de quel bord était son interlocutrice et choisit prudemment de se taire.

« On perd pas la mémoire avant la chute mais après. Tu sais pas combien de temps a passé depuis qu'tu t'es cassé la goule !

— Quel jour on est ?

— Dimanche. Les dimanche sont tristes, à c't'heure. Depuis qu'ces fils de garces de patauds ont enlevé les cloches des églises pour les enfondre ! »

Il devinait maintenant où allaient les sympathies de la vieille femme. Il savait également qu'il avait bel et bien franchi plus de dix lieues dans la nuit de samedi à dimanche. Ce n'était pas la mémoire qu'il risquait de perdre, mais la raison : il n'y avait aucune explication sensée, ni même simplement plausible, à sa présence dans cette mesure du centre du bocage. Sans ailes ou sans l'aide des légendaires chevaux mallets, ceux qui l'avaient ramassé dans le bois Battiau n'auraient jamais eu le temps de le transporter jusqu'ici. Qui étaient-ils ? Pour quelle raison étaient-ils intervenus ?

« J'étais juste une amie de sa grand-mère, d'la mère de sa mère, dit la vieille femme.

— De qui parlez-vous ?

— De Perrette, dame !

— Perrette ? »

La vieille femme palpa avec délicatesse le poignet d'Émile sans réveiller la douleur assoupie.

« Elle t'intéresse déjà plus ? »

Émile feignit le détachement mais resta suspendu aux lèvres de son interlocutrice.

« Elle parle pratiquement pas, non pas qu'elle soye muette, dame non, mais, comme elle est émotive, elle s'mélange dans les mots, et pis elle en a honte. Elle a même pas osé dire non au grand fils de vesse qu'est v'nu l'autre jour la demander en mariage. Pourtant, elle sait au fond d'elle qu'elle pourra qu'être malheureuse avec ce genre de gars.

— Vous l'avez pas appelée Perrine y ajuste cinq minutes ?

— Des fois j'la nomme Perrine, des fois Perrette.

— Perrette ou Perrine ?

— Ça dépend d'mon humeur. Mais, son vrai p'tit nom, c'est Perrette. Moi, j'm'appelle Bequette.

— Elle est engagée alors ? »

Une ombre de tristesse avait recouvert Émile lorsqu'il avait prononcé ces mots. Il avait partagé une complicité riante et sensuelle

avec l'épouse délaissée de Germain Préau pendant deux ans, mais jamais la belle Louise ne l'avait bouleversé comme la jeune fille qui était entrée dans cette pièce à son réveil et qui l'avait conquis en quelques minutes de présence silencieuse. Leur rencontre relevait de l'évidence, ou du prodige si on croyait dans les mondes surnaturels. Il lui paraissait impossible qu'elle ne partage pas son attirance, qu'elle soit promise à un autre homme.

« Elle a pas voulu faire de peine à l'autre, et il a pris son silence pour un consentement. Elle l'aime pas bérède, de ça j'suis sûre ! Et moi non plus ! J'ai jamais porté les cocassiers, tchés voleurs de poules, dans mon cœur.

— Il est cocassier ?

— Il court sans arrêt le pays pour quérir ses œufs et ses poules. Nuit et jour. Un jour ici, un autre là. On dirait qu'il marche avec des bottes de Gargantua. C'est peut-être lui qui t'a déposé d'avant ma porte.

— Il lui aurait fallu être aussi fort que rapide...

— Pour être fort, l'est fort, tcho grand zirou ! Un vrai bœuf ! L'est né pas loin d'ici. Dans le coin de la Copechâgnièrre. L'est le deuxième fils de la famille Augereau. »

La respiration d'Émile se suspendit.

« Jean Augereau ? Un grand flandrin tout maigre ? »

La surprise écarquilla les yeux de la vieille femme.

« Tu l'connais donc ?

— Je l'ai croisé une fois. À la foire de Luçon. Il voulait m'enrôler dans ses troupes clandestines.

— T'as refusé ? »

Une rafale de vent finit d'ouvrir le volet de la lucarne. Émile entrevit la silhouette de la jeune fille entre les troncs tordus des chênes qui bordaient la maison. Elle disparut trop rapidement à son goût de son champ de vision. Les nuages lourds, pressés, formaient un plafond instable et menaçant au-dessus des frondaisons.

« J'aime point trop la tournure que prennent les événements, murmura-t-il.

— Tout l'monde les guettait, tchés changements, personne n'en veut à c't'heure.

— Ils font sans doute des erreurs, là-haut à Paris, mais j'ai pas envie de participer à une guerre civile. Les privilèges ont été abolis, je me battraî sûrement pas pour les rendre à leurs anciens bénéficiaires.

— L'est fort possible que les nobles et les évêques buffent sur la révolte pour récupérer leurs anciens droits, mais les paysans, eux, l'ont seulement le désespoir au cœur parce qu'on les empêche de pratiquer leur foi, la seule chose qu'ils aient au monde. Paraît même que

l'Assemblée veut chasser les réfractaires de France malgré la volonté du roi. De quoi que l's'occupant, tchés grands fils de vesse ?

— Et vous ? Vous êtes pratiquante ? »

Bequette lâcha quelques éclats du croassement haché qui lui tenait lieu de rire.

« Moi ? Ma foi, les curés me prennent plutôt pour une sorcière !

— Pourquoi les défendez-vous, alors ? »

Elle marqua un temps de réflexion, la tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos, comme une grolle perchée sur une branche.

« Ce qui s'passe à c't'heure, l'est pas seulement qu'les uns veulent prendre le pouvoir sur les autres, comme ça se fait depuis la nuit des temps entre les hommes, mais qu'o l'est le dernier coup porté à l'ancien monde.

— L'ancien régime ?

— Non point. L'ancien monde. L'disent que tchette révolution apporte les Lumières. Les lumières font reculer l'obscurité, tu comprends ? Et l'ancien monde avait besoin des ténèbres comme la terre a besoin d'eau. L'obscur est le refuge des créatures des légendes et des songes.

— Songes, légendes... c'est pas ce qui donne son pain au peuple. »

La vieille femme se dirigea d'un pas alerte vers la porte.

« Le peuple, comme tu dis, s'nourrit pas que de pain. Repose-toi encore un peu : tantôt, tu pourras t'lever. »

Il se leva pour le repas du midi, encore un peu faible mais tout à fait capable de tenir sur ses jambes. Il ne ressentait plus qu'une douleur sourde au côté droit. Seul son poignet l'élançait lorsqu'il faisait un faux mouvement ou qu'il essayait de saisir un couteau, une assiette ou un verre.

Le voyant grimacer, Bequette lui conseilla la patience :

« Demain te pourras tenir une fourche, après-demain la charrue, dans deux jours la patte d'un cheval. Les herbes sont des fées pleines de sagesse pour tchos-là et tchelles-là qui savent les écouter. »

Il lui demanda si Bequette était son vrai nom ou un surnom. Elle se contenta de sourire. Assise à côté de la vieille femme, Perrette levait les yeux sur lui à chaque cuillerée de soupe et le précipitait dans un gouffre sans fond couleur de myosotis. Il devrait partir sans tarder pour tenter de gagner L'Herbaudière avant le matin du lundi, mais son cœur, sa tête, son corps tout entier lui commandaient de rester en compagnie de ses deux hôtes. Qu'est-ce qui l'obligeait à retourner à Sainte-Gemme ? La peur de perdre son travail de journalier ? Il retrouverait certainement de l'embauche dans le coin, même si les gageries saisonnières dans le bocage étaient nettement moins nombreuses que dans la plaine ou dans le marais. Il ne croyait pas à la

prédestination, encore moins à la fatalité, une notion très répandue dans les campagnes de Vendée, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de voir la main de la providence dans ses errances nocturnes. Des voies mystérieuses l'avaient conduit à Perrette aussi sûrement que les rivières se jettent dans les fleuves ou dans l'océan.

« Va falloir que je m'en aille si je veux être rendu à Sainte-Gemme avant demain matin... »

Il regretta ses mots sitôt qu'ils se furent échappés de sa bouche. Il ne pouvait plus les rattraper. Il garda la tête baissée sur son assiette, n'osant pas croiser le regard de Perrette.

« Dame sûr, renchérit Bequette. Va donc voir du côté d'Bourbon-Vendée. J'crois bé qu'une malle-poste roule vers le sud le dimanche tantôt. Elle suit l'ancienne route royale de Cholet jusqu'aux Quatre-Chemins de l'Oie, pis elle descend vers Luçon par la grand-route de La Rochelle. Elle te déposera à Sainte-Gemme. »

La réaction de la vieille femme le désorienta. Il avait cru déceler une certaine complicité de sa part, d'autant qu'elle prétendait détester le cocassier, le prétendant officiel de Perrette, mais elle ne cherchait pas à le retenir. Elle savait pourtant qu'il n'avait pas encore récupéré toutes ses forces et qu'il lui faudrait parcourir à pied trois ou quatre lieues jusqu'à La Roche-sur-Yon – que la plupart des Vendéens s'obstinaient à appeler Bourbon-Vendée.

« C'est que... j'ai pas d'argent, pas d'autre choix que de marcher jusqu'à Sainte-Gemme. »

Bequette se leva, farfouilla dans une boîte en bois posée sur le manteau de la gigantesque cheminée de granit, revint près de la table, sema une poignée de pièces usées près de l'assiette d'Émile. Un rayon de soleil s'engouffra dans une déchirure des nuages, se glissa par la porte entrouverte, frappa les échines arrondies des pierres lisses et luisantes pavées dans le sol.

« Y en a bien pour deux livres. Largement de quoi te payer le voyage jusqu'à la plaine.

— Je... je vous rembourserai.

— Te soucie donc pas de ça. »

La vieille femme marqua un temps de silence avant d'ajouter, avec un petit sourire en coin :

« Perrette t'accompagnera jusqu'à Bourbon-Vendée. Elle te conduira à la malle-poste. Elle parle pas bérède, mais c'est une bonne marcheuse. Elle te servira d'ange gardien.

— Pourquoi... »

Émile joua un petit moment avec les pièces de monnaie éparpillées sur le bois nouveau de la table avant de vider son verre. L'aigreur du vin ne chassa pas le goût âcre abandonné dans sa gorge par le pain, un

mélange rassis de seigle et de blé noir.

« ... vous avez l'air tant pressée de me voir partir ?

— T'as du travail, dame ! Et pis certaines choses doivent être faites dans l'ordre.

— Quelles choses ?

— J'te parlais tout à l'heure du monde de l'obscur.

— Ah oui, les légendes, les songes. »

Bequette se rassit, leva son assiette, en versa directement le contenu dans sa bouche avec un bruit prolongé de succion. Les yeux purs de Perrette restaient fixés sur le visage d'Émile. Il se demanda s'il serait capable de gravir les hauteurs vertigineuses où l'invitait son regard.

« La réalité de ce monde n'empêche pas la réalité d'autres mondes, reprit Bequette. Ce n'est pas parce que tu ne les vois pas que les créatures de l'invisible n'existent pas.

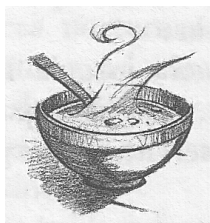
— Quel rapport avec ces choses qu'on doit faire dans l'ordre ?

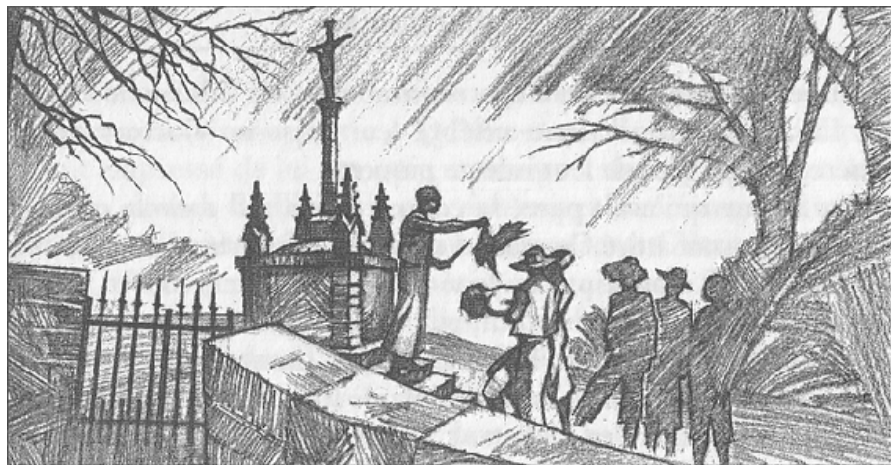
— Le rapport que t'as avec le monde invisible, dame !

— J'en ai plus qu'assez de ces fichus mystères ! »

Émile se leva avec une telle brusquerie que sa chaise se renversa. Il s'aperçut que les yeux myosotis de Perrette s'assombrissaient, se troublaient, et regretta aussitôt son accès de colère.

« C'est à toi de les percer. A toi de courir le chemin qui mène à ta vérité. Moi, j'suis qu'une pauvre vieille folle qui vit avec ses herbes. S'rait temps à c't'heure de t'mettre en chemin si tu veux attraper la malle-poste de Bourbon-Vendée. »





CHAPITRE DIX

La chance semblait tourner en faveur de Cornuaud : il avait pu égorger les deux fillettes dans la maison de l'armateur avant de les livrer aux flammes. En outre, en fuyant l'incendie, il avait déniché les fameuses caisses de fusils et de munitions dans une pièce minuscule dont il avait défoncé la porte. Alertés par ses hurlements, les miliciens de Qu'une-dent avaient eu le temps de les descendre par un escalier de secours. Ils avaient ensuite foncé jusqu'à l'église Saint-Vincent avant l'embrasement total de l'immeuble, avant, surtout, l'irruption des gardes nationaux ou d'un détachement militaire sur l'île Feydeau. Une fois la lourde porte refermée, ils avaient compté les fusils, des modèles 1777 flambant neufs.

« Plus de trois cents pièces avec les munitions ! s'était exclamé Qu'une-dent avec un large sourire. Mon vieux Belzébuth, t'as bien mérité de la mère patrie ! »

Les autres l'avaient félicité à leur manière, grandes claques dans le dos et rasades d'un vin tiède au goulot d'une gourde de peau. Ils avaient entreposé les caisses dans une crypte dont la trappe d'entrée se dissimulait dans un recoin sombre de l'ancienne sacristie. Ils avaient de nouveau célébré leur prise en s'octroyant de généreuses gorgées de leur infecte piquette.

La femme qui avait percé le cœur du vieillard dans la cave de l'immeuble avait attiré Cornuaud dans une pièce dérobée et s'était jetée sur lui. Il n'avait pas eu le temps de protester, encore moins de fuir. Agenouillée devant lui, elle avait dégrafé son pantalon et gobé son vit avec une frénésie de fouine. Il aurait pris le risque insensé de perdre une part essentielle de lui-même s'il avait seulement tenté de reculer, d'autant que l'abus de vin rendait ses propres gestes brusques,

hasardeux. Il l'avait donc laissée faire, se résignant à l'idée de se frotter à cette chair flétrie, sale, imprégnée d'une sourde odeur de sang, peut-être infectée de vérole. Engourdi par l'alcool, il lui avait fallu trois ou quatre fois plus de temps que d'habitude pour jouir. Elle s'était allongée à même les dalles froides, avait remonté sa jupe et l'avait invité à se coucher sur elle. Leur étreinte lui avait paru interminable. Il avait commencé à s'irriter tandis qu'elle poussait des hurlements hystériques. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il s'était concentré sur ses gestes et ses sensations.

Les souvenirs de ses visites dans l'entrepont des captives étaient remontés à la surface de son esprit. La peau, la chair, l'odeur, le ventre de feu des négresses lui avaient procuré des sensations inouïes. C'était comme plonger dans une fournaise et en ressortir étourdi, métamorphosé. Il n'avait jamais éprouvé un vertige semblable avec les filles de joie. Encore moins avec cette poissarde du club Saint-Vincent. Lorsqu'il était enfin parvenu au plaisir, un misérable plaisir de rat, il avait revu le visage bouleversé de la négrite, il avait à nouveau croisé ce regard qui le pourchasserait à chaque fois qu'il se livrerait au commerce charnel avec une femme.

À moins que Noé et ses acolytes ne le délivrent de ses spectres.

Il était allé à deux reprises à la Croix du Gâtineaux pour être bien certain de ne pas rater le rendez-vous fixé par le grand nègre.

Il avait rassemblé les cent soixante-quinze francs manquants. Il en avait emprunté une partie à Qu'une-dent. Son ancien compère s'était empressé de lui remettre un assignat de cent francs prélevé sur son « trésor de guerre » sans rien exiger en échange, ni reconnaissance de dette ni délai de remboursement. C'était sans doute pour Qu'une-dent une façon de lui témoigner sa reconnaissance et d'acheter son silence. La découverte des fusils dans la maison du négociant avait valu au responsable de l'expédition les félicitations appuyées de l'auguste aréopage du club Saint-Vincent et un surcroît de prestige qui le métamorphosait en paon au plumage sale et à l'aigrette fanée.

Personne n'avait évoqué l'incendie qui avait ravagé l'immeuble ni la mort d'une vingtaine de personnes piégées dans le bâtiment. Les gazettes locales avaient parlé d'un regrettable accident, les plus virulentes sautant sur l'occasion pour vilipender le modérantisme et l'incapacité de la municipalité. Le feu avait effacé toute trace à l'intérieur de l'immeuble, l'eau utilisée pour l'éteindre avait dilué le sang sur les dalles de la cour intérieure et du perron.

Les élus de Saint-Vincent avaient procédé à la distribution des fusils et des munitions. Cornuaud avait reçu le sien ainsi qu'une giberne remplie de cartouches et une carte officielle de membre du club, barrée de bleu et de rouge. Par cette intronisation officielle, il accédait enfin à une existence légale au sein d'une société qui l'avait

jusqu'alors rejeté dans l'ombre. On lui avait d'ailleurs proposé un logement à un prix modéré, le premier étage d'une maison de la vieille ville adossée aux vestiges du rempart et appartenant à Théodore, un charpentier marinier, un patriote de la première heure. On lui allouait désormais un salaire hebdomadaire, pas mirifique certes, mais qui lui permettait de subvenir à ses besoins ordinaires. Le club avait décidé, à l'unanimité, de financer une troupe permanente dont le commandement avait été confié à Qu'une-dent. Les miliciens pourraient retirer des avantages supplémentaires des expéditions menées chez les accapareurs ou les particuliers soupçonnés de sympathies royalistes. Aux combats soutenus par les armées de la patrie sur les frontières de l'Est et du Nord, il convenait d'associer une guerre impitoyable contre les ennemis de l'intérieur.

Qu'une-dent avait interprété les paroles des responsables du club comme une pure et simple invitation au pillage. Il avait appliqué la consigne lors de la première visite domiciliaire effectuée dans une faïencerie de la place de Viarmes, à la sortie du faubourg du Marchys. On avait malmené le propriétaire de la fabrique, un partisan déclaré de La Fayette et de la monarchie. Le ci-devant avait réalisé d'excellents placements dans l'armement négrier et fait construire, sur les bords de l'Erdre, l'un de ces manoirs extravagants qu'on appelait les folies. Malgré les exhortations de Qu'une-dent, les ouvriers de la fabrique avaient pris fait et cause pour leur maître. Des insultes, des coups avaient été échangés, qui avaient dégénéré en bagarre rangée. Des miliciens paniqués avaient pressé la détente de leur fusil, des ouvriers s'étaient effondrés. Qu'une-dent et les siens avaient tiré profit de la confusion pour s'emparer des objets de valeur traînant dans les bureaux et les appartements du premier étage, argenterie, porcelaine, verrerie, coffres en marqueterie, quelques tableaux pour les moins ignares.

Cornuaud, lui, s'était contenté d'une poignée de couverts aux manches d'ivoire. Une crise l'avait saisi au beau milieu du pillage, dans un couloir qui menait à l'un des bureaux. Il s'était aussitôt séparé de ses compères et mis en quête d'une proie. Tremblant de colère et de souffrance, il avait jeté son dévolu sur un apprenti réfugié derrière la faïencerie, un garçon maigre de treize ou quatorze ans. Il ne s'était pas servi de son fusil. L'enjomineuse ne pouvait se satisfaire d'une arme qui donnait la mort à distance. L'adolescent n'avait pas fui, pétrifié par la peur. Il avait accueilli la mort sans un cri, sans un geste, avec une résignation d'agneau tragique, magnifique. Il s'était affaissé en silence quand la lame du coutelas s'était enfoncée dans sa gorge. Un parfait holocauste. Les yeux de l'envoûteuse s'étaient retirés dans le néant, la souffrance de Cornuaud s'était estompée, ses jambes avaient cessé de trembler. Abandonnant le cadavre au pied du mur, il avait rejoint les

autres. Ils n'avaient pas remarqué son absence, trop affairés à forcer les coffres, à bourrer leurs gibernes ou leurs havresacs d'objets précieux. Puis quelqu'un avait hurlé qu'un détachement de la garde nationale approchait à grands pas par la rue du Marchys, qu'il fallait céans battre en retraite par la rue Mercœur ou l'allée du Calvaire. Cornuauud s'était replié en compagnie de Qu'une-dent et d'une dizaine d'hommes. Ils avaient regagné leur quartier général, l'église Saint-Vincent, après un large détour par le quartier Saint-Nicolas et les quais de la Fosse.

Surnommé « citoyen Belzébuth », Cornuauud assistait désormais aux réunions quotidiennes du club. Il n'y prenait jamais la parole. Pendant que les Chaux, Goullin et autres meneurs péroraient à la tribune, il se contentait d'observer l'assemblée composée en grande majorité d'artisans, de commerçants et d'ouvriers. Bien que minoritaires, les femmes se montraient les plus féroces, interrompant sans cesse les orateurs par des hurlements ou des huées, brocardant la couardise ou la mesure de leurs hommes, appelant à l'extermination des négociants, des aristocrates, des modérés et des calotins. Parfois se présentait un envoyé du Club des jacobins de Paris, qui avait chevauché sans interruption depuis la capitale pour transmettre de vive voix les nouvelles instructions.

« Ces jean-foutre de girondins ont déclaré la guerre à l'Autriche sans tenir compte de nos avis. Ils ont expédié un grand nombre de jeunes et ardents patriotes aux frontières quand bien même la révolution, notre révolution, n'était pas encore affirmée. Ils ont fait peser sur la nation une grave menace, favorisant les manœuvres des traîtres, des aristocrates, des prêtres réfractaires et des agents étrangers. Et c'est à nous, à nous, frères de Nantes, qu'il revient de raccommoder ce qu'ils ont déchiré. À nous de traquer l'ennemi dans ses multiples tanières, dans les églises, dans les couvents, dans les maisons, dans les commerces, dans les rues. »

Ainsi se trouvait confortée la légion de Qu'une-dent frappée d'illégalité par les autorités de la ville. Les gardes nationaux n'osaient pas se frotter à cette petite armée forte d'une centaine d'hommes tous dotés de fusils et de sabres ou de piques. Les « sectionnâmes de Nantes », comme les avait surnommés l'un des représentants en mission, ne portaient pas d'uniforme. Les cocardes épinglées ou cousues sur leurs bonnets leur servaient de signes de ralliement. Qu'une-dent s'était doté, pour affirmer aux yeux de tous son autorité, d'un chapeau à l'anglaise surmonté d'un magnifique plumet bleu, blanc, rouge, confectionné par l'une de ses maîtresses. Il avait renoncé à l'écharpe tricolore qu'il avait ceinte au début sur son ventre proéminent : elle lui donnait l'air d'un vilain œuf de Pâques et finissait par nuire à sa majesté. Même s'il n'y avait pas officiellement de sous-

officiers dans la milice, il considérait Cornuaud comme son second et lui confiait les tâches subalternes, par exemple se présenter avec une vingtaine d'hommes aux sessions municipales ou départementales, ou encore au palais de justice, afin de signifier aux autorités qu'elles devaient prendre en compte les avis de Saint-Vincent.

Cornuaud s'acquittait de ses diverses missions sans difficulté majeure, la simple apparition de sa cohorte armée suffisant à refroidir les ardeurs des opposants les plus farouches. Il voyait la peur s'étendre comme une lèpre pâle sur les visages des membres de la Halle et des élus de la municipalité. Les trognes de ses compagnons, taillées dans le bois brut, ravinées par l'alcool, semaient la terreur partout où elles se rassemblaient, y compris au théâtre Graslin où elles allaient de temps à autre mener grand tapage. Une revanche délectable pour des hommes qui n'avaient jusqu'alors connu que la pauvreté, le mépris et la prison. Si l'importance d'un être se mesure à la crainte qu'il inspire, les sectionnaires de Nantes pouvaient en toute légitimité s'estimer importants. Quand ils s'acharnaient sur un quidam qui leur avait manqué de respect – un regard de travers, un frôlement, une parole malheureuse –, ils n'oubliaient jamais de le soulager de sa bourse et, liés par la fraternité des anciens réprouvés, ils partageaient les sommes recueillies.

Voilà comment Cornuaud était parvenu à réunir la somme qu'il devait remettre à Noé à la Croix du Gâtineaux.

Les halos des lampes à réverbère évoquaient des fanaux engloutis dans un océan de ténèbres. Cornuaud s'était mis en chemin aux onze coups de l'horloge de la tour de la Monnaie, un peu avant la fin de l'assemblée, prétextant un accès de sa fièvre des îles. Il s'était muni de son seul coutelas. Les miliciens avaient reçu l'ordre de réserver l'usage de leurs fusils aux expéditions décrétées par les élus de Saint-Vincent. Il avait franchi l'Erdre par le pont Saint-Nicolas puis s'était engagé dans la rue du Bignon-Letard. Il avait vérifié à plusieurs reprises que les cent soixante-quinze francs, qu'il avait recomptés une dizaine de fois depuis le crépuscule, n'étaient pas tombés de sa poche de veste. À la chaleur du jour avait succédé une froidure piquante. Les rafales d'un vent chargé d'humidité transperçaient comme des pointes de clous les couches des vêtements. Il abandonna la ville et sa rumeur derrière lui pour s'enfoncer dans une nuit de plus en plus dense. Le chemin large et rectiligne traversait une succession de terrains marécageux d'où montait une lourde odeur de vase et de pourriture.

Cornuaud prit une profonde inspiration afin de chasser l'angoisse qui lui serrait la gorge. Quelle confiance accorder au dénommé Noé ? Depuis combien de temps avait-il quitté son pays ? S'y connaissait-il vraiment en magie africaine ? Ses semblables et lui rôdaient dans les

rues de la ville à seul dessein d'effrayer et de détrousser les passants. Cornuau repoussa une envie soudaine de rebrousser chemin. Puisqu'il n'avait aucun autre recours, il lui fallait se présenter au rendez-vous convenu. Il demeurerait toutefois bardé de méfiance, prêt à se défendre ou à battre en retraite à la moindre anicroche.

Il longea le mur aveugle de la manufacture des cotonnades. La route, habituellement encombrée de charrettes, de voitures et de piétons, menait quelques lieues plus loin aux carrières de Gigant. Autant le jour elle était animée, autant la nuit elle paraissait désolée, coupée du monde. Une tramée blême issue du néant et retournant au néant. Aucune étoile ne brillait dans le ciel. Les semelles de ses souliers crissaient sur les pavés disjoints et la terre mêlée de sable. Le vent hurlait dans les arbres rabougris et les genêts bordant les fossés.

Les premières gouttes tombèrent lorsqu'il atteignit enfin la Croix du Gâtineaux, un calvaire sinistre au croisement de deux chemins. Comme il l'avait pressenti, personne ne l'y attendait. Il décida de patienter malgré la pluie et un sentiment de solitude oppressant. Il avait marché d'un bon pas depuis la vieille ville, il était probablement en avance. Il agrippa machinalement le manche de son coutelas glissé dans la ceinture de son pantalon. Sa fébrilité se transforma rapidement en colère. Il avait vraiment fait preuve d'une sottise d'innocent en donnant un acompte de cent soixante-quinze francs à Noé. L'averse redoubla de violence et le contraignit à se réfugier sous les ramures des ormes champêtres dressés de chaque côté du calvaire. Des grêlons gros comme des œufs de pigeon déchiquetèrent les ramilles et les feuilles. Il apprécia pour une fois l'épais bonnet de laine que lui avait offert Qu'une-dent et qu'il avait soigneusement lavé avant de l'enfoncer sur sa tête. Des rafales de vent projetèrent des grains de glace sur son visage et son cou. Il se protégea de ses bras et se maudit encore une fois de sa naïveté. Puis, aussi soudainement qu'elle s'était déclenchée, la giboulée s'éloigna et les gouttes s'espacèrent sous les frondaisons. Il se résolut à retourner à Nantes, frigorifié, poussé par le besoin de se réchauffer. Il n'avait pas parcouru une distance de cinq perches qu'une voix le héra :

« Attends, pas toi partir. »

Crachées par la nuit, des silhouettes s'avancèrent dans sa direction. Il reconnut parmi elles Noé et deux de ses acolytes. Il ne connaissait pas les trois autres, de robustes gaillards vêtus de hardes.

Une forme sombre s'agita dans les bras de Noé.

« Apporter poule pour vaudoun, sang du sacrifice.

— J'croyais que vous viendriez plus, à c't'heure », marmonna Cornuau.

Noé pointa un index sur le ciel avant de déclarer, de sa voix basse et vibrante :

« Nous pluie retarder. Maintenant là pour sacrifice.

— T'es... t'es vraiment capable de me désenvoûter ? »

Le sourire du grand Noir découpa un pan de clarté sur sa face sombre.

« Chasser mauvais œil, oui, mauvais esprit. »

Les autres se tenaient légèrement à l'écart, attentifs, immobiles. Ils servaient de sbires à Noé de la même façon que les scélérats de Qu'une-dent servaient de troupes au club Saint-Vincent.

« Qu'est-ce qui me prouve que tu m'racontes pas des mente-ries ? »

Noé fronça les sourcils et plissa le nez.

« Pas menteur, moi, pas menteur ! Toi payer.

— Qu'est-ce que tu comptes faire de tout cet argent ?

— Bateau, retourner en Afrique. »

Cornuaud n'hésita pas longtemps. Avec son nouveau métier, il avait dorénavant la possibilité de se procurer autant d'argent et même plus que nécessaire. On lui avait offert, à l'Hôtel de la Monnaie, une cinquantaine de francs contre son assignat de cent francs, mais les sommes glanées pendant les expéditions avaient largement compensé la perte.

L'œil rond de la poule enfouie dans les bras de Noé brillait au milieu de ses plumes noires. Cornuaud sortit les pièces d'argent et les tendit. Le grand Noir prit le temps de les recompter malgré la mauvaise visibilité et les enfouit dans la poche de sa vieille redingote avec un petit rire de satisfaction. Le vent remuait les odeurs du marais et transperçait Cornuaud jusqu'aux os.

« Sacrifice, maintenant. »

Noé et ses acolytes se dirigèrent vers le calvaire, ouvrirent la petite porte de fer forgé et gravirent les quatre marches qui menaient au pied de la croix. Bien qu'il ne crût ni en Dieu ni aux diables, leur comportement offensa Cornuaud. Il lui semblait que ces nègres, ces païens à la peau et aux yeux de démon, piétinaient la religion de ses ancêtres et profanaient son âme, son temple intérieur. Son indignation s'accroissait lorsque Noé posa la poule sur le socle de la croix et que l'un de ses sbires lui remit un couteau à la large lame.

Ils lui firent signe d'approcher. Il s'exécuta malgré sa répugnance. Il lui fallait subir leurs rites barbares s'il voulait être délivré de l'envoûtement. Noé lui ordonna par gestes de retirer son bonnet, sa veste et sa chemise. Il n'émit aucune protestation, même s'il lui en cuisait de se dévêtir devant ces anciens captifs qu'un jour on avait jetés entièrement nus dans les cales ou les entreponts des navires. Il se sentait captif à son tour, marqué au fer rouge, soumis au pouvoir de l'enjamineuse comme les habitants des côtes d'Afrique à la tyrannie des maîtres blancs. Il comprenait maintenant pourquoi les esclaves

s'étaient révoltés à Saint-Domingue. Même sauvages et inférieurs, les nègres ne pouvaient accepter une existence bercée par les coups des fouets et les humiliations quotidiennes.

Le vent froid lui lécha le torse, il peina à maîtriser les tremblements de sa mâchoire et de ses membres. Un assistant de Noé le saisit par le bras et le poussa sur les marches. Au pied de la croix, il fut assailli par les terreurs surgies de sa petite enfance. Dieu allait manifester sa colère et leur envoyer la foudre s'ils persistaient à accomplir un rite païen au pied du calvaire. On disait dans le pays de Retz que de terribles châtements guettaient les mécréants qui offensaient Dieu, la Vierge Marie, le Seigneur Jésus-Christ et les saints.

On le conduisit devant le socle de la croix, près de la poule qui, maintenue par la main ferme de Noé, avait cessé de se débattre. De nouvelles trombes se déversèrent des nuages éventrés. Les gouttes cinglantes, froides, piquetèrent le dos et la poitrine de Cornuaud. Un réflexe le poussa à se réfugier sous les frondaisons des ormes, mais deux acolytes le saisirent par les épaules et l'empêchèrent de bouger. Le contact de leurs mains sur sa peau lui fit l'effet d'une brûlure vive. Il avait entendu le récit d'un rescapé d'une mutinerie à Saint-Domingue. Les révoltés avaient épargné un membre de l'équipage, un seul, afin qu'il relate aux Blancs quel sort funeste guettait les négriers tombés aux mains de leurs anciens captifs. Avant de l'abandonner sur un canot avec un tonnelet d'eau douce, ils l'avaient obligé à assister à la lente agonie du capitaine, des seconds, du chirurgien-major et des autres matelots.

Cornuaud se débattit mais n'insista pas quand il comprit qu'il ne pourrait pas échapper aux acolytes de Noé, nettement plus forts que lui.

« Cheveux toi, sang toi. »

Sans lâcher la poule, le sorcier tourna le couteau vers Cornuaud, lui pratiqua une entaille superficielle sur l'avant-bras, recueillit quelques gouttes de son sang dans une coupelle en étain. Puis il lui arracha une poignée de cheveux, les trempa dans le sang de la coupelle et les fourra dans un sachet de tissu. Il avait accompli cette succession de gestes d'une seule main, avec une adresse remarquable. Il posa le petit sac sur le socle, à deux pouces de la tête de la poule, et psalmodia une mélopée d'une voix lugubre. L'averse redoubla de violence. L'eau ployait les chapeaux et les bonnets des nègres. Ils ne bougeaient pas cependant, fascinés par la cérémonie, les yeux écarquillés, emplis de tristesse. Sans doute le rituel les ramenait-il dans la chaleur et la lumière de leur pays, eux que les circonstances avaient conduits dans une contrée hostile et maussade.

Noé leva le couteau en continuant de chanter. Une rafale ébouriffa les plumes de la poule. La lame s'abattit sèchement sur son cou. Sa

tête se détacha et glissa sur le granit lisse du socle de la croix. Noé saisit le corps encore palpitant, pivota sur lui-même et le leva vers Cornuaud, aussitôt arrosé par une fontaine de sang.

Horrifié, le paydret recula d'un pas, mais les deux cerbères le maintinrent énergiquement sur place et l'obligèrent à subir l'aspersion jusqu'à ce que le sang se tarisse. Il en reçut sur les cheveux, sur le visage, sur la poitrine. Les flocons chauds, duveteux, offraient un contraste exécrable avec les gouttes glaciales. Il demeura un moment tiraillé entre le chaud et le froid, écartelé entre deux mondes. La mélopée de Noé lui fouaillait les entrailles. Il lui sembla que les yeux ronds et sombres de l'enjomineuse essayaient de déchirer le plafond des nuages et la brume de son esprit. Il ressentit à nouveau la souffrance, l'indicible souffrance qui ne prenait naissance nulle part et se logeait dans les moindres recoins de son corps. Grelottant, il serra les dents pour rester campé sur ses jambes chancelantes. La poule brandie par Noé tournoyait au-dessus de sa tête comme un rapace sans tête. Le sorcier fredonna ses formules incantatoires pendant un bon moment avant de la reposer sur le socle maculé de sang. Cornuaud avait maintenant l'impression d'évoluer dans un rêve. Les gestes du grand nègre lui paraissaient absurdes, dénués de sens, de même que sa présence au pied de ce calvaire. Une tramée d'étoiles se déploya entre les nuages effilochés et se réfléchit dans les myriades de gouttelettes suspendues aux arbres.

« Fini, partir. »

Cornuaud reprit pied dans la réalité. Noé lui tendait le sachet de tissu qu'il avait refermé et attaché à une fine courroie de cuir.

« Grigri. Garder toujours sur toi. Toujours. Envoûtement terrible sur toi. Yeux femme vaudoun très puissants. Mort sur toi. Grigri protéger toi, garder sang de la poule deux jours et deux nuits, garder grigri toujours. Toujours. Si besoin nouveau fétiche, savoir où trouver Noé. Mais plus difficile, plus cher. »

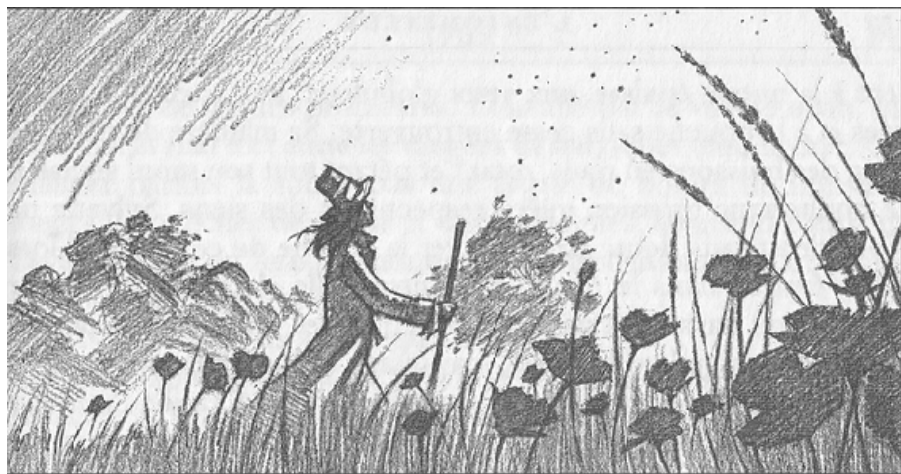
Il glissa l'amulette autour du cou de Cornuaud puis, à voix basse, ordonna à ses acolytes de prendre le chemin du retour. Ils s'éloignèrent avec une discrétion d'ombres. La clarté lunaire glissa au travers des nuages et se posa sur le socle de la croix. Le corps et la tête de la poule avaient disparu.

S'il n'avait eu sous les yeux les souillures déjà diluées par la pluie, Cornuaud aurait pu douter de la réalité de la cérémonie. Appliquant les consignes du sorcier, il se rhabilla sans essuyer le sang sur son torse, son visage et ses cheveux. Bien qu'épuisé, il se sentait léger, libre, presque euphorique. Il contempla le Christ de pierre et crut voir des larmes couler sur ses joues, sur sa barbe.

Des larmes de sang.

Il fila sans demander son reste.





CHAPITRE ONZE

Ainsi que l'avait prédit Bequette, Émile se servit sans gêne de son bras droit au bout de deux jours seulement. Il n'avait pas eu à justifier son absence devant Pierre-Marie et Jacques Guillebeau : les deux autres journaliers n'étaient rentrés que dans la nuit du dimanche au lundi.

La malle-poste avait déposé Émile à Sainte-Gemme avant la tombée de la nuit. Il lui avait fallu moins d'une heure pour rejoindre à pied L'Herbaudière. Geneviève Martineau avait envoyé sa dernière fille le chercher dans la maison des commis pour l'inviter à partager le repas du dimanche soir. Il avait constaté à l'occasion que Sylvette, l'aînée des fermiers, n'était pas insensible à son charme. Plutôt avenante malgré une robustesse toute masculine, elle avait le regard d'un oiseau pris au piège. Elle n'avait sans doute pas eu son mot à dire lorsque le fermier l'avait promise au fils de son frère ; son avenir, pourtant, ne l'enchantait guère. Émile avait aperçu à deux ou trois reprises le neveu de René et il avait compris pourquoi la perspective de leur union révoltait la jeune fille : Dominique, son futur, se présentait sous la forme d'un gars corpulent à la nuque épaisse, aux yeux globuleux, aux narines retroussées et à la bouche sans cesse entrouverte. Sa manière de pisser le long des buissons en riant, rotant et pétant tout son saoul signalait le bonhomme grossier, guère respectueux des siens. Sylvette ne s'imaginait sans doute pas partager la couche de ce rustre. Alors elle s'évadait dans le regard des autres, elle cherchait à prouver qu'elle était davantage qu'une fille de fermier vendue à son cousin pour une poignée d'hectares, davantage qu'une bête de somme.

Pierre-Marie avait changé d'attitude vis-à-vis d'Émile. Finies les

conversations à bâtons rompus devant la maison, finies les soirées partagées dans l'abandon magnifique de l'amitié. Le jeune maraîchin était entièrement passé sous la coupe de Jacques Guillebeau. Il ne se montrait pas désagréable, il gardait seulement ses distances et, quand il n'avait pas d'autre choix que de travailler avec Émile, il se contentait des paroles strictement nécessaires.

« Pourquoi t'as plus la même idée à mon propos ? »

Meurtri plus profondément qu'il ne voulait se l'avouer, Émile tenta ce matin-là de renouer le dialogue avec Pierre-Marie. L'aube était à peine levée, et le fermier leur avait ordonné de formoger les têts à goret avant le premier repas du jour.

« To sais bé », marmonna Pierre-Marie.

Le manque de sommeil chiffonnait le visage du jeune maraîchin. Il avait encore couru toute la nuit avec Jacques Guillebeau. Leurs expéditions nocturnes s'étaient multipliées les deux dernières semaines. Espérait-on, chez les comploteurs, une défaite imminente des armées révolutionnaires dans le Nord ? Préparait-on les grandes manœuvres pour restaurer l'autorité bafouée du roi et de l'église ? Les campagnes bruissaient de mille rumeurs. Des groupes d'hommes se présentaient quelquefois à L'Herbaudière, armés de leurs canardières ou de leurs fusils de chasse. Les uns portaient le Sacré-Cœur de Jésus sur le revers de leur veste, les autres arboraient l'écharpe ou la cocarde tricolore. Des deux côtés on venait s'assurer de la loyauté du fermier. René Martineau, pour l'instant dans le camp des indécis, se débarrassait des uns et des autres par de vagues promesses. Échauffé par le vin de noah, on discutait et riait fort entre les rangées de barriques dans la cave. On finissait parfois la soirée par une partie de boules de bois aux lueurs des mèches de résine et des chandelles, au grand plaisir de Peyot. Le fils du fermier montrait des dispositions remarquables pour les jeux d'adresse.

« Non, je sais pas », répliqua Émile.

Pierre-Marie poussa un goret de la pointe de son sabot pour ramasser le lisier avec sa fourche et le verser dans la brouette.

« T'aimes pas bérède la religion, t'aimes pas plus notre roi.

— On a le droit de penser à sa façon, non ?

— Avec des idées de même, i avons même plus le droit d'voir nos curés, même plus le droit d'aimer le bon Dieu à notre façon. O faut à c't'heure choisir son camp.

— Qu'est-ce qui presse ? »

Pierre-Marie secoua la tête d'un air buté.

« I peux rin dire. »

Émile s'aperçut alors que Sylvette, apparue à la porte du têt avec sa discrétion coutumière, les écoutait avec attention. Ses yeux bruns

volaient sans cesse d'un journalier à l'autre. Elle avait emprisonné sa chevelure rétive et châtain sous sa coiffe et mis en évidence la rondeur un tantinet rougeaude de son visage. Des taches de graisse et de sang maculaient le tablier blanc passé par-dessus sa robe de laine.

« T'aimes donc pas notre roi, Milo ? » finit-elle par demander d'une voix intimidée.

— Lui, sûrement pas ! s'exclama Pierre-Marie. Dame, l'est qu'un failli pataud !

— Je ne suis pas royaliste, ni pataud non plus, protesta Émile. J'essaie seulement de savoir ce qui est le mieux pour tout le monde. Je voudrais que mes drôles puissent grandir dans un pays juste.

— Tes drôles ? releva Sylvette, soudain écarlate. Te... te connais donc la femme qui les portera ? »

Oui, il la connaissait, mais la prudence lui commandait de taire son existence. La période de troubles risquait de se prolonger et, tant que le calme ne serait pas revenu, il valait mieux ne pas révéler ses secrets.

Les deux heures passées en compagnie de Perrette entre Les Lues et Bourbon-Vendée s'étaient écoulées comme un enchantement. Délaissant les chemins creux et sombres, ils avaient coupé à travers les champs couverts de genêts, d'ajoncs, de clochettes et de bonnets d'évêque. Ils n'avaient pratiquement pas parlé, ils s'étaient échangé des regards furtifs, des sourires étonnés et craintifs. Ils s'étaient arrêtés au pied d'une cascade dévalant une muraille de granit et désaltérés à l'eau fraîche et pure d'un bassin naturel.

Perrette avait tenté de lui révéler le nom de la cascade. Elle avait buté sur les mots, il l'avait encouragée à poursuivre, ils avaient ri aux éclats, elle avait fini par prononcer distinctement les mots : « Traîne de la Fée. » Il l'avait récompensée d'un baiser sur la joue. Il avait aussitôt regretté son geste, craignant de l'avoir effarouchée, mais, une lieue plus loin, elle lui avait saisi la main et ne l'avait pas lâchée jusqu'aux premières maisons de Bourbon-Vendée. Ils avaient gagné le relais où était stationnée la malle-poste, une vieille voiture aux peintures écaillées et dont les quatre chevaux de l'attelage avaient tout l'air de rosses avec leurs membres cagneux et leurs robes ternes.

Perrette s'était approchée de lui, s'était haussée sur la pointe des pieds et, avec une audace dont il ne l'aurait pas crue capable, elle l'avait embrassé. Ils étaient restés enlacés jusqu'à ce que le cocher annonce le départ imminent de la malle-poste. Il avait eu l'impression de tenir la Création tout entière dans ses mains puis, en se séparant d'elle, d'être chassé du jardin d'Éden.

« Tu veux bien que je revienne te voir ? »

Elle avait acquiescé avec une telle énergie que sa coiffe détachée avait glissé et libéré sa longue chevelure brune. Il avait lu de l'espoir

et de la frayeur dans ses yeux myosotis. À nouveau soufflé par sa beauté, il s'était promis de ne jamais la décevoir.

« Je reviendrai dès que je le pourrai, avait-il murmuré, harcelé déjà par les regrets. À la fin de la saison, je parlerai à Bequette : si elle ne veut pas te laisser partir avec moi à La Réorthie, je viendrai m'installer à côté de chez vous. »

Trop émue pour prononcer le moindre mot, elle lui avait enfoncé ses ongles dans l'avant-bras. La voiture étant comble, il s'était installé sur le siège du cocher. Perrette n'avait pas bougé jusqu'à ce que la malle-poste s'engage sur la route des Quatre-Chemins.

Il mesurait à présent l'extrême fragilité du bonheur. Oui, il avait trouvé la femme avec laquelle il espérait fonder une famille, mais il pressentait qu'une multitude d'ombres se glissaient entre elle et lui, et il se demandait encore pourquoi il n'avait pas sauté du siège de la malle-poste et couru vers elle.

« Je compte bien me marier un jour, répondit-il.

— Moi, j'y comptais point, mais, dame, à c't'heure, i ai plus guère le choix ! »

Les yeux de Sylvette larmoyèrent. Elle baissa la tête. Émile crut qu'elle allait s'effondrer en pleurs sur le sol. Des traînées rose pâle dans le ciel matinal annonçaient un jour ensoleillé. Les porcs folâtraient dans les courettes de leurs têtes, profitant de la fraîcheur matinale avant les grosses chaleurs. Les plus gras d'entre eux avaient fini, quelques jours après les fêtes de Pâques, sous la masse et le couteau de Firmineau, le boucher.

« C'est justement pour ça qu'il faut un monde plus juste. Pour que les filles ne se marient pas si elles n'en ont pas envie.

— Te crés peut-être que les patauds laisseront les feilles se marier à leur guise ? ricana Pierre-Marie.

— On le saura jamais si on n'essaie pas. »

Émile avait beau tourner et retourner la question dans sa tête, il ne comprenait pas comment, ayant perdu connaissance dans le bois Battiau, il s'était retrouvé quelques heures plus tard aux alentours des Lucs-sur-Boulogne. Même avec un attelage, comme il avait pu le constater avec la malle-poste, il était quasiment impossible de parcourir une douzaine de lieues en un temps aussi court. L'hiver et les pluies printanières avaient abandonné les routes principales dans un état déplorable, les chemins secondaires n'étaient plus qu'à peine praticables. En pleine nuit, les roues se seraient enfoncées dans la boue jusqu'aux moyeux, les chevaux enlisés jusqu'au poitrail. Son aventure tenait du miracle, il lui fallait l'admettre, même s'il ne croyait guère aux interventions divines dans les affaires humaines.

L'espace et le temps s'étaient ployés pour favoriser sa rencontre avec Perrette.

Il disposait désormais de toutes ses soirées. Après le repas, il effectuait les diverses tâches qui lui revenaient, nettoyage des outils, réfection des clôtures, préparation des attelages pour le lendemain, puis il rentrait à la maison des commis, s'aspergeait d'eau fraîche au grand timbre, s'asseyait sur le banc de pierre, s'adossait au mur et fermait les yeux. Armés de leurs fusils, les deux autres s'éloignaient sur le chemin bordé de haies et ne rentraient qu'au milieu de la nuit, parfois même à l'aube.

Les premières pensées d'Émile allaient toujours à Perrette. Parfois il ne se remémorait plus son visage, ou il le confondait avec ceux de Sylvette et de ses sœurs. Affolé, il tournait autour d'elle comme une mouche obstinée jusqu'à ce qu'il parvienne à reconstituer ses traits. L'effet était celui d'un rêve qui se dérobe au réveil. Il se demandait pourquoi il l'égarait ainsi dans son labyrinthe intime, pourquoi sa mémoire était sujette à de telles défaillances. Les visages du père Rambaud et de Margot, la servante morte une semaine après le vieux curé de La Réorthie, s'effaçaient également, comme si les gens qu'il aimait étaient condamnés à se détacher de lui. Il demeurait le plus longtemps possible en compagnie de Perrette, déterminé à la graver définitivement dans son esprit, puis le courant de ses pensées le happait et le ramenait inlassablement à cette nuit dans le bois Battiau, à l'assemblée clandestine, à sa fuite. Impossible de percer le voile de brume qui s'était levé après sa chute et déchiré à son réveil dans la maison de Bequette. Impossible de saisir les souvenirs frétilant comme des alevins sous la surface d'une eau trouble. Il en gardait la vague sensation d'avoir été porté un long moment au ras du sol par des êtres vivants.

« J'te dérange pas ? »

La voix de Sylvette le fit sursauter. Elle se dandinait gauchement quelques pas devant lui. Elle avait troqué sa robe grise pour une tenue pimpante en partie dissimulée par une mante noire. Ses cheveux dénoués et encore humides se déversaient en ruisseaux ambrés sur ses épaules et sa poitrine. Elle s'était lavée et apprêtée avant de lui rendre visite, comme pour se rendre à la messe. On n'était pourtant que mercredi.

« Te dormais pas, au moins ? »

Il secoua la tête. Elle vint s'asseoir à ses côtés sur le banc. Elle répandait une odeur de savon végétal mêlée de senteurs fleuries.

« I veux pas me marier avec Minique. »

De grosses larmes roulèrent sur les joues rondes de Sylvette. Émile eut besoin de quelques instants pour associer Minique et Dominique, le neveu de René.

« Eh bien, refuse !

— Refuser, j'peux point. Mon père et mon oncle ont tout arrangé.

— Ce ne sont pas ton père et ton oncle qui passeront leurs nuits avec le gars Dominique. »

Secouée par les sanglots, elle fut incapable de prononcer le moindre mot. Émile ressentit de la compassion pour elle, emmurée vivante par les intérêts et les principes.

« Mon père... mon père... »

Elle se pencha vers l'avant et enfouit son visage dans ses mains.

« Le... le... avec moi... avec mes sœurs... »

Émile comprit ce qu'elle tentait de lui dire et en fut à la fois surpris et indigné. Il se souvint que les parents Martineau, leur fils et leurs filles couchaient tous dans la même chambre, la pièce la plus vaste de la maison principale. Ils dormaient dans des lits fermés par des rideaux et plus ou moins distants de la cheminée de granit.

« Il... a fait ça avec toutes ses filles ? »

La face toujours blottie dans ses mains et ses cheveux, Sylvette acquiesça d'un hochement de tête.

« Qui voudrait à c't'heure d'une feille déshonorée par son père ?

— Un homme à qui tu serais pas obligée de tout raconter, peut-être...

— L's'rait drôlement idiot, celui qui s'en rendrait pas compte !

— Idiot ou ignorant. Beaucoup d'hommes ne connaissent pas grand-chose à l'intimité des femmes.

— I s'rais peut-être pas capable de lui donner d'enfant. I... i suis allée voir deux fois la faiseuse d'anges. À cause de mon père. Alle m'a dit la deuxième fois que, comme i venais un peu tard, i risquais de d'venir à jamais sèche. »

Les mots de Sylvette s'égaillaient dans l'obscurité comme des oiseaux aux ailes brisées. Le ciel étoilé, pourtant, tendait un voile de sérénité sur la terre immobile.

« Ta mère est au courant ?

— Alle en parle jamais. Alle peut pas ne pas savoir, pourtant. Mon père est plus venu dans mon lit à ma seizième année. I ai entendu mes sœurs gémir plusieurs nuits par semaine pendant quatre ans.

— La petite n'a que douze ans...

— Tcho gros goret l'a... »

Secouée par une nouvelle crise de larmes, Sylvette sortit un mouchoir de Cholet avec lequel elle s'essuya les yeux et les joues.

« Alle avait neuf ans quand l'a commencé avec elle.

— Je ne croyais pas Martineau capable de ce genre de chose.

— Le boit tous les soirs. L'alcool en fait un monstre. Et puis o l'est pas forcément ceux qui crient le plus fort qui font les pires saletés.

— Pourquoi tu me racontes tout ça à moi ? »

Le regard que lui lança Sylvette le bouleversa.

« I t'ai entendu plusieurs fois parler avec Pierre-Marie.

— C'était donc toi qui étais cachée dans les buissons ? »

Elle répondit d'un sourire embarrassé, se rendit près du grand timbre de pierre afin de se passer un peu d'eau froide sur les joues. Lorsqu'elle revint s'asseoir sur le banc, elle avait recouvré en partie son aspect rond et calme. Elle avait sans doute appris, au long de ses interminables nuits, à masquer rapidement son désespoir et à présenter d'elle une surface lisse impénétrable.

« I voulais juste... » Sa lèvre inférieure blanchit sous la pression de ses dents. « I ai pensé, en écoutant ce que te disais, qu'i pouvais m'confier à toi. Que tu méjugerais pas.

— C'est pas toi qui dois être jugée.

— Une fille est toujours fautive chez nous autres, t'o sais bé... »

Depuis l'histoire d'Eve et du serpent, disait le père Rambaud, les hommes n'ont pas trouvé d'autre moyen, pour conjurer leur terreur des femmes, que de rejeter sur elles toutes les fautes de l'humanité.

« Si j'restais ici, i connaîtrais pas d'autre homme que Minique, ajouta Sylvette. I garderiant tôt tchu en famille, te comprends ?

— Et tes sœurs ?

— Oh, elles, elles finiront vieilles filles ou bonnes sœurs... La p'tite parle déjà d'entrer au couvent pis de s'occuper de bonnes œuvres en Afrique ou dans d'autres pays lointains.

— Il me semble que Pierre-Marie a le béguin pour Thérèse.

— I o sais, mais, si l'a pas de biens, mon père la lui donnera pas. Une seule chose l'intéresse, dame : agrandir ses terres, devenir un gros propriétaire, quelqu'un d'important. Le vendra Thérèse au plus offrant. Comme n'importe laquelle de ses bêtes.

— Tu as dit : si je restais ici. Tu envisages donc de partir ? »

Sylvette marqua un temps de silence avant de répondre, les yeux baissés sur ses sabots teints en noir.

« Si... si te m'avais regardée, i serais peut-être restée, i aurais peut-être trouvé le courage de m'opposer à mon père.

— Je n'ai pas voulu le dire devant Pierre-Marie, mais mon cœur est déjà gagé. Je suis désolé. »

Elle le fixa avec une intensité douloureuse et lui posa la main sur l'avant-bras, à l'endroit même où Perrette avait planté ses ongles.

« I m'en doutais. Alle a bien de la chance. I pars pour Nantes

tchette nuit même. »

Il s'en voulut de ne pas lui témoigner davantage de sympathie, mais il se contenta de hocher la tête.

« Tu as de l'argent ? »

— I ai découvert l'endroit où mon père rangeait ses économies.

I lui en ai pris un tiers. Le reste, i l'ai caché à l'intention de mes sœurs. I m'arrangerai pour leur dire où quand elles seront en âge de partir.

— Tu vas les laisser seules face à Martineau ? »

Sylvette se leva et défroissa avec soin sa robe et sa mante dont elle remonta le capuchon sur sa tête.

« Alles sont plus seules à c't'heure. »

Émile marqua sa réprobation d'un haussement de sourcils : en lui dévoilant ses secrets, elle se défaussait de ses responsabilités et le plaçait dans une position délicate. Il se demandait déjà comment il pourrait intervenir dans les affaires intimes de la famille Martineau sans perdre sa place ni, surtout, sans aggraver le malheur des deux dernières filles et de leur mère.

« Fais bien attention à toi, Sylvette. Les routes et la ville sont dangereuses pour les filles seules.

— N'aie point d'inquiétude, i ai pris totes mes précautions. Adieu, Milo. »

Elle lui déposa un baiser furtif sur la joue et s'engagea avec vivacité dans le chemin emprunté quelques instants plus tôt par les deux valets.

Il se coucha peu de temps après le départ de Sylvette, mais, tracassé par les révélations de la fille aînée des Martineau, agacé par les souvenirs qui rôdaient à la surface de son esprit sans jamais se dévoiler, il décida de se rendre dans le bois Battiau. Peut-être dénicherait-il sur place des indices qui le remettraient sur la voie, qui aideraient la brume à se dissiper. Si l'assemblée clandestine s'y tenait, il serait averti par les lueurs des feux de camp et rebrousseait chemin. Le chevalier de Béjarre, les réfractaires et les paysans étaient maintenant entrés en guerre, et ils élimineraient sans pitié les rôdeurs, immédiatement élevés au rang d'espions. Émile n'avait plus le droit de se montrer imprudent : Perrette avait besoin de lui pour franchir les fracas et les tempêtes à venir, c'était la supplique muette qu'elle lui avait adressée lorsque la malle-poste avait quitté le relais de Bourbon-Vendée.

Il enfila ses bottes, sa redingote et, muni de son nouveau bâton, se mit en chemin. Il marcha d'un pas alerte jusqu'au calvaire de Saint-Antoine, foulant le tapis d'herbes entre les ornières creusées par les roues des charrois. La pluie d'étoiles arrosait de lumière argentée les

buissons, les champs, les vagues ondulantes de froment et de seigle piquetées des corolles sombres des coquelicots. Les moissons n'avaient pas été fameuses les années précédentes, mais les mauvaises récoltes n'étaient pas les seules responsables de la disette qui menaçait le pays. Paysans et meuniers s'accordaient pour conserver les grains dans leurs greniers. Ils tiraient profit d'un double mouvement, flambée des prix, écarts de plus en plus importants entre la valeur nominale et la valeur réelle des assignats, pour acquérir de nouvelles terres. Martineau ne dérogeait pas à la règle. Ses greniers regorgeaient de grain alors que, dans les grandes villes comme Nantes et La Rochelle, la hausse continue du prix du pain provoquait émeutes et pillages. Il existait nécessairement une complicité entre le chevalier de Béjarre et son fermier : la spéculation servait les intérêts des opposants à la révolution en leur permettant tout à la fois de s'enrichir et d'affaiblir le nouveau régime.

Émile s'arrêta au Pas de Gargantua pour boire une rasade d'eau au goulot de sa gourde. La clarté diffuse des étoiles inondait la petite grotte où se dressait la statue de saint Antoine. Il lui sembla entrevoir des mouvements entre les rochers amoncelés au pied de la croix. Il n'y avait pas un souffle de vent, et pourtant les orties, les herbes folles avaient bougé, des frottements s'étaient élevés dans le silence. Voulant en avoir le cœur net, il escalada le calvaire et, de la pointe de son bâton, écarta les épines des buissons, les branches des arbustes, les plantes. Il ne distingua rien d'autre que la surface grenue de la roche. Sa présence avait sans doute dérangé un serpent, un rat ou un renard. Il prit un peu de temps pour observer la grande croix de granit à laquelle il n'avait jusqu'alors prêté qu'une attention distraite. Nue, émouvante dans sa simplicité évangélique, érodée par la pluie, le gel, le soleil et le vent, elle se dressait là depuis les temps reculés du christianisme. Il comprit pourquoi les hommes de ce pays s'apprêtaient à se battre : les patauds avaient profané un symbole millénaire et protecteur enraciné dans leur terre intime. Le roi, l'ancien régime, la nouvelle répartition des terres et des richesses n'étaient que des prétextes. Ni inspireurs ni meneurs de la révolte, les seigneurs et les agents étrangers se contentaient de remuer le couteau dans les plaies profondes des paysans à l'âme simple et pieuse.

Il ne mit que peu de temps pour gagner le bois Battiau. Seuls les friselis des frondaisons et les ululements des chouettes brisaient la paix nocturne. Il ne perçut aucune voix, aucune lumière ni aucun autre signe de présence humaine. Il se faufila à travers troncs, fougères et buissons jusqu'à la clairière où s'étaient tenues l'assemblée et la messe clandestines. Chacun de ses pas soulevait des gerbes de cendre abandonnée par les feux. Il explora rapidement l'espace

dégagé, ne remarqua aucun élément notable, tenta de retrouver l'endroit où il était tombé. Il lui fallut un bon bout de temps pour déboucher dans un chemin en tous points identique à celui de ses souvenirs. Il le suivit sur une distance d'environ une demi-lieue, fouilla avec soin les bas-côtés, chercha les racines ou les rochers sur lesquels il avait buté. La lumière nocturne se désagrégeait sur les frondaisons, les ténèbres se déployaient, impénétrables, entre les fougères et les arbustes du couvert.

Émile se retourna à plusieurs reprises, persuadé qu'on avait bougé dans son dos. Il se sentait environné de présences. La nuit paraissait emplie de regards attentifs. Une forme mince, claire et droite gisait au pied d'un chêne. Il reconnut la branche de châtaignier qu'il avait perdue dans sa chute, ornée d'encoches, de cercles et de figures géométriques. Il avait chu dans les parages, mais, par chance, ses poursuivants n'avaient pas découvert son bâton. Il se rappela l'adolescent teigneux qui l'avait surpris dans l'arbre et contraint à se battre. Le drôle n'avait pas survécu à sa mauvaise chute : Émile avait eu l'imprudence de lui révéler qu'il était commis chez Martineau et, si l'information avait été transmise, nul doute que les conjurés, Guillebeau et Pierre-Marie en tête, lui auraient déjà réglé son compte. Il aurait dû en être soulagé, il en éprouva des remords.

Des brindilles et des feuilles craquèrent derrière lui.

Il se retourna et, cette fois, il les vit.





CHAPITRE DOUZE

La rumeur circulait, au club, que les officiers de la garde nationale étaient en train de former un bataillon de hussards avec les rôdeurs nègres. On ne savait pas encore qui avait conçu ce projet, la municipalité, le département, les négociants, la garde nationale ou les influentes loges maçonniques favorables à la monarchie constitutionnelle.

Goullin, le créole à la face grêlée, Chaux, le marchand failli, et les autres meneurs de Saint-Vincent avaient dépêché leurs espions dans les diverses assemblées afin d'en apprendre davantage : leurs adversaires avaient sans doute l'intention d'opposer cette nouvelle et redoutable phalange à la milice de Qu'une-dent.

Un représentant envoyé par le Club des jacobins, un certain Lalouet, un sectionnaire du Pont-Neuf, leur avait recommandé prudence et patience :

« Le pouvoir tombera comme un fruit mûr aux mains des comités révolutionnaires. La garde nationale et l'armée passeront entièrement sous notre contrôle, y compris ce bataillon de hussards nègres.

— Et le roi ? Et la reine ? » avait hurlé une femme.

Un sourire lugubre avait allongé la face émaciée du sieur Lalouet.

« Leur sort sera scellé dans quelques semaines. De même que le sort de tous les monarchistes. Les premiers essais de la machine à couper les têtes ont été très concluants.

— Que fait Robespierre ? avait demandé un homme.

— Il travaille jour et nuit. Il s'avancera bientôt dans la lumière. »

Cornuau entendait de plus en plus souvent parler de Robespierre,

l'une des têtes pensantes des jacobins. Chaque jour, on lisait dans les gazettes des odes à sa gloire ou des pamphlets d'une violence inouïe. Il avait eu la sagesse, ou l'habileté, de se retirer des affaires publiques au début de la Législative, un repli qui lui avait permis de garder les mains libres pour consolider ses réseaux et préparer son retour dans les meilleures conditions. Un véritable culte s'établissait sur son nom, et, comme les autres membres du club Saint-Vincent, Cornuau brûlait d'envie de rencontrer l'homme qui incarnait l'intégrité, la pureté et la fraternité.

« Ces jean-foutre de négociants et de municipaux s'associent à la calotte pour ressusciter la monarchie ! avait protesté Richard, un responsable de la compagnie de Marat. Il faut les saigner sans plus attendre ! Il faut les écrabouiller comme des rats !

— Nous n'en avons pas encore le pouvoir.

— Qu'attendons-nous pour le prendre, foutre ?

— Patience. L'Assemblée a reçu à la fin du mois de mars une députation de votre ville. Vos négociants s'inquiètent pour leurs affaires. Ils réclament la liberté totale du commerce. La Société des amis des Noirs, à Paris, œuvre avec ardeur pour l'abolition de l'esclavage. Les intérêts des uns sapent les intérêts des autres.

— Qu'en pense Robespierre ? »

Les yeux clos, Lalouet s'était abîmé dans un long silence, comme s'il tenait une conversation avec un invisible interlocuteur. Il avait l'allure d'un épouvantail à moineaux avec sa barbe de plusieurs jours, ses cheveux hirsutes, ses yeux fiévreux et ses vêtements poussiéreux. Après avoir délivré son message à ses frères du pays nantais, il sauterait à l'aube dans une turgotine à destination de Paris.

« Il ne souhaite pas prendre parti pour l'instant, mais d'abord abattre les responsables de la Société des amis des Noirs. Ce sont les mêmes qui ont déclaré la guerre à l'Autriche. Les mêmes qui vident la patrie de ses forces vives. Les mêmes qui ramènent la nation dans l'infâme giron des monarchistes. Il veille, là-haut, pour que la révolution, notre révolution, ne soit pas confisquée par les ennemis du peuple. »

Des clameurs avaient ponctué le discours de Lalouet et embrasé Cornuau comme de la paille sèche. Sa rage, cette rage profonde qui l'avait accompagné depuis sa tendre enfance, cette rage qu'il avait mise au service des princes de la Fosse, qui l'avait poussé à violer les captives et la négrité dans l'entrepont de l'*Indomptable*, cette rage avait un sens désormais.

Cela faisait plus d'une semaine que Noé l'avait désenvoûté à la Croix du Gâtineaux et qu'il n'avait plus ressenti de crise. Les yeux ronds et noirs flottaient de temps à autre quelques pouces au-dessus

de sa tête, mais ils avaient perdu sur lui tout pouvoir. Régulièrement il plongeait la main dans l'échancrure de sa chemise pour s'assurer de la présence de l'amulette. Trois cent cinquante francs, finalement, n'était pas un prix exorbitant pour une telle délivrance. Il lui fallait seulement veiller à ne pas perdre le précieux grigri. Il gardait donc sa chemise quand il recevait, au premier étage de la maison du charpentier-marinier, Marthe, la femme... du charpentier-marinier ! Comme le mari travaillait du matin au soir sur les chantiers du quai de la Fosse, comme les drôles partaient jouer avec les autres enfants du quartier, elle entrait dans sa chambre aux alentours de dix heures, y demeurait jusqu'à ce que l'horloge de la tour de la Monnaie sonne les douze coups du midi, redescendait ensuite préparer le dîner. Âgée d'une trentaine d'années, la figure aimable et auréolée de cheveux châtain clair, le corps déjà usé par les grossesses et les corvées, elle déclarait vivre une nouvelle jeunesse dans les bras de Cornuaud. Son époux la négligeait depuis le commencement de la révolution, s'intéressant davantage à la politique qu'à la bagatelle. Il espérait sans doute sortir de sa condition de « bras nu » à la faveur des grands bouleversements, se vêtir d'un pan de ce prestige social auquel il aspirait de tout son être.

De son côté, Cornuaud appréciait la peau soyeuse, l'odeur piquante et les caresses de Marthe. Il acceptait ses bavardages irritants pour prix des quelques moments de plaisir et de tendresse qu'elle lui prodiguait. Elle lui demandait sans cesse pourquoi il refusait de retirer sa chemise tandis qu'elle-même se glissait nue dans ses draps. Il prétextait qu'il avait attrapé une horrible maladie de peau en Afrique et qu'elle risquait d'en être infectée si elle se frottait à ses plaies purulentes. Loin de la décourager, ses réponses ne faisaient qu'attiser sa curiosité. Elle revenait à la charge, l'assurant que la vue de ses lésions ne susciterait en elle aucune répugnance.

Il préférait pour l'instant garder secrète la présence de son amulette. Si les membres du club apprenaient qu'il avait eu recours à la sorcellerie nègre, ils l'accuseraient de propager la superstition, l'obscurantisme, ils l'excluraient de leur cercle, pire, ils le désigneraient à la vindicte des exécuteurs en haillons qui proliféraient dans les rues de Nantes. Aussi repoussait-il Marthe avec fermeté lorsqu'elle se montrait un peu trop insistante. Il allait après le repas du midi prendre un bain à l'établissement le plus proche, puis, lavé et rasé de frais, il rejoignait les autres miliciens à Saint-Vincent – s'étant imprudemment déclaré jacobin, le gérant des bains s'était condamné à ne pas réclamer d'argent aux membres du club. Là, ils nettoyaient leurs fusils et préparaient les munitions en attendant les consignes.

Les émeutes provoquées par les agitateurs de la compagnie de Marat suffisaient à maintenir un climat de terreur dans la ville. Les

oreilles et les yeux étaient tournés vers Paris d'où parvenaient les rumeurs les plus folles : les sans-culottes s'apprêtaient à prendre d'assaut le palais des Tuileries ; La Fayette préparait un coup de force contre la Législative ; les armées de la nation seraient enfoncées dans quelques jours, le passage s'ouvrirait pour les troupes du parent de l'Autrichienne ; l'aristocratie, les banquiers et les parlements de l'ancien régime avaient conclu un pacte pour affamer le peuple ; le grain manquait, les Français n'auraient bientôt plus les moyens d'acheter du pain...

Les premières chaleurs de ce mois de juin tournaient les têtes. Les Nantais s'agitaient comme des abeilles surexcitées, les ouvriers abandonnaient leurs chantiers pour courir aux nouvelles, les commerçants délaissaient leurs boutiques, les citadines, les phaétons, les carrosses et les berlines se pressaient dans le plus grand désordre sur la place du Bouffay et le long des quais, des rixes éclataient entre extrémistes des partis opposés, les interventions maladroites des gardes nationaux jetaient de l'huile sur le feu, on échangeait des insultes, des coups de poing, de sabre, de pique, on déchargeait parfois les fusils ou les pistolets.

Saint-Vincent appliquait scrupuleusement les consignes transmises par les jacobins. Les amis de la révolution demeuraient pour l'instant dans l'ombre, laissant à d'autres, les agitateurs, les agents, les espions, les factions, les spéculateurs, le soin de semer le désordre.

« Nous devons apparaître comme l'ultime recours, avait affirmé Lalouet. Le refuge des déçus de tous bords. En nous jetant dans la guerre, en prévoyant de nouvelles émissions d'assignats, les feuillants et les brissotins précipitent la faillite de la nation. La banqueroute nous est profitable parce qu'elle inquiète la grande masse des indécis et des impartiaux. Ceux-là seront tant effrayés qu'ils accepteront sans réserve notre arbitrage. »

La situation imposait donc aux plus enragés de paraître les plus modérés. Le paradoxe arrangeait Cornuaud, qui, s'il ne s'enrichissait plus grâce aux visites domiciliaires, pouvait passer davantage de temps avec Marthe. De l'étage qu'il occupait rue de la Blétrie, il voyait d'un côté l'Erdre et de l'autre la Loire par-dessus le pan de rempart épargné par les démolisseurs. Le trafic des bateaux avait fortement diminué ces derniers temps. Les galiotes chargées de grains se faisaient de plus en plus rares, de même que les navires marchands le long des quais de l'île Feydeau.

Marthe entra dans la chambre. Accoudé à la fenêtre, Cornuaud observait la progression chaotique d'un galion qui, tirant de larges bords, se dirigeait avec une lenteur fascinante vers l'estuaire. Il venait tout juste de se lever. Il s'était couché tard à l'issue d'une assemblée houleuse. Des marats avaient contesté avec virulence les ordres

donnés par les clubs parisiens. Eux appelaient à la prise de pouvoir immédiate par le sang, par le fer et par le feu. Déjà ivres, ils avaient réclamé un vote et, afin de calmer les esprits, le comité le leur avait accordé. Bien que minoritaires, ils avaient continué à brailler et à proférer des insultes. Sur un signe de Goullin, Qu'une-dent avait ordonné à ses miliciens de les foutre dehors. Cornuaud avait participé à l'échauffourée et pris un coup au bas-ventre. Il s'était vengé de son adversaire en lui écrasant son poing dans la figure, lui fracturant le nez et lui brisant les dents de devant. Il gardait de la mêlée des vibrations douloureuses dans le bas-ventre et l'avant-bras droit. Les marats, armés de leurs piques et de leurs sabres, étaient revenus à la charge au milieu de la nuit. On les avait cette fois menacés avec les fusils, en principe réservés aux batailles contre les ennemis de la révolution. Par chance, les miliciens n'avaient pas été placés dans l'obligation d'ouvrir le feu.

« Paraît qu'on t'appelle Belzébut au club ? » gloussa Marthe.

Il embrassa du regard le large ruban de la Loire teint de bleu pâle par le ciel matinal. Au-delà de l'île Feydeau se découpaient les étendues sablonneuses et herbeuses des îles de la Madeleine et de Mauves, en partie escamotées par les songes brumeux du réveil.

« Alors c'est vrai ? »

Marthe se dévêtit. La blancheur et les courbes de son corps éveillèrent le désir de Cornuaud. Elle se demandait ces temps-ci si elle n'était pas grosse : ses seins avaient recouvré cette rondeur, cette fermeté, qu'ils n'avaient plus connues depuis l'allaitement de son troisième fils.

« C'est à cause de mon nom. Le Diable, on le surnomme aussi Cornu, tu comprends ? »

— J'couche avec toi et j'connais même pas ton prénom...

— Aucune importance. Appelle-moi Belzébut. »

Elle s'approcha de lui avec un sourire lubrique.

« Belzébut, ça me plaît ! Le Diable a une belle queue, non ? »

Elle le saisit par le bras et le poussa en riant vers le lit. Ils s'affaissèrent, tous les deux enchevêtrés, sur l'édredon de plumes dont il n'avait pas voulu se séparer malgré la chaleur. Elle l'embrassa avec sa fougue coutumière et, en même temps, glissa les mains sous sa chemise. Il lui bloqua les bras avant qu'elle n'ait eu le temps de toucher le grigri, puis il la repoussa avec rudesse.

« J't'ai dit de pas fouiller là-dessous, bon d'la ! Si t'es pas capable de mettre un mouchoir sur ta curiosité, vaut mieux qu'on cesse de se voir. »

Les larmes aux yeux, elle frotta son poignet meurtri par la poigne de son amour.

« J'voulais... j'voulais juste partager tes secrets.

— Sois pas idiote. Un secret partagé n'est plus un secret.

— Ça resterait notre secret.

— T'as pas répondu à ma question : est-ce que tu peux, oui ou non, mettre un... »

La fin de sa phrase se perdit dans un fracas de porte ouverte à la volée. Marthe poussa un cri, tira le drap sur son corps, se leva. Cornuaud n'eut pas le temps de se saisir de ses armes : un fusil braqué sur sa tête lui interdisait tout mouvement. Il lui fallut quelques instants pour se remettre de son saisissement et reconnaître l'homme qui le couchait en joue.

Théodore, le mari de Marthe, bonnet phrygien en travers du crâne, yeux bleus exorbités, lèvres tordues de colère.

« J'réchauffais deux serpents dans mon sein, gronda le charpentier-marinier. Deux serpents que j'dois à c't'heure écraser à coups de talon !

— Théo, ne va pas croire que...

— Tais-toi, femme ! T'es pire que lui. Lui, au moins, il a pas d'enfant. »

Cornuaud se tendit sur le lit. De son amulette se dégagèrent des ondes douloureuses qui lui irradièrent la poitrine. Les deux yeux noirs et ronds de l'enjomineuse se substituèrent au trou sombre du canon du fusil, juste sous la ligne étincelante de la baïonnette. Livide, chancelante, Marthe lâcha le drap, se voila la poitrine et le bas-ventre de ses mains, recula vers le mur du fond.

Théodore éprouvait les pires difficultés à maîtriser les tremblements de ses bras. Le trouble du charpentier-marinier permit à Cornuaud de recouvrer son calme. Sans perdre le fusil du regard, il approcha lentement la main de son coutelas posé sur la table de chevet. Les vibrations émises par l'amulette généraient un froid intense insupportable. S'il ne soulageait pas l'extrême tension qui s'était emparée de lui, son sang allait geler dans ses veines.

« Je te demande pardon, Théo, balbutia Marthe. Pense aux enfants, je t'en supplie.

— Fallait y penser avant ! rugit le charpentier.

— Tue-moi si tu veux, mais pas lui. C'est moi qui m'suis rendue la première dans sa chambre.

— Sois donc pas si pressée, femme. Ton tour viendra après. J'me doutais depuis un moment qu'il se passait quelque chose entre vous deux. Maintenant que je sais, j'fais ce qu'il convient de faire.

— Si tu nous tues, tu seras condamné à mort. Tu ne veux tout de même pas priver tes enfants en même temps de leur père et de leur mère. »

Théodore tremblait de plus en plus. Des larmes de rage roulaient sur ses joues ombrées d'une barbe de trois ou quatre jours.

Des taches de sueur et de graisse souillaient son pantalon rayé et sa chemise aux manches retroussées. Bien que très actif à Saint-Vincent, il avait refusé de consacrer tout son temps au club. On ne le suspectait pas pour autant de modérantisme : il penchait toujours du côté des extrémistes, soutenait les propositions des durs de la compagnie de Marat, appelait régulièrement le peuple à l'émeute et au pillage. Cependant, Marthe disait de lui que ses vociférations dissimulaient une aspiration profonde au retour de l'ordre ancien, voire une tendresse indéfectible pour la famille royale – principalement pour le dauphin. Sinon il aurait quitté sans regret son travail, onze ou douze heures par jour sur les chantiers navals pour un salaire de misère, il aurait fait de la révolution son métier, comme Qu'une-dent et bon nombre de ses amis.

Éplorée, les joues baignées de larmes, les mains jointes à hauteur de sa tête, Marthe était tombée à genoux.

« Pense aux enfants, Théo, je t'en conjure... »

Les lamentations de sa femme affaiblissaient la détermination du charpentier. Cornuauud parvint enfin à glisser les doigts autour du manche de son coutelas, puis il ramena son bras le plus lentement possible contre son flanc.

« Bouge pas, espèce de grand fils de... »

Cornuauud se jeta sur le côté au moment où Théodore pressait la détente. Les plombs crevèrent l'oreiller et criblèrent le bois du lit. Une haleine brûlante, imprégnée d'une forte odeur de poudre, se diffusa dans la chambre. Marthe poussa un hurlement strident. Le charpentier n'essaya même pas de recharger son fusil. Il se rua vers le lit et, baïonnette en avant, tenta d'embrocher Cornuauud. Ce dernier esquiva le coup d'une roulade, tomba sur le parquet, se releva aussitôt, coutelas en main. Embrasé d'une colère noire, il fondit avec la férocité d'un loup sur Théodore, affairé à dégager sa baïonnette coincée dans les draps et le matelas, lui ficha le poignard dans le cou avec une telle force que la pointe de la lame ressortit de l'autre côté. Le charpentier lâcha son fusil, porta les mains à sa gorge, s'efforça en vain de retirer l'objet qui l'empêchait de respirer, qui lui volait sa vie, émit un gargouillement sinistre, lança un regard implorant à sa femme transie d'effroi, chancela.

Cornuauud ne relâcha pas le manche de son arme. La lame se dégagea d'elle-même lorsque Théodore s'effondra de tout son long sur le plancher. Une fontaine de sang jaillit de la plaie et macula les draps pendant sur le côté du lit.

« Mon Dieu, mon Dieu... » bredouilla Marthe.

Cornuauud se demanda comment il avait pu aimer cette femme nue

et recroquevillée contre le mur. Les yeux ronds et noirs ne flottaient plus au-dessus de lui, mais à l'intérieur de lui. Il ressentait leur présence, leur puissance, ils avaient pris le contrôle de son corps dont ils se servaient comme d'un instrument. La mort du charpentier n'avait pas apaisé leur colère, ils réclamaient une autre victime, un autre sacrifice. Cornuau ne chercha pas à leur résister et s'avança vers Marthe. Elle leva sur lui un regard interrogateur, devina ses intentions, gémit, blêmit d'épouvante, s'élança vers la porte. Il lui bloqua le passage, la saisit par le bras, la coucha sur le lit, la face contre le matelas, lui enfonça le genou dans les reins pour l'empêcher de regimber. Les yeux noirs le pressaient maintenant d'en finir, d'extraire le cœur de la victime. Leur impatience se manifestait par une douleur intolérable dans la poitrine et le ventre de Cornuau. Le matelas étouffait les hurlements de Marthe. Son bourreau lui frappa la nuque du manche du coutelas jusqu'à ce qu'elle cesse de bouger, puis il la retourna, lui plongea la lame sous le sein gauche, l'y laissa enfoncée jusqu'à son dernier soupir, lui pratiqua ensuite une large incision en haut de l'abdomen, glissa la main à l'intérieur de la cage thoracique, se fraya un passage jusqu'au cœur. Les yeux noirs brillèrent de satisfaction lorsqu'il arracha l'organe sanguinolent et le leva au-dessus de sa tête, indifférent aux flocons écarlates qui tombaient en pluie sur ses cheveux et son visage. La souffrance cessa enfin de le tourmenter et fit place à une intense satisfaction, puis à une fatigue synonyme de soulagement, d'apaisement.

C'est alors seulement que son regard fut attiré par une forme sombre sur le parquet. Un petit sac de cuir aux fronces resserrées, fermé par un lacet de cuir. Il lâcha le cœur de Marthe et retroussa machinalement sa chemise : l'amulette s'était détachée lors de sa roulade et de sa chute sur le parquet. Entre ses pectoraux, là où elle touchait sa peau, il ne restait plus qu'une tache brune aux reflets noirs. Il comprit immédiatement que l'enjomineuse avait exploité la brèche pour neutraliser la protection du grigri et reprendre sur lui le pouvoir. Il ramassa le charme de Noé. Il s'en échappait une fine vapeur grise, comme s'il s'était enflammé et calciné de l'intérieur. Incapable de supporter plus longtemps son contact brûlant, il le jeta avec rage contre le mur. Le cuir se pulvérisa dans le choc et libéra un mélange de cendres et de braises.

Il songea avec amertume qu'il devrait à nouveau solliciter les services de ce diable de Noé. Plus difficile, plus cher, avait prévenu le grand nègre. Les corps de Théodore et Marthe achevaient de se vider dans un gargouillis lamentable. Il devait maintenant faire disparaître les cadavres, éloigner de lui les soupçons. Le coup de feu et les hurlements avaient peut-être attiré l'attention des voisins et des passants, à moins qu'ils n'eussent été couverts par les cris des

poissonnières et des autres marchands de la place du Bouffay.

D'abord nettoyer le sang.

Il déchira un drap de la pointe de son coutelas, le sépara en plusieurs chiffons avec lesquels il entreprit d'effacer les rigoles et les mares écarlates. Des voix d'enfants s'échouèrent dans la pièce par la fenêtre entrouverte. Il resta quelques instants figé, aux aguets : si les drôles avaient la mauvaise idée de monter dans la chambre, il devrait les éliminer, sans colère cette fois, seulement parce qu'il ne pouvait pas se permettre de laisser de témoins derrière lui.

Des chuchotements, des craquements retentirent dans l'escalier. La porte mal crochétée battait doucement contre le chambranle. Il se traita de tous les noms d'oiseaux : la première précaution à prendre, lorsqu'on venait de tuer deux personnes, était d'interdire à quiconque d'entrer sur les lieux du crime et donc de tirer le verrou. Il traversa la pièce en deux bonds. Au moment où il posait la main sur la poignée, la porte pivota sur ses gonds et le heurta de plein fouet. Une dizaine d'hommes s'engouffrèrent dans la chambre et le cernèrent en braquant sur lui leurs fusils. Il jura et lança un coup d'œil vers ses armes restées près du lit.

« Pas la peine d'y songer, mon gars », déclara un homme coiffé d'un bicorné orné d'une cocarde et d'un plumet tricolores.

Il portait comme les autres l'uniforme bleu de la garde nationale, mais ses énormes épaulettes dorées claironnaient son rang officier. À en croire sa tête et ses manières de brute, c'était l'un de ceux qui avaient su tirer parti de la révolution pour échapper à leur misérable condition.

« On nous a signalé du bruit à l'étage de cette maison, poursuivit-il. Si j'en juge par ce que je vois là, nous avons bien fait de monter. »

D'un geste théâtral, il désigna les cadavres de Marthe et de Théodore. Les pensées s'affolaient comme des fouines en cage dans la tête de Cornuaud.

« II... j'ai voulu l'empêcher d'arracher le cœur de sa femme. Il savait... enfin, pour elle et pour nous, vous comprenez ? »

D'une moue, l'officier montra qu'il n'accordait qu'un piètre crédit aux allégations du suspect.

« Nous nous sommes battus, ajouta Cornuaud. Puis il... il a glissé et s'est empalé sur mon coutelas. »

— C'est donc pour ça que tu t'empressais de nettoyer le sang, insinua l'officier en soulevant de l'extrémité de son sabre un chiffon imbibé de sang. Tu craignais qu'on n'accuse ton couteau. »

Ses hommes éclatèrent de rire. Certains étaient coiffés du bicorné réglementaire, d'autres d'un chapeau, d'autres encore d'un bonnet, mais tous portaient des redingotes bleues, des pantalons clairs et des guêtres blanches. On les avait repêchés dans les mêmes bas-fonds que

les miliciens de Qu'une-dent. Ils arboraient les mêmes faces rudes, les mêmes regards torves, les mêmes bouches édentées, les mêmes cheveux taillés à coups de serpe.

« Pourquoi n'as-tu pas prévenu la garde ? insista l'officier.

— J'allais tout juste sortir quand vous êtes entrés. »

L'officier fendit le cercle de ses soldats, s'approcha de Cornuaud, darda sur lui ses petits yeux gris et malveillants. Il empestait le vin aigre et suintait la haine par tous les pores de sa peau.

« T'es entré au moment où le mari arrachait le cœur de sa femme, tu t'es déshabillé, tu t'es battu avec le mari, qui s'est empalé sur son couteau, enfin t'as songé à prévenir l'autorité en oubliant de te rhabiller. J'ai bien résumé ?

— C'est ma chambre, protesta Cornuaud. J'm'étais pas encore habillé, j'étais seulement sorti sur le palier pour... enfin, pisser un coup. Théodore, le mari, est entré pendant mon... »

L'officier l'interrompt d'un geste agacé.

« Tu raconteras tout ça au juge. Ma religion est faite : t'es qu'un bougre d'assassin d'la pire engeance, et je t'emmène coucher dans une belle chambre du Bouffay. Mais, comme j'suis bon prince, je te laisse le temps d'mettre un pantalon. Apporte de l'argent si tu veux manger à ta faim et dormir sur une litière de paille.

— Quelqu'un pourra prévenir mes supérieurs du club Saint-Vincent ? »

Cornuaud avait espéré que la mention du nom redouté de Saint-Vincent rabattrait quelque peu le caquet de l'officier ; il n'obtint qu'un sourire plein de morgue :

« Ah, t'es un jean-foutre de Saint-Vincent ? Tant mieux : ça fera un maudit jacobin de moins dans c'pays ! »





CHAPITRE TREIZE

Émile portait désormais un regard différent sur les deux dernières filles Martineau. Chaque fois qu'il les croisait, lors des repas pris en commun dans la grande salle de la maison, dans les pâtis ou sur les chemins du domaine, il essayait de déceler sur leur visage, dans leur regard, dans leur attitude, les signes des violences paternelles subies chaque nuit.

La colère du fermier après la disparition de Sylvette avait été aussi brève que fracassante. Il n'avait pas encore prévenu son frère ni son neveu, mais il envisageait déjà de leur proposer Thérèse en échange, « moins rêveuse, plus solide, plus travailleuse ». Son épouse Geneviève promenait en permanence un air de chienne battue et des yeux rougis de chagrin qui, pour Émile, étaient les terribles accusations de Sylvette. Il guettait le moment propice pour aborder le sujet avec les deux filles ou avec leur mère, mais aucune opportunité ne s'était présentée pour l'instant et, surtout, il n'était pas convaincu qu'une intervention de sa part améliorerait leur sort. L'autorité légale ne s'offusquait pas de ce genre de pratique, assez courante dans les campagnes, moins encore dans cette période de grand bouleversement. L'inceste relevait de l'interdit biblique, donc de la juridiction religieuse, et, comme l'Église n'était pas la mieux placée pour donner des leçons de morale, elle laissait quelques-unes de ses ouailles s'égarer sur les chemins de traverse. Non seulement Martineau ficherait son valet à la porte s'il s'ingérait dans ses affaires intimes, mais il se vengerait de l'affront sur sa femme et ses filles. En lui révélant les secrets familiaux, Sylvette avait placé le journalier dans une situation impossible.

Il se sentait de plus en plus seul à L'Herbaudière. Le mouvement

s'amplifiait en faveur des insurgés et emportait les indécis. Les agissements clandestins de ceux qu'on surnommait les « nouveaux apôtres », les prêtres réfractaires et leurs fidèles servants, commençaient à porter leurs fruits. D'abord circonscrit au bocage, le soulèvement gagnait les marais et la plaine.

La ferveur transfigurait les visages. Émile ne reconnaissait plus Pierre-Marie : le garçon timide et attachant rencontré à Luçon s'était métamorphosé en un guerrier aux traits saillants et au regard brûlant. Il avait abandonné le chapeau rond de son marais natal pour adopter le rabalet aux larges bords. Il portait en permanence le Sacré-Cœur sur sa chemise ou son sarrau, une croix et un cœur noirs brodés sur un carré rouge par des mains expertes et dévouées. Ses cheveux tombaient en boucles désordonnées sur ses robustes épaules. Outre leurs fusils et leurs cartouches, Guillebeau et le jeune maraîchin s'étaient munis de faux emmanchées à l'envers, la version rustique et terrifiante des piques révolutionnaires. Ils ne se consacraient plus qu'épisodiquement aux travaux de L'Herbaudière. En leur absence, René Martineau vitupérait contre ses deux journaliers et menaçait de leur rendre leurs gages ; en leur présence, il gardait le silence et leur fournissait, avec un sourire contraint, les grains et les bêtes qu'ils lui réclamaient au nom des « armées royales ». Ils ne prélevaient pas leur fourniture sur la part du chevalier de Béjarre, mais bel et bien sur celle du fermier. Les reconnaissances de dette qu'ils lui remettaient en échange, signées de la main même de Béjarre, ne lui offraient aucune garantie d'être un jour payé en espèces sonnantes et trébuchantes. À son épouse, qui s'étonnait d'une telle prodigalité, Martineau répondait qu'il n'avait pas vraiment le choix, que la signature du chevalier valait mieux qu'une réquisition pure et simple. En outre, il se retrouverait du bon côté en cas de victoire des insurgés et il tirerait des bénéfices de sa position.

« Et si l'arrivant pas à r'mettre leur failli roi dessus son trône ? demandait Geneviève.

— La paix, Vevotte. Notre roi l'y est encore, dessus son trône.

— Pas pour bé longtemps, à ce qui se dit. Te ferais bérède meux de rester à l'écart de tchés gars-là.

— I avons point le choix, dame ! L'védront chez nous même si personne les y convie !

— O l'est un grand malheur que t'aies gagé tcho grand fils de vesse de Jacques Guillebeau !

— Jusque-là, i avons jamais eu à nous plaindre de lui.

— Ma, i dis que totes tchés histoires, alles finiront mal ! »

Émile partageait l'avis de Geneviève. Il régnait une atmosphère

orageuse dans les environs de L'Herbaudière, pourtant proche des plaines du Sud où dominait encore la pensée parpaillote, en principe favorable aux idées révolutionnaires. Les mouvements incessants des groupes de paysans, jeunes et moins jeunes, qu'on voyait déambuler dans les chemins traversant le domaine évoquaient des préparatifs de bataille, des manœuvres militaires.

Émile accompagna ce matin-là René Martineau à Luçon pour acheter du matériel. À l'auberge, il parcourut les gazettes locales qui, si elles exprimaient des opinions radicalement différentes selon leur obédience, se rejoignaient pour promettre au pays des lendemains douloureux.

Le chevalier de Béjarre et sa fille Angélique, coiffée de son chapeau emplumé, chaussée de hautes bottes, vêtue d'une redingote et d'une culotte bouffante, abordèrent René Martineau au sortir de l'auberge et le remercièrent chaleureusement pour ses « présents » à l'armée clandestine de Sa Majesté Louis XVI. Le fermier tiqua mais n'osa pas rappeler à son prestigieux interlocuteur qu'il comptait bien être un jour remboursé pour ses bêtes et son grain – et aussi qu'en tant que propriétaire le chevalier n'avait qu'à puiser dans la part qui lui revenait.

Derrière Béjarre se tenait un jeune homme silencieux et maigre au teint si pâle et aux yeux si clairs qu'il paraissait en permanence battu par les vents et les brumes du Nord. Il couvrait Angélique de regards appuyés, langoureux. La fille aînée du chevalier ne devait pas laisser beaucoup d'hommes insensibles, avec ses grands yeux noirs, ses traits harmonieux, son port altier et son sourire enjôleur. Les crosses de ses pistolets glissés dans sa ceinture déformaient les pans de sa redingote bleu nuit à passementerie d'argent.

« Nous vous rendons grâce de mettre deux de vos commis à la disposition des défenseurs du royaume, déclara Béjarre. Nous savons ce qu'il vous en coûte, et croyez bien que nous veillerons, quand les choses seront rentrées dans l'ordre, à vous indemniser, et largement. »

René Martineau hocha la tête avec la modestie emphatique des humbles. Les paroles du chevalier résonnaient à ses oreilles comme une promesse de dédommagement. On ne pouvait mettre en doute la parole d'un gentilhomme qui avait passé plusieurs années à la Cour et se flattait encore de relations privilégiées avec les pairs du royaume. Il avait conservé de sa gloire passée la perruque et le visage poudrés, les manières affectées ainsi que les vêtements richement brodés. Angélique et le jeune homme maigre échangèrent quelques mots dans une langue étrangère, de l'anglais sans doute, puis la fille du chevalier fixa Émile avec l'expression à la fois attentive et lointaine d'une louve.

« Nous aurons besoin de tout notre monde lorsque La Fayette aura renversé l'Assemblée, ajouta Béjarre.

— Ah, vous pensez donc que la garde nationale virera ses fusils contre tchés grands zirous de la Commune de Paris ? »

La réponse de son fermier étonna Béjarre.

« Vous êtes plutôt bien instruit pour un homme qui ne lit pas les gazettes, Martineau. »

René n'avoua pas qu'il tenait la plupart de ses informations d'Émile, qui, lui, savait lire et écrire.

« Dame, à c't'heure, faut bé essayer de comprendre qué to qui s'passe.

— Comprendre, vous avez eu le mot juste. Ceux qui ne comprennent pas, ou qui refusent de comprendre, n'auront plus leur place dans le royaume de France. »

Émile eut l'impression que le ton menaçant du chevalier lui était destiné, un sentiment accentué par le regard inquisiteur d'Angélique. Puis le trio tourna les talons et s'engouffra dans le carrosse qui attendait au bout de la ruelle.

« Tout d'même, pourquoi est-ce que l'prend pas sur sa part, le chevalier ? grommela Martineau sur le chemin du retour. I ai déjà l'plus grand mal à nourrir et payer tout mon monde. Et pis, si o continue de même, i allons pas avoir assez de bras pour les moissons.

— Vous inquiétez pas : ils seront tous là. Eux non plus ne peuvent se permettre de manquer de grain.

— Dame, si c'est pour m'le voler après... »

La charrette avançait au pas lourd des bœufs sur le chemin balayé par une averse orageuse. Ils s'étaient arrêtés quelques instants plus tôt sous les frondaisons d'un grand chêne pour s'abriter des gouttes, puis ils s'étaient remis en route à la première accalmie. L'orage les avait à nouveau cueillis au milieu de la plaine, entre les haies de genêts mouchetés de jaune. Ne trouvant pas cette fois de refuge, ils s'étaient laissé tremper jusqu'aux os. Contrairement au rabalet du fermier, le chapeau anglais d'Émile n'offrait qu'une protection dérisoire contre les trombes.

Martineau laissa errer un regard inquiet sur les champs ondulants, livides, ensanglantés par les pétales des coquelicots.

« Vous savez pourquoi Sylvette est partie ? »

Le grondement de l'averse et les coups de tonnerre avaient obligé Émile à crier. Le fermier marqua un long temps de silence avant de répondre.

« Est-ce qu'on sait c'qui passe par la tête des drôlesses ?

— Elle vous a pas envoyé de nouvelles ?

— I en veux point, d'ses nouvelles ! L'a bé l'Diable dans la peau, tchette drôlesse. Pour moi alle existe plus, pour moi alle est morte.

Mais ta... »

Martineau tourna vers Émile des yeux brillants de défiance sous le bord détrempé du rabalet.

« I ai cru comprendre qu'alle t'avait en bonne estime, Milo. Alle t'a donc rin dit avant d'partir ?

— Eh bien... »

L'irruption d'un groupe de conscrits courant la campagne avec des bâtons enrubannés et striés d'encoches tira Émile de son embarras. Ils tendirent à Martineau une de leurs gourdes de vin et lui demandèrent, selon la coutume, un peu d'argent pour leur banquet de fin d'année. Les cheveux couverts de boue et de paille, les vêtements crottés, l'allure titubante, ils entonnèrent une chanson paillarde dont ils avaient oublié l'air et les paroles, puis, après avoir recueilli les quelques pièces du fermier dans leur sébile de cuivre, ils prirent la direction de la ferme la plus proche en coupant à travers bois et champs.

Émile n'avait pas participé à cette semaine d'errance et de beuverie que les bocains appelaient la « vie de garçon ». Les habitants de La Réorthe, les jeunes surtout, lui en avaient tenu rancune : il n'avait pas accompli le rituel d'entrée dans l'âge d'homme, et cette défection, plus encore que ses prises de position en faveur des idées nouvelles, l'avait exclu de la communauté des villageois. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il refusait de s'engager dans l'un ou l'autre camp. Il avait spontanément soutenu les idées nouvelles pour les changements nécessaires qu'elles promettaient, mais il n'aurait jamais songé à les défendre l'arme à la main, comme les sans-culottes parisiens ou les volontaires du Sud dont les gazettes patriotes avaient salué le départ de Marseille.

De même, s'il comprenait la colère des paysans de Vendée, meurtris dans leur âme par les décrets de l'Assemblée, l'idée de guerroyer pour la liberté du culte ne l'effleurait pas. Il n'appartenait pas à ce temps, une impression diffuse et liée peut-être au mystère de sa naissance. Il s'était souvent demandé à quoi ressemblait la femme qui l'avait abandonné sur le seuil de la cure de La Réorthe, soigneusement emmaillotté dans des langes brodés de fil d'or, aux dires de Margot. Il ne croyait pas bien sûr être le fils d'une fée – encore moins de la fée Mélusine –, un enjamineur, comme le prétendaient les villageois. Il lui en restait l'impression d'être égaré entre deux univers : il évoluait sur terre sans éprouver l'intimité unissant les autres hommes à leur nourricière, il percevait l'appel d'un autre monde pour l'instant inaccessible mais dont il se sentait familier.

Lorsqu'il avait rencontré les petits êtres dans le bois Battiau, il lui avait semblé renouer avec de vieilles connaissances. Il aurait dû être surpris : il n'avait jamais accordé le moindre crédit aux légendes

vendéennes ni aux créatures mythiques qui les peuplaient. Il avait même traité avec le plus grand mépris les croyances populaires, à la fois incompatibles avec la chrétienté et les philosophies des Lumières. Ces deux-là d'ailleurs, Lumières et chrétienté, s'entendaient comme larrons en croix pour combattre l'obscurantisme, pour éliminer les derniers vestiges des religions païennes. Bon nombre de sorcières avaient brûlé en Poitou comme dans les autres provinces de France. Avec elles avait disparu un pan du savoir populaire, encore incarné par des hommes ou des femmes comme Denise, la vieille rebouteuse de La Vineuse.

Les petits êtres avaient disparu aussi soudainement qu'ils étaient apparus. La forêt avait recouvré sa paix habituelle, enchantée par les murmures des branches et les ululements des chouettes. Il avait compris qu'il ne les reverrait pas, pas cette nuit en tout cas. Le lendemain au réveil, il avait douté de les avoir rencontrés et même de s'être rendu au bois Battiau. Puis, pensant que seuls les êtres extraordinaires pouvaient expliquer les événements extraordinaires, il en avait déduit qu'ils détenaient sans doute la clef de son déplacement inexplicable dans les environs des Lucs-sur-Boulogne, et il avait décidé de revenir dans le bois dès qu'il en aurait le loisir.

Il les y retrouva, minuscules, auréolés de lumière grise, immobiles, inquiets, prêts à se sauver à la première alerte. Émile cessa de marcher et de bouger. Il avait parcouru le chemin d'un bon pas après avoir attendu que les cloches de l'église de Sainte-Gemme sonnent les douze coups de minuit. Pour une fois, Pierre-Marie et Jacques Guillebeau n'avaient pas bougé de L'Herbaudière. Ils s'étaient couchés aux alentours de dix heures, terrassés par la fatigue et le manque de sommeil. Émile s'était glissé discrètement hors de la maison, muni de son bâton de marche, et engagé sur le sentier malgré le filet de pluie aux mailles serrées et froides tendu sur la campagne.

Il s'accroupit, frissonnant dans ses vêtements détrempés. Les petits êtres ne bougeaient pas, répartis par groupes de trois ou quatre au pied des chênes. Ils ne portaient pas de vêtements, mais un pelage sombre leur recouvrait en partie la tête et le corps. Leurs oreilles pointues et plantées haut de chaque côté du crâne frémissaient au moindre bruit. Le halo de lumière grise qui les entourait diminuait d'intensité et s'éteignait parfois. Si vifs étaient leurs mouvements que leurs mains et leurs pieds abandonnaient des traînes scintillantes derrière eux. Des grimaces ou des sourires plissaient de mille rides leurs visages à la fois enfantins et infiniment vieux.

Émile et les petits êtres s'observèrent un long moment en silence. Des gouttes de pluie s'insinuaient entre les ramures et se posaient avec délicatesse sur les fougères et la mousse.

« Est-ce vous qui m'avez ramassé l'autre nuit et transporté dans la région des Lues ? » finit par demander Émile.

Ces quelques mots, pourtant chuchotés, résonnèrent avec fracas dans l'obscurité et effrayèrent ses vis-à-vis, dont plus de la moitié s'effacèrent comme des flammes de bougies soufflées par une rafale. Le visiteur dut rester parfaitement immobile et muet pour qu'ils daignent réapparaître et que les autres, les plus téméraires, sortent des buissons et des troncs derrière lesquels ils s'étaient réfugiés.

La deuxième tentative d'Émile ne fut pas davantage couronnée de succès. Ils s'égaillèrent dès qu'il prononça les premières syllabes. On eût dit des rongeurs plongeant dans leurs trous d'ombre au moindre frémissement. Il craignit qu'ils s'évanouissent définitivement s'il persistait à leur adresser la parole. Il existait sans doute un autre moyen de communiquer avec eux, mais lequel ?

Il choisit de rester immobile et muet jusqu'à ce qu'ils prennent l'initiative, s'assit sur une souche, posa son bâton à ses pieds et attendit. Ils se risquèrent hors de leurs abris au bout de quelques instants et se rapprochèrent peu à peu de lui en effectuant de larges circonvolutions.

Émile rencontra d'abord des difficultés à les distinguer les uns des autres, puis il remarqua les différences, les traits plus ou moins accentués, les pelages plus ou moins foncés, les yeux plus ou moins clairs, plus ou moins malicieux. Ils se déplaçaient à une vitesse ahurissante malgré leurs jambes courtes et la faible amplitude de leur foulée.

Ils se pressèrent bientôt autour d'Émile dans un grand halo de lumière qui teintait de gris pâle les buissons, les rochers et les arbustes environnants. Leurs lèvres s'agitaient, mais il ne sortait de leurs bouches que de vagues murmures. Émile eut beau tendre l'oreille, il ne discerna aucun ordre, aucun sens dans leurs marmonnements. Cela ressemblait à la stridulation d'un essaim, ou encore à un chœur lointain de rires d'enfants. Les plus hardis se plantèrent devant lui et le dévisagèrent avec une curiosité qui aurait pu paraître grossière en d'autres circonstances. Leur attitude insolente rappelait les farces des fadets des légendes vendéennes, qui profitaient de l'absence de leurs occupants légitimes pour investir les logis et déplacer les objets. Appelés fradets, farfadets, carcadets ou lutins selon les villages, on les soupçonnait encore de faire courir les chevaux en pleine nuit ou d'éparpiller les bêtes dans les pâtis. Ils passaient tantôt pour des êtres sympathiques – lorsque leurs facéties touchaient les gens que l'on détestait –, tantôt pour des créatures démoniaques – lorsqu'une bête était découverte sans vie le matin et que la seule explication à sa mort subite était la frayeur ou la fatigue provoquée par leur apparition.

« Vous êtes des fadets ? »

La question s'était échappée toute seule des lèvres d'Émile. Il crut d'abord que le son de sa voix allait à nouveau disperser ses minuscules vis-à-vis mais, presque aussitôt, il se rendit compte qu'aucun son n'avait franchi le seuil de ses lèvres, qu'il s'était contenté de penser. Il ne reçut pour réponse qu'une vibration continue et ravissante.

« Est-ce vous qui m'avez ramassé l'autre nuit et transporté aux alentours des Lues ? »

Il eut à nouveau la certitude qu'ils avaient entendu ses pensées. Ils levèrent leurs mains au-dessus de leurs têtes et les agitèrent en émettant des sons aigus et joyeux qui sonnaient comme de grands éclats de rire. Puis ils se regroupèrent autour d'Émile, se glissèrent sous ses cuisses et le renversèrent sur la terre humide avec une facilité déconcertante. Il n'eut pas le temps de se relever ni de se débattre. Ils le saisirent par les bras, par les épaules, par les jambes, le soulevèrent comme un fêtu de paille et s'élancèrent entre les arbres. Il leur ordonna de le lâcher, mais ils ne lui obéirent pas, ils continuèrent de courir, prenant de plus en plus de vitesse, esquivant avec adresse les troncs, les branches basses, les buissons et les arêtes des rochers. Ils le portaient à bout de bras et le maintenaient une dizaine de pouces au-dessus du sol. La chaleur de leurs paumes traversait ses vêtements détrempés. Ils abandonnaient derrière eux un sillage de lumière peu à peu absorbé par les ténèbres.

Les arbres défilaient à une allure vertigineuse dans son champ de vision.

Il leur cria une nouvelle fois de le reposer sur le sol et d'aller au Diable. Ils prenaient davantage de vitesse à chacun de ses hurlements. Les repères sur les côtés se changeaient en ombres furtives. Émile demeurait incapable de savoir s'ils évoluaient dans une plaine, dans une forêt ou dans un chemin creux. Cette folle cavalcade à travers la campagne livrée aux ténèbres ne l'effrayait pas, ni même ne l'inquiétait. Il ignorait où ils l'emmenaient, mais il se sentait en sécurité entre leurs mains. Ils traversaient à toute allure des bouches et des tunnels à l'obscurité si dense qu'elle étouffait leurs halos lumineux et qu'il n'y voyait plus à deux pouces. Il recevait de temps à autre des gouttes de pluie, signe qu'ils franchissaient un espace dégagé, un champ, une clairière.

Ils l'avaient transporté de la même façon la première fois. Il avait par instants repris connaissance, entrevu des éclairs étincelants dans les sous-bois, des cascades boueuses le long des taillis, des herbes fléchies par l'eau et le vent. En cette nuit battue par une pluie maussade, il ne distinguait rien d'autre que des frémissements au-dessus de sa tête, des trouées d'étoiles dans un ciel bas, des spectres blêmes et figés dans les bancs de brume. La vitesse et la chaleur de ses petits porteurs le baignaient d'une douce euphorie. Ils ne faiblissaient

pas, ils ne soufflaient pas, ils ne montraient aucun signe de lassitude. Il n'avait plus envie de protester, de briser le mouvement, de rompre l'enchantement. Il perdit bientôt toute notion d'espace et de temps, sombra dans une torpeur qui le déposa doucement sur le rivage des songes.

Quand il se réveilla, il était allongé sur les pierres humides au bas d'une façade. La lumière hésitante d'une mèche de résine ou d'une bougie s'insinuait dans les interstices d'un volet. Des éclats de voix s'échouaient dans la nuit, étouffés par les pierres des murs.

Il se redressa et rajusta ses vêtements alourdis par l'humidité. Il avait laissé son chapeau et son bâton dans le bois Battiau. Les petits êtres avaient disparu après l'avoir déposé devant cette maison. L'endroit lui paraissait familier. Une voix féminine, enrouée, le ramena quelques semaines en arrière. Il revit un visage raviné de rides serré dans un fichu noir et reconnut la bâtisse.

Ses porteurs l'avaient conduit devant la maison de Bequette, dans la région des Lues.

Tout près de Perrette.

Le cœur battant, il s'approcha de l'entrée, se rendit compte qu'une violente dispute opposait la vieille femme et un visiteur masculin, hésita quelques instants avant de relever le loquet de bois et de pousser la porte. Accaparés par leur dispute, la vieille femme et son vis-à-vis, un homme grand et maigre enveloppé d'une pèlerine noire, ne l'entendirent pas entrer. En revanche, Perrette, recroquevillée près d'un montant de l'énorme cheminée, remarqua aussitôt l'intrusion du nouvel arrivant et lui adressa un sourire radieux qui lui réchauffa le cœur. Elle voulut s'élancer dans sa direction, il pointa l'index sur l'homme qui lui tournait le dos et lui fit signe de ne pas bouger. Il lui fallait d'abord comprendre pourquoi le visiteur s'était invité en pleine nuit dans la maison de Bequette et quel était l'objet de leur querelle.

L'homme désigna Perrette d'un coup de menton.

« Alle m'a donné sa parole ! Sa parole !

— Comment qu'elle aurait pu d'la donner, grand sot, puisqu'elle parle pas ?

— Pas besoin de parler pour gager sa parole.

— Tu lui as fait peur. Elle a pas osé te dire non. T'as pas encore compris qu'elle voulait pas d'toi ? Fiche le camp d'chez moi, sacripant, et n'y remets plus jamais les pieds.

— I partirai sûrement pas, dame non ! Pas si alle vut pas v'nir avec moi !

— C'est pas une heure pour importuner les gens chez soi.

— I ai pas pu venir avant. Le pays est à c't'heure tout torneviré, te comprends, Bequette ?

— Qui le met sens d'sus d'sous ?

— Tchés faillis patauds, dame ! L'aviant pas à remplacer nos curés par dos jurons.

— Te rends-tu compte, mon pauvre Jean, que tes curés et tes seigneurs vous manœuvrent comme des drôles, toi et les tiens, pour ravoir leurs privilèges ?

— Les privilèges, te crés donc que les patauds n'en prendront point ? L'rachetant tous les biens d'Église, l'prenant toutes les terres, l'faisant toutes les lois, l'déclarant la guerre à tous les rois...

— Ils sont du tiers comme vous. A vous d'vous faire entendre auprès d'eux.

— L'refusant de nous écouter, tchés grands fils de garces ! L'voulant juste prendre la piace des anciens maîtres.

— Vous devriez en profiter pour vous débarrasser de tous vos maîtres, anciens et présents. Sans vous, sans votre travail, tcho pays existerait même plus. »

L'homme abattit le poing sur le bois de la table avant de le brandir sous le nez de la vieille femme. Du regard, Perrette implora Émile d'intervenir.

« Donne-me Perrette, vieille sorcière ! Une parole est une parole !

— Perrette n'est pas une bête ! Elle n'est pas à vendre ! Te peux pas l'acheter comme tes poules et tes œufs.

— Assez causé : i sé venu la chercher tchette nuit, et alle partira avec moi qu'o te plaise ou non. »

Il se retourna et se dirigea à grandes foulées vers Perrette, terrorisée.

« Tu ne la prendras pas si elle ne veut pas. »

Émile sortit de la pénombre et s'avança vers l'homme d'un pas décidé. Il reconnut les traits anguleux, le visage long et sec, la ride profonde sur la joue gauche, les yeux renfoncés et noirs de Jean Augereau, le cocassier qui l'avait abordé à l'entrée du Cheval blanc de Luçon.

« Qué to que tu fous itchi, toi ?

— Je suis venu rendre une visite à de vieilles amies.

— À c't'heure ?

— Comme toi. Il n'y a pas d'heure pour donner le bonsoir à ceux qu'on aime. »

L'étonnement mais aussi la méfiance et la colère assombrissaient

les yeux du cocassier.

« M'est avis qu'i t'connais, ta, pas vrai ?

— Ça se pourrait. Maintenant, il vaudrait mieux pour elles et pour toi que tu foutes le camp.

— O t'regarde pas.

— Tout ce qui les concerne me concerne. »

Augereau écarta ostensiblement les pans de sa pèlerine pour dégager les crosses des pistolets passés dans sa ceinture. Les deux hommes se défièrent du regard sans que l'un ou l'autre ne consente à baisser les yeux. Émile surveillait les mains du cocassier, prêt à lui sauter à la gorge au moindre geste. Il l'aurait étranglé sans hésitation, et même avec une certaine jubilation. Il ne supportait pas l'idée que ce genre d'homme puisse poser ses sales pattes sur Perrette. La violence courait dans ses veines et le transformait en buisson ardent. Il lui était déjà arrivé par le passé de perdre tout contrôle sur lui-même et de s'acharner à coups de pied et de poing sur un adversaire à terre. Sans l'intervention de tiers, il aurait sans doute déjà tué quelqu'un. Le lendemain, à froid, harcelé par les remords, il se promettait de juguler avec la plus grande fermeté ses débauches de fureur, mais, lorsqu'il se retrouvait pris dans une dispute ou dans une rixe, la vague noire de sa colère montait, déferlait, finissait toujours par le déborder et le submerger.

« I allons tout d'même pas nous battre devant tchés bounes femmes, marmonna Augereau.

— Alors le mieux est que tu partes tout de suite », intervint Bequette.

Sans quitter Émile des yeux, le cocassier referma les pans de sa pèlerine avec un sourire crispé.

« I m'en vas, mais croyez pas vous en tirer à si bon compte. Une parole est une parole. I r'viendrai après l'été, après les moissons. »

Il rabattit son chapeau sur son front avant de se diriger vers la porte. La main sur le loquet, il se retourna et lança un regard menaçant à Émile.

« Qu'i te revoies plus jamais sur mon chemin, sacré fils de garce. La prochaine fois qu'te m'tombes dans les pattes, o s'pass'ra pas de même... »

Il s'éloigna dans la nuit noire et pluvieuse. Le silence absorba les claquements de ses sabots sur la terre mouillée.

Perrette courut se jeter dans les bras d'Émile. Ils restèrent enlacés un long moment, se repaissant de leur odeur, de leur chaleur, avant que Bequette ne déclare, d'une voix vibrante de peur rétrospective :

« J'remercie l'ordre invisible : t'es vraiment tombé à pic, mon gars. »





CHAPITRE QUATORZE

Cornuaud croupissait depuis cinq jours en compagnie d'une quarantaine de codétenus dans une pièce sombre, insalubre et puante de la prison du Bouffay. L'officier des gardes nationaux lui avait laissé le temps de prendre un peu d'argent afin de s'acquitter des indemnités de gîte et de geôlage, fixées à six sous par jour par le nouveau concierge Bernard de Laquèze. On lui changeait chaque matin la paille de sa couche, on lui livrait midi et soir un infect brouet pompeusement baptisé dîner ou souper. Avec la réserve d'argent dont il disposait, il tiendrait à ce rythme une dizaine de jours. Ensuite il devrait coucher sur une litière de paille souillée et se contenter des quignons de pain dur et du canon d'eau croupie distribués aux pauvres bougres ramassés dans les rues et entassés au Bouffay dans l'attente d'une hypothétique comparution.

Le tribunal de Nantes étant l'objet de toutes les intrigues politiques, les jugements n'y étaient plus rendus que de manière sporadique. On avait transféré les prêtres réfractaires mis hors la loi par les décrets de l'Assemblée dans plusieurs salles du château des ducs de Bretagne afin de dépeupler les chambres et les greniers du Bouffay. On parlait d'ouvrir de nouvelles prisons à Saint-Clément et dans d'autres couvents réquisitionnés, mais, en attendant, les captifs continuaient de souffrir de la promiscuité et d'une hygiène déplorable.

La dysenterie, la gale et le typhus avaient fait leur apparition. Cornuaud avait vu de pauvres bougres se transformer en squelettes habillés d'une peau verdâtre en moins de deux jours. On ne vidait plus les baquets débordant d'excréments. Les prisonniers en étaient réduits

à se soulager à même le sol, dans un coin de la pièce ou contre un pilier, ou encore sous l'unique préau quand venait l'heure de la promenade. De temps à autre, deux hommes chargés du nettoyage déversaient un seau d'eau sale sur les déjections ; l'eau les charriait en partie jusqu'à une rigole latérale où elles finissaient de s'évacuer avec une lenteur désespérante. La chaleur de ce mois de juin rendait la puanteur insoutenable. Des nuées de mouches s'invitaient par les meurtrières et, agressives, s'infiltraient sous les vêtements où elles semaient des chapelets de cloques.

L'atmosphère du Bouffay rappelait à Cornuaud celle des entrepôts de l'*Indomptable*. Partout où l'on entassait des captifs, qu'ils fussent nègres ou blancs, régnaient les mêmes humeurs, la même moiteur, les mêmes odeurs des corps livrés au désespoir et à la saleté.

Au milieu de la fange, deux jeunes aristocrates convaincus d'avoir fabriqué de faux assignats essayaient de garder un semblant de dignité. Comme Cornuaud, ils encouraient la peine de mort. La révolution ne plaisait pas avec les faussaires dont les agissements précipitaient l'inflation et menaçaient une économie déjà chancelante. Il en allait de la crédibilité des nouveaux maîtres, accusés par leurs détracteurs et une population versatile de mener le pays à la ruine. On avait déjà oublié les extravagances monétaires de Necker ; la colère grondait maintenant contre les ministres issus du tiers.

Eu égard à leur rang, messieurs d'Ambert et de Fourmes avaient exigé d'être changés de cellule, une requête maladroite dans une période où la naissance n'offrait plus aucune garantie – et même représentait un désavantage certain. Devant l'inanité de leurs efforts, ils s'étaient résignés à supporter le voisinage de la populace. Ils logeaient dans la même chambre que Cornuaud au rez-de-chaussée. Leurs servantes venaient chaque jour leur apporter des vivres et du vin. Le concierge ne s'y opposait pas : ces deux-là pourraient devenir de solides protecteurs s'ils sortaient vivants de leur incarcération – en outre il prélevait sa part sur chacune des livraisons et, donc, se nourrissait à peu de frais.

« C'est une pratique courante dans les prisons de France, expliqua d'Ambert à Cornuaud.

— Un de mes amis a été embastillé en même temps que ce scélérat de Sade, précisa Fourmes. Vraiment, je ne comprends pas comment les Parisiens ont pu faire de la Bastille un symbole de la tyrannie : l'on y vivait mieux que dans certains châteaux. »

Les deux aristocrates avaient offert à quelques-uns de leurs codétenus, les plus vigoureux, de partager leurs vivres et leur vin. Ils avaient ainsi formé une garde rapprochée qui tenait à l'écart les pauvres hères affamés. Si l'un de ceux-ci s'approchait de trop près ou se montrait menaçant, il recevait aussitôt une volée de coups de pied

et de poing qui le dissuadait de recommencer. Certains ne se relevaient pas et, le lendemain, les gardiens ramassaient leurs cadavres pour les jeter dans la fosse commune.

Cornuaud mangeait à sa faim désormais. Avec sa vigueur, ses crises lui étaient revenues, les tremblements, le froid glacial, la souffrance indicible, la pression terrible des yeux noirs réclamant une victime. Il avait pu soulager les deux premières sur des prisonniers. Il en choisissait un qui paraissait peu résistant, s'allongeait près de lui et l'étranglait au cours de la nuit. Puis il s'éloignait, se couchait dans le coin opposé de la pièce et s'endormait, provisoirement apaisé, délivré de la malédiction. Personne n'avait établi le rapport entre ces décès et lui. Les prisonniers se contentaient de signaler les cadavres aux gardiens, et ces derniers emportaient les corps sans enquêter sur les causes précises de leur mort.

Cornuaud attendait avec inquiétude la date de son procès. Il serait immanquablement condamné à mort et n'aurait plus alors qu'à espérer une intervention miraculeuse. Il y avait bien longtemps qu'il ne croyait plus aux miracles. Enfant, il avait cru être protégé par Dieu, la Vierge Marie ou les saints, mais, lorsqu'il avait reçu sa première rousse, une pluie de coups de bâton décochée par son père, il avait décidé de ne plus parier sur l'intercession des êtres divins.

« Avec un peu de chance, mon ami, tu éviteras le supplice de la roue, lança d'Ambert. Il paraît que la nouvelle machine à couper les têtes est très efficace. Elle sera bientôt installée dans tous les départements.

— J'suis pas pressé d'i'essayer, rétorqua Cornuaud.

— Ah, qu'il est drôle ! Personne n'est pressé de perdre la tête. Pour nous, cette machine ne changera pas grand-chose. Décapités par la hache du bourreau ou par une mécanique infernale, quelle différence ?

— Priez donc pour que le roi soit rassis sur son trône ! Lui pourra p't-être vous tirer d'là.

— Prier ? Il faudrait encore que Dieu n'ait point renié ses enfants. Et notre roi est déjà assis sur son trône.

— Plus pour longtemps, à ce qui s'dit.

— Allons, de simples et vilaines rumeurs. Qui aurait la folie de s'en prendre au souverain ? »

D'Ambert arracha un morceau de la cuisse de poulet qu'il tenait à pleines mains, puis s'essuya les lèvres et le menton d'un revers de manche. La dentelle du poignet de sa chemise avait pris une vilaine teinte brune. Il s'obstinait à garder sur sa tête sa perruque imprégnée de poussière et de crasse, sans doute pour masquer une calvitie

prononcée. Des auréoles de toutes natures maculaient sa culotte et ses bas. Âgé d'une trentaine d'années, il souffrait d'un sérieux embonpoint qu'il entretenait en ingurgitant d'invraisemblables quantités de nourriture. Il était aussi rond et jovial que Fourmes était sec, austère, voire lugubre. Teint olivâtre, joues hâves et ombrées de barbe noire, cheveux parsemés de fils gris, yeux renfoncés et ternes, nez en forme de bec de corbeau, doigts aussi longs et acérés que des serres, vêtements sombres et dénués de toute fioriture. Une vraie figure de carême. À première vue, il paraissait impossible qu'un homme aussi sinistre ait pu se livrer à une quelconque malversation, mais, selon d'Ambert, c'était Fourmes qui avait conçu le projet de fabriquer de faux assignats, lui qui avait fourni le papier et le matériel d'imprimerie. Il comptait avec les bénéfices restaurer le domaine familial à l'abandon depuis les catastrophiques investissements de son père et de son frère aîné dans la traite négrière – cent cinquante mille livres englouties dans le naufrage du navire – et redonner son prestige à la famille des Fourmes dont le blason remontait au temps des croisades – mais d'Ambert en doutait : les familles nobles prétendaient toutes tenir leur origine de saint Louis, voire, pour les plus vaniteuses, des Francs saliens ; beaucoup d'entre elles avaient monnayé leur particule près d'un roi nécessiteux ou privé de partisans.

D'Ambert, lui, s'était associé dans le projet afin de concrétiser un vieux rêve : acquérir d'immenses territoires en Louisiane, planter du tabac, des tomates, des pommes de terre, tous ces produits exotiques en vogue depuis les années 1780. Comme ses parents avaient eux-mêmes dilapidé la totalité de leur fortune, il ne lui restait plus qu'à tenter le Diable.

« Il arrive qu'on joue et qu'on perde. Avec moi s'éteindra la famille d'Ambert. Je suis fils unique et n'ai point d'héritier. »

Il mâcha un autre morceau de poulet avant d'ajouter, dans un grand éclat de rire :

« Et comment aurais-je pu avoir des héritiers puisque, foutre, je n'ai aucun goût pour les femmes !

— Taisez-vous, malheureux, intervint Fourmes. Vous voulez donc que ces... » D'un ample geste du bras, il désigna les autres détenus, allongés sur leurs couches de paille ou à même le sol. « Vous voulez donc qu'ils vous... assaillent, qu'ils vous fassent don de leur vermine ? »

D'Ambert jeta l'os de la cuisse par-dessus son épaule et but une gorgée de vin rouge au goulot d'une carafe.

« À propos de vermine, je crains que nos amis morpions n'aient choisi ma culotte pour domicile, reprit-il après un rot de satisfaction. Je n'ose me gratter devant la compagnie, mais, je vous l'assure, les démangeaisons sont épouvantables.

— Au moins, à c't'endroit, vous risquez pas de recevoir une visite domiciliaire ! murmura Cornuaud.

— Qu'il est drôle ! Ne croyez pas cela, mon ami : dans ce cul-de-basse-fosse, c'est fou ce qu'on peut recevoir comme visites ! »

Cornuaud lui-même n'osait pas regarder sous les manches de sa chemise ou dans son caleçon, mais il ressentait d'insupportables démangeaisons qui, parfois, le réveillaient en pleine nuit et l'empêchaient de se rendormir. Pour les rampants, les poux et les insectes de toutes sortes, la prison du Bouffay était un véritable éden. Les litières de paille, les déjections, les restes de pain rassis, la promiscuité, la chaleur et l'air vicié favorisaient leur prolifération, et les fumigations pratiquées une fois par semaine dans les chambres n'y changeaient rien.

« Les gens d'armes viendront te chercher à la première heure. »

Le concierge s'était déplacé en personne pour annoncer à Cornuaud que son procès se tiendrait tôt le lendemain. Bernard de Laquèze était un homme aux larges épaules, à la figure aimable et aux manières douces. Son bicorne s'ornait d'une cocarde tricolore qu'il touchait de temps à autre comme pour s'assurer de sa présence et donc de sa propre légitimité. Nommé à la place de son beau-père Gérardeaux, décédé quelques semaines plus tôt, il avait fait fermer la chapelle de la prison qui abritait des messes des réfractaires très courues par les Nantais. Cette décision ne reflétait guère ses convictions : il s'agissait avant tout de montrer sa bonne volonté patriote à ses supérieurs. Les municipaux n'avaient pas osé s'en prendre à l'ancien concierge, très apprécié des détenus et de leurs familles, mais ils n'hésiteraient pas à démettre le nouveau si celui-ci, garant de la loi, continuait de tolérer les messes interdites.

La lumière rouille du crépuscule déclinait, la nuit s'avance à grands pas dans la pièce.

« Vous n'en aurez plus pour longtemps une fois que le juge aura prononcé sa sentence, déclara d'Ambert avec ce regard narquois qu'il promenait en permanence sur les êtres et les événements. Au moins vous n'aurez plus à supporter la compagnie des rampants humains et invertébrés. »

Passée la première réaction de révolte, Cornuaud finit par se résigner. Le bourreau le délivrerait enfin de la succube qui le possédait et, de façon plus générale, d'une vie qui lui avait valu davantage de déboires que de satisfactions. Il n'avait pas reçu de nouvelles de sa famille depuis qu'il avait quitté Bourgneuf-en-Retz, il n'en avait jamais donné non plus. Personne ne l'attendait dans une bourrine du marais, ni parent, ni femme, ni enfant. Ses nouveaux amis du club Saint-Vincent ne le tenaient pas en assez haute estime pour s'inquiéter de

son sort. La seule, finalement, qui lui eût témoigné de l'intérêt était la femme vaudoun de l'*Indomptable*. Comme les dames du temps jadis, elle avait fait de lui son chevalier secret, le champion d'une population encaquée dans les entreponts. La mort, il l'avait déjà donnée à maintes reprises dans le quartier de la Fosse, mais, à partir du meurtre du chirurgien-major Choudieu, il était devenu l'instrument de la sorcière, son esclave. Combien avait-elle envoûté de marins sur l'*Indomptable*, combien d'hommes sur les îles ou sur le Nouveau Monde ? Combien de massacres avait-elle perpétrés, combien de conflits avait-elle engendrés ?

Après le souper copieux et abondamment arrosé donné en son honneur par les sieurs d'Ambert et de Fourmes, il ne dormit pas. Il se demandait avec inquiétude comment il serait accueilli de l'autre côté. Jusqu'où s'étendait l'infinie bonté de Dieu ? Pardonnait-il aux criminels comme le Christ avait pardonné au larron sur sa croix ? Ou bien les livrait-il à Satan et à ses légions infernales ? Il tenta de se représenter ce qu'était une souffrance sans fin, sans espoir de rémission. Pris de panique, il finit par régurgiter son repas et demeura prostré sur les dalles de pierre, tremblant comme un oisillon tombé du nid.

Des cliquetis et des grincements le réveillèrent. Il s'était endormi à même le sol. Affolé, le cœur battant, il crut que les gardes venaient le chercher et se maudit d'avoir dilapidé ses dernières heures. Des hommes s'introduisirent dans la pièce, enjambèrent des détenus allongés et fondirent sur lui. Encore faible, enveloppé de sueur froide, il n'eut pas la force de se relever, de les accueillir avec un minimum de dignité.

Des pans de ciel étoilé se découpaient par les meurtrières : le jour n'était donc pas levé.

« Belzébuth ! Belzébuth ! »

Il crut qu'il rêvait, observa un moment le ballet silencieux des ombres qui s'agitaient au milieu des dormeurs.

« Belzébuth, Belzébuth... »

Munis de poignards ou de sabres courts, les intrus le recherchaient. Il pensa d'abord que ses anciens complices, craignant qu'il ne révèle au tribunal les exactions de la phalange armée de Saint-Vincent, avaient décidé de lui régler son compte avant son jugement. Sa première réaction fut de se recroqueviller contre le corps le plus proche, puis, indisposé par l'odeur, il prit conscience de la stupidité de son attitude. Perdu pour perdu, il lui fallait au moins savoir ce que lui voulaient les visiteurs nocturnes.

« Je suis là. »

Quelqu'un lui posa la main sur l'épaule. Il se contracta dans l'attente du choc.

« On est v'nus te sortir de là, mon vieux Belzébut. »

Il se retourna. La face grimaçante de Qu'une-dent flottait sur le fond de ténèbres quelques pouces au-dessus de sa tête.

« On allait tout d'même pas laisser un gars de Saint-Vincent dans les pattes du président du tribunal.

— Comment... comment êtes-vous entrés dans la prison ?

— Plus tard. Faut qu'on fiche le camp à c't'heure. »

Deux hommes aidèrent Cornuauud à se relever. Des voix retentirent autour d'eux, les grognements des dormeurs perturbés dans leur sommeil, les questions des prisonniers réveillés par le remue-ménage, les geignements des malades réclamant de l'eau. Ils se dirigèrent vers la lourde porte gardée et maintenue entrouverte par un homme resté en arrière. Cornuauud entrevit des mouvements dans l'obscurité. Il craignit que le tapage n'attire l'attention des gardiens de faction ou des officiers logés dans les étages supérieurs du Bouffay, mais le petit groupe ne rencontra aucune opposition. Ils bifurquèrent dans un couloir latéral avant d'arriver à la porte principale et s'engouffrèrent dans un minuscule escalier tournant dont un contrefort dissimulait l'entrée basse et arrondie. Un panneau de fer gisait sur le sol, arraché de ses gonds.

Cornuauud s'efforça de suivre le rythme malgré son état d'extrême faiblesse. De ses pensées embrouillées se dégageait l'idée qu'il marchait vers la liberté. Le bourreau attendrait, ainsi que la damnation éternelle. L'escalier donnait sur un souterrain si exigü que ses épaules touchaient les deux parois et que ses cheveux frôlaient la voûte. Les courants d'air chaud ne parvenaient pas à disperser l'odeur d'égout, plus lourde encore que la puanteur de la prison. Il réprima une nouvelle série de spasmes. Il lui tardait de respirer un air purifié par les vents du large, comme sur l'*Indomptable* où, au sortir de l'entrepont, il lui suffisait de grimper sur le gaillard d'avant afin de se débarrasser des odeurs, des remords et des miasmes. Il regrettait maintenant d'être rentré en France. Il aurait dû rester sur l'île de Saint-Domingue ou s'embarquer pour la Louisiane, comme il en avait eu l'opportunité. La malédiction de la négresse se serait peut-être effacée sur les vastes étendues américaines, ou au moins estompée. Il aurait déniché dans la population nègre, beaucoup plus nombreuse qu'à Nantes, un sorcier ou une sorcière capable de le désenvoûter. Le vieux monde ne lui offrait plus aucun avenir. Il se promit de filer vers Paimbœuf dès que possible et d'embarquer à bord d'un navire pour l'Amérique avant d'être rattrapé par son passé.

Les pas de la petite troupe et les bruits d'écoulement résonnaient dans la galerie. Épuise, Cornuauud serra les dents et les poings pour ne pas s'effondrer. L'obscurité l'empêchait de reconnaître les membres de l'expédition, hormis Qu'une-dent, qui marchait devant lui et qui, de

temps à autre, lançait un coup d'œil par-dessus son épaule. Les bouches de passages transversaux bâillaient dans les ténèbres. Ils n'évoluaient pas dans le réseau des égouts de Nantes mais dans un labyrinthe souterrain, sans doute creusé sous la ville pour surveiller les fondations des immeubles et des monuments.

« On arrive », souffla Qu'une-dent.

Ils gravirent une première volée de marches tournantes et débouchèrent sur une cave éclairée par une torche murale. La flamme dansante révélait une forêt de piliers de pierre et un sol de terre battue parsemé de flaques. Des femmes les attendaient avec des carafes de vin, des paniers de victuailles et des morceaux de pain. Cornuaud reconnut la brune hystérique qui s'était jetée sur lui dans la sacristie de l'église Saint-Vincent. Elle ne lui accorda qu'un regard bref légèrement teinté de mépris. Sans doute gardait-elle de leur relation un souvenir médiocre. Ou bien encore elle ne comprenait pas comment elle avait pu se donner à cet homme aux vêtements fripés et sales, au teint pâle, à la barbe et aux cheveux constellés de vomi.

« Traînons pas dans les parages, aboya Qu'une-dent.

— J'crois que P'tit Piro devait r'fermer le passage derrière nous, grommela un homme.

— On sait jamais. S'il a pas pu l'faire, les archers s'ront vite à nos trousses.

— Y a plus d'archers ! Et les gardes nationaux, ils me font pas peur, foutre ! gronda un autre.

— Vaut mieux éviter les ennuis, argumenta Qu'une-dent. Jusqu'à nouvel ordre, on doit pas se faire remarquer.

— Alors pourquoi on l'a délivré, lui ? »

Les regards convergèrent vers Cornuaud. À la lumière de la torche, leurs visages lui étaient pratiquement tous familiers. C'étaient les mêmes qui avaient massacré les domestiques et incendié la maison de l'armateur sur l'île Feydeau, les mêmes qui avaient accompli les basses besognes confiées par le club Saint-Vincent et nécessaires à la cause jacobine.

« Parce que, là-haut, on aura bientôt besoin de tout son monde et qu'on peut pas laisser les amis croupir en prison.

— Théodore et Marthe faisaient aussi partie des nôtres, et ce jean-foutre les a tués ! »

Qu'une-dent se gratta le crâne sous son bonnet et mordit avec férocité dans un morceau de pain avant de répondre :

« Tu veux dire qu'il nous en a débarrassés ! Théodore était l'agent des Anglais et des monarchistes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? protesta une femme. J'connaissais

bien Marthe. Elle m'en aurait parlé si son homme avait intrigué pour la calotte ou les aristocrates !

— Elle en savait rien, foutre ! Assez causé maintenant : le citoyen Goullin m'a donné des preuves de la félonie de Théodore, et, moi, ça m'suffit ! »

Ils se rendirent par une succession d'escaliers et de couloirs dans un bâtiment délabré de la rue de la Juiverie. Une foule de miséreux se pressait dans les pièces aux plafonds et aux murs éventrés, partageant l'espace avec une multitude de rats que l'intrusion de la troupe de Saint-Vincent ne dérangerait guère. Qu'une-dent repoussa durement deux vieilles femmes qui s'étaient jetées à ses pieds pour lui demander l'aumône. Ils sortirent dans la rue étroite et bordée de maisons aux façades de bois. Les étoiles disparaissaient sous les nuages poussés par un vent rageur et porteur d'orage. Des tourbillons de poussière glissaient au-dessus des pavés comme des danseurs fantomatiques.

« Ça va dégringoler », marmonna Qu'une-dent en scrutant le ciel.

Ils pressèrent le pas jusqu'à la première porte latérale de l'église Saint-Vincent, franchissant une succession de ruelles livrées aux ténèbres et aux courants d'air. Les premiers éclairs crevèrent le plafond des nuages au moment où ils s'engouffraient dans la vieille bâtisse. Ils s'installèrent dans l'ancienne sacristie où les femmes allumèrent des torches et procédèrent au partage des vivres et du vin.

« J crois bien que d'autres prisonniers ont profité d notre passage pour fiche le camp, dit un jeune homme au visage imberbe et aux cheveux filasse.

— Bah, si ce sont des calotins ou des aristocrates, ils finiront par se faire reprendre, ricana Qu'une-dent. Quant aux autres, eh ben, qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! »

Un roulement de tonnerre ébranla les murs et la voûte de l'église. Cornuau mangea avec appétit le pain, le lard fumé, le fromage rance et les fruits légèrement blets que lui distribua Grande Goule, la plus vieille des femmes. Malgré son goût aigre, le vin lui parut délicieux, meilleur en tout cas que les crus pourtant prestigieux de MM. de Fourmes et d'Ambert. La liberté avait le pouvoir de transformer en nectar la plus infâme des piquettes.

« Comment avez-vous appris l'existence de ces souterrains ? demanda-t-il à Qu'une-dent.

— On connaît du monde à la municipalité.

— Bizarre tout de même qu'on n'ait pas vu davantage de gardes à la prison... »

Un éclair éclaboussa de lumière vive l'intérieur de la sacristie et révéla un sourire narquois sur la face rugueuse de Qu'une-dent.

« On connaît aussi du monde chez les nationaux.

— C'est bien gentil à vous de... (Cornuaud but une gorgée de vin afin de ne pas se tromper dans ses mots) m'avoir délivré de cette foutue prison, mais j'avais pas pouvoir rester dans l'coin, cause que j'serai recherché sans répit et que, si j'm'en vais pas d'ici au plus vite, j'finirai par y retourner, au Bouffay. Ça aurait servi à quoi de m'sortir de là si c'est pour que les gardes m'y remettent ?

— On y a pensé, mon vieux Belzébuth... »

Un nouveau fracas de tonnerre les contraignit à garder le silence pendant quelques instants.

« Le mieux, j'crois, serait que j'prenne le premier bateau pour les îles ou pour l'Amérique... » avança Cornuaud.

Qu'une-dent lui décocha un regard mauvais, enflammé par l'alcool et les lueurs des torches.

« C'est la révolution qui t'a sauvé la vie, Belzébuth, elle qui t'a retiré des griffes de la mort. »

Il avait haussé le ton, à la fois pour donner un tour solennel à ses paroles, contrefaire la grandiloquence des orateurs de la tribune Saint-Vincent et dominer le crépitement sourd des trombes sur le toit de l'église. Les autres l'écoutaient avec attention, avec également une admiration craintive.

« Tu te dois donc de la servir loay... avec loyauté.

— Comment ?

— On a besoin de gars décidés à Paris. Les ennemis de la révolution sont de plus en plus nombreux. La turgotine du citoyen Lalouet te prendra c'matin à la première heure.

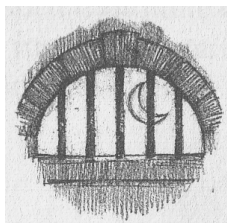
— À Paris ? Mais... »

Cornuaud se tut. Le moment était mal choisi d'ergoter. Il n'aurait pas la force de s'opposer à la volonté de Qu'une-dent, encore moins celle de fuir.

Paris, pourquoi pas ?

Là-bas, l'opportunité se présenterait d'infléchir le destin, de gagner un port, de voguer enfin vers ces terres lointaines où la liberté ne serait pas qu'un vain mot.

« À Paris », dit-il en choquant sa carafe de vin contre celle de Qu'une-dent.





CHAPITRE QUINZE

Émile n'avait aucune envie de partir. Maintenant qu'il avait retrouvé Perrette, il lui paraissait impossible de s'en séparer, encore moins depuis qu'il avait surpris Jean Augereau dans la maison de Bequette.

Un loup dans la bergerie.

Le cocassier avait annoncé qu'il reviendrait après les moissons, pas avant le mois de septembre par conséquent, mais peut-être avait-il menti afin d'endormir la méfiance des deux femmes.

Émile devrait tôt ou tard retourner à L'Herbaudière, au moins pour donner son congé à un René Martineau déjà perturbé par les absences régulières de ses deux autres journaliers, le départ de sa fille aînée et les réquisitions des armées insurgées. Quoi qu'il lui en coûtât de faire faux bond à son employeur dans des circonstances aussi difficiles, il n'envisageait pas de laisser Perrette et Bequette seules face à Jean Augereau. La vieille femme avait beau lui affirmer qu'il pouvait partir l'esprit tranquille et même rester quelques semaines à L'Herbaudière, jusqu'à ce que les choses rentrent dans l'ordre, il différerait sans cesse son départ.

Perrette prenait peu à peu confiance et parvenait à converser avec lui. Elle butait encore sur les mots, mais elle ne s'en désolait plus ni même ne s'en troublait, elle se contentait d'en rire ou encore de terminer la phrase inachevée d'un baiser ou d'une caresse. Sa beauté resplendissait sous le regard d'Émile comme une gemme étincelle aux feux du soleil. Toute la beauté du monde se nichait dans ses yeux myosotis, dans son teint clair, dans sa chevelure de jais, dans son sourire, dans son allure. Émile se sentait privilégié de pouvoir la

contempler, bien davantage que s'il avait été convié au lever de la reine. Perrette était une reine d'ailleurs, une reine en haillons, une reine sauvage, la reine simple et magnifique des prés, des forêts et des ruisseaux. Elle avait le don de le réconcilier avec lui-même, comme ces fées des légendes qui, d'un coup de baguette magique, transforment les crapauds en princes, les malédictions en bénédictions, les chagrins en joies. Bequette refusait catégoriquement qu'il les accompagne lorsqu'elles s'en allaient cueillir les simples. Il se rongait les sangs jusqu'à leur retour, tentant en vain de tromper son inquiétude dans les travaux de réfection de la maison ou dans la préparation du bois pour l'hiver. Elles connaissaient les environs comme leurs poches, mais de sourdes menaces rôdaient dans les orages de ce mois de juin.

Émile se souvenait des paroles de Louise, auxquelles il n'avait apporté aucun crédit sur le moment. Elle lui avait affirmé qu'il l'oublierait, qu'il en aimerait une autre, et, sur ce plan-là au moins, les faits donnaient raison à la jeune épouse de Germain Bréau. Elle avait également dit qu'il verrait la mort de près, qu'il rencontrerait la dame du marais, qu'il partirait loin de Vendée, qu'il lutterait contre l'ombre, contre l'esprit du mal, que la mort moissonnerait dans les bourgs, dans les châteaux, dans les chemins, dans les forêts, dans les prés, dans les rivières, dans les puits, qu'il n'y aurait plus rien à espérer des hommes, plus rien à espérer de Dieu... La voix tragique de Louise entraînait en résonance avec les événements qui secouaient le pays tout entier et le bocage vendéen. Dans quelques semaines, dans quelques jours, les chemins, les champs et les forêts cesseraient d'être sûrs, plus aucun principe ne se dresserait entre les soudards des deux camps et les populations sans défense. La violence hystérique avec laquelle les villageois de La Réorthie avait accueilli leur prêtre jureur augurait d'une guerre sans merci. L'abbé Rambaud avait l'habitude de dire que les guerres religieuses et les guerres civiles comptaient parmi les plus féroces, les plus cruelles de toute l'histoire humaine. Or le conflit qui s'annonçait serait à la fois religieux et civil, pétri d'une haine attisée par les agents des deux bords. L'affrontement servait les intérêts politiques et financiers des partis opposés, comme si cette terre autrefois paisible était devenue l'objet de toutes les tensions, comme si on n'avait pas d'autre choix que de la défendre ou de l'écraser.

Émile pressentait pourtant qu'il avait en lui la capacité, sinon d'éviter la souffrance, au moins de l'atténuer. Il ne parvenait pas à savoir d'où lui venait cette certitude. Du fol orgueil qui gouvernait chaque homme ? De son éducation influencée par les Lumières ? De sa sympathie naturelle pour le genre humain ? De l'amour pur et doux que lui inspirait Perrette ?

Il avait posé la question à Bequette.

« C'est sûrement pas à moi de te l'dire, lui avait répondu la vieille femme.

— Qui alors ? »

Bequette avait haussé les épaules avant de remuer à l'aide d'une cuillère en pierre la décoction d'herbes et de fleurs qui frémissait dans la marmite suspendue à la crémaillère.

« Ç'a certainement un lien avec les petites gens qui t'ont amené chez moi. »

Il avait marqué sa surprise d'un haussement de sourcils. Il n'avait jamais parlé à la vieille femme des êtres minuscules qui l'avaient transporté à deux reprises devant sa maison. Il aurait été bien en peine, d'ailleurs, de décrire des créatures qui s'étaient effacées de sa mémoire à la vitesse d'un songe. Il se demandait régulièrement s'il ne les avait pas purement et simplement imaginées, mais alors il se heurtait toujours à la même énigme : comment expliquer la célérité de son déplacement entre le bois Battiau et les environs des Lucs-sur-Boulogne ?

« Vous... vous les connaissez donc ? »

Un rire rauque avait secoué les épaules de Bequette.

« Les fadets ? J'peux pas dire que j'les vois tous les jours, dame non, mais ce s'rait vraiment malheureux que j'les connaisse point !

— Ils existent donc... »

La vieille femme s'était retournée et l'avait fixé avec sévérité par-dessus son épaule.

« Drôle de question. Tu les as vus, me semble.

— Ils se sont déjà effacés de ma mémoire.

— Ta tête est bé trop pleine de fatras, Milo. Tchos-là qui voulant pas voir voulant pas non plus se souvenir. »

D'un mouvement de menton, Émile avait désigné Perrette affairée à pétrir de la farine sur la maie.

« Et elle ? Elle les voit ? »

Bequette avait continué de tourner sa cuillère en pierre dans la marmite. Les flammes de l'âtre jetaient des lueurs rougeâtres sur son visage pensif et parcheminé.

« Elle, elle voit les âmes, murmura-t-elle. Elle entre chez les gens comme on entre dans une maison. Un don redoutable, ma foi. Vaudrait mieux parfois ne rien savoir sur tchos-là qui vous entourent. Elle reçoit leur souffrance, leur haine et leurs désirs en plein cœur. C'est pour ça, j'pense, qu'elle a rien réussi à dire à tcho grand fils de vesse de Jean Augereau. Et aussi qu'elle peut parler avec toi. Avec toi, elle souffre pas, elle reçoit d'la joie. »

Les yeux d'Émile s'étaient embués de larmes. Comment trouverait-il le courage de quitter cette demeure en sachant Perrette si

vulnérable, si démunie ?

« Ça veut sans doute dire que t'es pas l'mauvais bougre, avait repris Bequette. Pour en revenir à ta première question, j'peux pas te dire à quel moment tu rencontreras la personne qui te donnera les réponses. Si tu la rencontres, d'ailleurs...

— La... la dame du marais ? »

Bequette avait tiré un petit sac de tissu de sa robe noire et en avait versé le contenu, des plantes séchées, dans la décoction.

« T'as donc entendu parler d'la dame du marais ? Fais bé attention, mon gars : t'chou-là qu'ont eu l'malheur de la rencontrer, l'ont presque tous perdu la vie, les autres sont devenus fous. En tout cas, ce s'rait pas mal que tu partes demain pour Sainte-Gemme. On doit toujours achever un cycle avant d'en commencer un autre. »

Émile se tournait et se retournait sur la paille que lui avait préparée Perrette dans l'un des appentis. Les deux femmes dormaient dans la chambre où il avait repris connaissance la première fois. La maison ne comptait que deux pièces habitables, la grande salle où se dressait la cheminée monumentale et la chambre. Bequette rangeait ses onguents et ses autres préparations dans une souillarde dépourvue de fenêtres et garnie d'étagères. Elles tiraient une eau fraîche au léger goût de pierre d'un puits à la margelle habillée de lierre. Elles entretenaient un petit potager ainsi qu'un verger, mêlaient leurs légumes et leurs fruits dans le four attenant à la cheminée afin de les conserver tout l'hiver. De temps à autre, Perrette participait à une guerrouée où l'on broyait le lin en groupe au son des vèzes et recevait en échange de la farine de baillarge et de seigle, parfois un peu de froment avec lequel elle confectionnait le pain de méteil. Elle s'occupait également d'un poulailler régulièrement pillé par les renards ou les furets malgré les pièges et les épouvantails.

Les visiteurs défilaient chez Bequette à toute heure du jour. Des paysans pour la plupart, souffrant du dos, des dents, du ventre, d'une mauvaise fièvre, d'un coup de corne ou de sabot. D'autres se croyaient enjominés par un voisin jaloux ou une maîtresse délaissée. Ils surgissaient des genêts et des buissons environnants sans crier gare et cognaient avec leur bâton sur l'huis jusqu'à ce que Bequette ou Perrette vienne leur ouvrir. La vieille femme les recevait toujours devant l'âtre et leur posait une multitude de questions avant d'appliquer un onguent sur la plaie ou de leur faire avaler quelques gouttes d'une fiole. Ils la payaient d'un setier de farine, d'un lapin pris au collet, d'une brassée de champignons ramassés sur leur chemin, parfois d'un seul et vilain sourire. De temps à autre se présentaient des bourgeois de Bourbon-Vendée et des villages voisins fort mécontents de leurs médecins. Parfois aussi, des femmes de l'aristocratie locale

emmenaient leurs enfants à la vieille femme sans prévenir leur mari ni leur curé. Tout comme Denise, la sorcière de La Vineuse, Bequette donnait à certaines d'entre elles des herbes qui empêchaient les drôles de pousser dans le ventre comme les brioches au four. C'était la raison pour laquelle les prêtresses des plantes ne trouvaient aucune grâce aux yeux des prêtres ; les mulotins de Saint-Laurent-sur-Sèvre prétendaient que, comme le serpent de la Genèse, elles poussaient les filles de Dieu à la faute.

Les patauds ne les aimaient guère non plus. Elles étaient les servantes des vieilles superstitions, les vestiges du monde qu'ils voulaient définitivement ruiner, des foyers potentiels de résistance et de fanatisme.

« Les gardes nationaux s'invitent des fois chez moi, disait Bequette. Ils m'commandent de plus recevoir les gens, ils disent qu'à partir de maintenant la science des Lumières s'occupera bérède mieux de leurs maladies que moi. Tchés grands fils de garce, l'ont toujours quelque chose qui va pas ! Ils m'demandent de les soulager avec un d'mes remèdes. La science, l'ont plus que tcho mot à la goule mais, dame, ils lui font guère confiance, à leur faillie science... »

Les orages qui avaient éclaté en fin de journée n'avaient pas apporté la fraîcheur espérée. Émile s'était aspergé d'eau froide avant de se coucher. Les brins de paille l'irritaient au travers de sa chemise et de la couverture de laine étalée sur sa couche. Des ululements lointains se répondaient dans le silence bercé par les friselis des ramures.

Il avait prévu, suivant le conseil de Bequette, de se rendre à l'aube à Bourbon-Vendée et de prendre la première voiture à destination de Sainte-Gemme. Une fois à L'Herbaudière, il aviserait. Si René Martineau voulait encore de lui – le fermier n'était certainement pas en position de débaucher son commis –, il reprendrait le travail. Mais, si lui-même ne pouvait pas supporter l'absence de Perrette, il donnerait son congé définitif et s'installerait dans les environs des Lues.

Il lui en coûtait tellement de partir qu'il avait déjà opté pour la deuxième solution. Avant de se coucher, Perrette et lui s'étaient rejoints dans la cour et étourdis dans une étreinte silencieuse. Elle avait tourné vers lui un visage baigné de larmes avant de se détourner et de courir s'enfermer dans la maison. Rendu à sa solitude et à ses regrets, il avait lutté contre le sombre pressentiment qui l'imprégnait jusqu'aux os. À chaque instant un gouffre semblait sur le point de se creuser entre elle et lui, à chaque instant il redoutait de la perdre. Il s'était promené dans la forêt de genêts proche, espérant que les petits êtres viendraient à sa rencontre et le ramèneraient au bois Battiau, lui faisant gagner un temps précieux. Rien d'autre ne s'était agité dans la

nuit noire que les fleurs jaunes des genêts et les taches pâles des effraies.

Il crut percevoir un bruit de pas. Il pensa aussitôt que Jean Augereau venait lui régler son compte, se redressa et, fébrile, le cœur affolé, fouilla l'obscurité du regard, en quête d'une fourche ou d'un autre outil. Le cliquetis caractéristique d'un loquet précéda de peu un grincement. La porte de l'apprentis s'ouvrit et livra passage à une ombre.

« Milo... »

L'ombre se précipita sur lui, mais il n'eut pas besoin de se défendre. Enveloppé d'une odeur familière, il s'offrit avec un plaisir ineffable au ballet des lèvres et des mains qui s'insinuaient sous sa chemise et s'aventuraient sur sa peau avec une audace mâtinée de frayeur.

« Perrette ? Qu'est-ce que tu... »

Sa question se perdit dans la bouche de Perrette. Il y avait un fond de détresse dans la fougue de la jeune fille, dans la pression de ses lèvres, de ses dents et de ses doigts. Il fallait qu'elle fut au désespoir pour qu'elle, la timide, la pudique, eût osé s'introduire en pleine nuit dans l'apprentis et le rejoindre sur sa couche. Il s'efforça de la rassurer en répondant avec douceur à ses avances, en la couvrant de ses bras, en la serrant contre lui.

En un sursaut de lucidité, il la repoussa et la maintint par les épaules au bout de ses bras tendus.

« Tu es bien sûre de ce que tu fais ? »

Elle lui sourit et acquiesça d'un hochement de tête énergique. Elle portait une chemise de nuit de laine blanche que leur courte joute avait retroussée jusqu'à la taille. Ses cheveux dénoués se confondaient avec les ténèbres. Il la contemplait, incrédule, sa beauté, sa grâce lui tiraient des larmes.

« C'est... c'est la première fois ? »

Le visage de Perrette se fit grave, ses yeux s'assombrirent. Comme à chaque fois qu'elle s'apprêtait à parler, des rides verticales se creusèrent au milieu de son front.

« J'ai... Un homme m'a... vio... violée... à l'âge de onze ans. »

Une bouffée de colère embrasa Émile. Que le fils de vesse qui avait osé s'en prendre à Perrette lui tombe entre les mains, il l'égorgerait sans l'ombre d'une hésitation, même si l'événement s'était déroulé sept ou huit ans plus tôt.

« Qui ? »

Elle lui caressa la joue du dos de la main. La tendresse de son geste le bouleversa et l'apaisa.

« Je... je ne me souviens plus... Toi, Émile, tu me réconcilies avec les hommes. »

Il baissa la tête, soupira et dit, d'une voix sourde :

« Je ne suis pas différent des autres hommes, Perrette. Je suis prêt à tuer si on touche à ceux que j'aime.

— Non, t'es pas comme les autres. »

Elle le prit par le poignet et l'invita à s'allonger sur la paillasse.

Ils restèrent un long moment enlacés. Ce fut elle qui, à nouveau, prit l'initiative, elle qui retira sa chemise de nuit, qui incita Émile à se dévêtir, elle qui lui prit les mains pour les poser sur sa poitrine et les glisser entre ses cuisses. Il n'avait jamais ressenti un tel trouble avec Louise ni avec une autre femme. Avec Perrette il redécouvrait chaque geste, chaque baiser, chaque frôlement, chaque souffle, elle le plongeait dans un bain de félicité pure.

Elle se tendit lorsque, tremblant de désir, il la renversa sur la couche et s'allongea sur elle. Il s'arrêta de bouger jusqu'à ce qu'elle accepte son poids et qu'elle s'ouvre d'elle-même. Alors, avec toute la douceur dont il était capable, il s'enfonça en elle. Il s'immobilisait chaque fois qu'il sentait une hésitation, une contraction. L'intimité de Perrette était si suave, si accueillante qu'il avait l'impression d'être admis dans un paradis perdu. Elle restait silencieuse, concentrée sur ce corps étranger qui la visitait, attentive aux réactions de sa chair dont la mémoire recelait les anciennes douleurs et les drames. Rassurée, elle put enfin se détendre et se donner sans retenue à son amant.

Elle avait disparu lorsque les premières lueurs de l'aube s'infiltrèrent par les interstices de la porte et le réveillèrent. À nouveau saisi d'un mauvais pressentiment, il se leva et s'habilla rapidement. L'ombre frémissante de Perrette veillait encore sur son corps. Il aurait pu l'aimer toute la nuit, mais elle s'était dégagée de ses bras avec un petit rire, avait ramassé sa chemise et était sortie de l'appentis. Il n'avait pas cherché à la rattraper, pensant qu'elle souhaitait retourner dans sa chambre avant le matin afin de ne pas éveiller les soupçons de Bequette. Il avait presque aussitôt sombré dans un sommeil de juste.

Il se précipita dans la maison, explora la grande salle, la chambre, la souillarde, ne trouva nulle part les deux femmes. Mouches, guêpes et fourmis se disputaient des épluchures, des miettes de pain et des taches de confiture sur le bois rugueux de la grande table. Bequette et Perrette avaient pris un solide repas, signe qu'elles étaient parties pour un bon bout de temps. Les paroles de la vieille femme, auxquelles, la veille, il n'avait prêté qu'une attention distraite, lui revinrent en mémoire. Elle avait ajouté quelques mots après lui avoir conseillé de retourner à L'Herbaudière :

« De toute façon, on s'ra pas là non plus pour un couple de jours. Profites-en donc pour régler tes affaires de ton côté. »

Le mois de juin étant propice à la cueillette de certaines plantes et fleurs, elles ne reviendraient pas à la maison tant qu'elles n'auraient

pas achevé leur moisson. Elles dormiraient dans les masures abandonnées, dans les granges ou dans le cœur des forêts profondes, là où les guideraient leurs pas.

L'inquiétude à nouveau l'assaillit. Il sortit dans la cour et essaya de deviner la direction qu'elles avaient prise, tараудé par l'envie folle de partir à leur recherche, de les suivre de loin, de les protéger contre les cocassiers, les brigands, les gardes nationaux et tous les loups qui hantaient le bocage. Presque aussitôt, il prit conscience de la stupidité de son comportement. Comment retrouver Perrette et sa vieille compagne dans un tel labyrinthe végétal ?

La mort dans l'âme, il se mit en chemin pour Bourbon-Vendée. Comme la première fois, Bequette lui avait laissé sur le manteau de la cheminée quelques sous qui lui permettraient de s'acquitter du prix du voyage. Il comprenait maintenant pourquoi Perrette s'était glissée dans l'appentis en pleine nuit, pourquoi le désespoir avait coulé de ses mains, de ses lèvres, de ses yeux. Elle savait qu'elle s'absenterait le lendemain pour une durée indéterminée, et elle souhaitait sceller leur amour avant son départ. Avait-elle pressenti que leur séparation durerait plus longtemps que prévu ?

Il se munit d'un quignon de pain, de quelques fruits mêlés et d'une gourde qu'il remplit au puits. Des nuages s'étiraient comme de gros chats noirs au-dessus des collines. L'orage risquait d'éclater avant la mariennée. On n'avait pas encore commencé les foins dans le bocage, l'herbe pourrirait sous les averses, on manquerait sans doute de fourrage pour l'hiver, les bocains perdraient une partie de leur cheptel et, donc, de leurs revenus.

Comme Perrette ne l'accompagnait pas et qu'il ne connaissait pas le coin, il emprunta cette fois le chemin creux de Belleville. Il traversa une forêt où la lumière du jour ne pénétrait pas. Les frondaisons des grands chênes se rejoignaient et formaient une voûte épaisse où se pulvérisaient les rayons parcimonieux du soleil. Il longea une succession de champs en pente cernés de haies de genêts, de pommiers et de chênes têtards. Des hommes coiffés de rabalets fauchaient les herbes entre de gros rochers aux échinés usées et habillées d'une mousse jaune. Des garçons entassaient les bottes vertes et liées par des jeunes filles dans une charrette abritée sous un orme. Délivrés de leur joug, les deux bœufs de l'attelage plongeaient avec avidité leur mufler dans l'herbe haute et grasse. Des cris et des rires accompagnaient d'habitude le ramassage des foins, mais aujourd'hui on avait besoin de silence, les yeux levés sur les nuages. Les faucheurs se redressaient parfois pour aiguïser leur lame avec une caux et en profitaient pour houspiller les jeunes. Personne ne proposa à Émile une rasade de vin comme le voulait l'usage. Il ne récolta qu'une bordée de regards inquiets – et bienveillants de la part de quelques filles. Il les salua d'un

sourire et pressa le pas afin d'arriver à Bourbon-Vendée avant le début de l'orage.

Les bois, les taillis et les champs se succédèrent jusqu'à Belleville. Partout la même course de vitesse était engagée entre les deux et les hommes, partout on avait choisi de rentrer le foin avant terme et de le faire sécher à l'intérieur des granges. Les anciens, qui avaient vécu tant de saisons qu'ils pouvaient relier entre eux les phénomènes apparemment disparates, prévoyaient un été venteux, maussade. Le vol des hirondelles, l'activité des mouches et des abeilles, le comportement des écureuils et des autres animaux sauvages, la direction des vents, ils interprétaient chaque signe envoyé par la nature. De la même façon que les écoliers apprenaient la lecture et l'écriture, ils s'initiaient depuis leur plus jeune âge au langage du ciel et de la terre, une connaissance indispensable dans une existence tout entière gouvernée par les éléments. L'abbé Rambaud n'avait pas dispensé ce genre d'enseignement à son protégé, estimant, à tort ou à raison, qu'il s'en sortirait mieux dans le monde en sachant lire et écrire.

Émile aurait pu solliciter un emploi de greffier ou d'écrivain public dans une ville d'importance comme Luçon, La Rochelle ou Nantes, mais quelque chose le retenait dans le bocage, il souhaitait vivre au sein de cette nature tantôt généreuse, tantôt ingrate, il n'avait pas envie de quitter des yeux son océan de verdure aux vagues tiquetées de jaune, de rouge, de mauve et de blanc, il aurait eu l'impression de se dessécher dans l'atmosphère poussiéreuse d'une cité. Il se sentait parfois exclu de la communauté des hommes, mais il restait l'enfant de la campagne vendéenne comme les chrétiens se disaient fils de Dieu.

« Oué to qu'tu vas, ta ? »

Les quatre hommes avaient surgi d'une haie de genêts et levé leurs faux emmanchées à l'envers. Jeunes, ils portaient les vêtements traditionnels du bocage, chapeaux rabalets, mouchoirs rouges noués autour du cou, pantalons rayés, guêtres montant jusqu'aux genoux, sabots de bois clair. Sur les carrés de tissu pourpre cousus à leurs chemises de laine écruée, ou au revers de leurs vestes courtes et rondes, étaient brodés des cœurs noirs surmontés d'une croix. Deux d'entre eux étaient équipés de fusils, des modèles récents, et de gibernes, elles aussi flambant neuves. Leurs cheveux emmêlés, leurs yeux sombres, leur barbe de plusieurs jours et leur fatigue apparente accentuaient leur allure farouche. Ils affichaient la morgue puérile des jeunes recrues paradant la première fois dans leur uniforme.

« T'as point répondu : d'où qu'tu vés, oué to qu'tu vas ? répéta l'un d'eux d'un ton menaçant.

— Qu'est-ce qui m'interdit de marcher dans les chemins, à

c't'heure ? » répliqua Émile.

Il sentait déjà bouillonner sa colère malgré ses efforts pour conserver son calme.

« Les chemins, l'sont pleins d'espions patauds et d'ennemis d'la foi, d'nos jours !

— Je suis pas un espion. Laissez-moi passer maintenant, je dois aller prendre une voiture à Bourbon-Vendée.

— I s'dit que tchés grands fils de vesse de patauds vont bétout s'en prendre à notre roi et à notre reine comme le s'en sont pris à nos curés.

— C'est pas en embêtant les voyageurs sur les chemins que vous y changerez quoi que ce soit. »

Les quatre hommes revenaient probablement de l'une de ces assemblées nocturnes où ils avaient entendu les prêches enflammés des réfractaires. Ils étaient tellement impatients d'en découdre qu'ils décèleraient un ennemi dans chaque homme, chaque femme, chaque enfant qu'ils croiseraient sur le chemin du retour.

« Qui nous dit qu't'es point un espion ? reprit l'un d'eux aux yeux plus noirs que les ailes d'un freux.

— Je vous donne ma parole. Mais, dame, si j'étais un véritable espion, sûr qu'elle vaudrait pas grand-chose. »

Ils se consultèrent du regard avant d'éclater de rire. Ils baissèrent leurs faux et, recouvrant leurs réflexes de partage ancestraux, proposèrent à Émile une gourde d'un vin épais et aigre.

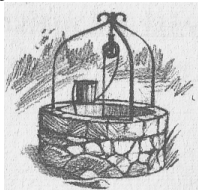
« Fais excuse, mais te r'sembles point à un gars d'chez nous...

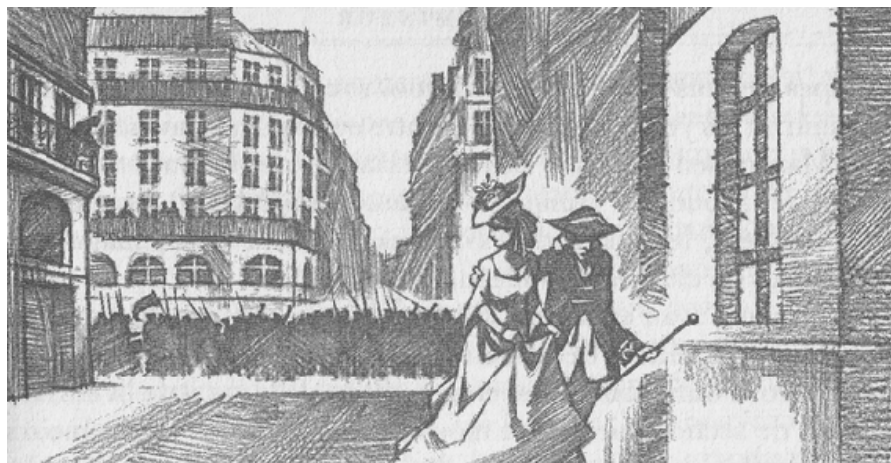
— Je suis pourtant comme vous autres. Journalier dans une ferme de la plaine de Luçon. Je m'en vas reprendre mon travail. Vous autres, vous seriez aussi bien dans les champs à ramasser le foin. Les pluies vont bientôt tomber. »

Une ombre de tristesse glissa sur les visages rudes. Des nuages de plus en plus lourds s'amoncelaient au-dessus des collines.

L'homme qui paraissait le plus âgé leva un regard anxieux sur le ciel avant de murmurer :

« A c't'heure, plus rin s'ra jamais comme avant. »





CHAPITRE SEIZE

« La roland veut continuer de gouverner même si son ministre de mari a été remercié, affirma le jeune homme aux cheveux noirs qu'on avait présenté à Cornuaud sous le nom de Jacques-André Bellerive.

— Laissons-la agir à sa guise, cette satanée femelle ! gronda un sans-culotte au visage inquiétant et aux yeux délavés appelé Fleurdepied. Elle fait une grande part de la besogne à notre place. S'ra toujours temps après de r'prendre la main.

— Ouais, en attendant, elle nous prive de nos meilleurs éléments !

— Nos meilleurs éléments ? Santerre ? Une barrique toujours pleine ! Legendre ? Partant pour n'importe quel mauvais coup, du moment qu'on lui donne l'occasion de cogner ! Fournier ? Un jean-foutre d'Américain, un ancien esclavagiste, un accapareur, prêt à n'importe quelle félonie pour faire oublier d'où il vient ! »

Les lampes à huile peinaient à éclairer la salle sombre et saturée de fumée de tabac. Toutes les tables étaient occupées par des groupes de sans-culottes dont l'alcool rougissait les pommettes et enflammait les yeux. La plupart d'entre eux appartenaient aux sections Mauconseil et Roule. Les voix criardes des femmes transperçaient le brouhaha comme des lames ébréchées. Aggressives, dépoitraillées, les furies de Paris ressemblaient étrangement aux poissardes du club Saint-Vincent de Nantes.

Cornuaud avait eu la sensation, en arrivant à Paris, de pénétrer dans une fourmilière démantelée à coups de pied. Nantes n'était qu'un gros bourg paisible en comparaison de la capitale livrée aux hordes de sectionnaires, aux mouvements de foule, aux rumeurs les plus folles, aux incessants bouleversements politiques.

Les premières défaites contre l'ennemi autrichien avaient levé un vent de panique dans la population parisienne. Les bruits propagés par les clubs désignaient les complices de l'intérieur à la vindicte populaire, aristocrates, accapareurs, calotins, généraux, courtisans... L'Assemblée avait débauché six mille hommes de la garde constitutionnelle du roi et traduit leur chef, le duc de Cossé-Brissac en Haute Cour. Servan, le ministre de la Guerre, avait proposé la création, au Champ-de-Mars, d'un camp où se rassembleraient vingt mille gardes nationaux venant de tous les départements et choisis en vertu de leurs sentiments patriotiques. Le roi avait opposé son veto à cette décision, ainsi qu'au décret d'expulsion des prêtres réfractaires, mais, en gage de bonne foi, il avait accepté la dissolution de sa garde.

« L'idiot, la triple buse ! ricana Bellerive. Bientôt, le gros Capet n'aura plus un seul sabre à opposer au peuple !

— Tu es bien un fanatique, citoyen, comme tous les cordeliers, intervint Lalouet.

— Il me semble t'avoir déjà vu au Club des cordeliers...

— Vrai. Mais depuis je suis passé aux jacobins, où j'ai appris la patience. Je prétends, moi, que nous ne sommes pas encore prêts. Que la femme Roland et ses... amants s'occupent d'affaiblir l'autorité du roi. Nous, nous ne laisserons à personne le soin de donner le coup décisif.

— À moi, foutre, le moment semble parfaitement choisi ! »

Lalouet, qui ne buvait pas d'alcool contrairement à ses acolytes, vida avec une moue d'amertume une tasse de ce café dont le prix ne cessait de grimper. Le silence s'était fait autour de lui. On l'écoutait avec attention, car, fourré chaque jour dans l'ancien couvent des jacobins, il était l'œil et l'oreille de Robespierre. Il passait pour le neveu du grand homme et n'avait jamais infirmé ni confirmé cette rumeur. On n'avait plus guère l'occasion de rencontrer la « sentinelle du peuple », toujours enfermée au club ou retirée dans la maison des Duplay, ses logeurs. Son nouveau journal, *Le Défenseur de la Constitution*, lui prenait une grande partie de son temps. Ses partisans disaient de Robespierre qu'il préparait un retour fracassant, qu'il abattrait bientôt les girondins et leurs complices corrompus ; ses adversaires le tramaient dans la boue, clamaient qu'il avait d'ores et déjà perdu la partie, qu'il aurait mieux fait de garder son emploi d'accusateur public au tribunal criminel, qu'il serait bientôt dans la peau de l'accusé, lui et tous les enragés de son espèce. Les périodiques monarchistes et modérés se déchaînaient contre le petit avocat d'Arras, cet « infâme bavard dont le maniérisme ne peut faire oublier les penchants criminels, ce piètre magistrat sous la robe duquel, et depuis fort longtemps, il n'y a plus d'homme ».

Le limonadier s'était arrêté de tirer le vin qui coulait du sous-sol de son établissement par un système compliqué de tuyaux en fer-blanc – le vin passait ainsi directement des faubourgs au centre de Paris au nez et à la barbe des collecteurs de taxes.

« Non, le moment n'est pas bien choisi, dit enfin Lalouet. Si nous agissons avec une trop grande précipitation, nous risquons de provoquer la formation d'un gouvernement militaire. Robespierre dit que ce serait la pire des solutions, la plus terrible des reculades, le plus scélérat des despotismes. Il nous faut observer, patienter. Attendre que les généraux repartent au front. Attendre les renforts des fédérés de province. Laissons les girondins se bercer d'une gloire facile et illusoire. »

Un beau parleur, ce Lalouet, Cornuaud avait eu tout loisir de s'en rendre compte au long des quatre jours et trois nuits de voyage entre Nantes et Paris. Ils n'avaient pas pris de repos, se contentant le plus souvent de repas frugaux arrosés d'une eau au goût saumâtre. Le temps de changer les attelages dans les relais, et ils repartaient sans tenir compte des douleurs lancinantes à leur dos et leur nuque. Cornuaud n'était pas parvenu à trouver le sommeil sur les sièges de la turgotine dont le cuir craquelé et la bourre tassée ne protégeaient guère des chocs. Comme la voiture leur était entièrement réservée, ils avaient au moins pu détendre leurs jambes. Lalouet s'était de temps à autre allongé et endormi dans un concert de sifflements et de ronflements incroyablement sonores pour un homme aussi sec et sobre.

Tant qu'il était plongé dans le sommeil, il ne parlait pas, et Cornuaud en avait profité pour laisser vagabonder ses pensées. La sorcière négresse ne s'était plus manifestée depuis que Qu'une-dent et les siens l'avaient délivré de la prison du Bouffay. Au fond de lui il savait pourtant qu'il n'en avait pas terminé avec elle. Ses yeux noirs et ronds apparaîtraient au moment où il s'y attendrait le moins, elle le contraindrait à verser le sang, à se venger des Blancs qui avaient un jour surgi dans son village et enchaîné les hommes, les femmes et les enfants. Il doutait maintenant de l'efficacité du rituel accompli par Noé au calvaire de la Croix-Gâtineaux. L'enjomineuse aurait sans doute fini par le reconquérir malgré la présence du grigri. Son pouvoir était bien plus fort que celui du grand nègre des rues de Nantes, parce que, nourri du désespoir de tout un peuple, il enfonçait toutes les barrières, il s'étendait au-delà de l'espace et du temps.

En dehors de ses trop courtes périodes de sommeil, le babillard Lalouet n'avait pas cessé de lui délivrer ses conseils, ses sentences, ses avis et même ses poèmes. Il prétendait appartenir au cercle restreint des premiers initiés, mais n'avait pas reçu le fameux brevet accordé aux héros de la Bastille, ni l'uniforme spécial, ni le sabre à la poignée

en forme de Bastille, ni le fusil avec le nom de l'heureux récipiendaire gravé sur le canon, ni un emploi privilégié à la municipalité ou dans la police. Une vieille tante de province avait choisi le 13 juillet 1789 pour passer de vie à trépas et il avait dû s'absenter le jour fatidique.

Cornuaud sentait, à sa façon d'enjoliver son récit, que le citoyen Lalouet avait troussé une belle fable afin d'être légitimé par les purs et durs de la révolution. Bon nombre d'hommes se croyaient ainsi obligés de se forger un passé irréprochable, voire mythique, dans les périodes troubles. D'abord proche de Marat, de Pache et de Chaumette, Lalouet s'était ensuite affilié au Club des jacobins. De toutes les têtes pensantes de la révolution, Robespierre était celui qui lui avait fait la plus forte impression – il ne disait jamais « mon oncle » ou « Maximilien », mais toujours Robespierre. Ah ça, les autres braillaient fort, comme Marat, manœuvraient à la perfection, comme Brissot, se fendaient de discours enflammés, comme Danton, mais aucun d'eux n'acceptait comme Robespierre de se vouer corps et âme à la révolution, aucun d'eux ne faisait preuve d'une telle abnégation, aucun d'eux n'avait une telle hauteur de vue.

« Et s'ils réussissaient ? S'ils nous volaient notre victoire ? » insista Bellerive.

Il avait passé un bras protecteur sur les épaules de la jeune femme ravissante qui les avait rejoints aux alentours de la mi-nuit, une comédienne de renom du théâtre de la rue Richelieu. Elle fixait Bellerive avec une adoration d'où n'était pas absente une certaine appréhension. Le décolleté de sa robe ne dissimulait pratiquement rien de ses seins ronds, adorables, légèrement saupoudrés de blanc et piquetés de mouches. L'extravagance de sa coiffure et de sa mise fascinait Cornuaud.

Jamais il n'avait vu de beauté aussi sophistiquée, pas même à Saint-Domingue où les femmes des planteurs rivalisaient pourtant d'élégance.

« Il faudrait qu'ils organisent une journée foutrement plus efficace qu'une pieuse procession aux Tuileries, répondit Lalouet.

— Pieuse ? gronda Fleurdepied. J'connais mieux, comme gens pieux, que ces brigands de Santerre, de Legendre et de Four-nier ! C'est pas un cierge, crois-moi, qu'ils vont porter au gros Capet !

— Ah oui ? Les hommes de la Roland ont pourtant l'habitude de tenir la chandelle ! » brailla une femme.

Un éclat de rire général secoua l'assistance. Lalouet sourit et attendit patiemment que le silence retombe pour reprendre la parole.

« Les girondins ne sont pas insensés au point de vouloir prendre de force les Tuileries. Ils tiennent leur prétexte : la célébration des anniversaires du Jeu de Paume et de la fuite de la famille royale. Leur intention est de montrer au roi et à ces jean-foutre de feuillants qu'ils

disposent toujours de la puissance populaire, que l'on doit encore compter avec eux. Puisque son benêt de mari n'a pas su garder son ministère, la Roland continue de gouverner par la rue.

— J'crois, moi, qu'le citoyen Bellerive a raison, cracha un homme édenté. Si on les laisse faire, si on reste le cul collé sur nos chaises, ces foutus trissotins vont tirer les plus grands bénéfices de cette journée et nous confisquer not' révolution. »

Lalouet se leva, défroissa sa redingote, saisit sa canne et posa sur sa tête son chapeau orné d'un plumet tricolore. Il ressemblait à un automate avec ses gestes saccadés et son regard brillant de fatigue. Il avait confié à Cornuaud qu'il ne dormait pas plus de deux heures par nuit depuis le début de la révolution.

« Le sommeil est une belle sottise en ces jours glorieux. Nous devons consacrer toutes nos forces vives à l'avènement du guerrier divin sur son char solaire.

— Le guerrier divin ?

— Il ne s'agit pas d'un individu mais d'un symbole, d'un archétype. Le char solaire annonce le règne des Lumières, et le guerrier divin, les hommes éclairés guidant le peuple. Nous les frères, les combattants des grades inférieurs, les corbeaux, les griffons, les lions, les Perses, les courriers du soleil, nous nous mettons au service du Père des Pères.

— Qui est-il donc, ce Père des Pères ? Le roi ? »

Lalouet s'était rencogné sur la banquette de la turgotine avec un rire étranglé.

« Le roi ? Ce gros goret de Capet n'aurait pas dû manquer sa fuite l'an dernier ! Il ne passera sans doute pas l'année. Personne ne connaît le Père des Pères. Il se révélera dans sa gloire lorsque la nation sera purgée de ses vieux démons. »

C'est ainsi que Cornuaud avait appris l'existence d'une organisation vouée au culte des antiques dieux perses. Le lien entre cette société secrète et la révolution ne lui avait pas paru évident, mais Lalouet avait refusé de lui fournir davantage d'explications. Il lui avait seulement promis qu'il serait bientôt convié à une cérémonie du premier grade. Cornuaud avait encore demandé ce qui lui avait valu sa délivrance de la prison du Bouffay.

« Sous l'ancien régime, tu aurais été jugé pour assassinat et condamné au supplice de la roue, avait déclaré Lalouet. Car c'est ce que tu es en vérité : un ignoble assassin dont le crime a privé des enfants de leurs parents. Mais le destin a voulu que tu égorges un traître, un ennemi de la révolution. Et que, dans ces jours décisifs, nous ayons un grand besoin d'hommes décidés que la mort n'effraie pas. »

Il avait marqué un silence avant de poursuivre, comme pour donner un tour solennel à ses propos, s'abîmant dans la contemplation de la forêt lugubre et figée traversée à vive allure par la turgotine. Les hurlements du cocher avaient dominé les crépitements de sabots des chevaux et les crissements des roues sur la terre par endroits pavée de pierres.

« La révolution est une louve à la mamelle généreuse. De même qu'elle offre une nouvelle chance à la nation, une deuxième chance t'est offerte, citoyen Belzébuth. À toi de savoir la saisir. »

Lalouet demanda un verre d'eau au limonadier, qui s'empressa de le servir avec une obséquiosité insolite chez un homme au cou et au poitrail de taureau, et promena sur les tablées un regard saisissant de froideur.

« À la guerre, citoyens, ce ne sont pas souvent les premières lignes qui remportent les victoires.

— Que la journée tourne mal, et les feuillants s'empresseront d'accuser les jacobins, insista Bellerive avec son inimitable accent à la fois rocailleux et chantant. La Fayette sautera sur le premier prétexte pour faire fermer le club et marcher sur l'Assemblée. Si Robespierre n'approuve pas l'action de la Roland, ne devrait-il pas la persuader de renoncer – à défaut, s'en dissocier publiquement ?

— On ne peut pas plus raisonner les femmes que les fanatiques ! grommela Lalouet. La Roland moins que toute autre. C'est une succube qui ne songe qu'à voler leur pouvoir aux hommes. Disons que nous demeurons en position d'observateurs et que nous préparons la riposte au cas où cet intrigant de Motier chercherait à nous nuire. Nous n'avons plus rien à craindre de Dumouriez : ce traître est reparti au front.

— Alors, citoyen, est-ce qu'on doit se mêler aux autres ou est-ce qu'il vaut mieux ne pas se montrer ? » s'enquit une femme.

Lalouet se dirigea à grands pas vers la porte du café et, la main sur la poignée de la porte, se retourna.

« Il ne sera pas dit que les sections Mauconseil et Roule seront absentes de l'anniversaire du Jeu de Paume. Mais que ceux d'entre vous qui se rendront aux Tuileries se gardent des rixes. Allez-y en nombre, prenez les piques et les armes qui vous seront distribuées, car elles nous seront utiles ultérieurement, mais à aucun prix vous ne devez vous en servir. Rompez et fuyez si les choses tournent mal. Encore une fois, le temps n'est pas venu de porter le coup de grâce. »

Cornuaud ne dormit que deux petites heures dans la mansarde de la maison de la mère d'Armande où Bellerive, sans demander son avis à sa maîtresse, l'avait invité à passer la fin de la nuit. Il n'avait jamais

couché dans le même endroit depuis qu'il était arrivé à Paris. Il avait passé la première nuit dans le minuscule bureau de Lalouet, la deuxième dans la chambre d'une prostituée qui, pour l'occasion, l'avait soulagé de dix livres sur les quarante que lui avait remises le trésorier de la section Mauconseil, « une avance sur ton futur salaire, citoyen », la troisième chez un vieux sans-culotte si crasseux et puant qu'il avait eu l'impression de se réveiller dans la prison du Bouffay. Il n'avait pas pu se laver depuis son départ de Nantes, l'eau, à Paris, étant limitée à un litre par personne et par jour. Il projetait de se rendre dès que possible dans un établissement de bains – Armande n'avait pas pu s'empêcher de le lui suggérer lors de leur marche nocturne entre le café du quai de la Seine et la maison de sa mère, signe qu'il pouvait autant qu'un bouc –, mais l'occasion ne s'était pas encore présentée.

D'incessants et puissants tourbillons se formaient dans les rues et sur les places de la capitale, précipitaient les foules les unes contre les autres, ne laissaient à personne le temps de s'arrêter ni de réfléchir. La ville tout entière était saisie de fièvre et de folie. On voyait des passants éméchés s'en prendre en plein jour à un prêtre ou à un officier, des jeunes gens élégants aux cheveux aplatis affronter des milices bourgeoises à coups de gourdin, des hommes en apparence respectables fesser des femmes en public, des poissardes s'acharner sur une aristocrate qui avait eu la mauvaise idée de se promener sans escorte sur les Champs-Élysées, des gardes nationaux, des grenadiers et des sans-culottes en venir aux mains et parfois même tirer leurs sabres ou leurs pistolets, des harangueurs comme Marat, Roux et Varlet exciter la foule sur les places, de grands gaillards à l'accent allemand ou anglais s'agiter dans l'ombre des ruelles, des bourgeois et des affairistes affolés courir d'un cabinet de lecture à l'autre, d'une banque à l'autre. Les hurlements des marchands ambulants, des regrattiers, des ravaudeuses, des cochers, des forts des halles, des poissonnières et des bœufs à l'abattoir se jetaient dans le tumulte comme des sources d'eau vive dans un fleuve. Les roulements des roues cerclées de fer et les crépitements des sabots sur les pavés grossissaient un vacarme qui se prolongeait fort tard dans la nuit. Le bruit était certainement le phénomène qui avait le plus étonné Cornuaud à son arrivée à Paris. La ville ne s'arrêtait jamais, ne se reposait jamais.

Un cœur géant et détraqué.

En cette aube du 20 juin 1792, des centaines de Parisiens se rassemblaient rue Saint-Martin et rue Saint-Denis dans un silence inhabituel, presque solennel. Coiffés de bonnets phrygiens ou de chapeaux ornés de cocardes, les hommes, mal réveillés, brandissaient des piques tandis que les femmes, vêtues de robes et de coiffes

tricolores, portaient des pancartes, des pains, des cruches et des paniers de victuailles. Il y avait là plusieurs centaines de personnes, peut-être même plus d'un millier. On distinguait des gardes nationaux dans la multitude, mais aussi des enfants d'à peine sept ou huit ans, d'anciens soldats dont l'uniforme s'en allait en lambeaux, des maraudeurs aux mines sinistres, des charbonniers aux visages et aux mains noirs. Une procession de trognes rongées par l'alcool, la vérole, la vermine ou la misère. Une forêt de piques se tendait vers un ciel strié de lueurs livides. La brise chasserait bientôt les nuages attardés au-dessus des toits. La lumière rase du jour naissant n'éclairait pas encore les façades grisâtres des immeubles et des maisons.

« La Roland a ratissé large, murmura Bellerive d'un air pensif. Je ne pensais pas la Gironde si persuasive. Elle pourrait bien réussir son coup, la garce. Les craintes de Robespierre ne sont probablement pas fondées. La patience ne paie pas toujours. Dommage qu'Armande ait raté un tel spectacle. Elle qui rêvait de visiter un jour le château des Tuileries.

— Elle a eu peur ? »

Bellerive lança un regard mauvais à Cornuau, puis, de l'extrémité de sa canne, il désigna le petit groupe de sans-culottes qui surveillaient la multitude avec une attention fiévreuse.

« Les meneurs payés par la Roland... Armande a toujours un peu de mal à se lever avant midi. C'est une comédienne, tu comprends ? Et puis nos nuits sont un peu agitées ces derniers temps. Mais tu n'as point tort, l'ami : c'est une foutue froussarde ! Elle risquerait fort de s'évanouir à la première goutte de sang. »

Un garçon d'à peine quinze ans se porta à leur hauteur et leur proposa l'une des piques qu'on avait chargées dans une charrette. Arc-bouté sur les rênes, le conducteur peinait à contenir les deux bœufs de l'attelage, apeurés par la foule gesticulante.

« C'est le maire de Paris qui offre ! s'écria le garçon avec un large sourire.

— Ce cher Pétion ! commenta Bellerive. Lui et son complice Manuel donnent d'une main pour mieux reprendre de l'autre. Je parie qu'on retrouvera nos deux hypocrites dans la journée, mais aux côtés du roi. Les bougres s'y entendent en tout cas pour soigner leur popularité. »

Cornuau se munit d'une pique dont la pointe se divisait de chaque côté en trois dents plus tranchantes que des rasoirs. Il eut un bref étourdissement lorsqu'il revint prendre place dans le cortège et demeura quelques instants attentifs aux réactions de son corps. Ne ressentant aucun des symptômes habituels, il se dit qu'il était seulement victime du manque de sommeil. Il mourait également de faim. Bellerive l'avait réveillé juste avant leur départ et ils n'avaient

pas pris le temps de manger. Son attention fut attirée par le contenu du panier d'une femme aux cheveux roux et à la peau claire criblée de taches de son. Des pains ronds et dorés en dépassaient. Il se retint à grand-peine de se ruer sur elle et de lui arracher le panier des mains. Elle surprit son regard et lui sourit. Sa volumineuse poitrine martyrisait le tissu de sa robe claire agrémentée de liserés bleu et rouge. Elle ne manquait pas de grâce malgré sa corpulence, ses joues rondes et un début de double menton. Ses boucles rousses s'entrelaçaient sous les amples oreilles ondulées de sa coiffe. Il s'immergea dans le vert translucide et apaisant de ses yeux. Elle plongea la main dans le panier et la ressortit avec une boule de pain odorante.

« T'as faim, citoyen ? »

Il hocha la tête sans la quitter des yeux.

« Prends, c'est d bon cœur. »

Il se saisit du pain sans se faire prier et planta avec férocité ses dents dans la croûte épaisse et dure. Il arracha plusieurs bouchées d'une mie au goût dominant de seigle et les avala goulûment avant de la remercier d'un sourire.

« C'est la première fois que j'te vois, dit-elle. T'es de quelle section ?

— J viens d'arriver à Paris, répondit-il, la bouche à moitié pleine. On m'a inscrit à Mauconseil.

— Mauconseil, hein ? C'est des enragés par là. Et tu viens d'où ?

— De Nantes. Et, avant, de Saint-Domingue. Et, encore avant, d'Afrique. »

L'Afrique où il n'aurait jamais dû foutre les pieds, l'Afrique d'où il rentrait avec un démon femelle dans la peau.

Les yeux verts de la femme s'écarquillèrent de curiosité.

« T'étais sur un bateau ?

— J'ai passé plus de deux ans sur un négrier. »

Les sabots et les manches des piques claquèrent en cadence sur les pavés de la rue. Bien qu'il n'arrivât plus personne, la procession ne bougeait pas et les plus vindicatifs commençaient à perdre patience. Des murmures inquiets couraient au-dessus des têtes comme des risées à la surface d'un étang.

« Qu'est-ce qu'on attend ? Aux Tuileries ! Fêtons le serment du Jeu de Paume ! Rejoignons les autres ! Aux Tuileries !

— Les colonnes ne sont pas toutes formées. Attendons le signal. Nous devons y aller tous ensemble. Santerre donnera bientôt l'ordre.

— Aux Tuileries ! Aux Tuileries !

— Taisez-vous donc, bande de jean-foutre ! Si vous vous présentez

en ordre dispersé, les grenadiers vous tireront comme des lapins ! »

On se résigna donc à guetter le signal, on proféra, pour tuer le temps, des injures contre « Monsieur Veto », La Fayette et les autres valets feuillants, on insulta l'Autrichienne, on célébra l'anniversaire de la fuite de la famille royale avec des quolibets et des rires, on s'échauffa les sangs en brandissant les piques ou, pour les mieux équipés, les fusils.

Le *Ça ira* entonné par quelques femmes fut repris par des centaines de poitrines. La puissance du chant, associée au roulement des tambours, au martèlement des sabots et des manches sur le pavé, galvanisa Cornuaud. La femme rousse qui lui avait donné le pain chantait elle-même à tue-tête et sa voix enrouée le soulevait. Il se surprit à fredonner un air qu'il avait l'impression d'entendre pour la première fois de sa vie. Les membres du club Saint-Vincent l'avaient braillé de temps en temps, mais jamais avec cette ferveur, jamais avec ce synchronisme harmonieux et puissant.

La femme rousse, devinant qu'il n'était pas rassasié, lui offrit encore deux pains puis une fiole contenant un alcool fort.

« Du rhum, hein ? »

Elle apprécia d'un sourire.

« Ça s'voit que tu es allé aux îles. T'es pas comme tous ces fieffés soiffards : eux, ils seraient bien incapables de r'connaître une bonne eau-de-vie d'une foutue goutte ! »

Il but une généreuse gorgée et marqua sa satisfaction d'un claquement de langue.

« J't'ai pas demandé d'où tu venais, citoyenne.

— De pas loin, mon beau. J'suis née à Paris, j'y ai passé toute mon enfance. Au faubourg Saint-Marcel. Ma mère était lavandière.

— Et ton père ? »

Elle rougit, hésita avant de répondre, se rapprocha de lui, se hissa sur la pointe des pieds pour lui glisser à l'oreille :

« Un crocheteur, un brigand, un scélérat. Il est mort du choléra à la Conciergerie. » Elle redescendit sur ses talons et recula d'un pas avant d'ajouter, le nez froncé : « Y a longtemps qu't'as pris un bain, toi !

— Trois jours et trois nuits de voyage, trois jours à Paris, ma foi, j'ai pas trouvé le temps de me laver.

— T'es marié ? »

Les éclats du rire de Cornuaud se perdirent dans le brouhaha du cortège. Le soleil se levait au-dessus des toits et feuilletait les vitres d'or. Avec la chaleur montaient les odeurs des égouts et des halles proches.

« Dame non ! Et toi ? »

Elle hocha la tête avec mélancolie.

« Il est menuisier. Il l'était, j'veux dire. Il est parti avec les volontaires s'battre contre les Autrichiens. Ce fieffé maraud m'a laissée seule, et j'gagne à peine de quoi payer le loyer.

— Qu'est-ce que tu fais ? »

Elle se rapprocha à nouveau de lui et s'assura d'un rapide coup d'œil que personne d'autre ne pouvait l'entendre.

« J'suis couseuse chez Rose Bertin, la couturière de la reine et des courtisanes. Elle a beau fournir les grandes dames du royaume, cette accapareuse ne paie ses ouvrières qu'avec des rogatons. Mais j'aurai bientôt ma revanche. Nous aurons tous notre revanche, pas vrai ? J'm'appelle Justine. Et toi ?

— Cornuaud. Tout le monde m'appelle Belzébuth. »

Les lèvres pulpeuses de la femme rousse s'arrondirent de surprise avant de s'étirer en un sourire grivois.

« Belzébuth ? Ma foi, je ne crains point de fréquenter le Diable. Si ça te dit de venir chez moi ce soir, j'tâcherai moyen de t'offrir un bon bain. Et un vrai souper. »

Le cortège se mit en branle aux alentours de dix heures après qu'une rumeur insistante eut failli disperser l'émeute : Robespierre désapprouvait ce rassemblement. Cornuaud put à l'occasion mesurer la puissance occulte d'un personnage dont il suffisait de prononcer le nom pour intimider une foule en colère. Il fallut la harangue virulente d'un grand et gros homme à la face rougeaude et au vague uniforme d'officier pour qu'enfin les premiers rangs de la procession s'élancent.

« Aux Tuileries ! Aux Tuileries ! »

Les pancartes fleurirent au milieu des piques. Cornuaud chercha Bellerive des yeux, mais il lui fut impossible de repérer le jeune Gascon dans la cohue. Précédé des roulements des tambours, le cortège s'écoula avec une lenteur majestueuse entre les façades. Aux balcons et aux fenêtres s'entassaient les occupants des immeubles, alertés par le tumulte. Si certains encourageaient les séditieux de la voix et du geste, d'autres arboraient la mine lugubre des jours de deuil.

« J'vais enfin voir la reine ! » fredonna Justine.

Un éclat soudain avait enflammé ses yeux verts.

« Tu l'as pas déjà vue ? s'étonna Cornuaud. J'croisais qu'tu lui cousais ses robes.

— J'suis qu'une petite main. C'est pas moi qui les lui fais essayer, tu penses ! »

La procession traversa la place des Victoires, s'engouffra dans la rue de la Croix-des-Petits-Champs, déboucha quelques instants plus tard dans la rue Saint-Honoré. À sa rencontre s'avançaient les autres cortèges venant du quartier Saint-Antoine et de la rive gauche. La

jonction s'opéra dans un enthousiasme indescriptible. L'avenue, pourtant large, ne parvenait plus à contenir les vagues humaines qui refluaient dans les ruelles et les passages adjacents.

« Ah ça ! »

Justine désignait une pique plus haute que les autres : sur la pointe, au-dessus d'une pancarte où s'étaient des lettres de sang, était fiché un cœur sanguinolent et cerné de mouches.

« Tu sais lire ? demanda Cornuau.

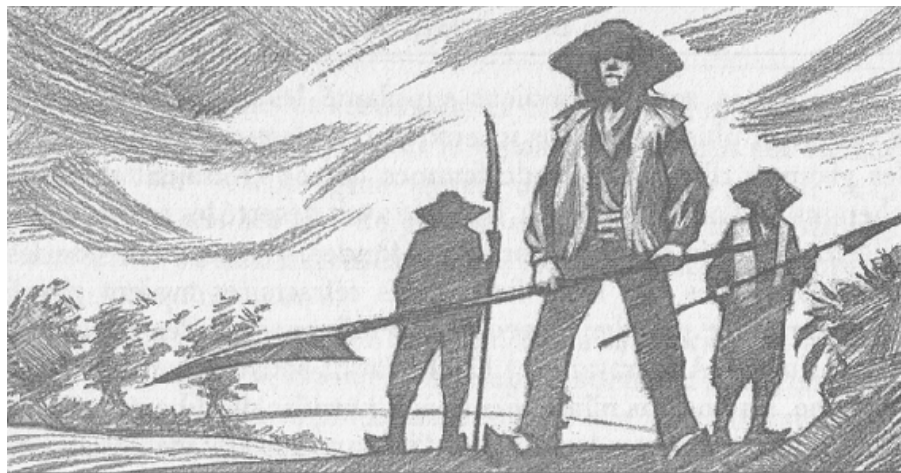
— Ben oui. Madame Rose voulait absolument que ses petites mains apprennent à lire et écrire. Histoire de pouvoir lire le *Journal des modes* et de faire la conversation avec les clientes. Un maître nous a donné la leçon tous les soirs pendant un an. Un bel homme, mais le bougre ne s'intéressait point aux dames.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit là-dessus ? »

Justine leva les yeux sur la pancarte et remua en silence les lèvres avant de répondre :

« *Cœur d'aristocrate*. Mais, en vrai, c'est qu'un cœur de veau. » À cet instant Cornuau fut pris d'un étourdissement, les yeux noirs et ronds flottèrent quelques pouces au-dessus de sa tête.





CHAPITRE DIX-SEPT

Le visage de René Martineau se renfrognait de plus en plus au fur à et à mesure que s'avancait l'été.

Le temps maussade augurait de récoltes médiocres, une épidémie de fièvre maligne avait emporté plusieurs bêtes, les journaliers ne plaçaient pas leur travail au premier rang de leurs préoccupations. Il peinait à recruter des bras supplémentaires pour les moissons d'août, son neveu Dominique, dépité par le départ de Sylvette, rechignait à épouser Thérèse, sa deuxième fille. En outre, tout en refusant de prendre ouvertement le parti des réfractaires, le fermier se retrouvait embringué dans les intrigues clandestines qui se nouaient chaque nuit dans les campagnes. Peu porté sur la religion, se contentant d'aller à la messe chaque dimanche à Sainte-Gemme, il semblait malgré lui dans la vague de ferveur qui submergeait la Vendée. Les derniers décrets de l'Assemblée agrégeaient les paysans du bocage, du marais et de la plaine autour des valeurs de simplicité et d'austérité propagées pendant des décennies par les mulotins de Saint-Laurent-sur-Sèvre.

Les mines sombres avaient supplanté les faces joviales, on n'entendait plus les propos joyeux, parfois lestes, échangés entre les groupes d'hommes et de femmes qui se croisaient dans les chemins ou dans les champs, la gaieté avait déserté les fermes et les villages. Retirés dans les forêts profondes, pourchassés par les patauds, cachés par leurs fidèles, les réfractaires avaient gagné un surcroît de prestige et accru leur influence sur les paysans à l'âme simple. Auparavant, et Émile l'avait souvent constaté à La Réorthie, les bocains n'hésitaient pas à prendre des libertés avec la règle religieuse, accordant autant d'importance aux vieilles superstitions qu'aux saints commandements

de l'Église. Les prêtres fermaient volontiers les yeux sur ces entorses vénielles à la foi, quand ils ne s'adonnaient pas eux-mêmes à d'obscurs rituels qu'en d'autres temps, en d'autres lieux, on aurait jugés païens ou diaboliques. Si les clochers restaient, avec les moulins à vent, les seuls points de repère des paroissiens, ces derniers fréquentaient avec assiduité les antres secrets des rebouteux, sorciers et autres magiciennes.

Mais l'intransigeance de l'Assemblée avait provoqué une évolution brutale. Puisque les représentants du peuple se mêlaient de régir les consciences, puisqu'ils trahissaient les espérances de ceux qui leur avaient confié leurs doléances, puisqu'ils engageaient la nation dans une guerre misérable contre l'ensemble des rois d'Europe, on se resserrait autour des hommes qui défendaient la seule liberté, la liberté de croyance, la seule égalité, l'égalité des hommes devant Dieu, la seule fraternité, la fraternité de ceux qui partagent les malheurs des humbles.

Martineau, sa femme, son fils et ses filles suivaient à présent leurs deux valets, Jacques Guillebeau et Pierre-Marie, aux messes clandestines célébrées dans les granges ou dans les bois. Les femmes en revenaient chaque fois métamorphosées, presque transfigurées, proférant en tout cas des diatribes virulentes contre « tchés maudits jacobins et les autres grands fils de garce qui, là-haut, à Paris, persécutant le roi pis l'Église ».

Émile refusait de les accompagner et demeurait en compagnie de Berthe. La bonne préparait le repas en déversant ses vieilles rancunes sur « tcho gros goret de Martineau », sur « la Martineau et pis ses airs de grande dame », sur « leurs pauvres p'tites feilles bé malheureuses », sur « leur fils, tchet innocent pas plus finaud qu'un bouc ».

Point sotte sous ses airs bourrus, elle avait deviné, et depuis longtemps, ce que le fermier faisait subir à ses filles. Elle n'en avait rien dit pour garder sa place, mais, quand elle se retrouvait seule avec Émile, elle se livrait volontiers aux confidences, comme si elle savait qu'il savait, racontant juste ce qu'il fallait pour qu'il comprenne, nouant entre eux un début de complicité qui la soulageait d'une partie de son fardeau. Elle dissimulait une sensibilité d'écorchée vive sous sa carapace épaisse et fruste de servante. Elle souffrait beaucoup de l'absence de Sylvette, sa préférée, qu'elle considérait comme sa propre fille. À maintes reprises l'aînée des Martineau avait fini la nuit en pleurs dans son lit, une pauvre paillasse installée dans un réduit minuscule contigu à l'étable.

Berthe ne bougeait pas de L'Herbaudière les dimanches et jours de célébration. Elle prétendait qu'on n'aurait plus rien à manger si elle allait à la messe avec les autres, mais Émile la soupçonnait de n'éprouver aucun attrait pour les rites catholiques. Elle levait souvent

les yeux au ciel quand un visiteur aux gestes et au regard enflammés entrait à la maison et rapportait le sermon d'un réfractaire ou le discours d'un noble. Elle avait été mariée avec un brave gars, un bordier qu'un coup de sabot au ventre avait arraché à son affection. Il était mort avant d'avoir eu le temps de l'engrosser – « o l'est sans doute bérède mu comme tchu, qué to qu'i aurai fait d'un drôle sans père ? » – et elle n'avait pas trouvé d'autre homme à son goût, « pourtant, o l'en est v'nus tôt plein, le vouliant tous me prendre pour femme »...

« Et ça ne t'a pas manqué, de sentir un homme à tes côtés ? » demanda Émile.

Perrette lui manquait. Cruellement.

Berthe s'arrêta de pétrir le pain et le fixa d'un air malicieux.

« I sé point engageante à c't'heure, mais avant, dame, quand i avais besoin d'un homme, surtout l'hiver, o l'était guère difficile d'en trouver un ! Tchés sacrés gorets, l'savant pas résister aux charmes des femmes. »

Chaque matin à son lever, Émile prenait la ferme décision de repartir pour la région des Lues ; chaque fois, la situation délicate de L'Herbaudière l'incitait à retarder son départ d'un jour, à finir la tâche entamée la veille, à donner un ultime coup de main, à enterrer les bêtes décimées par la fièvre, à rentrer et étaler les foins entre les averses, à vêler les vaches en pleine nuit, à nettoyer les têts à gorets, à épandre le fumier sur les cultures, à sarcler les mauvaises herbes dans les champs ; chaque soir, il se couchait en se jurant de filer le lendemain à la première heure, en sacrifiant au besoin les reliquats de gages que lui devait le fermier. Mais, malgré son inquiétude, malgré son désir de plus en plus pressant de retrouver Perrette, il n'était toujours pas parvenu à mettre son projet à exécution.

Bequette lui avait dit que l'on devait achever un cycle avant d'en commencer un autre. Les êtres humains n'avaient selon elle pas d'autre choix que de se conformer à un ordre secret, invisible, souvent incompréhensible. Il avait effectivement l'impression qu'une volonté supérieure le retenait dans la plaine, que Perrette s'éloignait chaque jour davantage, que les portes du paradis à peine entrevu, à peine effleuré, se refermaient devant lui pour un très long temps. Des cauchemars le réveillaient parfois en pleine nuit et le laissaient pantelant, interdit, sur son lit. Des ombres maléfiques rôdaient dans les ténèbres de la pièce. Il mettait un long moment à se rendormir, en proie à une rage sourde que ne consumait pas le silence. Les battements de son cœur résonnaient dans sa poitrine avec la force de coups de cymbale.

Ce ne serait pourtant pas la première fois qu'un saisonnier renoncerait à ses gages en plein milieu de l'été. Depuis quatre ans qu'il

fréquentait les journaliers, il en avait vu plusieurs disparaître sans même avertir le maître ou l'intendant du domaine. On les retrouvait dans d'autres fermes où on leur avait promis de meilleurs gages, dans les manufactures des villes, dans les ateliers de tisserands des Mauges, ou bien encore sur les bateaux en partance pour les côtes américaines ou africaines.

« Ça fait combien de temps que tu sers à L'Herbaudière ? »

Berthe sépara la pâte en plusieurs parts qu'elle commença à rouler en boule. Chacun de ses gestes soulevait de petits nuages de farine au-dessus de la maie. Aucune mèche de sa chevelure grise et séparée par une raie médiane ne dépassait de sa coiffe bordée de dentelle. La famille Martineau, Pierre-Marie et Jacques Guillebeau étaient partis à l'aube sur la charrette tirée par deux bœufs. Le crachin persistant qui les avait accompagnés continuait de vêtir la plaine d'une mantille aux mailles chagrines.

« Ma foi, près d'une trentaine d'annaïes. I ai bé connu le père Martineau, un sapré bonhomme, pas comme René, son failli gars. Le s'aimiant pas bérède, le fils pis le père. »

À la façon dont elle avait prononcé ces mots, Émile devina que le père de René Martineau avait fait partie de ces hommes qui n'avaient pas su résister à ses charmes.

« T'aimes pas René, hein ?

— I l'ai connu p'tiot, i l'ai lavé, torché, i ai toujours su qu'il'était comme sa mère, qu'il'avait l'Diable dans la peau, tcho drôle !

— T'as jamais eu envie de partir, de changer de maison ? »

Elle se redressa, rajusta son ample tablier, s'essuya le front d'un revers de manche, abandonna une rayure blanche sur son front.

« L'bon Dieu a pas voulu.

— Il a bon dos, le bon Dieu ! »

Elle lissa distraitement du plat de la main la boule de pâte qu'elle venait de façonner.

« T'as point tort, Milo. I aurais bé voulu m'en aller, mais i m'sé liée aux drôles Martineau. O m'a paru qu'il'aviant besoin de moi, les feilles surtout. »

Une puissante émotion déformait ses traits rudes, embuait ses yeux, altérait sa voix. Exaltées par l'humidité, des odeurs mêlées de fumier, de levain, de légumes rances et d'herbe fraîche se répandaient dans la cuisine. Geneviève Martineau priait sans cesse son mari de déplacer le tas de fumier, trop proche selon elle de la maison et responsable des rigoles de purin qui, gonflées par les pluies, se rapprochaient dangereusement du seuil de la porte d'entrée ; elle lui arrachait chaque fois une vague promesse qu'il ne tenait pas.

« Ta, Milo, pourquoi qu'te fiches pas l'camp de cette maisonnée

d'malheur ? »

Elle étalait, à l'aide d'un chiffon blanc, du jaune d'œuf sur les boules de pâte qu'elle avait auparavant incisées avec la pointe d'un couteau. Elle avait posé la question sans s'interrompre dans sa tâche.

« Qu'est-ce qui te fait dire que j'ai envie de partir ?

— Ton corps est itchi, Milo, mais point ta tête. T'es tombé en amour avec une feille, pas vrai ? »

Il s'adossa à la grande armoire en chêne qui dominait de toute sa hauteur l'antique commode aux pieds et aux portes rongés par les vrillettes.

« Je me suis gagé à L'Herbaudière jusqu'à la fin de la saison. Si je m'en vais maintenant, Martineau aura du mal à trouver un remplaçant. Déjà qu'il a du mal à embaucher des journaliers d'appoint pour les moissons.

— O l'a tôt plein de miséreux sur la piace de Luçon ! Si Martineau voulait vraiment trouver do minde, l'en trouverait.

— Il dit que les mendiants ne sont pas assez robustes pour travailler aux champs.

— Penses-tu ! L'est bé trop près de ses sous, l'veut pas les donner, tcho grand zirou ! Do fois l'oublie d'me payer mes gages. O faut pas qu'i compte sur la Geneviève pour m'les donner, dame non ! O s'passe pas de même dans le bocage.

— Tu viens du bocage ?

— De Saint-Fulgent. Là-bas les miséreux mangeant torjous à leur faim. Itchi, dans la plaine, l'préférant les r'garder crever plutôt que leur donner un quignon de pain. Dame, ça, l'sont pour la révolution, pour l'égalité, pour tous tchés grands mots, tant qu'o leur rapporte. Mais là-dedans... » Elle posa le chiffon sur la table et la main sur son sein gauche. « O l'a pas grand-chose. Le sont durs en affaires, durs avec leurs drôles, durs avec leurs domestiques, durs avec leurs bêtes, durs avec leurs voisins. Le vont à la messe chaque dimanche, mais à côté d'ça le rachetant les biens de l'Église, le créyant en rien d'autre qu'en leurs sacrées bon d'là de terres !

— Tu vas jamais à la messe. T'as pas peur de mourir en état de péché ? »

Berthe se renversa pour lâcher un rire tonitruant qu'Émile entendait pour la première fois.

« Qui qu'est en l'état de péché ? Ma qui vas pas à la messe ou tcho grand zirou de Martineau ? Ma qu'ai rien du tout ou tchos-là qui voulant toutes les terres ? L'Seigneur a-t'y point dit qu'o l'était plus difficile à un riche d'entrer dans l'paradis qu'à un chameau d'passer par l'trou d'un aiguille ? I ai vu un chameau pour la première fois

d'ma vie, l'annaïe dernière, au cirque qu'est venu à Sainte-Gemme, et i ai bérède mu compris c'que voulait dire Not'-Seigneur ! Et pis o l'arrange bé Geneviève qu'i reste à la maison tandis qu'l'allant écouter le curé : quand que le rentrant, l'avant plus qu'à s'mettre à table.

— En ville, tu te serais certainement retrouvée du côté des patauds. »

Berthe aligna les boules de pâte badigeonnées de jaune d'œuf sur un côté de la maie encore saupoudrée d'un voile de farine.

« P't-êt' que oui, p't-êt' que non. Eux aussi l'avant le cœur sec, eux aussi l'voulant seulement prendre la place des riches. Ma foi, qu'est-ce qu'est mu pour nous autres ? I changeons juste de maître, point d'vie.

— On peut changer de vie, j'en suis certain.

— Alors fiche le camp, Milo ! Va-t'en tôt de suite là où est déjà ta tête. Ma vie à moi, alle est finie. Mais ta, t'es jeune, t'as encore bérède d'annaïes devant toi. Va-t'en rejoindre la feille qui te trotte dans la tête et partez loin avant qu'tote la Vendée brûle !

— Tu penses donc que la Vendée tout entière va brûler ? »

La servante désigna la porte de la souillarde.

« I ai pas qu'ça à faire, de vezouner. O faut qu'i mette à c't'heure le linge à bouillir. Et pis l'vont pas tarder à revenir. Si le repas est pas prêt, i vas me faire disputer. »

Elle se dirigea de sa foulée énergique vers la porte de la souillarde. Une fois par semaine, elle se rendait au lavoir public en compagnie des deux dernières filles Martineau ; elles portaient sur leur tête les paniers d'osier débordant de linge. Le reste du temps, la servante utilisait la bassine posée sur un foyer de pierre dans un apprentis dépourvu de porte. Elle devait d'abord remplir le grand récipient avec l'eau tirée du puits, entretenir le feu tout en remuant les tissus avec un épais pieu de bois, puis attendre que l'eau refroidisse avant de savonner, de frotter, de battre, de rincer dans une deuxième bassine d'eau froide, de tordre et de tendre sur un fil à sécher. Une tâche exténuante à laquelle la femme du fermier ne participait jamais.

« Le feu couve déjà dans les yeux dos uns pis dos autres, ajouta-t-elle avant de disparaître dans la souillarde. L'finira par brûler tout le monde, sauf ceux qu'auront été ben avisés de s'sauver avant. »

Il ne fallut pas longtemps à Émile pour prendre sa décision. Il se rendit à sa chambre, entassa pêle-mêle ses affaires dans le grand baluchon qui lui servait de bagage, récupéra l'argent dissimulé sous une latte descellée du plancher et, muni de son bâton de marche, il alla saluer Berthe affairée à tirer de l'eau du puits.

« Comme tu vois, j'ai écouté tes conseils.

— I ai point fait grand-chose, dame. T'en mourais d'envie depuis bé longtemps. Te soucie pas pour Martineau.

— Merci quand même d'avoir ouvert la porte de ma cage. »

Elle eut un large sourire qui donna un air mutin, presque enfantin, à son visage ruisselant.

« Ma, i ai jamais réussi à pousser la porte de la mienne. Bonne chance, mon gars. »

Elle lui posa brièvement la main sur le bras et, l'épaule ployée par le poids du seau, s'engagea sur l'allée bordée d'herbes qui sinuait entre les bâtiments, égaillant au passage une volée de poules.

Il marcha une bonne lieue sur le chemin de Sainte-Gemme avant de se rendre compte qu'il était suivi.

Il espérait trouver une malle-poste ou une autre voiture à destination de Bourbon-Vendée. Il aurait pu également retourner au bois Battiau et attendre que les petits êtres se chargent du transport, mais rien ne lui garantissait qu'ils lui apparaîtraient, encore moins qu'ils l'aideraient. Il ne se souvenait pratiquement plus de leur apparence. S'il ne s'était pas remémoré ses conversations avec Bequette, il aurait à nouveau douté de leur existence.

Les ailes d'un moulin au sommet d'une colline proche s'étaient immobilisées, comme alourdies par le crachin. L'humidité persistante désolait la campagne et parsemait le chemin de flaques boueuses.

Un craquement avait attiré son attention. Il avait entrevu une silhouette sombre et furtive entre les buissons, il était revenu en arrière, mais il ne l'avait pas revue dans les fougères, les buissons et les genêts frissonnants. Il s'était remis en marche ; il lui avait semblé que les ailes du moulin, toujours inertes pourtant, avaient changé de position.

Il franchit un premier croisement appelé le Mitan des Loups. Une demi-lieue le séparait désormais de la première habitation. Il s'engagea dans le chemin étroit, défoncé, bordé de haies touffues. Il hâta l'allure, pressé de gagner Sainte-Gemme, pressé de mettre la plus grande distance entre L'Herbaudière et lui, pressé d'échapper à la malédiction qui frappait le domaine. Il regrettait de laisser les filles Martineau seules face à leur père, seules face à leur terrible secret, mais la perspective de serrer bientôt Perrette dans ses bras étouffait ses remords. Il emmènerait la jeune femme loin de Vendée, de l'autre côté de l'Atlantique, avec ou sans l'accord de Bequette. Là-bas, les gens avaient encore un avenir, une espérance, contrairement à la population du royaume de France déchiré par ses vieux démons.

Le crachin de plus en plus dense imprégnait ses vêtements et son chapeau. Les haies et les collines se changeaient en ombres. De temps à autre il battait rageusement une branche d'épine dressée en travers du chemin. Au moins, avec ce temps gris et froid, il n'avait pas à craindre les vipères. Les serpents lui inspiraient une fascination mêlée

de frayeur et de répulsion. Il lui était arrivé de poser le pied juste à côté d'une forme allongée et bigarrée, et il avait pris ses jambes à son cou sans chercher à savoir s'il avait dérangé un redoutable aspic ou une inoffensive couleuvre. Margot lui avait raconté des histoires d'hommes et de femmes ayant agonisé dans d'atroces souffrances après une morsure de vipère. Depuis, lorsque les grosses chaleurs faisaient craquer la terre, il inspectait avec soin les environs avant de s'asseoir dans l'herbe, sur une pierre ou sur un tronc couché.

Trois hommes jaillirent des buissons et se dressèrent une dizaine de pas devant lui. Jeunes, coiffés de rabalets, vêtus de peaux de mouton ou de chemises collées à leurs torsos par la pluie, chaussés de sabots maculés de boue. À leur manière de le fixer et de brandir leurs faux emmanchées à l'envers, il sut instantanément qu'il était tombé dans un guet-apens. Il se demanda d'abord si Berthe avait quelque chose à voir avec ce traquenard ; sa deuxième pensée fut pour Perrette. S'il acceptait l'affrontement, il n'avait aucune chance d'en sortir vivant, aucune chance de la revoir. Son seul salut résidait dans la fuite. Il espéra que ses agresseurs se montreraient moins rapides et moins résistants que lui, demeura quelques instants immobile, puis il pivota brusquement sur lui-même et s'élança dans la direction opposée.

Il n'alla pas loin. Le chemin était barré par cinq hommes. Ils s'étaient déployés en silence dans son dos. Parmi eux, il reconnut Jean Augereau, enveloppé dans sa pèlerine noire, les yeux renfoncés et luisants, les traits creusés par ses nuits de veille. Les pointes de ses cheveux drus s'entortillaient en boucles luisantes et dégouttantes sur ses épaules. Il pointait ses deux pistolets sur la poitrine d'Émile. Derrière lui, les quatre autres, jeunes eux aussi, le fixaient avec une attention de fauves guettant une proie.

« I t'avais pas dit qu'o fallait pas qu'tu r'tombes dans mes pattes, espèce de fils de garce ? »

Tout en soutenant le regard de son interlocuteur, Émile chercha une issue dans les haies épaisses.

« I t'avais pas commandé de t'éloigner de tchette feille des Lues ? continua Jean Augereau.

— Elle t'appartient pas. »

Le cocassier s'avança jusqu'à ce que l'extrémité de ses pistolets effleure le ventre d'Émile.

« Alle m'a donné sa parole.

— Elle t'a jamais parlé. Comment elle aurait pu te donner quelque chose qu'elle n'a pas ? »

Jean Augereau leva brusquement un bras et, de la crosse d'un pistolet, frappa son vis-à-vis sur le haut du crâne. Les jambes d'Émile fléchirent, sa vue se brouilla, des rigoles de sang tiède sinuèrent sur son front et son nez.

« Alle est pas pour les zirous de ton genre, te m'entends ! Alle a plus envie de te revoir, plus jamais.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que tu lui as fait, espèce d'ordure ? »

Émile reçut un deuxième coup, sur la tempe cette fois ; la douleur le mit à genoux.

« Qu'est-ce que ça peut bien t'faire ? Ta non plus, te la reverras plus jamais. Tu reverras plus grand monde à c't'heure. »

Les autres éclatèrent de rire et lancèrent des réflexions dans un patois qui révélait leurs origines maraîchines. Émile chassa la douleur d'un hurlement rageur, se releva, bouscula le cocassier, se précipita vers la haie la plus proche.

« Poquez-le, nom de d'là ! »

Une détonation éclata. Un sillon brûlant fila entre l'épaule et la joue d'Émile. Il fonça tout droit dans les genêts. Les branches flexibles lui résistèrent, lui cinglèrent la face et le cou, cédèrent l'une après l'autre dans une succession de craquements. Un deuxième coup de feu déchiqueta les feuilles et les branches au-dessus de sa tête. Il se battit avec sa redingote dont un pan s'était entortillé autour d'un chicot, se faufila entre deux troncs en abandonnant des bouts de peau et de vêtements sur les ronces.

De l'autre côté de la haie s'étendait un pré en jachère. L'herbe haute et mouillée lui arrivait aux genoux. Chacune de ses foulées lui réclamait un effort démesuré. Des éclats de voix retentirent derrière lui. Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir que ses agresseurs avaient à leur tour franchi la haie et s'étaient lancés à sa poursuite. La musse du champ donnait sur un deuxième pré puis, au-delà, sur un fouillis de genêts et de châtaigniers où il aurait la possibilité de les semer. Par chance, ils n'avaient pas emmené leurs chiens de chasse. Le ciel et la terre s'épousaient à l'horizon dans une désolation grise.

Le visage de Perrette se dessina dans son esprit avec une netteté suffocante. Qu'avait voulu dire Jean Augereau en affirmant qu'elle n'avait plus envie de le revoir ? L'avait-elle oublié ? Est-ce que le cocassier l'avait...

La douleur sous son crâne étouffait ses pensées, chaque pas ravivait sa souffrance et le vidait de ses forces. Les semelles usées de ses bottes glissaient sur les herbes humides. Il les entendait s'encourager de la voix dans son dos. Cette fois, il ne pouvait pas compter sur la complicité de l'obscurité ni sur le secours des petits êtres de la forêt.

« À drète ! A drète ! »

Il avait fait croire à ses poursuivants qu'il se dirigeait vers la haie d'en face, puis il avait bifurqué sur sa droite et piqué tout droit sur la musse. D'un coup d'œil en arrière, il constata qu'ils n'avaient pas mordu dans la feinte, qu'ils continuaient de combler l'intervalle. Habitué depuis leur plus jeune âge à porter de lourds outils, leurs

faux ne les ralentissaient pas.

La proximité de la musse lui redonna du courage. Il s'engouffra dans le large passage taillé au milieu de la haie. L'herbe était moins épaisse et moins haute dans le premier pré. Ses pieds s'enfonçaient dans la terre meuble gorgée d'eau. Les yeux fixés sur la forêt de genêts, à bout de souffle, il refusa de se laisser gagner par la fatigue et le découragement.

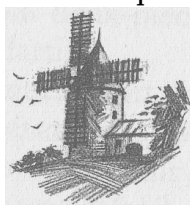
« Garroche-li ta faux ! »

Un mouvement par-dessus son épaule.

Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter. Un objet dur lui frappa les jambes et le déséquilibra.

« Te l'as eu, tcho goret ! »

Il tomba de tout son long avec un soulagement mêlé de désespoir. Il voulut se relever, mais le plus rapide de ses poursuivants l'en empêcha en lui posant le pied sur la nuque.





CHAPITRE DIX-HUIT

Au temps changeant et maussade du mois de juin avait su céder une chaleur lourde, orageuse, qui, à Paris, rendait les conditions de vie éprouvantes. Elle transformait en étuve l'appartement de Justine, un deux-pièces dans les combles d'un immeuble de la rue Saint-Martin.

Cornuaud se passait régulièrement de l'eau sur le corps, mais la sensation de fraîcheur ne durait pas longtemps. Le sommeil ne venait pas. Exaspéré par le ronflement léger de Justine dormant comme une bienheureuse à ses côtés, il se levait, passait un pantalon, une chemise, des souliers et descendait dans la rue où rôdaient des hordes de patriotes et de marauds – impossible de les différencier les uns des autres. Il se mêlait à l'une de ces bandes braillardes échauffées par le mauvais vin et l'hystérie qui coulaient à flots dans les rues de Paris. Il se rendait parfois chez un particulier avec quelques-uns de ses compagnons d'insomnie munis d'un vague ordre de mission.

Comme à Nantes, les visites domiciliaires ressemblaient davantage à des pillages en règle qu'à des perquisitions. On signifiait au suspect qu'il était accusé de sympathies royalistes et qu'on avait ordre de fouiller son domicile afin d'exhumer les preuves de son appartenance au complot contre-révolutionnaire. On ne lui laissait pas le temps de prévenir les autres occupants de l'appartement ou de la maison, on se ruait dans les chambres sans crier gare, on tirait avec brutalité les gens endormis de leurs lits. Quand on tombait sur une damoiselle accorte, on l'abreuvait de mots obscènes, on la menaçait des pires outrages et, parfois, lorsque l'alcool et la fatigue se conjugaient pour renverser les ultimes remparts, on passait à l'acte, on lui arrachait ses vêtements, on se la partageait avec un sens tout révolutionnaire de l'égalité et on

l'abandonnait en larmes et en sang sur le lit avant de sortir sans un regard pour les parents ni la fratrie tétanisés. Enfin, après la pose des scellés, on se rassemblait dans l'entresol de la taverne de Pierre-Nicolas Chrétien, rue Favart, où, sous le regard d'anciens héros de la Bastille comme Froidure ou Godard, on procédait à la répartition des assignats et des objets plus ou moins précieux soustraits à leurs propriétaires légitimes – les seules « preuves » de leur appartenance à une organisation contre-révolutionnaire.

Un dénommé Dangé, autre héros de la Bastille, assistait régulièrement à ces distributions nocturnes. À la tête de son armée personnelle de sans-culottes, il avait fait partie de ceux qui, le 20 juin, avaient coiffé le roi du bonnet phrygien et l'avaient contraint à boire à la santé de la nation.

On croisait également dans le sous-sol de la taverne le sans-culotte Fleurdepied, le jeune Bellerive, Jacques Cordas, que sa révocation du comité civil avait rendu particulièrement agressif, Gagnant, visage grêlé par la petite vérole, barbe de flibustier, œil gauche abîmé et dissimulé par des lunettes conserves, lèvre inférieure repliée sur un menton fuyant, Marino, un peintre en porcelaine qui portait de club en club sa parole incendiaire, Michel, ancien boutiquier et nouvel activiste de la section Beaubourg... Ceux-là, ceints d'écharpes tricolores, allaient de temps à autre s'expliquer à coups de chaise à l'Assemblée, provoquer la cohue dans les théâtres ou bien encore assommer quelques passants sur les boulevards.

On agissait sur ordre de la Commune, de plus en plus puissante depuis l'échec de La Fayette. Après la journée du 20 juin, l'infâme Motier avait tenté de renverser la Législative puis réclamé des mesures radicales contre la « secte jacobine ». Bien que fort de l'approbation de l'Assemblée, il n'avait pas réussi à rassembler assez de partisans pour faire fermer *manu militari* le Club des jacobins. Dépité, il s'en était retourné à la frontière, laissant le champ libre à ceux-là mêmes qu'il avait voulu abattre. La Commune de Paris préparait tranquillement la chute de la monarchie en s'appuyant sur les sections et sur les décrets de l'Assemblée qui, influencée par ses éléments les plus extrémistes, dépouillait peu à peu le roi de ses défenses militaires. Le 11 juillet, on avait déclaré la patrie en danger avec toute la solennité requise, puis, à l'occasion des fêtes du 14 juillet, on avait fait venir du camp de Soissons une partie des volontaires engagés pour la guerre et on les avait gardés sur place.

À ceux-là, choisis parmi les plus exaltés, s'ajoutaient des centaines d'ouvriers des ateliers nationaux, réduits au chômage par l'arrêt de la fabrication des canons.

Cornuau ramenait divers objets de ses expéditions nocturnes, dont Justine, à la lumière du jour, appréciait la valeur. Il se souvenait du

regard extasié de sa maîtresse lors de leur passage aux Tuileries. Elle découvrait enfin les lieux où évoluaient les dames dont elle taillait et cousait les robes luxueuses. Elle n'avait pas eu assez de ses yeux pour se repaître des dorures, des peintures, des miroirs, des parquets, des lustres, des meubles en bois précieux, des tapisseries et des tapis aux motifs extravagants. Ils avaient patienté de longues heures avant de pénétrer dans la pièce où s'était réfugié le roi, séparé de son peuple par une seule table, entouré de quelques-uns de ses ministres et officiers, protégé par une poignée de grenadiers prompts à pointer leurs baïonnettes sur les excités aux gestes ou aux paroles déplacés.

La proximité de Louis, ce gros homme impassible et dépourvu de la prestance qu'on accorde généralement aux souverains de ce monde, avait ému Justine aux larmes. Elle avait regretté de ne pas apercevoir la reine, qu'elle avait manquée à plusieurs reprises au théâtre des Italiens. Engluée dans la foule, elle ne l'avait vue que de loin lors de la procession solennelle des états généraux. Elle qui vêtait la souveraine, elle n'avait jamais pu vérifier si elle était aussi belle qu'on l'affirmait.

Ils s'étaient retrouvés hors des Tuileries encore éblouis par les fastes de la Couronne. L'immense majorité des sans-culottes avait espéré en découdre avec les forces royales ; ils s'en repartaient dépités et plus impressionnés qu'ils ne voulaient l'avouer par le calme débonnaire de Monsieur Veto.

Cornuaud, lui, n'avait pas ressenti le besoin de verser le sang. Il avait sacrifié aux yeux noirs de l'enjomineuse avant d'arriver aux Tuileries. Dès qu'il avait reconnu les symptômes avant-coureurs de la crise, il avait bredouillé quelques mots à l'attention de Justine, s'était extirpé du cortège et engouffré dans la première ruelle perpendiculaire. Il avait avisé une proie dans la cour intérieure d'un immeuble : une jeune fille d'une quinzaine d'années, seule, affairée à vider des seaux d'aisance dans le caniveau. Il l'avait saisie par le cou, entraînée par une porte basse entrouverte dans l'escalier d'une cave, il avait tiré son couteau de sa poche et l'avait égorgée avec une férocité jubilatoire. Elle n'avait pas proféré le moindre cri, elle était passée de vie à trépas dans un humble gargouillement. Il l'avait poussée dans l'escalier pour ne pas être souillé de son sang et l'avait regardée se vider en contrebas, agitée de spasmes à l'amplitude décroissante. Les yeux noirs s'étaient éclipsés, satisfaits de l'offrande.

Il avait regagné le cortège qu'il avait remonté en jouant des coudes jusqu'à hauteur de Justine.

« Où donc t'étais passé ? avait-elle demandé. Tu t'es sauvé comme si t'avais tous les diables à tes trousses !

— Une envie pressante...

— Ben, toi, quand t'as des envies pressantes... J'ai bien cru plus jamais te revoir.

— Je t'suis donc déjà si cher ? »

Pour toute réponse, elle lui avait claqué un baiser sonore sur la joue, un geste qui lui avait valu des propos égrillards de la part des hommes et des femmes des rangs suivants.

« Y a quelque chose de différent dans ton odeur, avait-elle murmuré.

— Faut vraiment que j'prenne un bain. »

Elle avait tenu sa promesse lorsque la foule s'était dispersée. Elle l'avait invité chez elle et avait versé assez d'eau pour remplir à moitié la petite baignoire en bois installée dans un recoin de sa chambre. Bien que le bain fut à peine tiède, il avait apprécié de se délasser, de se décrasser, de se débarrasser de ses miasmes. Elle lui avait passé une éponge végétale imprégnée de savon sur le corps et les cheveux, puis elle l'avait rincé à l'eau froide à l'aide d'un broc et enveloppé dans un tissu épais et moelleux dérobé chez sa patronne. Elle l'avait enfin entraîné dans son lit et s'était jetée sur lui avec une voracité de mante religieuse.

Le lendemain, elle lui avait fourni des vêtements appartenant à son mari, à peu près à sa taille, et avait récupéré les siens pour les confier à une lavandière de sa connaissance. Elle travaillait tous les jours à l'atelier de Rose Bertin, près du palais, en dépit des menaces qui planaient sur la famille royale, les courtisans et leurs fournisseurs.

Étrangement, comme si les dangers soufflaient sur leur rage de vivre, comme si la pression ordurière des sans-culottes les poussait à se démarquer de la populace, les dames de haut rang se bousculaient chez la couturière. Alors que la famine sévissait dans tout le pays, que l'inflation finissait de ruiner l'économie, alors que la guerre était engagée sur les frontières du Nord, que les troupes de ligne avaient été renvoyées de Paris, certains courtisans continuaient de s'étourdir dans des fêtes somptueuses ou d'extravagantes parties de chasse.

Chaque soir, Justine narrait par le détail les dernières histoires de la Cour à Cornuaud : c'était la reine qui, parce qu'elle les détestait, avait provoqué l'échec de La Fayette et des feuillants, la reine qui avait versé de grosses sommes d'argent à Danton et aux autres cordeliers afin de les corrompre et de les opposer aux jacobins, la reine qui avait proposé un plan d'évasion au roi par l'intermédiaire de madame de Staël. On accusait la reine d'être responsable de la situation inextricable dans laquelle s'embourbait son époux. Quand ils passaient devant les Tuileries, les Parisiens lançaient des imprécations à la catin autrichienne qui favorisait les manœuvres de l'empereur d'Autriche. Ils se montraient d'une telle violence, d'une telle grossièreté que les clientes, horrifiées, éclataient parfois en sanglots.

« Et qui pleure sur nous autres ? s'emportait Justine. Nous avons nous aussi notre lot de malheurs et de déceptions, nous avons souvent

le ventre vide, on nous traite pire que les chiens, on nous laisse croupir dans notre misère, les accapareurs prennent tout pour eux et ne nous laissent que les miettes. »

Cornuaud l'écoutait réciter sa litanie de récriminations sans intervenir.

Les crises s'étaient déclenchées à cinq reprises depuis son arrivée à Paris. De plus en plus rapprochées, elles le mettaient chaque fois en danger. Il exploitait l'incroyable désordre de la rue parisienne pour procéder aux sacrifices sans éveiller les soupçons, mais, en deux occasions, il avait échappé de justesse au pire. Il choisissait ses victimes au hasard, s'appliquant seulement à évaluer et à limiter les risques. La magicienne africaine accentuait son emprise sur lui. Avait-elle deviné qu'elle pouvait moissonner tout son saoul dans cette ville en proie à toutes les tensions, à toutes les violences ? À nouveau il cherchait un homme capable de le désenvoûter, mais, même si on croisait à Paris autant de nègres affranchis qu'à Nantes, il n'avait pas trouvé parmi eux de sorcier. Les officines à la mode dont lui avait parlé Bellerive, voyantes, cartomanciennes, guérisseuses, ne lui semblaient pas davantage en mesure de résoudre son problème. Alors, se rappelant son éducation chrétienne, il avait songé aux exorcistes et s'était informé à l'évêché constitutionnel de Paris. On lui avait parlé d'un vieux curé, le père Ordrieux, qui avait consacré son sacerdoce à la traque et à l'expulsion des démons des corps des possédés. Il s'était rendu à l'adresse indiquée et heurté à une porte sur laquelle on avait apposé les scellés. Réfractaire, arrêté quinze jours plus tôt, le père Ordrieux avait été incarcéré aux Carmes.

Justine se tamponna les lèvres avec une serviette qu'elle avait elle-même brodée.

« J'aurais tant voulu voir Versailles un jour...

— T'aurais dû aller avec celles et ceux qui ont ramené la famille royale à Paris.

— Une de mes amies faisait partie de l'expédition, elle a pas vu grand-chose non plus.

— Il appartient à la nation, ce château. J pense qu'un jour tout le monde pourra le visiter.

— Les clientes sont bien aise que le directoire du département ait suspendu Pétion et Manuel de leurs fonctions. Et qu'il ait envoyé Santerre et ses complices devant les tribunaux. Elles disent que ce sont des scélérats ! Vrai que je l'aime pas, le gros Santerre.

— Les gars de la section Mauconseil, ils disent que Pétion a été rétabli dans ses fonctions de maire avant le 14 juillet. Les autres, m'étonnerait fort qu'on les envoie en prison.

— Paraît que les Prussiens veulent pactiser avec les jacobins pour obliger Capet à se ficher avec les Autrichiens. Depuis que l'Assemblée a proclamé la patrie en danger, on voit plein d'Allemands dans les rues de Paris.

— Moi, j'serais bien incapable de faire de différence entre un Autrichien et un Prussien !

— Entre les autres femmes et moi, brigand, tu sais faire la différence ? »

Comme à la fin de chaque souper, Justine mit un terme à leur conversation en saisissant Cornuaud par le bras et en l'entraînant dans la chambre à coucher. Le départ de son mari l'avait à ce point dépitée qu'il lui fallait à tout prix s'étourdir chaque soir dans la ronde des sens. Son exubérance agaçait quelquefois son amant, mais il se gardait bien de le lui montrer, conscient qu'il lui manquait encore beaucoup d'argent pour envisager son départ et qu'il n'était guère aisé de se loger à Paris.

Quand, enfin repue, elle se détacha de lui et se tourna sur le côté pour lire, à la lueur d'une bougie, un article du *Journal des modes*, il essuya sa sueur avec un linge, se passa un peu d'eau sur le corps et revint se coucher dans l'attente d'un hypothétique sommeil.

Un voile d'obscurité s'étendait déjà sur le faubourg Saint-Denis. La lumière agonisante du jour ne parvenait pas à se glisser entre les maisons hautes, inégales et mal alignées qui bordaient les deux côtés de la rue. Des enfants quasiment nus jouaient dans les flaques grossies par les eaux usées et les écoulements des ateliers. Cornuaud n'avait eu qu'une courte distance à franchir entre la rue Saint-Martin et la rue du Faubourg-Saint-Denis, et pourtant il avait eu l'impression de pénétrer dans un autre monde. Un monde où grouillait une population famélique, couverte de guenilles et de vermine. Un coupe-gorge farci d'ateliers et de boutiques aussi misérables d'aspect que les murs lépreux des habitations. Un labyrinthe sombre et crasseux noirci par les fumées et suintant d'humidité. On aurait aussi bien pu l'appeler l'ancre du Diable. Une multitude d'odeurs piquantes, âpres, nauséabondes, rôdaient entre les façades, s'exhalaient des portes des fabriques d'articles de Paris, des caniveaux, des latrines en plein air. Une voiture tirée par deux chevaux surgissait parfois à vive allure au détour d'une rue et contraignait Cornuaud à se plaquer contre un mur ou à se réfugier derrière une grosse borne de pierre.

Il doutait à présent d'avoir bien compris les indications de Lalouet. Le « neveu » de Robespierre était passé la veille à la section Mauconseil et, le prenant à l'écart, lui avait confié qu'une cérémonie du premier grade se tiendrait dans deux jours au faubourg Saint-Denis,

à neuf heures. Lalouet lui avait fait comprendre qu'il ne s'agissait pas vraiment d'une invitation mais d'une convocation : il ne devait jamais oublier à quels intercesseurs il devait sa liberté. Il ne devait jamais non plus parler de ces assemblées secrètes à quiconque, et moins encore à « ces bougresses qui ne savent pas tenir leur langue ». Lalouet lui avait ensuite expliqué sommairement comment se rendre à l'adresse indiquée.

Cornuaud espérait que son intronisation dans une société secrète et influente lui permettrait d'entrer en contact avec le responsable de la prison des Carmes et le père Ordrieux. Il avait raconté à Justine que, de permanence à la section Mauconseil, il rentrerait assez tard, plusieurs visites domiciliaires étant prévues pour la nuit. Elle s'était donnée à lui debout dans le vestibule de l'appartement, adossée à la cloison, la robe retroussée jusqu'à la taille, pendue à son cou, accrochée à lui comme le lierre à l'arbre.

Il se perdit dans le cœur du faubourg Saint-Denis. La suie rendait pratiquement indéchiffrables les noms des rues gravés dans une pierre de la façade de la première et de la dernière maison. Les lanternes des réverbères n'étaient pas encore allumées. Il demanda son chemin à plusieurs passants dont la plupart se contentèrent de lui jeter des regards torves. Il gardait la main dans la poche de la redingote prune du mari de Justine, les doigts crispés sur le manche du couteau acheté dans une boutique du Châtelet. Il avait coiffé le bonnet rouge qu'on lui avait offert à la section Mauconseil et dans lequel il avait piqué une cocarde. Ses sabots vernis claquaient sur les pavés luisants. Ainsi paré de l'uniforme du parfait sans-culotte, il espérait que les marauds et les coupe-jarrets lui ficheraient la paix.

Les fabriques et les grossistes fermaient leurs portes, le quartier se peuplait d'ombres, des trognes terrifiantes flottaient sur la pénombre comme autant de masques démoniaques. Avec les ténèbres naissantes apparaissait une nouvelle faune, réfractaire à la lumière du jour.

De plus en plus nerveux, il explora plusieurs ruelles, envisagea de rebrousser chemin, élaborant déjà la petite fable qu'il servirait au citoyen Lalouet, puis il repéra le clocher de la vieille chapelle dont lui avait parlé le « neveu » de Robespierre. Dressée sur une place exiguë et sombre, désaffectée depuis une bonne dizaine d'années, délabrée, elle semblait à la merci de la moindre averse, du moindre souffle de vent.

Un carrosse déboucha sur la petite place dans un déluge de crépitements et de raclements interrompu par les glapissements du cocher. En descendirent un homme et une femme dont les vêtements, les chapeaux, les perruques et les manières attestaient le rang supérieur. Ils se dirigèrent vers la porte latérale de la chapelle. Deux hommes armés de piques et de fusils surgirent de l'abri d'un contrefort

et leur barrèrent le passage. Ils échangèrent quelques paroles dont Cornuaud, encore loin d'eux, ne saisit pas le sens, puis les deux cerbères frappèrent sur l'huis et se retirèrent dans l'ombre après que le couple eut disparu par l'entrebâillement de la porte. La voiture s'éloigna dans un tintamarre absorbé par la rumeur du faubourg.

Cornuaud se souvint subitement qu'il lui fallait prononcer le mot de passe. Un début d'affolement le traversa lorsqu'il tenta de se remémorer le bout de phrase confié par Lalouet. Il ralentit le pas, mais, alertés par les claquements de ses sabots, les deux hommes armés de piques se précipitèrent à sa rencontre.

« Qui va là ? »

— J viens pour la cérémonie... »

Cornuaud n'avait jamais croisé d'individus aussi hauts et larges que ces deux-là, même dans le quartier de la Fosse, même sur les négriers où les matelots étaient choisis parmi les plus robustes. Leurs épaisses moustaches étaient pareilles à celles des redoutables dragons que l'on voyait parader sur les Champs-Élysées ou dans les cafés du faubourg Saint-Germain. Prompts à tirer leur sabre, les soldats d'élite défendaient farouchement la monarchie contre les « ânes jacobins et autres ennemis de la France ». La plupart d'entre eux étaient repartis vers les frontières du Nord en compagnie de Dumouriez, quarante-huit heures avant la journée du 20 juin.

« Le mot de passe, citoyen. »

Cornuaud battit désespérément le rappel de ses souvenirs. Le sieur Lalouet lui avait parlé d'un breuvage divin donnant force et immortalité.

« S'agit d'une affaire d'une boisson, mais j'me rappelle plus de son nom exact... »

— Le mot de passe », s'impatienta l'un des deux cerbères.

Déjà ils abaissaient vers Cornuaud leurs piques aux pointes effilées. Chargés sans doute d'éliminer tout visiteur inopportun, ils ne feraient preuve d'aucune clémence, ils l'embrocheraient comme un porc. Dans leurs yeux en partie dissimulés par les mèches dépassant de leurs bonnets de coton, brillaient des lueurs meurtrières. Les mêmes lueurs que dans les yeux des captifs de *l'Indomptable*.

« Un moment, foutre, ça va m'revenir... »

Les premières étoiles s'allumaient au-dessus des toits, une clarté livide baignait le faubourg Saint-Denis.

« L'ham... l'haoma... Boire... Tremper les lèvres dans la coupe de l'haoma », bredouilla Cornuaud.

Les deux cerbères se consultèrent du regard et relevèrent leurs piques.

« C'est bon, citoyen. Tâche de t'en souvenir mieux la prochaine fois. Ou tu risques de t'en repentir. »

Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la chapelle, frappèrent des extrémités de leurs piques le panneau de bois vermoulu, attendirent que la porte s'ouvre pour le pousser dans une pièce sombre. Deux jeunes femmes l'accueillirent, le prirent par le bras et l'entraînèrent dans le chœur de la chapelle par une succession de salles et de couloirs. Près du rudimentaire autel de pierre, à même le sol, se découpait une ouverture carrée révélée par une lumière rougeoyante et changeante. Des senteurs de cire, de résine et d'encens masquaient en partie les odeurs suffocantes de moisissure, de pourriture et de salpêtre.

Cornuaud s'engagea sur les talons des jeunes femmes dans l'antique escalier qui, éclairé par des torches fixées aux aspérités du mur, plongeait à pic dans les profondeurs du sol. La gaze de leurs robes serrées à la taille ne dissimulait pas grand-chose de l'anatomie de ses deux accompagnatrices. Elles évoquaient des vestales avec leurs épaules nues en partie escamotées par leurs chevelures dénouées.

L'escalier débouchait dans une crypte à la voûte basse et arrondie. La lumière des torches dévoilait une assemblée d'une trentaine de personnes regroupées en cercle autour de deux gisants de pierre aux têtes érodées. Les yeux agressés par la fumée, Cornuaud ne discerna pas tout de suite la femme nue assise sur une chaise au fond du caveau. D'une blancheur et d'une maigreur effrayantes, elle portait pour seuls ornements un ample bonnet rouge au bout recourbé et des bracelets noirs autour de ses bras.

Les deux jeunes femmes se placèrent de chaque côté de la chaise. Cornuaud prit position dans le cercle et observa les visages autour de lui. Il lui sembla en reconnaître quelques-uns. La Commune préparait activement l'offensive finale contre la monarchie. Le comité d'insurrection, présidé par le curé Vaugois, n'œuvrait pas dans l'ombre mais au vu et au su de tous, dans les endroits publics où péroraient les Marat, Chaumette, Santerre, Merlin, Lazowski, Fournier, Roux, Varlet et tous les enragés. Cornuaud avait certainement entrevu quelques-unes de ces faces attentives, extasiées, dans les locaux de la section Mauconseil, au Soleil d'or, place de la Bastille, chez Anthoine, rue Saint-Honoré, ou sur une autre terrasse des Boulevards.

La femme maigre s'agita sur sa chaise. Ses bracelets remuèrent en même temps qu'elle et révélèrent leur véritable nature : des reptiles noirs et vivants dont les têtes triangulaires apparaissaient par intermittence sous ses aisselles ou dans le creux de ses coudes.

Une étrange procession s'avança par une porte basse que Cornuaud n'avait pas remarquée. D'autres vestales encadraient quatre hommes entièrement nus et portant des masques d'animaux. L'assemblée s'écarta pour leur permettre de gagner le centre de la crypte. De longues plaies, sans doute pratiquées par les lanières d'un fouet,

hachaient leur dos. Ils avaient trempé dans un liquide clair dont les gouttes scintillantes sillonnaient leur peau écorchée. Leur maigreur était comparable à celle de la femme assise sur la chaise. Leurs côtes et leurs hanches saillantes indiquaient qu'ils sortaient d'un long jeûne. Par les fentes des masques, représentant des oiseaux à longs becs, luisaient des yeux brûlant de fièvre. Ils se perchèrent maladroitement sur les gisants de pierre et, tout en s'efforçant de garder leur équilibre, ils se tournèrent vers la femme assise. Elle écarta les bras, un mouvement qui souleva d'un ou deux pouces ses seins vides. La tête de l'un des serpents se dressa à hauteur de son épaule, l'autre au-dessus de sa main.

« Le grand guerrier sur son char solaire voit tout et entend tout. Il pénètre dans vos cœurs, mes frères corbeaux, il sait de quelles terribles épreuves vous avez triomphé, il sait déjà combien pèseront vos âmes dans l'au-delà, il vous inclut déjà dans le cercle de ceux qui se verront offrir l'espoir de rédemption, il remplit pour vous les coupes d'haoma, il prépare le banquet sacré, il vous regarde déjà comme ses fils immortels, il vous accueille comme ses guerriers, comme ses prêtres, comme ses servants, il vous charge, vous les purs, de répandre le sang impur. »

La voix enrouée de la femme assise résonnait avec force sous la voûte et taraudait le crâne et la poitrine de Cornuaud. La fumée des torches saturait l'air confiné du caveau. Les vestales s'étaient réparties et figées de chaque côté de la chaise. Cornuaud croisa leur regard dénué d'expression et en déduisit qu'elles étaient elles-mêmes sous l'emprise d'un philtre ou d'un envoûtement.

« Voici que se présente devant vous la dernière épreuve, frères corbeaux, voici l'ultime expérience du charognard, celle qui vous sépare de la métamorphose du griffon. Surmontez-la et vous jetterez les masques, vous vous révélez au monde, vous serez les fils bien-aimés du Père des Pères. »

Les serpents, surexcités, rampaient à présent sur le corps de la prêtresse, disparaissaient dans son dos, réapparaissaient entre ses cuisses, se coulaient dans les plis de ses aines. Leurs mouvements rappelaient à Cornuaud les reptations des vipères qu'il chassait, enfant, sur les chemins terreux du marais. Avec son plus jeune frère et le fils d'une maison voisine, ils battaient les herbes sèches en quête des reptiles qu'ils écrasaient à coups de talon, de bâton ou de pierre.

« Vous qui assistez à votre première cérémonie, sachez qu'à partir de ce jour vous ne serez plus jamais les mêmes, sachez que vous serez liés par le pacte du silence et du sang, sachez que le Père des Pères vous scrutera au fond de l'âme, sachez qu'il exigera toujours davantage de vous, sachez qu'il vous imposera des épreuves à la hauteur de vos espérances, sachez qu'il vous métamorphosera, sachez

qu'il vous guidera sur le chemin de l'immortalité.

— Qui donc est le Père des Pères ? »

Les serpents se figèrent et, avec une lenteur inquiétante, tournèrent leur tête en direction de la femme au chapeau volumineux qui venait de poser la question – et qui était celle-là même que Cornuaud avait vue descendre du carrosse quelques instants plus tôt.

« Il est le guide suprême, il a reçu le don de clairvoyance, il surgit là où on ne l'attend pas, il vient de la nuit des temps pour rétablir la justice, pour renverser les tours, pour rétablir la langue des oiseaux, pour chasser et châtier les imposteurs, les félons qui ont terni sa gloire en s'emparant du sceau de la royauté, pour renouer le pacte avec le peuple, avec son peuple. Nul ne connaît son nom, nul ne contemple sa face, pas même les Perses ni les courriers du Soleil.

— Est-ce que, toi, tu connais son nom, est-ce que, toi, tu contemples sa face ? »

Cornuaud crut que les serpents, tendus comme des ressorts, allaient fondre sur l'interlocutrice de la prêtresse.

« Je ne suis que son humble servante, ma sœur. La connaissance ne vient qu'avec l'expérience. Si un jour il me permet de contempler sa face, alors je lèverai les yeux sur lui avec joie. Si un jour il me confie son nom, alors je le prononcerai avec la plus grande ferveur.

— Comment peut-on œuvrer avec tant de zèle pour un homme que l'on n'a jamais rencontré ?

— Cela s'appelle la confiance ou la foi, ma sœur. Le Père des Pères n'est point un homme ordinaire.

— Pouvez-vous l'affirmer vraiment ? »

Les regards, tantôt réprobateurs, tantôt admiratifs, convergeaient vers la raisonneuse que sa somptueuse robe à volants, son chapeau cloche et sa chevelure sophistiquée classaient d'emblée dans le clan des accapareurs, des félons. Son voisin lui donna un coup de coude et dit à voix basse :

« Je vous suggère, ma chère, de clore votre adorable bouche. Ces charmantes petites bêtes semblent en avoir contre votre personne. »

Elle parut en prendre conscience seulement à cet instant et se le tint pour dit. S'ensuivit un moment de silence pesant. Les reptiles recommencèrent leur fascinant ballet autour du corps de la femme assise. Un homme perdit l'équilibre sur le gisant, faillit tomber, se rétablit en agrippant un crochet métallique saillant de la voûte basse.

Les quatre impétrants rappelaient à Cornuaud les esclaves nègres entassés dans l'entrepont de l'*Indomptable* : les uns avaient été dépouillés de leur dignité par des ravisseurs venus d'un autre continent, les autres offraient d'eux-mêmes leur amour-propre au Père des Pères.

Sur un signe de la femme assise, quatre vestales se rendirent dans le caveau attenant et en revinrent en portant dans leurs bras des enfants âgés de moins de trois ans. Vêtus de haillons, les joues et le front noircis de crasse, ils ne pleuraient pas, ils ouvraient de grands yeux sur l'assistance, sur les hommes nus aux masques d'oiseaux, sur les serpents noirs enroulés autour des bras de la femme assise.

« Voici venue l'heure de l'ultime épreuve, frères corbeaux. Le Père des Pères exige maintenant sa coupe d'ambroisie, le sang vermeil. Prenez les instruments du sacrifice. »

Les deux dernières vestales s'avancèrent au centre de la crypte et présentèrent aux quatre hommes des stylets aux manches ouvragés.

« Vous avez parlé de verser le sang impur ! s'indigna l'élégante au chapeau cloche. En quoi le sang de ces enfants est-il impur ?

— Taisez-vous, ma chère, par pitié, murmura son accompagnateur.

— Nous ne pouvons pas tout de même être complices de ce crime !

— Un sacrifice, mon amie, un simple sacrifice... »

Tout en conversant avec sa voisine, l'homme ne cessait de distribuer des sourires à l'assistance. À chaque mouvement de tête, d'infimes nuages de poudre s'échappaient de sa perruque.

« Un crime ! Un crime atroce, vous dis-je ! Jamais nous n'aurions dû écouter ce scélérat de Chasteuil. Il nous avait parlé d'un rituel d'admission à sa loge maçonnique. Il nous a précipités dans un traquenard !

— Eh bien, voyons donc si nous pouvons nous en tirer sans dommage. »

Les yeux noirs flottaient à nouveau au-dessus de Cornuaud sans qu'il éprouve le vertige et la souffrance qui précédaient d'ordinaire ses crises. Il suffisait à l'enjamineuse de s'inviter à la cérémonie, elle n'exigeait pas que le sang coule par la main de son serviteur.

Les hommes nus s'emparèrent des stylets, les lueurs de torches se réfléchirent sur les lames étroites et lisses.

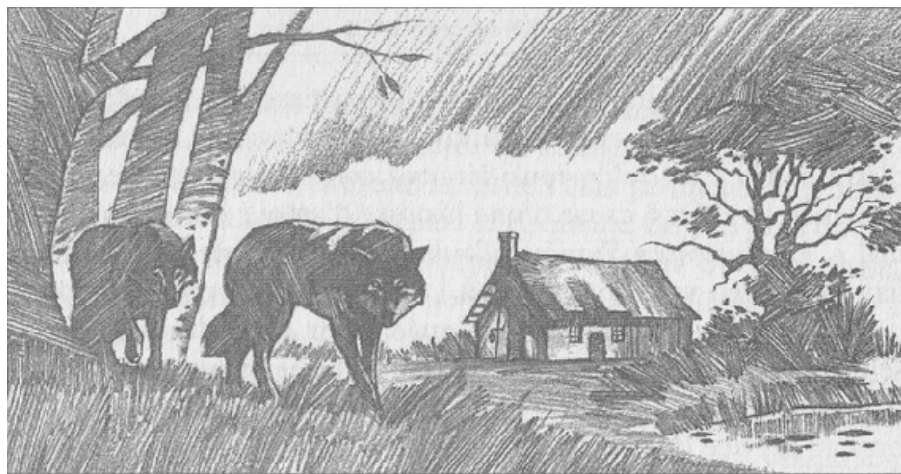
« Le Père des Pères a souhaité la présence de ces enfants, déclara la prêtresse. Ils seront les témoins innocents du sacrifice.

— Vous voyez, ma chère, vous vous êtes emportée hâtivement, souffla l'homme à la perruque poudrée.

— Décidément, vous serez jusqu'à la fin un incorrigible imbécile, mon ami. Ne comprenez-vous donc pas que nous sommes tombés dans un nid d'exaltés ? Ne comprenez-vous pas que ce félon de Chasteuil est chargé de leur rabattre leurs victimes ? Après qui croyez-vous qu'ils en ont ? »

À peine eut-elle prononcé ces mots que les quatre hommes nus se ruèrent sur elle. Les yeux noirs brillèrent de jubilation dans l'âme de Cornuaud.





CHAPITRE DIX-NEUF

Depuis combien de temps croupissait-il dans ce cul-de basse-fosse ? Il avait repris connaissance dans une obscurité presque totale imprégnée d'une tenace odeur de terre. La trappe du plafond s'ouvrait à intervalles réguliers, un faible rayon de clarté léchait la paroi de granit, un panier descendait au bout d'une corde, garni d'un pain de seigle rond, d'un morceau de lard fumé ; et d'une cruche d'eau, restait en bas le temps qu'Émile récupère les vivres puis remontait par à-coups. En dehors de ces délivrances, aucune lumière ni aucun bruit ne filtrait de la trappe en fer.

Il avait pensé sa dernière heure venue lorsque les complices de Jean Augereau l'avaient rattrapé dans le pré. Ils ne l'avaient pas tué, ils avaient joué avec lui en attendant que le cocassier les rejoigne, ils lui avaient piqué le dos, la nuque, les fesses et les jambes des jointes de leurs faux, ils l'avaient obligé à marcher à quatre pattes tandis qu'ils imitaient en riant le cri du goret. Ils avaient ensuite discuté sur son sort, les uns voulant l'éliminer, les autres arguant qu'exécuter de sang-froid un homme sans défense n'était point charitable, point chrétien. Ceux-là, les partisans de la grâce, portaient des chapelets enroulés autour de leur poing. Ils refusaient d'être mêlés à ce qu'ils considéraient comme un meurtre, d'être expédiés en enfer à cause d'une histoire d'amour qui « tornevirait mal ». Les histoires d'amour n'avaient d'ailleurs rien à faire dans leur quotidien voué au labeur, à la peine. Qu'on prenne femme, dame oui, mais pour assurer la lignée, pour engendrer des drôles selon les saints commandements de Notre-Seigneur, qu'on choisisse une travailleuse solide et féconde parce qu'on avait besoin de bras au service de la terre, leur seule véritable

maîtresse. Avaient-ils seulement le temps de s'encombrer de sentiments ?

Les autres avaient répliqué que tuer un païen, un enjamineur, le rejeton d'une fée, n'était certainement pas un péché : n'était-ce pas à cause de gars comme lui que les mauvaises fièvres frappaient les bêtes, que les récoltes pourrissaient sur pied, que les femmes mettaient au monde des drôles mal formés, que les garaches ou les beliches pesaient sur les épaules des hommes jusqu'à ce que mort s'ensuive ? On n'allait sûrement pas en enfer quand on perçait le cœur d'un ennemi de la foi, qu'il fût patriote ou païen.

Augereau avait braqué à plusieurs reprises ses pistolets rechargés sur la tête d'Émile, puis il avait fini par se rendre aux arguments des indulgents. Puisqu'on n'avait aucune preuve que le rival du cocassier était un enjamineur, puisque le Seigneur ordonnait de ne pas tuer son prochain de sang-froid, puisqu'il fallait réserver ses balles et sa colère aux patauds, on l'enfermerait dans une cage d'où il ne pourrait pas s'échapper, on le nourrirait comme un goret, puis, quand on aurait chassé les ennemis de la foi, quand on aurait rétabli les bons prêtres dans leurs paroisses, quand la paix serait revenue sur la Vendée, on le libérerait et on l'enverrait se faire pendre ailleurs. Cette solution ayant le mérite de ménager les scrupules des uns et la soif de vengeance des autres, ils l'avaient approuvée à l'unanimité.

Émile avait ensuite reçu un violent coup sur le crâne et perdu connaissance. Il s'était réveillé à plusieurs reprises sur le plancher ajouré d'une charrette brinquebalante, puis dans ces ténèbres profondes avec un atroce mal de tête. En séchant, le sang avait collé ses cheveux à son cuir chevelu. La plaie s'était probablement infectée : il en suintait un liquide épais et visqueux, du pus sans doute. Il avait essayé de la nettoyer avec un pan déchiré de sa chemise, mais, étant donné la saleté de ses vêtements, il n'était parvenu qu'à l'aggraver un peu plus. La fièvre s'était déclarée au bout d'un temps qu'il estimait à trois jours. Tremblant de froid, claquant des dents, il n'avait même pas eu la force de vider trois des paniers qu'on lui avait descendus. Il avait mariné dans ses vêtements détrempés, alternant les courtes périodes d'un sommeil agité et les bouffées délirantes.

Il lui semblait parfois que Perrette le nettoyait avec une éponge, que son odeur l'enveloppait comme une essence de fleur, que ses mains douces enjaminaient sa peau. Alors il se redressait afin de l'embrasser et de la serrer contre lui, mais ses bras n'étreignaient que le vide. Parfois encore, c'était la face sévère et parcheminée de Margot, la vieille servante, qui se penchait sur lui, qui lui criait des mots incompréhensibles, qui lui adressait d'explicables reproches. Ou bien le regard empli de tristesse et de bonté de l'abbé Rambaud qui le fixait depuis un inaccessible ailleurs, qui surveillait en silence

ses exercices d'écriture et de lecture. Et puis une ronde de petits personnages nimbés de lumière grise, une ronde d'autres visages, d'autres regards qu'il ne connaissait pas et qui, pourtant, paraissaient familiers.

Des yeux brillaient comme deux étoiles jumelles dans l'océan de ténèbres. Jaune or, traversés de haut en bas par un mince trait noir, attirants, effrayants, fascinants. Il avait essayé d'échapper à leur terrible emprise en se tournant la face contre terre, mais, quelle que fut sa position, ils continuaient de le traquer. Il avait fini par admettre qu'ils s'ouvraient à l'intérieur de lui, qu'ils l'habitaient au même titre que ses pensées. Ils s'habillaient des couleurs du souvenir, comme s'il les avait contemplés dans une autre vie, ils éveillaient en lui de la nostalgie, de la tendresse, de la colère, ils entrebâillaient des portes secrètes sur des mondes enfuis, fabuleux, mais ses peurs le reprenaient à chaque fois qu'il essayait de les franchir.

La fièvre était tombée aussi soudainement qu'elle s'était déclarée. De ses vêtements et de ses bottes s'exhalait une répugnante odeur de sueur froide. La terre mêlée de poussière agrégeait ses cheveux et les poils clairsemés de sa barbe. La plaie à son cuir chevelu ne suppurerait plus. Il avait recouvré l'appétit et accepté la nourriture qui continuait de lui être livrée par le panier descendu au bout d'une corde. Il appelait quand la trappe s'ouvrait, mais personne ne lui répondait. Le panier remontait au bout de quelques instants et le panneau métallique se refermait dans une vibration prolongée.

En reprenant du poil de la bête, Émile avait envisagé de se hisser sous la trappe et d'exploiter le temps de son ouverture pour se glisser hors de sa prison. Mais elle se perchait à une hauteur approximative de vingt pieds, et les parois de granit n'offraient aucune prise. De forme cylindrique, sa geôle ressemblait à un puits asséché ou à une oubliette. Sa largeur de sept ou huit pieds ne lui permettaient pas de la gravir en se servant de ses bras et de ses jambes écartés. Constatant qu'il n'y arriverait pas par le haut, il avait eu l'idée d'essayer par le bas. Il avait commencé à creuser la terre battue avec l'un des nombreux éclats d'os qui jonchaient le sol. Il avait rapidement atteint une plaque de granit recouverte par la couche superficielle de terre et, la mort dans l'âme, il avait dû renoncer.

S'il ne comptait pas sur la mansuétude de Jean Augereau, un homme fruste que la jalousie avait rendu malveillant, haineux, il se prenait à espérer en celle de ses compagnons qui se proclamaient bons chrétiens. Ceux-là seraient peut-être taraudés par les remords, ils se souviendraient peut-être qu'ils avaient condamné l'un des leurs à un enfermement plus cruel que la mort.

Mais la guerre contre les patauds pouvait éclater à tout moment,

les emporter dans la tourmente et l'ensevelir dans l'oubli.

Il n'avait plus aucune influence sur les événements, plus aucune emprise sur son avenir. Cette impuissance le mettait dans des états de rage folle. Il hurlait, frappait les parois du plat de la main, du pied, puis, sa fureur épuisée, il s'effondrait sur le sol où il demeurerait prostré, recroquevillé sur lui-même, harcelé par cette terrible, cette lancinante question : qu'était devenue Perrette ? Qu'avait voulu dire le cocassier en affirmant qu'elle n'aurait plus jamais envie de le revoir ? Émile jugeait improbable, voire impossible, que Jean Augereau eût convaincu la jeune femme de l'épouser.

L'avait-il enlevée ou tuée ?

Le temps s'écoulait, l'éloignait d'elle.

Ses yeux s'étant accoutumés à l'obscurité, il vivait dans une semi-pénombre permanente, en compagnie d'ossements qui gisaient là depuis la nuit des temps. À l'aide d'une esquille, il gravait un trait sur la roche à chaque descente de panier. Il en dénombrait désormais plus de vingt, sans compter les premiers repas qu'il n'avait pas eu le réflexe de comptabiliser et qu'il estimait entre quinze et vingt. À raison de deux livraisons quotidiennes, il avait déjà passé près de trois semaines dans ce trou du Diable.

Trois semaines.

Une éternité.

« Qui est là ? Répondez ! »

La trappe venait de s'entrebâiller et de libérer un flot de lumière grise qui, bien que ténue, suffit à éblouir Émile. Le panier apparut dans un léger crissement. Comme à chaque fois, l'anse était passée dans un crochet lui-même fixé à la corde par un œillet métallique.

« Hé, là-haut, qui êtes-vous ? »

Émile ne reçut aucune réponse, mais la descente du panier se suspendit un court instant, preuve qu'on l'avait entendu. Il lui sembla percevoir une respiration haletante, comme si l'homme ou la femme chargé de ses repas venait d'effectuer un effort violent ou une longue course. La cruche d'eau, le pain de seigle et le lard légèrement rance s'accompagnaient d'une large tranche de gâche. Il prit les vivres et remplaça dans le panier vide le cruchon de terre cuite de la livraison précédente.

Il commença à manger la gâche, un peu sèche, mais dont la saveur sucrée, parfumée, lui redonna une once de moral. Le sucre étant rarissime et hors de prix ces derniers temps, celui ou celle qui lui avait fourni la brioche avait vraiment eu une attention délicate. Le panier ne remonta pas tout de suite. Son geôlier, là-haut, était en train de l'observer ou bien s'était absenté pour s'adonner à une autre tâche.

Émile saisit machinalement la corde et la tira d'un coup sec. À sa

grande surprise, elle résista. Il l'empoigna à deux mains au-dessus de sa tête et se suspendit quelques pouces au-dessus du sol. Elle ne céda pas sous son poids. Aucune ombre, aucun mouvement ne troublait la lumière grise. Il enfila fébrilement ses bottes et sa redingote, s'agrippa à la corde et se souleva de plusieurs emfans.

Il soulagea ses bras tétanisés en enserrant et en bloquant la corde entre ses genoux et ses pieds. Comme personne ne se manifestait là-haut, il poursuivit son ascension. Il craignit que son géolier ne revienne à l'improviste et tenta d'accélérer l'allure, mais il devait observer une pause entre chaque traction, exténué, vidé de ses forces. La trappe se rapprochait avec une lenteur désespérante. Une douleur mordante se déployait dans sa nuque, ses épaules et son dos. Une dizaine de pieds le séparaient maintenant de la liberté.

De Perrette.

Il lui semblait sentir son souffle sur son visage. Là où elle était, elle l'encourageait, elle l'allégeait, elle le hissait. Une fois dehors, il partirait à sa recherche, il la tirerait des griffes de Jean Augereau, il l'arracherait des enfers s'il le fallait. Il faillit retomber, les bras tremblants, incapable de maîtriser ses gestes. Il s'accrocha de toutes ses forces à la corde et réussit à se maintenir en l'air malgré la sensation de brûlure sur ses paumes et la pulpe de ses doigts. L'effort lui coupait le souffle, voilait ses yeux de rouge, lui donnait un début de nausée.

Un craquement retentit au-dessus de sa tête. Il craignit une brusque rupture des fils tressés de jute. Puisa dans ce qui lui restait de forces pour franchir les ultimes pieds. Lorsqu'il atteignit enfin la trappe, qu'il passa les mains sur le bord de l'ouverture, un bruit de pas précipités résonna tout près. Il parvint à glisser la tête et les épaules dans l'entrebâillement. Ébloui, il entrevit un mouvement.

Une ombre se rua dans sa direction en poussant un cri.

Une fillette.

Elle s'abattit sur lui comme une harpie, lui grêla le visage et les épaules de coups de pied et de coups de poing pour l'obliger à lâcher prise et retomber dans l'oubliette. Serrant les dents, il continua de se hisser sur le sol dallé de ce qui ressemblait au donjon nu d'un château. La lumière du jour s'engouffrait par des meurtrières et se déversait sur les murs concaves dévorés de lierre. Une fois qu'il eut réussi à se mettre à genoux sur le bord de la trappe, il se secoua pour se débarrasser de la fillette. Elle lâcha prise, roula sur les dalles de pierre, percuta la première marche d'un escalier éboulé cinq pas plus loin. Il se releva, tituba, s'appuya sur le mur le plus proche pour ne pas s'effondrer, reprit son souffle et ses esprits.

L'extrémité de la corde s'enroulait autour d'une poutre vermoulue traversant de part en part le donjon. La fillette ne bougeait pas,

étendue contre la marche, sa robe de laine grise en partie retroussée sur ses jambes. Il s'en approcha, se pencha sur elle, lui palpa les jugulaires : son cœur continuait de battre. À l'endroit où elle s'était cognée, juste au-dessus de l'oreille droite, le sang coulait en abondance, se répandait sur sa coiffe, sa joue et son cou. Elle avait perdu dans sa chute l'un de ses sabots de bois blanc.

Pris d'un nouvel étourdissement, Émile s'assit et s'adossa aux vestiges du vieil escalier à vis. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Éreinté par son escalade, diminué par sa captivité et les privations, il se sentait trop faible pour se mettre en chemin. Il n'avait aucun intérêt à traîner dans les parages pourtant : sa petite geôlière avait certainement de la famille ou des complices dans les environs.

Elle gémit, rouvrit les yeux, se redressa. Émile remarqua au premier coup d'œil qu'elle faisait partie de ces enfants « tabaillots » qu'on croisait en grand nombre dans les campagnes. Visage rond, yeux en amande, absence presque totale de sourcils, nez aux narines relevées, lèvres retroussées sur des petites dents pointues. Elle eut un mouvement de recul lorsqu'elle se rendit compte de sa présence. Sa coiffe rougie de sang glissa le long de sa joue.

« Je ne te veux aucun mal, dit Émile avec un sourire. Tu n'as rien à craindre de moi. »

Après un nouveau geignement, elle essaya de se relever, mais elle fléchit sur ses jambes et retomba sur la marche. Il vit alors que la cheville de la fillette avait doublé de volume et pris une vilaine teinte sombre. Elle avait dû se la tordre ou se la casser lors de sa roulade sur les dalles inégales et rugueuses. Il la rassura d'une caresse sur le front.

« Tu habites loin d'ici ? »

Elle le regarda d'un air interrogateur, le front plissé, la langue tirée, les pommettes baignées de larmes.

« Où est ta maison ? répéta-t-il d'une voix douce. Ta maison ? »

Elle prononça une succession de syllabes dans laquelle il crut saisir le mot château.

« Près d'un château ? »

Ses yeux globuleux, inexpressifs, restèrent un long moment plongés dans les siens. Le sang donnait à ses traits déformés par la douleur un aspect grotesque. Ses mèches inégales, taillées par une lame mal affûtée, ressemblaient aux cheveux de paille ou de laine d'un épouvantail. Elle n'était pas totalement idiote, car on lui avait confié une tâche assez complexe, mais elle ne comprenait sans doute que le patois de son village ou de sa région.

« T'es tote sule itchi ? »

Elle hésita avant d'acquiescer d'un petit mouvement de tête.

« Oué to qu't'habites ? »

D'un geste hésitant, elle montra la direction de la porte du donjon.

« O l'est loin d'itchi ? »

Nouveau hochement de tête. Ses traits commençaient à se détendre, sa langue était rentrée dans sa bouche, une lueur d'intérêt éclairait ses yeux d'un bleu pâle presque blanc.

« Bouge pas. »

Il chiffonna sa coiffe et utilisa le côté encore immaculé pour essuyer le sang et les larmes de sa joue et de son cou. Elle ne regimba pas ni n'esquissa aucun autre geste de défiance.

« I ai point encore assez de force pour te porter. Quand i pourrai, i t'ramènerai chez ta. Te m'feras voir le chemin, te vux bé ? »

Elle approuva cette fois d'un grognement accompagné d'un sourire grimaçant.

Ils attendirent donc que ses forces reviennent à Émile. Le jour déclinait quand il résolut de se mettre en chemin. Il saisit la fillette par les aisselles, la souleva par-dessus sa tête et l'installa à califourchon sur ses épaules. Bien qu'elle fut d'une légèreté surprenante, il dut se camper solidement sur ses jambes pour supporter son fardeau. Il sortit du donjon d'une démarche vacillante.

Il traversa la cour d'un château dont les remparts écroulés disparaissaient sous les ronces et le lierre. Il avait visité plusieurs châteaux en ruine aux alentours de La Réorthe, mais il ne reconnaissait pas celui-ci. La chaleur du jour agonisant le surprit. Il suivit le passage taillé depuis peu dans le fouillis végétal et déjà repris par les ronces et les herbes sèches. Il franchit l'entrée principale reliée à l'ancienne tête de pont par un éboulis de pierres comblant le fossé large et profond. Il n'eut pas besoin de demander sa direction à la fillette, il lui suffit de s'engager dans l'unique chemin mal entretenu qui s'enfonçait dans une forêt dense et sombre.

Il marcha environ une demi-lieue avant de ressentir la fatigue, d'allonger la fillette sur un tapis de mousse au pied d'un chêne et d'observer un temps de repos. L'imminence du crépuscule l'incita à se faire violence et à repartir. Les buissons et les branches obstruaient par endroits le sentier. La fillette avait dû le parcourir deux fois par jour pour livrer au prisonnier son panier de vivres, seule dans un labyrinthe hanté de frémissements, de sifflements, de craquements, de hurlements. Sa déficience mentale lui épargnait-elle les terreurs enfantines, la peur du loup, de l'ogre, du garou ? Enfant, Émile ne se serait jamais aventuré seul dans un bois. Les forêts vastes et touffues étaient d'ailleurs très rares dans les plaines et les marais du sud de la Vendée. Combien de lieues avait parcourues la charrette dans laquelle l'avaient jeté Augereau et ses acolytes ?

L'obscurité avala peu à peu les arbres et les fougères. La faible clarté du croissant de lune et des étoiles se pulvérisait dans les ramures et retombait en filaments blafards des branches basses. La

fillette pesait de plus en plus lourd sur les épaules d'Émile. Elle poussa un cri et, du bras, désigna un éclat scintillant qui, telle une étoile décrochée, brillait à travers les feuillages. Il abandonna le sentier et, louvoyant entre les troncs et les buissons, se penchant de temps à autre pour esquiver les branches basses, il se dirigea vers le point lumineux. Le bois mort et le tapis de feuilles desséchées craquaient sous les semelles de ses bottes. Il déboucha sur une clairière au centre de laquelle se tendait le miroir assombri d'une mare. Plus loin se dressait une chaumière dont une lanterne accrochée à une saillie de pierre éclairait la façade et l'avant-toit.

Émile contourna la mare cernée par les nénuphars et les roseaux. Des grenouilles apeurées sautèrent à l'eau dans un chœur de croassements et de clapotements. Malgré la présence de la lanterne allumée, la chaumière paraissait déserte.

Des grondements sourds et des halètements retentirent dans son dos.

Il se retourna. Deux ombres grises jaillirent de l'obscurité et fondirent sur lui. Il ne tenta même pas de se réfugier dans la mesure, il resta sur place, paralysé par la surprise et la fatigue.

Les deux loups s'arrêtèrent à moins de trois pas en grondant et claquant des mâchoires. Deux bêtes majestueuses, magnifiques. Yeux d'or, fourrures grises et lustrées, poitrails marbrés de blanc, babines retroussées sur de longs crocs acérés. Émile avait aperçu des hordes à deux ou trois reprises, mais jamais les loups ne s'étaient approchés aussi près. La fillette perchée sur ses épaules ne manifesta aucun signe de frayeur.

« La paix, vous deux ! »

Une silhouette fit son apparition sur un côté de la chaumière et, s'appuyant sur une canne, s'avança en boitant vers Émile. Un vieil homme voûté, menu, maigre, vêtu d'une courte veste brune et d'un ample pantalon rayé. Il ne portait pas de guêtres mais de grosses chaussettes de laine qui lui montaient jusqu'aux genoux. Des craquelures couraient sur le bois foncé et noduleux de ses sabots aux bouts recourbés. Ses cheveux blancs, plus rares sur le sommet de son crâne, formaient un halo immaculé autour de son visage, un lacs de rides profondes et chaotiques. Sous les buissons neigeux des sourcils, les yeux bleus brillaient avec une intensité saisissante.

« Nor... bert, Nor... bert... » murmura la fillette.

Le vieil homme lui adressa un regard et un sourire chaleureux.

« Te v'là en drôle d'équipage, ma Reine !

— Elle est blessée à la tête et à la cheville, dit Émile.

— O l'est point trop grave puisqu'alle m'a r'connu. Mais ta, i t'connais point. D'où qu'tu vés ? »

Le vieil homme avait levé sa canne et en avait pointé l'extrémité

sur le ventre d'Émile. Les loups accompagnèrent son mouvement de grognements et de clappements.

« La paix, Mélusine, la paix, Trousepoil ! Fais-y pas attention, mon gars : l'est la première fois que l'te voyant, l'connaissant point ton odeur. D'où to qu'tu vés ? »

— Ça vous dérangerait pas d'en causer à l'intérieur ? Je commence à fatiguer. »

Le vieil homme le dévisagea quelques instants avant de hocher la tête.

« Allons la soigner. Et pis manger un morceau. On parle mu le ventre plein. »

Il s'appelait Norbert, mais les gens le surnommaient vieux Bert ou Louvet. Cela faisait plus de quarante ans qu'il s'était retiré du village et installé dans la forêt de Vouvant. Les gens ne l'avaient jamais aimé à cause de son étrange manie d'apprivoiser les loups et d'en faire ses compagnons domestiques. On l'accusait d'être le serviteur de la mâle bête, un animal maléfique trois fois plus gros qu'un ours et appelé dans certains coins Trousepoil. Il s'en moquait, il préférait de toute façon la compagnie des animaux et des autres créatures à celles des hommes, et surtout de « tchés faillis curés qu'avant l'bon Dieu à la goule et l'Diable sous la soutane ! »

— Quelles autres créatures ? » demanda Émile.

Tout en continuant de passer une pommade noirâtre et nauséabonde sur la cheville de la fillette, Norbert leva sur son vis-à-vis un regard perçant.

« Dame, i peux guère t'en parler si tu peux point les voir.

— Les fadets ?

— Tchos-là, le v'nant presque totes les nuits danser autour de mon abrou.

— Il y en a d'autres ?

— Tôt plein ! A c't'heure, leur temps s'finit, l'allant bétout s'en aller, disparaître.

— À cause de la révolution ?

— Penses-tu ! Tchette révolution, alle change rin ! Rin de rin ! O l'en est torjous qui voulant commander à d'autres, o l'en a torjous qui voulant prendre la piace des autres.

— À cause de quoi, alors ? »

Le vieil homme noua un pan de tissu clair autour de la cheville de Reine. Il avait auparavant nettoyé la plaie au-dessus de sa tempe et le sang séché avec un linge imbibé d'un liquide aux fortes senteurs d'alcool et de plantes. Une autre odeur forte, sauvage, imprégnait

l'unique pièce de la chaumière, l'odeur de loup. Mélusine et Troussepoil s'étaient couchés au pied du lit à moitié enchâssé dans le mur. Parfois, alertés par un bruit, ils redressaient la tête, restaient un petit moment attentifs, les oreilles dressées, puis, rassurés, ils reposaient leur museau sur leurs pattes antérieures entrecroisées. Leurs poils gris jonchaient la pierre plate du seuil, la terre battue, l'unique fauteuil au velours déchiré et aux pieds rongés.

« Alle vé souvent m'voir, tchette drôlesse. Alle a pas une vie facile avec sa parenté. Son père, l'est menuisier. L'est surtout qu'un grand fils de garce qui court les feilles ! L's'est acoquiné avec les royalistes, tcho zirou. O l'y fait un boune raison pour passer ses nuits dehors et plus r'mettre les pieds à son atelier. Sa mère non plus a jamais aimé Reine, dame non. Alle a eu onze enfants. Reine est la troisième. On dit la p'tiote sotte, bête à manger de l'herbe. Alle a p't-êt' pas tote sa tête, mais ma i dis qu'alle a plein d'amour, tchette drôlesse, qu'alle peut en donner bérède, bérède... À cause de ça, justement.

— De quoi ?

— Te m'as d'mandé pourquoi qu'les créatures de la forêt vont bétout s'en aller : o l'est parce que, les hommes, l'savant plus donner de l'amour, dame non !

— Les Lumières devaient apporter davantage de justice, davantage d'amour... »

Norbert reboucha son flacon de pommade et le reposa sur l'une des étagères fixées de chaque côté de la cheminée. Puis il souleva Reine assoupie sur la grande table avec une aisance étonnante pour son âge et sa fragilité apparente, la déposa sur le lit et tira sur elle une couverture.

« La justice des uns est pas torjours la justice des autres. C'qui s'passe dans les têtes est pas la même chose que c'qui s'passe dans les cœurs. Mais ta, te m'as torjours pas dit d'où qu'tu venais et c'que tu fichais dans l'coin ? »

Émile n'eut pas l'envie de mentir au vieil homme, de troubler son regard limpide. Il lui raconta donc son histoire, sans occulter sa captivité ni la double intervention des fadets dans le bois Battiau.

« Ainsi tchés grands fils de vesse t'ayant enfermé dans l'oubliette du château. La pauvre Reine est passée chaque jour m'donner le bonjour avec son panier, mais alle m'a jamais rin dit à ton propos. L'ont dû la menacer dos pires châtiments si elle débagoulait.

— Quel jour sommes-nous ?

— I pourrai sûrement pas te dire le jour précis, mais i cré bé qu'o l'est à c't'heure le mois d'août.

— Août ? Bon Dieu, j'ai passé plus d'un mois dans ce trou !

— Ma foi, la longueur de ta barbe, ta maigreur et ta saleté diraient presque deux. L'château dont tu causes, o l'est un ancien château des Lusignan. O s'dit par chez nous qu'l'a été bâti en une seule nuit par la fée Mélusine avec les pierres qu'alle fourrait dans sa dornée. À c't'heure l'est en ruine parce qu'un des Lusignan a bafoué l'amour de Mélusine et qu'à cause de tchu la famille a été maudite jusqu'à la septième génération. Les Lusignan ont commencé à perdre leurs terres pis leurs châteaux, et pis la tête.

— Vous ajoutez foi à ce genre de légende ?

— C'qui est une légende pour les uns peut être une vérité pour les autres. Tchette Bequette dont tu viens d'parler, i cré bé qu'i l'ai déjà rencontrée.

— Où ?

— Dans tchette forêt. Ou dans une autre. À des fois i faisons l'sabbat dans la forêt de Vouvant, dans celle de Grasla ou bé dans celle de Chantemerle.

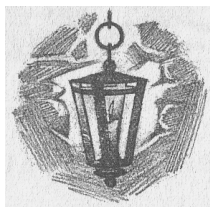
— Le sabbat ? Vous êtes sorciers ?

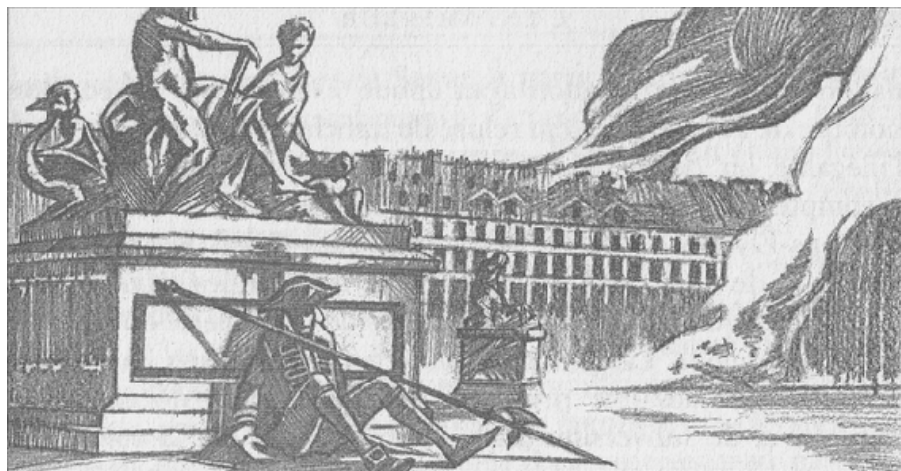
— O l'est comme tchu qu'nous appelant les curés. Qu'nous appelant aussi les patauds. Ma i aime bérède mu magicien, druide ou gardien des secrets.

— C'est plus un secret puisque vous m'en avez parlé. »

Norbert s'accroupit dans un craquement d'os pour caresser avec une grande délicatesse la fourrure de ses loups.

« P't-êt' que l'temps est v'nu d'entrer dans le monde des secrets, mon gars... »





CHAPITRE VINGT

S'agit pas d'une répétition, cette fois ! gloussa Fleurdepied. Ce soir, y aura plus de jean-foutre de roi en France ! » L'aube n'avait pas encore chassé les derniers îlots de ténèbres. Les petits groupes continuaient de se rassembler dans le lacs de ruelles entourant l'Hôtel de Ville, sur la place de Grève et sur les quais. Tous armés de fusil, munis de gibernes, coiffés de bonnets phrygiens, parfois accompagnés de femmes et d'enfants aux yeux brillants. Aucun bateau ne glissait sur le miroir lisse et livide de la Seine.

Cornuau avait dissuadé Justine de l'accompagner à l'Hôtel de Ville où les municipaux avaient procédé à la distribution des armes et des munitions. Il lui avait recommandé de rester cloîtrée jusqu'à son retour. Les insurgés de la Commune n'étaient pas certains de sortir victorieux de la confrontation, même si les dernières mesures de l'Assemblée avaient considérablement affaibli la défense du palais. La preuve, on avait déjà manqué trois occasions de donner l'assaut, le jour de l'arrivée des volontaires brestois, le jour de l'arrivée des Marseillais et le 4 août, où le défaut de coordination et de détermination avait abouti à un nouvel échec. Bon nombre de Parisiens avaient refusé de franchir le pas, d'entrer dans l'illégalité ou de se départir de leur neutralité. L'insurrection escomptée s'était réduite à de simples escarmouches sur les Champs-Élysées et dans le secteur du Palais-Royal. Par chance, le manifeste de Brunswick avait rassemblé les énergies sectionnaires bien mieux que les discours enflammés de Chaumette ou de Merlin de Thionville. Largement diffusée par les journaux, la sommation du généralissime prussien, menaçant Paris d'« exécution militaire et de subversion totale », avait

soufflé sur la colère des Parisiens et renforcé leur volonté d'en finir une bonne fois pour toutes avec la monarchie scélérate. La proclamation théâtrale de la patrie en danger sur le Pont-Neuf, quelques jours plus tôt, avait préparé le terrain en provoquant une poussée de fièvre républicaine et un rejet farouche de toute intervention étrangère dans les affaires de la nation.

« La triple buse, l'imbécile heureux, le crétin magnifique ! s'était écrié Bellerive à la section Mauconseil en parlant de l'émigré qui avait rédigé le manifeste pour le compte du duc de Brunswick. Il nous redonne l'élan qui commençait à nous manquer. »

Cornuaud s'était rendu à plusieurs de ces assemblées nocturnes où les sections préparaient fébrilement l'insurrection avec le concours de la Commune. La population des faubourgs avait accueilli les volontaires de province avec un enthousiasme indescriptible, les Marseillais surtout, qui avaient parcouru un long chemin en chantant un hymne guerrier désormais connu sous le titre de *Marseillaise*. Ceux-là avaient apporté un sang neuf aux Parisiens tiraillés entre les factions monarchistes, girondines et extrémistes. Averti par ses précédents échecs, le comité d'insurrection avait fixé une nouvelle date : le 10 août.

Le 9, on avait donc commencé la distribution des armes et accueilli près de mille nouveaux fédérés. Au crépuscule, on avait convoqué Mandat, le commandant de la garde nationale, à l'Hôtel de Ville, on l'avait destitué et exécuté à coups de sabre, puis on avait jeté son corps dans la Seine. À partir de dix heures du soir, les roulements des tambours à l'amplitude croissante avaient appelé au ralliement des sectionnaires. Entre minuit et une heure, les cloches de l'église Saint-Paul avaient sonné le tocsin, bientôt relayée par les autres églises des faubourgs.

Cornuaud avait reçu son fusil, un modèle 1777, ainsi qu'une vingtaine de cartouches et un petit sac de vivres distribués par les femmes et les enfants. Ni Bellerive ni Fleurdepied ni lui n'avaient trouvé le sommeil dans la nuit moite ébranlée par les grincements des roues sur les pavés et les tintements lugubres des cloches.

Parmi ses compagnons d'armes, il en reconnaissait plusieurs qui avaient assisté quelques jours plus tôt à la cérémonie du premier grade dans la crypte de la chapelle du faubourg Saint-Denis. Les hommes nus et maigres aux masques d'oiseaux avaient massacré à coups de stylet la femme et l'homme élégants, des aristocrates selon la femme aux serpents, des accapareurs, des scélérats, des ennemis du Père des Pères. En quelques instants, une tempête s'était déchaînée dans le caveau à la voûte basse. Les deux corps avaient été criblés de coups, dénudés, dépecés. On eût dit une nuée de charognards s'abattant sur des dépouilles animales. Le sang avait éclaboussé les masques des

corbeaux, la femme aux serpents, les vestales, les enfants, les murs et les spectateurs qui n'avaient pas eu le temps ou le réflexe de se reculer. On avait promené à bout de bras les deux têtes séparées de leur cou en proférant des insanités et en singeant de manière grotesque des postures animales. D'abord horrifiés puis gagnés par l'excitation, les spectateurs avaient tous fini par participer au rituel macabre. Ils avaient plongé à leur tour les lames dans les cadavres déjà mutilés, ils avaient pataugé dans le sang, ils avaient tranché les bras, les jambes, les organes sexuels de l'homme, les seins de la femme, et avaient reconstitué des corps obscènes en mélangeant les morceaux de l'un et de l'autre. La folie avait seulement épargné les enfants et les serpents, à nouveau enroulés autour des bras de la femme assise.

Cornuauud – la sorcière vaudoun en lui – avait eu la très nette impression que ce rite funèbre n'était qu'une répétition, une préparation. L'hystérie collective qui s'était emparée de ces hommes et de ces femmes ordinaires évoquait sa propre perte de contrôle quand les yeux noirs lui ordonnaient de verser le sang du sacrifice. Ils étaient repartis de la crypte hébétés, maculés, repus de sang, happés par une spirale qui finirait par les broyer.

Le tocsin se remit à sonner, le signal du départ se répercuta de groupe en groupe. Les derniers nuages s'effiloçaient dans le ciel matinal. La journée s'annonçait chaude, lourde. La lumière naissante traquait des visages graves et blêmes dans les dernières poches de pénombre.

Le fusil sur l'épaule, Cornuauud, Bellerive et Fleurdepied arrivèrent à proximité du Pont-Neuf en remontant les quais. Le citoyen Fleurdepied avait perdu le bel entrain qui l'avait accompagné tout au long de la nuit. Sur ses traits rudes et crispés, dans ses yeux pâles se lisait un malaise qu'un esprit mal intentionné aurait pu assimiler à de la peur.

« Ah, les braves gens ! » s'exclama Bellerive.

Des attelages de bœufs retiraient du pont les canons placés la veille par les défenseurs des Tuileries – des rumeurs avaient également accusé les girondins, désireux de rentrer en grâce auprès du roi et de rogner la puissance des sections, d'avoir installé cette batterie afin d'empêcher la jonction des différents quartiers.

« M'est avis que le maire Pétion est pas pour grand-chose dans cette histoire, marmonna Fleurdepied, visiblement soulagé.

— Ce grand lâche est bien incapable de prendre la moindre décision, approuva Bellerive. Je pencherais plutôt pour une initiative du bureau de correspondance des sections.

— Une fameuse idée, c'bureau. Ça permet aux sections de garder un œil sur la municipalité.

— Une idée de qui tu sais, citoyen ! »

Les attelages se dirigeaient vers la rue Saint-Honoré par les rues de la Monnaie et du Roule. Bellerive lança un regard interrogateur de l'autre côté du pont, vers le quai des Augustins et la rue Dauphine.

« Je me demande ce que fichent les autres colonnes. Elles devraient déjà être là.

— Bah, elles finiront bien par arriver », lâcha Fleurdepied entre ses lèvres serrées.

Les roulements des tambours montaient de toutes les rues de Paris, les tocsins de dizaines d'églises se répondaient d'un quartier à l'autre, les roues des canons et des charrettes grinçaient sur les pavés, des chants désordonnés et braillards s'envolaient au-dessus des toits comme des nuées d'oiseaux aux ailes rognées. Des silhouettes furtives, apeurées, se devinaient derrière les voilages des fenêtres.

« Cette fois, on n'y va pas pour boire le coup à la santé du roi », déclara Bellerive avec un sourire carnassier.

Ils venaient de déboucher dans la rue Saint-Honoré et de se jeter dans un flot humain de plus en plus dense. Aux sans-culottes des sections s'étaient joints des gardes nationaux ainsi que les volontaires marseillais et bretons au verbe haut, aux sourires éclatants, aux faces tannées par le soleil. Au milieu de cette multitude déambulaient des enfants armés de pistolets ou de couteaux. Des femmes débraillées brandissaient des sabres, portaient des paniers de vivres, encourageaient les insurgés à grand renfort de gestes, de grimaces et de glapissements. Tous marchaient d'un pas déterminé vers le haut de la rue, avec ce mélange d'excitation et de peur propre à tout soldat se rendant sur le champ de bataille. Les claquements des sabots sur les pavés dominaient par instants les grondements des tambours. Des centaines d'insurgés s'agglutinaient déjà sur la place du Carrousel, devant l'entrée monumentale des Tuileries. Les premiers coups de feu retentirent du côté du palais, une odeur de poudre se répandit dans l'atmosphère encore douce du petit jour.

« Je ne crains pas trop les chevaliers de Saint-Louis. Mais les Suisses, eux, ne se laisseront pas déborder facilement. »

Le vacarme avait obligé Bellerive à hurler. Fleurdepied pâlit.

« J'croisais... j'croisais que le roi avait ordonné aux Suisses de se retirer dans leurs casernements.

— J'ai ouï dire que Roederer, le procureur syndic, était chargé d'en convaincre le roi, mais il est encore trop tôt pour qu'il se soit acquitté de sa tâche.

— Roederer ? C'est qu'un jean-foutre de royaliste ! Un traître !

— C'est tout de même lui, ce jean-foutre de royaliste comme tu dis, qui a persuadé Mandat de se rendre à la municipalité. C'est grâce

à lui que la garde nationale n'a plus de chef.

— Mes amis du bureau de correspondance m'avaient pourtant promis qu'on n'aurait pas à combattre ces foutus Suisses ! insista Fleurdepied.

— On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, citoyen, déclara Bellerive avec un sourire pincé. On ne renverse pas un régime vieux de mille ans sans tirer quelques gouttes de sang.

— Ouais, du moment qu'c'est pas le mien !

— Nous sommes tous entre les mains du Père des Pères.

— Me dis pas, Bellerive, que tu crois pour de vrai à ce genre de billevesées ! »

Bellerive décocha au sans-culotte un regard dénué de la moindre aménité. Le jeune Gascon avait fière allure, avec sa chemise blanche et bouffante, son pantalon large, ses bottes, ses cheveux hirsutes et sa barbe de quatre ou cinq jours. Il ne portait pas de chapeau ni de bicorné, encore moins de bonnet. Il prétendait dans les cafés, les restaurants et les théâtres en vogue que sa pièce serait bientôt achevée, qu'elle exalterait le sentiment patriotique dans le cœur de chacun, qu'elle serait très probablement jouée au théâtre Richelieu et que mademoiselle Armande en tiendrait le rôle principal. Il se flattait d'une amitié sincère avec le grand poète Chénier, qui avait lu les premières scènes et l'avait chaudement félicité.

« Le Père des Pères n'est pas un homme mais un être suprême, un guerrier divin, un principe qui se tient au-dessus de l'humain, lâcha-t-il d'une voix sèche. Si tu ne lui donnes pas ta foi, pourquoi continues-tu de te présenter aux cérémonies ? Pourquoi t'obstines-tu à grimper dans la hiérarchie ? »

Sans cesser de marcher, Fleurdepied se gratta le crâne sous son bonnet.

« Eh ben, j'pensais qu'c'était une façon de s'faire une meilleure place dans l'nouveau régime.

— Tu veux dire que tu as subi les épreuves des différents grades pour satisfaire ta seule ambition personnelle ? s'indigna Bellerive. Tu n'as pas servi le Père des Pères, tu t'en es servi.

— Qui ne se sert pas de c'qui arrange ? »

Le vacarme, de plus en plus assourdissant à mesure qu'ils se rapprochaient des Tuileries, ne facilitait pas leur conversation. C'était l'une des raisons pour lesquelles Cornuaud n'était pas intervenu dans leur dispute, mais pas la principale. À vrai dire, il ne savait pas très bien ce qu'il fichait dans la rue parisienne en compagnie de centaines de sans-culottes et d'autres insurgés manipulés par une poignée d'individus tapis dans l'ombre. Comment juger de la sincérité de gens

qui n'apparaissaient nulle part ? Comment savoir si, à l'instar de Fleurdepied, les mystérieux comploteurs n'utilisaient pas la secte de Mithra et les autres sociétés secrètes comme de simples tremplins pour leur gloire personnelle ? Cornuau avait accepté de se rendre à la cérémonie orchestrée par la femme aux serpents dans le seul dessein d'approcher le concierge de la prison des Carmes et le père Ordrieux. Une façon comme une autre, ainsi que le disait Fleurdepied avec sa gouaille parisienne, de « se servir de c'qui arrange ». Il n'était pas pour l'instant parvenu à ses fins, mais il avait obtenu des renseignements exploitables parmi les « frères » de la section Mauconseil. À la fin de juillet, il avait entamé des démarches auprès d'autres « frères » de la municipalité. Lorsqu'on entrait de façon officielle dans l'organisation, on appartenait à un réseau ramifié qui fournissait à la demande informations, laissez-passer et passe-droits. On lui avait promis d'intervenir auprès du concierge des Carmes et de lui ménager une entrevue avec le vieux prêtre incarcéré.

« Pourquoi tiens-tu tant à voir ce vieux calotin, citoyen ? lui avait demandé un interlocuteur sourcilleux. C'est un réfractaire, un ennemi de la révolution.

— Je l'sais, avait-il répondu. Mais j'dois lui transmettre un bonjour de la part d'un marin qu'agonisait sur l'*Indomptable*. Il me l'a fait jurer.

— Tenir une promesse faite à un mourant, voilà une attitude qui t'honore, citoyen. »

La marée humaine grossissait d'instant en instant sur la place du Carrousel. Les officiers achevaient de disposer les canons en ligne face à l'entrée monumentale de la Cour royale. Des coups de feu sporadiques, tirés des fenêtres les plus proches de la façade extérieure, provoquaient de petits mouvements de panique rapidement jugulés par les coups de gueule des femmes et des fédérés. La chaleur grimpait avec les premières apparitions du soleil entre les nuages déchirés. Ça et là, assis à même le sol ou sur les bornes de pierre, des hommes chargeaient leurs fusils, se redonnaient du courage en mangeant un bout de pain et en vidant les gourdes de vin. Des gosses couraient entre les groupes et colportaient des rumeurs tantôt alarmistes, tantôt réconfortantes. Les uns disaient que le roi s'était déjà réfugié dans la salle du Manège en compagnie de l'Autrichienne, du dauphin, de Madame Royale et de Madame Élisabeth. Les autres affirmaient qu'on avait intimé l'ordre aux Suisses de se retirer et que les deux mille gardes nationaux, dont les canonniers, avaient déjà pactisé avec l'insurrection. D'autres clamaient au contraire que la défense du palais avait reçu le renfort d'une armée rapatriée en hâte de la frontière du Nord et commandée par La Fayette, l'infâme Gilles César en personne. Des nouvelles alarmantes parvinrent du faubourg Saint-Antoine où la

colonne éprouvait les plus grandes difficultés à se former. Il n'était pas possible, cependant, de surseoir à un assaut que d'aucuns prévoyaient long, ardu. En outre, les optimistes soutenaient que le rapport de forces avait déjà basculé en faveur de l'insurrection, qu'une attente trop longue risquait de disperser les volontaires, qu'on devait exploiter séance tenante l'élan donné par les tambours et les tocsins de la nuit.

Des ordres fusèrent mais se perdirent dans le tumulte. On ne distinguait pas, d'ailleurs, les officiers dans le chaos régnant sur la place du Carrousel, on ne pouvait se fier ni à la vue ni à l'ouïe pour lancer l'offensive, seulement aux mouvements des premières lignes, elles-mêmes précédées des canons.

« Si on ne s'organise pas promptement, ils vont nous tailler en pièces, murmura Bellerive. Venez avec moi, vous deux. »

Cornuaud emboîta le pas du jeune Gascon. Ils se frayèrent un passage au milieu de la foule agitée de courants contradictoires et, jouant des coudes, se dirigèrent vers l'entrée principale du palais. Lorsqu'ils arrivèrent près des canons, ils se rendirent compte que Fleurdepied ne les avait pas suivis.

« Tout dans la gueule, l'ami sans-culotte, rien sous la ceinture, persifla Bellerive.

— P't-êt' qu'il a été bloqué, avança Cornuaud.

— Je connais bien ce genre de gouya. » La colère faisait vibrer la voix de Bellerive et chanter son accent rocailleux. « Téméraire quand il faut décapiter une bonne femme ou un gosse sans défense, couard quand il s'agit de se présenter devant le feu ennemi.

— T'es toujours fourré avec lui, pourtant... »

Dans le coup d'œil furtif que lui lança le Gascon, Cornuaud crut entrevoir de la détresse.

« Je n'ai point d'ami à Paris. Juste des relations, seulement des compagnons de club, des frères de cérémonie.

— Et Armande ? »

Un sourire amer plissa les lèvres de Bellerive. Des officiers en uniforme et bicorne tenaient un conciliabule entre deux canons quelques pas plus loin. D'où tenaient-ils leur autorité ? De la municipalité ? Du bureau de correspondance des sections ? Du département ? Du parti d'Orléans ? D'une faction secrète de l'Assemblée ? Des manipulateurs tapis dans l'ombre ?

« Oh, je lui ai fait croire que j'avais de l'importance au Club des cordeliers. Et aussi que j'avais un talent d'auteur. Elle changera de protecteur quand elle découvrira que je suis dépourvu en vérité de l'une et de l'autre. Mais je ne me fais aucun souci pour elle : son corps lui sert d'esprit et, crois-moi, il est plein de ressources.

— Pourquoi qu't'es venu à Paris si t'y connaissais personne ? »

Bellerive haussa les épaules.

« J'ai été attiré par la ville lumière, comme tous les papillons.

— Qu'est-ce qui t'oblige à y demeurer ?

— Et toi, citoyen Belzébuth, pourquoi ne rentres-tu pas dans ton pays de Retz ? »

Cornuaud n'hésita que quelques instants avant de répondre. C'était l'occasion ou jamais de se délester d'une partie de son secret.

« Plus personne m'attend là-bas. Et puis je... je suis enjominé. Envoûté, si t'aimes mieux. Tant que j'aurai pas trouvé celui qui me débarrassera de la malédiction, j'pourrai pas aller ailleurs. »

Bellerive ouvrit de grands yeux étonnés avant d'éclater de rire.

« On en est tous là, mon vieux Belzébuth. Nous sommes tous ensorcelés, tous habités par la même folie. Mais la révolution n'est pas une malédiction. La seule malédiction, c'est le roi, le roi et ses valets, c'est d'eux qu'il convient de se débarrasser. »

Enfin l'assaut fut donné.

On rassembla tant bien que mal les troupes en bataillons, on disposa les canons des Marseillais sans difficulté au milieu de la Cour royale. Un député du tiers avait confirmé que le roi et sa famille avaient déserté les Tuileries et s'étaient placés sous la protection de l'Assemblée. De leur côté, les gardes nationaux avaient promis de ne pas tirer le moindre coup de canon ni même la moindre cartouche contre les insurgés.

Accueillie par un feu roulant, la première vague se retira sans combattre en abandonnant des morts et des blessés sur les pavés rougis de sang. Cornuaud franchit en courant la quasi-totalité de l'espace dégagé, puis une grêle de plombs s'abattit autour de lui et faucha plusieurs de ses compagnons marseillais, brestois et sans-culottes. Les officiers ordonnèrent aussitôt la retraite. Le paydret parvint à se replier derrière la ligne de canons sans être touché. Il y retrouva Bellerive qui, avec un pâle sourire, lui montra sa chemise déchirée sur le côté et une large éraflure sur le flanc droit.

« Il s'en est fallu de peu, pas vrai ?

— Tu devrais r'sortir de la Cour et t'faire soigner à c't'heure.

— Pas question ! Je ne vais tout de même pas rater la prise des Tuileries pour une stupide égratignure !

— Elles sont pas encore prises, tes Tuileries !

— Ils ont l'avantage sur nous, les bougres. Nous, nous avons une partie de la cour à franchir à découvert. »

La façade principale des Tuileries se dressait effectivement comme un immense rempart criblé de dizaines et de dizaines de fenêtres.

Derrière chacune d'elles se tenait un défenseur qui pouvait ajuster le tir sans prendre le risque d'être lui-même atteint.

Une deuxième vague, à laquelle ne participèrent ni Cornuaud ni Bellerive, s'élança. Le feu meurtrier des défenseurs coucha encore une trentaine d'insurgés sur les pavés, dans les massifs fleuris, et provoqua la débandade. Les officiers ne purent empêcher leurs hommes pris de panique de désertir la cour, de se ruer vers la porte monumentale, de se disperser sur les places et dans les rues environnantes. Les cris de dépit des femmes excédées par le manque de courage des assaillants s'élevèrent de l'autre côté des casernements formant le premier mur d'enceinte.

« Les sombres idiots ! » siffla Bellerive.

Abrités derrière les canons en compagnie d'une poignée de Brestois, de Marseillais, d'officiers et d'artilleurs, Cornuaud et le Gascon n'avaient pas été emportés par le mouvement de repli opéré dans la plus grande confusion.

Les défenseurs, parfaitement disciplinés, cessèrent le tir. La brise chaude dispersa les volutes noires abandonnées par les décharges de poudre. La fumée irritait les yeux, les narines, les gorges.

« Qu'est-ce qu'ils foutent ? » glapit un officier brestois avec son accent rugueux.

Surgis de différentes portes du palais, des hommes en uniforme rouge couraient vers les canons.

« Ils veulent nous prendre les canons ! hurla Bellerive.

— Feu, foutre Dieu, feu ! »

Mais les insurgés amorçaient déjà un mouvement de repli, effrayés par la lame rouge qui déferlait à vive allure dans leur direction. Une nouvelle pluie de balles dégringola sur le petit groupe d'assaillants tapis derrière les canons. La fumée leur masqua toute visibilité. Les vociférations des Suisses achevèrent de disloquer les résidus de la première vague d'assaut.

« Retraite ! Retraite ! »

Bellerive et Cornuaud déchargèrent leurs armes au jugé et, abandonnant à leur tour leurs positions, s'élancèrent sur les talons des autres fuyards. Ils s'engouffrèrent par la porte monumentale sans se retourner, sans voir les Suisses s'emparer des canons avec une clameur de victoire, traversèrent à toute allure la place du Carrousel pratiquement déserte, se jetèrent dans la rue des Orties, bifurquèrent sur leur droite, atteignirent le port Saint-Nicolas, se réfugièrent dans une cour intérieure où ils purent reprendre leurs esprits et leur souffle.

« J'te l'avais bien dit qu'elles étaient pas encore prises, tes Tuileries ! » maugréa Cornuaud.

D'un mouvement de tête, Bellerive désigna les sans-culottes silencieux et immobiles regroupés dans un coin de la cour.

« S'ils sont tous comme Fleurdepied, s'ils se débandent au premier coup de feu, nous n'y arriverons jamais. »

Du pouce et de l'index, le Gascon décolla le tissu de sa chemise collée à sa peau par la transpiration. Cornuaud retira sa redingote rouge, débraguetta son pantalon rayé, dégagea son membre du fouillis de ses vêtements et, indifférent aux regards, pissa au pied du mur. Il regrettait d'avoir enfilé les souliers montants du mari de Justine, plus pratiques selon elle pour la marche et la course. Leur cuir rigide, desséché, lui blessait les doigts de pied et les chevilles.

Ils demeurèrent dans la cour intérieure le temps que le silence retombe sur les environs. Aux fenêtres des immeubles apparaissaient des visages inquiets, en partie estompés par les reflets du ciel sur les vitres.

« Qu'est-ce qu'on fait, à c't'heure ? demanda Cornuaud.

— Allons voir ce qui se passe. À mon avis, les Suisses se sont repliés dans le palais. »

Ils s'aventurèrent à nouveau sur le port puis regagnèrent la place du Carrousel par la rue des Orties. Les Suisses n'avaient pas commis l'erreur de poursuivre les fuyards et de s'égailler dans les rues où, inférieurs en nombre, ils auraient été massacrés jusqu'au dernier. Un silence funèbre pesait sur Paris et offrait un contraste saisissant avec le vacarme des heures précédentes. Les odeurs familières de la ville s'immisçaient à nouveau dans les relents de poudre et de sang peu à peu dissipés par la brise. Des blessés étaient parvenus à se traîner hors de la Cour royale et avaient rampé sur les pavés en abandonnant des traînées sanglantes derrière eux. Certains remuaient encore et poussaient des gémissements à fendre l'âme.

Cornuaud et Bellerive explorèrent les rues environnantes. De l'imposant flot humain rassemblé à l'aube, il ne restait plus que des grappes éparées que tentaient en vain de regrouper des harpies échevelées et braillardes.

« Je crois bien que c'est encore foutu pour aujourd'hui », soupira Bellerive.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'un roulement de tambour et les notes aigrettes de fifres retentirent dans le lointain et se rapprochèrent de la place du Carrousel.

« Ceux du faubourg Saint-Antoine, hurla une femme. Ils arrivent ! Hourra ! »

Le cri se répandit dans les rues comme un incendie dans un champ de foin sec et redonna espoir aux insurgés égaillés par les Suisses.

« Pas trop tôt ! »

Les yeux de Bellerive, assombris par l'échec de la première vague, s'embrasèrent à nouveau. Le fusil brandi à bout de bras, il courut en direction de la rue Saint-Honoré, suivi de Cornuaud. Une fois dans la

large artère, les deux hommes aperçurent la tête d'une immense colonne surmontée de drapeaux bleu, blanc, rouge, hérissée de piques, de bannières et de pancartes. Les tambours et les joueurs de fifres marchaient en tête, suivis des attelages tirant les canons, des rangs ordonnés de gardes nationaux, de la multitude bouillonnante des fédérés, des sans-culottes, des femmes et des enfants. De petits groupes épars s'écoulaient des ruelles adjacentes et venaient grossir le fleuve tumultueux qui roulait entre les façades élégantes aux volets ou aux rideaux tirés. Les chants révolutionnaires entonnés par des solistes et repris par des centaines de poitrines renforçaient l'impression de cohérence, de puissance, dégagée par l'ensemble.

Cornuaud se hissa sur la pointe des pieds pour mieux admirer le spectacle. Une émotion inexplicable l'étreignit. Il n'avait pourtant jamais partagé l'exaltation mystique de Bellerive, des autres sectionnaires de Mauconseil, des jacobins ou des cordeliers les plus extrémistes. Il n'avait pas tenté de changer les choses, il s'était seulement efforcé de survivre dans un environnement aussi incertain et dangereux que des sables mouvants. Le destin pouvait être réécrit, il en prenait conscience à cet instant. Un immense corps morcelé par le temps commençait à se reformer, et nul pouvoir, nulle armée, n'était en mesure de l'arrêter. Il n'était plus un fétu de paille ballotté par les tempêtes, un petit paydret emporté par l'histoire et possédé par un démon femelle, mais une tête de l'hydre magnifique et vengeresse qui s'avavançait dans la rue Saint-Honoré.

« Cette fois, mon vieux Belzébuth, cette fois nous allons le renverser, ce foutu trône ! » s'extasia Bellerive.

Cornuaud ne répondit pas. Son émotion s'était transformée en vertige. Des frissons le parcouraient de la tête aux pieds, ses jambes flageolaient, des coulées glaciales fusaient le long de son échine.

La sorcière vaudoun exigeait sa part de sang.

Maintenant.

« Tu ne te sens pas bien, l'ami ? »

Levant les yeux, Cornuaud croisa le regard inquiet de Bellerive.

« J'veais bien, bredouilla-t-il.

— Tu as pâli tout à coup. J'ai cru que tu allais t'affaïsser sur le pavé.

— Un... un étourdissement. Le manque de sommeil, j'pense. Peut-être aussi la fièvre des îles. C'est rien en tout cas. Rien du tout. »

Le Gascon se replongea dans la contemplation de l'armée du faubourg Saint-Antoine. Cornuaud devait tout de suite s'écarter dans une ruelle où il pourrait trouver une victime isolée et mettre fin à la souffrance qui s'emparait de lui.

Il n'en eut pas le temps. Bellerive le saisit par le bras et, au milieu d'un groupe vociférant, le tira vers la colonne. Il lui fut impossible de

résister au courant, affaibli par son début de crise, en proie à une douleur atroce. Il ne sut comment il réussit à marcher jusqu'à la place du Carrousel ni comment il se retrouva face à l'entrée monumentale des Tuileries, en première ligne aux côtés du jeune Gascon. La souffrance s'accompagnait désormais d'une colère incontrôlable. Les yeux noirs lui ficheraient la paix quand il aurait plongé une lame dans un corps. Les fédérés, les gardes nationaux, les sans-culottes n'étaient plus que des ombres gesticulantes et haïssables sur une scène absurde.

« Les Suisses ont reçu l'ordre de cesser le feu et de se retirer dans leurs casernes ! »

Une bordée d'acclamations salua la déclaration de l'officier.

« Il ne fallait pas désespérer de ce bon Roederer, se réjouit Bellerive. Il est royaliste, certes, mais plus facile à manœuvrer qu'un enfant. »

Cornuaud ne répondit pas, ni même ne tourna les yeux vers le cordelier. Il garda la tête basse, les yeux rivés sur le bout de ses souliers, dévoré par la souffrance, serrant les mâchoires et les poings pour empêcher sa rage de le déborder.

Quand la deuxième offensive fut enfin lancée, il traversa la première cour comme un fauve en chasse, aperçut sur sa droite les Suisses qui se reformaient en bataillon devant leurs casernements de bois, fondit sur eux sans se soucier d'une éventuelle riposte. Ni les officiers ni les gardes en uniforme rouge ne réagirent. Ils estimaient sans doute que, puisque Louis XVI leur avait donné l'ordre d'abandonner la place, ils n'avaient plus rien à craindre de l'insurrection. Ils comprirent trop tard leur erreur lorsqu'ils virent Cornuaud et d'autres assaillants les charger baïonnette en avant. Épuisés, à court de munitions, ils n'opposèrent qu'une faible résistance et furent rapidement submergés par le nombre.

Le massacre commença.

Ceux des Suisses qui tentèrent de fuir furent pourchassés dans les étages du palais, rattrapés, jetés par les fenêtres. Ils s'empalèrent en contrebas sur des forêts de piques. Les assaillants dévêtirent les cadavres, les mutilèrent, les entassèrent sur les pavés, les arrosèrent d'urine, puis d'huile ou de résine, et les enflammèrent à l'aide de torches.

La soif de meurtre de Cornuaud était inextinguible. Il avait embroché des dizaines de corps avec une fureur et une témérité qui avaient forcé l'admiration de ses compagnons d'armes. Mais les yeux noirs exigeaient sans cesse de nouvelles victimes, comme si l'attaque des Tuileries offrait à l'enjomineuse une occasion unique de grossir les rivières de sang, de se venger en masse de ces monstres blancs qui s'étaient déployés comme des nuées de sauterelles sur les côtes

africaines.

Avec quelques téméraires, Cornuauud força un barrage et s'aventura dans les interminables couloirs du palais envahi de fumée. Une servante sortit d'une pièce et vint à sa rencontre pour lui demander des nouvelles. Il lui planta sa baïonnette dans la poitrine et l'y laissa jusqu'à ce qu'elle s'affaisse.

« Qu'est-ce qui te prend, fada ? glapit un fédéré marseillais. Tu ne vois donc pas que c'est une femme du peuple ? »

— Non, il a raison ! vociféra un sans-culotte. Ils sont tous à mettre dans l'même panier. Les valets sont pas mieux qu'les maîtres. »

Joignant le geste à la parole, il décapita la servante allongée sur les dalles d'un coup de sabre aussi puissant que précis, puis, avec un rire sauvage, il prit la tête ensanglantée par les cheveux et la lança par la fenêtre la plus proche.

Chez les chevaliers de Saint-Louis, c'était le sauve-qui-peut. On en débousqua quelques-uns dans les couloirs et les différentes salles du palais et on leur fit regretter amèrement leur fidélité au roi. Les insurgés n'épargnèrent aucun défenseur ni aucun serviteur du palais, pas même les marmitons et les lingères, tués et déchiquetés avec la même férocité que les nobles et les militaires.

Les yeux noirs se retirèrent enfin de Cornuauud. Sa colère et sa souffrance s'estompèrent aussitôt. Hagard, vidé de ses forces, les muscles endoloris par les coups qu'il venait de porter, il regagna la Cour royale par un escalier tournant et déambula au hasard dans la fumée noire.

Il croisa un quidam en étrange équipage non loin d'un amas de corps qui se consumaient en répandant une épouvantable odeur de chair grillée. Vêtu d'un pantalon rayé visiblement trop grand pour lui, d'une redingote à demi déchirée, d'un bonnet posé de guingois sur sa tête, l'individu n'avait rien d'un sans-culotte des faubourgs ni d'un fédéré. Ses traits fins, son allure hésitante, son énorme chevalière, le jabot de sa chemise en partie déchiré le désignaient plutôt comme un défenseur des Tuileries, comme un chevalier de Saint-Louis. Il se dissimulait derrière un curieux bouclier que Cornuauud mit quelque temps à identifier : une jambe encore bottée, encore recouverte d'un bout de pantalon blanc ensanglanté. Il la brandissait comme un trophée arraché de haute lutte aux gardes suisses, mais son visage n'exprimait pas la férocité ni la joie sauvage et démentielle des insurgés. Il feignait l'allégresse avec un manque de conviction flagrant, cocasse. Quelque chose cependant semblait familier au paydret dans le visage de son vis-à-vis, dans la douceur de ses traits, son sourire crispé, dans ses yeux globuleux et bruns, sa chevelure bouclée, sa prestance à la fois noble et farouche.

« Tu peux lâcher cette jambe à c't'heure, citoyen ! Elle risque plus

de t'faire grand mal ! »

L'autre hocha la tête.

« Je... je la portais au bûcher, mon ami. »

Sa voix à peine audible se perdit dans le vacarme des coups de fusil, des hurlements d'agonie, des chants de victoire et des crépitements des flammes. D'épaisses colonnes de fumée s'élevaient au-dessus des toits, la chaleur des incendies transformait la Cour royale et les alentours des Tuileries en gigantesque four.

« T'es point un patriote, pas vrai ? »

L'autre le dévisagea quelques instants avant de secouer la tête, soulagé, sans doute, de renoncer à cette sinistre farce. Comme il n'était armé que d'un pistolet visiblement hors d'usage, son aveu le plaçait à l'entière merci de Cornuaud.

« T'es qu'un jean-foutre d'aristocrate, hein ?

— Marquis, pour vous servir.

— D'où donc ?

— Je viens du Bas-Poitou. »

Cornuaud eut une bouffée de nostalgie qu'il chassa d'une expiration sifflante. Il avait versé assez de sang, il n'avait plus envie de se battre et moins encore contre un homme de sa province.

« File. »

L'autre le fixa avec attention.

« Je ne vous oublierai pas, monsieur.

— J'suis pas un monsieur, j'suis qu'un pauvre bougre qu'a eu son compte de sang pour la journée. File avant que j'change d'avis.

— Nous aurons sans doute l'occasion de nous revoir, quelque chose me le dit. Je vous reconnâitrai, soyez-en certain. Merci encore. Adieu. »

Le marquis salua son vis-à-vis d'une légère inclination du buste, leva son étrange bouclier devant son visage et s'évanouit dans la fumée.

Cornuaud sortit de la Cour royale et gagna d'une allure lasse le port Saint-Nicolas. Partout se déroulaient les mêmes scènes de pillage et de meurtre. Des femmes et des hommes surexcités transportaient sur leurs épaules des miroirs, des tableaux, de petits meubles, des tapis, des objets d'art ; d'autres s'acharnaient avec une férocité inouïe sur les blessés, sur les cadavres, sur les chiens carlins, sur les chevaux.

La malédiction de la sorcière vaudoun s'étendait à toute la ville. Cornuaud s'assit sur le bord d'un quai et, loin du tumulte, les yeux fixés sur le fil rougeoyant de la Seine, il versa toutes les larmes de son corps.





CHAPITRE VINGT ET UN

Reine n'eut besoin que de trois jours pour se rétablir de sa foulure. L'un de ses frères était venu aux nouvelles le lendemain de l'évasion d'Émile.

« Musse-te donc dans la maison, le prévint Norbert. O vé quelqu'un.

— Je ne vois personne, s'était étonné Émile. Comment tu le sais ?

— Les loups. L'grondant, l'tornevirant, l'hérissant lu poil. Leur flair m'annonce les visiteurs bé avant qu'l'arrivant à la maison. »

Émile s'était donc retiré dans la maison le temps que le vieil homme se débarrasse du frère aîné de Reine, un garçon d'une quinzaine d'années au visage ingrat, aux cheveux en broussaille et aux petits yeux de goret. Norbert lui dit que sa sœur était tombée sur le chemin et qu'elle avait réussi à se tramer jusqu'à sa chaumière où il avait soigné sa foulure. La famille n'avait pas à s'inquiéter, elle rentrerait chez elle dès qu'elle serait en état de marcher. Le garçon demanda au vieux Bert si par hasard il n'avait pas vu un homme dans le coin, un « sapré fils d'vesse de pataud, un grand, avec do ch'vux tôt emmêlés et pis une barbe à c't'heure sûrement longue de même.

— Qu'est qu'un pataud ficherait dans le coin ? Tchés gars-là, l'allant dans les villes, point dans les bois.

— O l'est un... » Le garçon avait longtemps cherché le mot. « Un grand zirou d'aspion, i l'teniant dedans sa cage, bé dame à c't'heure l'oiseau s'a envolé. Reine, alle s'occupait d'li porter son manger.

— Vous laissiez une petite feille haute de même traverser la forêt deux fois le jour ?

— Alle a pas plus d'tête qu'un p'tit d'âne. O faut bé qu'alle travaille, qu'alle mérite son manger.

— R'tourne chez toi, Lolot, et dis à tes parents que leur Reine va bé, qu'elle r'védra bétout. »

Le garçon était reparti sans un mot ni un geste pour sa petite sœur assise devant la chaumière de Norbert.

« V'là c'qu'o l'est de s'épousir entre gens de même famille, avait soupiré le vieil homme en ouvrant la porte de la maison.

— Ils se marient entre eux ? avait demandé Émile.

— Dame oui. Tellement qu'l'avant peur de perdre leurs faillies terres ou leur atelier que l'donnant jamais leurs gars aux feilles des autres familles. Les drôles sont à c't'heure de plus en plus tabaillots. Tcho-là, Lolot, l'est guère plus finaud que sa sœur, et pis l'a moins cœur. »

Norbert avait également confié que ses parents faisaient preuve d'une très grande cruauté envers Reine. Ils la battaient pour un rien, parfois jusqu'au sang. Les plaies, jamais nettoyées, s'infectaient et formaient des croûtes qu'il avait toutes les peines du monde à soigner. Ils lui avaient cassé plusieurs doigts et une bonne partie de ses dents. Elle avait failli être emportée par les fièvres malignes, et c'était sans doute ce que ses parents souhaitaient dans leur for intérieur, que la mort les débarrasse d'un petit monstre dont le principal défaut était de leur rappeler en permanence qu'elle était le fruit d'une union pécheresse. Elle n'aurait plus de protecteur quand Norbert serait rappelé dans l'autre monde, elle le suivrait rapidement dans la tombe, il n'avait aucun doute là-dessus. Et puis les autres, les gens de Vouvant et des environs, organiseraient une battue contre ses loups, brûleraient sa chaumière, effaceraient de lui toute trace. Il mourrait sans laisser de disciple, et tout son savoir disparaîtrait avec lui. Ce n'était pas faute d'avoir cherché le garçon ou la fille qui aurait pu lui succéder, dame non, mais il n'en avait trouvé aucun, comme si les serviteurs des forces élémentaires devaient maintenant céder leur place aux hommes nouveaux, aux soldats de la matière. Les Romains des temps enfuis avaient pratiqué d'intolérables trouées dans les forêts profondes, puis l'Église avait poursuivi leur œuvre, regroupant les peuples autour des clochers des églises et du culte du dieu unique, traquant les héritiers des enchanteurs, défrichant les terres, réduisant sans cesse les landes sauvages et obscures. Les prêtres avaient préparé pendant des siècles les esprits à l'avènement des Lumières, qui avaient elles-mêmes abouti à la révolution. Ils en étaient les premières victimes, de la même façon que les héritiers des enchanteurs avaient été leurs victimes. Un nouveau cycle commençait, qui déboucherait sur une ère effroyable de souffrance et de sang. L'esprit du mal se dissimulait dans les idéaux de

ces hommes au verbe redoutable.

« Quelques-uns s'étouffaient dans leurs richesses tandis que la grande majorité crevait de faim, avait protesté Émile. À moi il me semble qu'il se tenait là, l'esprit du mal.

— Le s'tient partout, i dis pas l'contraire. O l'a torjous eu dos hommes qu'en avant fait souffrir d'autres, en tous temps, en tous lieux. Ma, i parle de la fin d'un monde, i dis qu'o l'aura plus d'êtres intermédiaires entre le ciel et la terre, i dis qu'les hommes s'ront condamnés à r'garder le sol, à croire qu'o l'a rin d'autre que ce que montrant leurs yeux, leurs oreilles, leurs nez et leurs mains.

— Quels êtres intermédiaires ? Il est grand temps que les peuples prennent en main leur destin. On a vu ce que les rois et leurs vassaux ont fait de leurs territoires, de leurs sujets. On ne compte plus les guerres et les atrocités commises au nom des terres, des bannières, des superstitions.

— I t'parle pas de tchés croyances-là. I dis juste que les hommes sont point les seuls maîtres de la terre. Qu'o l'a d'autres formes de vie, d'autres ordres, visibles ou invisibles. Les hommes, l'devant apprendre à point compter sur leurs seuls sens pour connaître leur monde, l'devant apprendre à r'sentir les choses, à rentrer en dedans d'eux.

— On n'a pas besoin des êtres intermédiaires ni de qui que ce soit d'autre pour conduire sa vie. » Émile s'était frappé le front du plat de la main. « Tout se passe là-dedans.

— Tiens donc ! T'oublies, me semble, que t'as eu affaire aux fadets ces derniers temps.

— Comment tu sais ça, toi ?

— I t'ai déjà dit qu'le venant la nuit à mon abrou pour boire et danser. Le m'avant tout conté.

— Je les ai croisés dans le bois Battiau, pas dans la forêt de Vouvant. »

À peine ces mots s'étaient-ils échappés de sa gorge qu'il avait pris conscience de la stupidité de sa remarque : s'ils avaient franchi en un temps très court la distance entre la région de Sainte-Gemme et celle des Lues, ils pouvaient se déplacer d'une forêt à l'autre avec la même célérité.

« Je les ai jamais entendus parler, poursuivit-il. Comment auraient-ils pu te raconter quoi que ce soit ?

— L'parlant pas à ceux qui savent pas les entendre. L'parlant point à tes oreilles, dame non, mais à ton âme. Si te me crés pas, vé avec moi tchette nuit. Te pourras p't-êt' les entendre.

— C'est que... »

Émile avait prévu de partir dès qu'il se sentirait suffisamment remis

de sa longue claustration. Les soins et la nourriture, frugale mais reconstituante, du vieil homme l'avaient rétabli en trois jours. Il avait graissé ses bottes et lavé ses vêtements dans la mare devant la maison, il avait déambulé quasiment nu le temps qu'ils sèchent, il s'était lui-même plongé dans l'eau boueuse et s'était frotté peau et cheveux avec un bout de tissu et une pierre ponce. Il avait ensuite taillé ses longues mèches et rasé sa barbe à l'aide d'un couteau à la lame aiguisée, puis il avait passé un onguent apaisant, « qui chasse les mauvais sangs » selon Norbert, sur ses plaies et ses écorchures. Exposé au chaud soleil d'août, il avait de nouveau senti la vie bouillonner dans ses veines. Mélusine et Troussepoil s'étaient baignés avec lui et allongés à ses côtés sur l'herbe jaunie. Les deux loups le suivaient dans chacun de ses déplacements, comme s'ils s'étaient institués ses gardiens.

L'envie de revoir Perrette l'avait secoué de la tête aux pieds. Il lui fallait maintenant partir à sa recherche, se rendre d'urgence aux Lues, savoir ce qu'elle était devenue. Si ce grand flandrin de Jean Augereau avait causé le moindre tort à la femme qu'il aimait, il lui plongerait une lame dans le cœur sans l'ombre d'une hésitation. Il aurait dû lui régler son compte lorsqu'il l'avait surpris dans la maison de Bequette. Les gars comme Augereau n'avaient rien à faire sur la terre des hommes.

« Que quoi ?

— Je dois m'en aller.

— Qu'est-ce donc qui t'empêche d'rester quelques jours de plus ? I t'ai pourtant dit que l'temps était v'nu pour toi d'visiter le monde dos secrets.

— Je peux pas t'expliquer. »

Norbert avait plissé les yeux comme s'il tentait de se plonger tout entier dans l'esprit d'Émile.

« Ça a-t'y un rapport avec tchette feille dont m'avant parlé les fadets ?

— Ils sont pas discrets, tes êtres intermédiaires.

— Dame, o l'est qu'le s'intéressant de près à toi, mon gars.

— Pourquoi ?

— Le te donneriant sûrement les réponses eux-mêmes. »

Émile avait bien vu, dans l'œil bleu et malicieux de Norbert, que le vieil homme en savait bien davantage qu'il ne voulait le dire, mais il n'avait pas insisté. Aucun argument ne changerait sa décision. Il gagnerait Vouvant, puis Fontenay-le-Comte où il prendrait une malle-poste ou une autre voiture à destination de Bourbon-Vendée. S'il ne trouvait pas l'argent nécessaire au voyage, il parcourrait la distance à pied, en marchant jour et nuit au besoin. Et s'il croisait Jean Augereau

et ses compères au détour d'un chemin, il leur sauterait à la gorge, il saurait leur faire avouer ce qu'ils avaient fait de Perrette.

Il partit au beau milieu de l'après-midi après avoir salué Norbert et Reine.

« Dame mon gars, i peux point t'empêcher d'faire selon tes envies, avait marmonné le vieil homme.

— Je reviendrai te voir dès que possible. »

Norbert avait haussé les épaules.

« Qui sait ce que tu seras d'venu dans quelques jours, dans une heure ? Ton esprit et ton cœur sont trop pieins d'émotions à c't'heure. Bérède trop d'colère, trop de feu.

— Ils sont surtout pleins d'amour, vieux Bert. »

Norbert secoua la tête avec vigueur. Il avait posé sa main rude aux veines saillantes sur l'épaule de Reine. Bien qu'aucune émotion ne transparût dans ses yeux, la fillette semblait baignée d'une grande tristesse. Les loups se tenaient de chaque côté de l'entrée du sentier, le museau relevé, les oreilles dressées, la queue agitée.

« T'es bé comme tous les jeunes, soupira Norbert. L'amour que tu parles, le brûle comme un feu d'herbes sèches pis, après, le laisse rin que dos cendres. O faudra bé, un jour, que tu apprennes pourquoi t'es v'nu sur tchette terre, Milo. Boune chance quand même.

— Merci pour tout, Norbert. »

Émile posa la main sur le front de Reine avant de se retourner et de s'engager d'un pas alerte dans le sentier. Les loups l'accompagnèrent jusqu'à l'orée de la forêt. Le couvert offrait une fraîcheur appréciable en cette chaude journée d'août. Mélusine et Troussepoil partaient en reconnaissance et l'attendaient, la gueule entrouverte, la langue pendante, à l'ombre apaisante d'un grand chêne. Ils se rafraîchirent à l'eau fraîche et claire d'une source qui coulait en filets parcimonieux entre deux énormes rocs.

Les grondements sourds des loups avertirent Émile qu'ils se rapprochaient d'un lieu habité. Une lumière vive, éblouissante, chassa la pénombre du sous-bois. Mélusine et Troussepoil s'immobilisèrent de chaque côté d'un tronc. Émile comprit qu'ils s'arrêteraient là, qu'ils ne prendraient pas le risque de s'aventurer en terrain découvert. Il leur caressa l'échine du plat de la main et s'avança vers les maisons de pierre aux toits de tuiles qui se serraient les unes contre les autres au milieu de champs enclos de murets ou de haies. Il se retourna avant de s'engager sur une allée de terre criblée de fondrières et bordée d'arbustes aux feuilles racornies. Les loups gris s'évanouirent dans la forêt après qu'il les eut salués d'un geste du bras.

La chaleur, brutale, suffocante, s'abattit sur ses épaules et sa nuque.

Aucun souffle n'agitait les carrés ocre de froment et de seigle. Les croassements d'une nuée de corbeaux déchiraient le silence posé sur le hameau comme un joug. Émile ne reconnut pas tout de suite l'odeur âpre qui se diffusait dans l'air brûlant. Il s'étonna de ne percevoir aucun signe d'activité. À cette époque on préparait activement les moissons, on affûtait les faux des lames, on installait les aires de battage, on rangeait les paillers, on entassait des réserves de nourriture pour les journaliers et les fermiers des environs qui participeraient aux battages. C'était d'ordinaire une période douce et heureuse où l'on s'appropriait à recueillir les fruits des durs labeurs de printemps ; une période où subsistait toujours un fond d'inquiétude, parce que le paysan est inquiet de nature, parce qu'on redoutait les orages, les grêles, les tempêtes, les incendies, le déchaînement de ces éléments qui pouvait flanquer par terre les espoirs de toute une année et obliger à puiser dans des réserves déjà ponctionnées par les taxes – même si, depuis le début de la révolution, les impôts n'étaient plus perçus de façon régulière, encore moins depuis que certaines campagnes avaient manifesté leur désaccord en chassant les collecteurs à coups de pierres ou de faux.

Émile associa l'odeur aux images des carcasses de bêtes foudroyées par la fièvre et pourrissant dans les pâtis.

Une puanteur de charogne.

Elle expliquait en outre la présence de la nuée craillante de corbeaux. Il s'avança entre les bâtiments, aperçut les dépouilles de trois chiens égorgés comme des porcs et dépecés par des dizaines de serres et de becs frénétiques. En revanche, il ne vit aucune vache, aucun goret, aucune poule, aucune de ces volailles qui pullulaient d'ordinaire autour des bâtiments. Le hameau semblait avoir été vidé de ses animaux. L'odeur le contraignit à se protéger la bouche et le nez d'un pan de sa chemise. Une volée de corbeaux se disputait féroce­ment deux chats étripés et jetés sur le tas de fumier.

Émile eut un choc lorsqu'il contourna l'une des granges et pénétra dans une cour empierrée au centre de laquelle trônait un orme gigantesque. Aux branches basses étaient pendus une dizaine de corps de toutes tailles. Dérangés par son intrusion, les corbeaux s'envolèrent en poussant des croassements furieux. Les corps oscillèrent dans un concert sinistre de grincements.

Émile s'en approcha. L'odeur, insoutenable, le contraignit à s'arrêter à une dizaine de pas. Il compta six adultes et cinq enfants parmi les pendus, le plus jeune âgé d'à peine six ou sept ans. Les femmes les plus jeunes, dont une fillette d'une douzaine d'années, avaient été entièrement dévêtues tandis que les plus anciennes et les hommes portaient encore leurs vêtements déchiquetés par les becs des charognards. Les orbites étaient déjà vides, les os apparaissaient sur

les joues, les pommettes, les fronts, des restes d'entrailles s'échappaient des ventres béants.

Des larmes de colère lui vinrent aux yeux. Qui avait pu commettre un tel carnage ? Les loups tant redoutés, tant maudits, tant chassés, ne montraient pas un centième de la cruauté des auteurs de ce massacre. La nausée monta en lui à la vitesse d'un cheval au galop. Il eut tout juste le temps de se pencher sur le côté pour vomir. Quand il se redressa, un goût de bile dans la gorge, il remarqua un avis placardé sur la porte d'entrée de la maison.

Une feuille imprimée et sans doute tirée à plusieurs centaines d'exemplaires. Une gazette royaliste. Elle annonçait l'arrestation du roi par les enragés de la ville de Paris et son incarcération à la prison du Temple. Ainsi donc, le pays de France n'avait plus de souverain et était livré, selon la gazette, à une « poignée de coquins sans scrupules dont ces scélérats de Robespierre et de Danton sont les âmes damnées ». Le texte affirmait qu'après les décrets sur les prêtres réfractaires et les émigrés les jacobins et leurs séides s'en prenaient dorénavant aux personnes de sang royal. En conséquence, il appelait les bons chrétiens et royalistes à s'opposer par tous les moyens aux patriotes, dont le dessein n'était pas de bâtir un monde de justice, comme ils le proclamaient avec une emphase grotesque à la tribune de l'Assemblée, mais de s'emparer des richesses qu'ils convoitaient depuis des siècles. Qui d'autre que le pape pouvait s'ériger en juges des âmes ? Qui d'autre que le roi pouvait s'ériger en juge des hommes ? Les habitants des campagnes vendéennes étaient instamment priés de prendre leurs armes et de se rassembler aux endroits qui leur seraient indiqués.

Émile se tourna à nouveau vers les corps pendus à l'orme. Le carnage avait sans doute été perpétré par des paysans qu'on avait poussés à l'insurrection et qui, pas fous, en avaient profité pour s'emparer des troupeaux. Il se demanda pourquoi ils avaient déchaîné leur fureur sur les occupants de ce hameau, des paysans comme eux. La réponse lui parvint sous la forme d'un mot écrit malhabilement avec du sang sur le portail d'une étable.

Parpayau.

Protestants. Assimilés aux idées nouvelles, aux patauds.

Dans le Bas-Poitou, les catholiques les soupçonnaient de guetter la première occasion de se venger de la persécution dont ils avaient fait l'objet, de soutenir toute intrigue, toute fronde qui s'en prenait à leurs bourreaux bourbons. Les protestants avaient joué un rôle actif dans la rédaction des cahiers de doléances puis avaient appuyé les factions les plus extrémistes du tiers. Par ailleurs, comme c'étaient des gens vertueux et travailleurs, propres à exciter les jalousies de leurs voisins, ils avaient été les premiers à subir les foudres des insurgés catholiques.

Émile s'introduisit avec prudence dans la maison. Elle ne comptait qu'une grande salle avec d'un côté la cuisine, au milieu la salle à manger et l'âtre monumental, à l'autre bout les lits à baldaquin fermés par d'épais rideaux et plus ou moins éloignés, selon une hiérarchie précise et immuable, de la cheminée. Les mouches et les guêpes vezouaient au-dessus des vestiges du repas étalés sur la table, des restes de pain, de lard, de charcuterie, un récipient en terre cuite rempli de mojhettes, des fruits qui avaient mêlé sur place, deux brocs d'eau et un grand pichet de vin qui avait viré à l'aigre. Un meuble en partie brûlé et des résidus de bûches calcinées dans un coin indiquaient que les assaillants avaient tenté d'incendier la maison, mais ils avaient mal choisi leur endroit et n'avaient pas pris le temps de vérifier que le feu se propageait aux poutres. On s'était battu dans la pièce à en croire les chaises et les bancs renversés sur la terre battue ; des viols avaient sans doute été commis sur les deux premiers lits aux draps et aux couvertures maculés de sang.

Émile sortit de la maison, traversa la cour en retenant sa respiration, s'éloigna du hameau sans prêter attention aux autres corps cloués sur un portail de grange ou sur des roues de charroi. Il ne s'arrêta de courir qu'au bout d'une demi-lieue, tomba à genoux au pied d'un tronc mort et, tout tremblant, sans forces, il se vida de toute son amertume.

Le feu de la colère grondait à nouveau en lui.

Il n'avait pas trouvé de voiture à Fontenay-le-Comte, les malles-postes et les diligences ayant suspendu leurs liaisons le temps que le bocage vendéen recouvre son calme. De toute façon, il n'aurait pas eu l'argent pour payer son voyage. Aucune voiture privée n'avait accepté de le prendre. Il avait l'allure d'un zirou avec ses cheveux mal coupés, ses vêtements lacérés et les égratignures sur ses joues. Il lisait bien plus que du mépris dans les regards qu'il croisait, il décelait de la méfiance, de la peur, de la haine.

« Depuis qu'on a mis not' roi en prison, lui avait dit un employé des postes de Fontenay, la région tout entière s'tient sur le pied de guerre.

— Vous pensez que la guerre va éclater ?

— Dame, ça m'en a tout l'air, mon gars. La municipalité a mandé du renfort au département. J'crois bien qu'on leur envoie à c't'heure des hommes et des canons. Il est temps de choisir son camp, pas vrai ? »

À la brune, il s'était lancé à pied sur la grand-route de Sainte-Hermine. Au-delà, il couperait par le chemin de traverse qui allait de Mareuil-sur-Lay à Bourbon-Vendée. Il avait prévu de marcher toute la nuit, mais il avait présumé de ses forces. La fatigue s'était abattue sur ses épaules comme un oiseau de proie et l'avait contraint à chercher

un abri pour la nuit. Se maudissant de sa faiblesse, il s'était écarté de la route principale et, un quart de lieue plus loin, avait avisé une ancienne mesure de berger meublée de deux bottes de foin sur lesquelles il s'était allongé.

Une averse orageuse était tombée juste avant le lever du jour et s'était retirée en parant les frondaisons de guirlandes iridescentes. Des fumerolles de vapeur blanche s'élevaient de la terre humide. Les fondrières restaient emplies d'une eau boueuse qui s'évaporerait dès que le soleil aurait percé l'étope nuageuse.

Deux voitures lancées à vive allure l'avaient dépassé. Les cochers n'avaient tenu aucun compte de ses gestes du bras. L'usage voulait qu'ils s'arrêtent et lui demandent s'il n'avait pas besoin d'aide, mais, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, ils ne lui avaient même pas jeté un regard. Des bandes crottées avaient traversé la route devant lui, des paysans coiffés de rabalets, armés de fusils, chaussés de sabots. Ils l'avaient ignoré, pressés sans doute de regagner leurs maisons et de reprendre leurs travaux.

Le trou béant et douloureux creusé par la faim ne cessait de s'agrandir. Il lui fallait d'urgence manger quelque chose. Il chercha des yeux des pommiers ou des poiriers sauvages, dont les fruits étaient en cette saison presque mûrs, mais il n'en repéra pas dans les haies ni dans les champs proches. Un premier étourdissement l'obligea à s'adosser au tronc d'un chêne. Les yeux fermés, il ne réagit pas lorsqu'un roulement de sabots et un grincement de roues retentirent dans le lointain. Il ne remarqua pas que la voiture ralentissait et que la voix aiguë de son conducteur commandait au cheval de s'arrêter.

« Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ? »

Il rouvrit les yeux.

Une jeune fille assise sur le banc d'un cabriolet tenait les rênes d'une main gantée et s'agrippait de l'autre à la barre du garde-corps. Le cheval renâcla et piaffa entre les brancards, des flocons de bave s'échappèrent des commissures de sa bouche, ses muscles roulèrent sous sa robe baie trempée de sueur. Sa conductrice portait un chapeau orné d'une plume de faisan et un ample manteau dont le col relevé remontait jusqu'à ses tempes. Bien que son visage, d'une grande pureté, fut familier à Émile, il mit un peu de temps à la reconnaître : Angélique, la fille du chevalier de Béjarre, le maître de L'Herbaudière. Quelques-unes de ses boucles blondes à l'enfant se coulaient sur son front et le long de ses joues. Il se détourna pour échapper à la pression de ses grands yeux noirs.

« J'ai fait une longue marche et j'ai pas mangé depuis un bon bout de temps, répondit-il.

— N'ai-je pas déjà vu votre visage ?

— Peut-être bien qu'on s'est croisés dans une foire. »

Elle rejeta la tête en arrière avec un petit sourire. Des rigoles boueuses sinuaient sur la capote de son cabriolet où s'agglutinaient feuilles, ramilles et pétales mouillés.

« Je ne fréquente jamais les foires. Sauf une fois par an celle de Luçon. Où allez-vous ? »

— A Sainte-Hermine. Puis à Bourbon-Vendée.

— Montez. Je vous avancerai jusqu'à Sainte-Hermine. »

Une voix intérieure lui souffla de ne pas accepter la proposition de la jeune femme. Elle se pencha en arrière et se redressa après avoir farfouillé sous une couverture.

« Il doit me rester des vivres dans le panier. Vous pourrez également vous restaurer. »

Après tout, que risquait-il à profiter de son cabriolet ? Ils ne s'étaient réellement croisés qu'à une seule reprise dans les rues de Luçon, et, même si elle avait paru l'examiner avec attention, elle ne lui avait sans doute accordé qu'un regard distrait, le genre de regard que la fille d'un maître accorde au valet de son métayer.

Elle s'impatia. « Eh bien ? »

Il hocha la tête, grimpa sur le marchepied et s'installa aux côtés de la jeune femme. Elle lui montra, derrière le siège, l'anse d'un panier sous la couverture dont elle avait relevé le coin.

« Servez-vous, je vous prie. Moi, je n'ai plus très faim. »

Elle fouetta le cheval de ses rênes et le lança au grand galop. Elle ne laissa souffler sa bête qu'à deux reprises, une première en l'arrêtant devant le timbre de pierre empli d'eau d'un relais, une seconde en la laissant aller au pas dans un passage pentu. Émile entrevit les crosses de ses pistolets par l'entrebâillement de son manteau. Elle ne se séparait sans doute jamais de ses armes. Il mangea de bon appétit le pain de seigle, le pâté en croûte, le fromage et la part de gâteau qu'il puisa dans le panier. À l'invitation d'Angélique, il but une généreuse rasade de vin rouge au goulot d'une carafe de cristal.

Les branches des grands chênes formaient au-dessus de la route des arches sombres percées de vitraux bleu et or. Le cabriolet traversa à vive allure le village de L'Hermenault et sema la panique chez les enfants qui jouaient dans les flaques abandonnées par l'averse au milieu de la rue.

Angélique de Béjarre exhorta son cheval avant de se tourner vers son passager. Comme dans la rue de Luçon, Émile eut l'impression que ses yeux noirs et impénétrables le traquaient jusqu'au fond de l'âme.

« Vous vous sentez mieux ? »

— Beaucoup mieux, merci. Mais qu'est-ce qu'une demoiselle comme vous fiche à cette heure sur les routes ? »

Elle n'eut pas le temps de répondre. Au sortir de L'Hermenault, un

goret surgit d'un fossé en couinant. L'écart du cheval entraîna le cabriolet dans une brutale embardée. Projeté sur Angélique, Émile eut le réflexe d'agripper la barre du garde-corps. Elle se dégagea d'une rotation du buste et tira de toutes ses forces sur les rênes. La pression soutenue du mors ramena le cheval au calme.

« C'est une bonne bête, mais elle est plus farouche qu'une pucelle, maugréa Angélique. Vous n'êtes donc pas informé des derniers événements ? » Comme il n'avait pas l'air de comprendre sa question, elle ajouta : « Ce que je fais à cette heure sur les routes, c'est de rassembler les paysans indignés par l'arrestation du roi.

— Ah, vous prêchez la révolte en Vendée... »

Elle eut un petit rire de gorge.

« Je laisse les prêches aux curés. Nous, nous voulons seulement rétablir l'ancien régime. Je parle de l'ancien régime d'avant Louis XIV. Le régime des parlements et des provinces. La noblesse du Bas-Poitou en a assez que le pouvoir central vienne fourrer le nez dans ses affaires. Elle n'aime pas la Cour ni ceux qui la fréquentent. Que peuvent-ils savoir, à Paris, de nos coutumes, de nos récoltes, de nos caractères, de nos misères, de nos gens ?

— Et vous, qu'en savez-vous, des gens ?

— Nous vivons parmi eux, répliqua-t-elle avec vivacité. Nous partageons leurs joies et leurs peines, nous assistons à leurs naissances et à leurs morts, nous mangeons et dansons avec eux, nous les invitons aux prévails, aux battues aux loups et aux sangliers.

— Vous êtes de la Confédération ? »

Il lut de la surprise dans le regard en coin qu'elle lui jeta.

« Votre langage et vos connaissances ne sont vraiment pas habituels chez un homme de nos campagnes. Comment avez-vous appris l'existence de la Confédération ?

— Je me tiens informé en lisant les gazettes...

— Qui vous a appris à lire ?

— Un vieux curé.

— Pourquoi êtes-vous resté dans le bocage ? Vous auriez pu tenter votre chance ailleurs.

— J'aime cette région, j'ai pas envie de la quitter, pas envie de vivre en ville. »

La jeune femme appuya les propos d'Émile d'un gracieux mouvement de tête.

« Comme nous ne voulons pas qu'on nous impose de vivre à la Cour, dit-elle. Nous ne sommes pas des coqs ni des paons de basse-cour. Nous aiderons le roi à remonter sur son trône, nous continuerons de lui faire allégeance, à la condition qu'il nous rende notre

indépendance.

— Certains, dans votre ordre, sont pourtant ouverts aux idées nouvelles, aux Lumières. »

Une moue étira les lèvres d'Angélique. La route traversait maintenant des champs feuilletés d'or et séparés par des haies touffues. Le soleil brillait de tous ses feux dans un ciel bleu roi que désertaient une cohorte de nuages disloqués.

« Quelques-uns appartiennent effectivement à des sociétés secrètes, à la Maçonnerie, mais ils sont avant tout attachés à leurs terres, et ils rejoindront bien vite la Confédération quand ils verront dans quels abîmes nous précipitent les prétendues Lumières.

— Et dans quels abîmes nous ont déjà poussés la religion et la féodalité ? »

L'agressivité soudaine dans la voix d'Émile chargea de réprobation les yeux noirs d'Angélique.

« Ah, c'est vrai que tu es un pataud...

— Un pataud, non, seulement un homme qui rêve de justice entre les hommes.

— Crois-tu qu'il suffit de rêver pour changer les choses ? Penses-tu vraiment que les peuples n'ont point besoin de guides ? Qu'il suffit de laisser faire la nature ? »

Émile s'absorba dans la contemplation des vagues ondulantes des champs de seigle et de froment. Les pluies et vents des jours précédents avaient disséminé les derniers pétales des coquelicots sur les épis lourds de grains. Les voix de Norbert et de Bequette retentirent, entremêlées, dans son esprit. Elles parlaient toutes deux de l'ordre invisible, de l'esprit du mal, du monde de l'obscur, elles clamaient que les hommes étaient désormais piégés par ce qu'ils voyaient, ce qu'ils entendaient, ce qu'ils touchaient, ce qu'ils goûtaient, ce qu'ils sentaient.

« Je ne sais plus très bien ce qu'est la nature », murmura-t-il.

Angélique de Béjarre se renfrogna et garda le silence jusqu'à Sainte-Hermine. Lorsque le cabriolet eut franchi le pont sur la Smagne au centre du bourg, elle l'arrêta sur le bord de la rue principale et convia Émile à descendre.

« J'ai su qui vous étiez dès que je vous ai vu, dit-elle lorsqu'il eut sauté du marchepied. Celui qu'on appelle le fils de la fée. Je vous ai rencontré à Luçon en compagnie de notre métayer. Vous vous êtes évadé de la prison dans laquelle vous avait enfermé Jean Augereau. Ils ont organisé une battue pour vous retrouver, du côté de Vouvant. »

Un lourd charroi débordant de bettes passa à quelques pas d'eux au rythme pesant des bœufs. Deux hommes voûtés se tenaient sur le banc tandis qu'une nuée d'enfants pépiaient sur le hayon.

« Moi aussi, j'ai su de suite qui vous étiez, Angélique de Béjarre. Pourquoi ne m'avez-vous pas tué ou ramené dans ma prison ? »

Elle laissa errer son regard sur le fil parcimonieux de la Smagne puis revint le fixer avec un sourire provocant.

« Je ne sais pas au juste. Peut-être que je vous apprécie malgré nos divergences de vue. Ou est-ce parce que votre évasion a provoqué un bel émoi chez mes amis et que nous aurons besoin d'hommes au cœur durci par la haine dans les mois qui viennent ?

— À propos de haine, vous avez quelque chose à voir avec le massacre des familles protestantes près de Vouvant ? »

Angélique pâlit, ses traits se tendirent, ses yeux noirs s'embruèrent. Elle se mordit la lèvre inférieure.

« C'est la guerre. La guerre, comprenez-vous, monsieur le rêveur ? »

Elle donna un coup de rêne sur l'échine du cheval. Émile retint l'animal par le mors.

« Une dernière question : avez-vous entendu parler d'une jeune fille appelée Perrette ?

— Comme tout le monde. Jean Augereau clame à qui veut l'entendre qu'il va bientôt se marier avec une certaine Perrette. Ah, je comprends maintenant...

— Quoi donc ?

— La haine de Jean Augereau à votre égard. Vous vous disputez la péronnelle, n'est-ce pas ? Éloignez-vous, maintenant. »

Émile lâcha le mors et s'écarta. Elle lui avait fourni une information essentielle : Perrette était vivante. Le cheval aiguillonné fila au grand galop dans la rue étroite et boueuse qui montait en sinuant vers les hauteurs du bourg.





CHAPITRE VINGT-DEUX

Six francs par jour, vin à discrétion. »

Jacques Cordas se renversa sur sa chaise pour vider son verre de rhum. Chrétien avait fermé sa taverne une heure plus tôt en invitant les « seuls vrais et bons patriotes à demeurer sur place, cause qu'on avait quelque chose d'important à leur dire ».

Cornuaud était resté en compagnie d'une quinzaine d'hommes, tirés pour la plupart du ruisseau mais tous équipés de sabres, de piques ou d'armes à feu. Une nouvelle cour des miracles semblait s'être formée dans la salle sombre et enfumée où des bougies achevaient de se consumer en répandant leur odeur de cire chaude.

S'il n'avait été prévenu quelques instants plus tôt par le jeune Bellerive, Cornuaud se serait cru cerné par des coupe-jarrets et des égorgeurs de la pire espèce.

« On va te proposer du travail après la fermeture de la taverne. Accepte-le, mon ami. C'est un grand service à rendre à la nation. Il t'aidera à progresser sur le chemin qui conduit au Père des Pères. En outre, il y a un peu d'argent à se faire. »

Le jeune Gascon s'était éclipsé sans ajouter un mot, prétextant qu'une réunion urgente l'attendait au Club des cordeliers. Il avait gagné en importance depuis la prise des Tuileries. Danton et ses amis s'étaient arrogé les ministères principaux et avaient aussitôt placé des cordeliers et des partisans d'Hébert aux postes clefs. Bellerive gardait le mystère sur ses activités, mais Cornuaud avait cru comprendre, suite à une indiscretion d'Armande, qu'on lui avait confié la responsabilité des perquisitions dans les demeures des royalistes et des autres contre-révolutionnaires.

Paris était devenu un gigantesque foutoir après la chute de la royauté. L'Assemblée avait perdu tout contrôle sur la Commune de Paris, la grande triomphatrice du 10 août. Le pays était livré aux mains des sectionnaires, des fédérés, d'individus analphabètes, ivrognes et revanchards que contrôlaient à grand-peine le Club des cordeliers et les meneurs les plus influents. De fieffés coquins paraient dans leurs uniformes de commissaires de la Commune ceints d'écharpes tricolores et terrorisaient une population qui n'approuvait ni l'emprisonnement de la famille royale dans la grande tour du Temple ni l'impudence de ses nouveaux maîtres. Le pillage s'organisait, d'autant que la Commune avait imposé à l'Assemblée des mesures de confiscation et de mise en vente des biens des émigrés.

Cornuaud lui-même avait participé à plusieurs de ces visites domiciliaires ; il avait commencé à amasser l'argent qui lui permettrait de gagner le Nouveau Monde et de recommencer sa vie. Il remettait une partie de ses gains à Justine, qui avait perdu son travail – l'atelier de couture avait été dévasté et incendié la journée du 10 août, les poissardes s'étaient battues au sang pour piller étoffes, gants, robes et chapeaux –, mais se gardait bien de lui révéler où il dissimulait le reste. Il n'avait plus confiance en elle : son appartement était déjà encombré d'objets luxueux prélevés dans les appartements ou les maisons des quartiers prestigieux de Paris, et elle réclamait sans cesse de nouveaux trophées, comme si elle avait décidé de reconstituer la magnificence des Tuileries dans son misérable deux-pièces de la rue Saint-Martin. Elle avait également reçu un courrier de son mari aux prises avec l'ennemi prussien le long des frontières de l'Est. Elle avait serré la précieuse missive sur son sein toute la nuit, versant des larmes silencieuses, délaissant pour une fois son amant. Comme son époux ne savait ni lire ni écrire, c'était un officier qui s'était chargé de rédiger la lettre. Se flattant de posséder une âme de poète, ce dernier avait composé une odyssée qui n'avait sans doute qu'un très lointain rapport avec la réalité. Justine s'était endormie avec l'intime conviction d'avoir épousé un héros.

« Faudra faire quoi ? » demanda un homme.

Jacques Cordas se redressa sur sa chaise et se figea dans une position plus conforme à ses nouvelles fonctions. Il portait le bras en écharpe et un bandage à la main droite, une blessure reçue selon lui lors de l'attaque des Tuileries. Cornuaud n'avait pourtant pas remarqué son visage parmi les insurgés qui s'étaient élancés en première ligne. De nombreux Parisiens, ouvriers, artisans, commerçants, prétendaient avoir participé à la conquête du palais, mais la plupart d'entre eux étaient arrivés après la bataille et s'étaient contentés de piller les bâtiments déserts, d'incendier les boutiques des fournisseurs de la Cour, d'exterminer les meutes de carlins, de violer

des soubrettes ou de s'acharner sur les cadavres.

« Je ne le prise guère, Cordas, avait confié Bellerive à Cornuaud. C'est un ancien brodeur et un cordelier de la première heure, mais il a été révoqué en 1790 du comité civil des Lombards : il s'était présenté sans être éligible. Il en garde de la rancune. Méfions-nous des fourbes de son espèce. »

Âgé d'une quarantaine d'années, épais de corps et de visage, coiffé d'une perruque poudrée, toujours bien mis de sa personne, Cordas avait organisé lui-même la chasse aux gardes suisses rescapés du massacre du 10 août et appelé à l'extermination immédiate des partisans du roi. La fourberie dont parlait Bellerive se traduisait chez lui par un regard fuyant, un sourire cauteleux, une poignée de main sans consistance et une voix enrobée de miel sous ses dehors rugueux.

« Exécuter des sentences, dit-il enfin.

— C'est l'travail du bourreau, ça !

— On va justement avoir besoin de beaucoup de bourreaux. Les prisons de Paris sont pleines de comploteurs calotins et aristocrates. On a décidé de faire un peu de ménage.

— Qui ça, on ? »

La méfiance fermait un œil et plissait le front de l'interlocuteur de Cordas, un homme à la face en lame de couteau, qui avait sans doute reçu et donné un grand nombre de coups au cours de son existence. Cornuaud se reconnaissait dans ses réactions. Les anciens seigneurs de la Fosse avaient appris à se méfier de tout, principalement des propositions des représentants de l'autorité.

« Eh bien, le nouveau gouvernement.

— Y a point d'gouvernement d'nos jours.

— Il n'y a plus de roi, mais le pays continue d'être gouverné.

— L'Assemblée ? Ma foi, c'est qu'un foutu ramassis de beaux parleurs, de bons à rien ! »

Cordas essuya de la manche gauche de sa redingote la salive blanchâtre moussant aux commissures de ses lèvres. Derrière son comptoir, Pierre-Nicolas Chrétien remplissait les verres d'un rhum ambré qu'il réservait aux grandes occasions. On le voyait souvent, ces temps-ci, avec un certain Fouquier-Tinville, un citoyen à la face sinistre qui ne se présentait jamais à la taverne avant minuit et se montrait aussi discret qu'une ombre.

« Qui te parle de l'Assemblée ? Elle n'a plus aucun pouvoir. » Cordas dégagea son bras droit de l'écharpe et brandit sa main bandée. « Ceux qui commandent, à cette heure, ce sont les vainqueurs des Tuileries. Assez causé. Qui est partant pour le travail ?

— Y a du risque ? »

Cordas se fendit d'un soupir excédé.

« Aucun. Faut juste être assez hardi pour exécuter quelques calotins et quelques aristocrates sans défense, hommes et femmes.

— Y compris aux Carmes ? demanda Cornuaud.

— Sûr ! C'est là où sont regroupés les pires calotins.

— Alors j'en suis.

— Voilà qui est parlé comme un citoyen. On t'a vu aux Tuileries ? »

Cornuaud répondit d'un hochement de tête empreint de modestie. Il valait mieux dans sa situation éviter de se mettre en avant. Il n'avait aucune ambition, il ne brigait aucun poste à la municipalité ou dans une autre administration, il s'appliquait seulement à exploiter les circonstances pour amasser un peu d'argent et préparer son départ. Bellerive, lui, avait su se vanter de sa témérité – non usurpée, celle-ci – face au feu roulant des Suisses.

Tous les regards convergeaient vers le paydret. Les lueurs mourantes des bougies tiraient une sarabande de trognes effrayantes de la pénombre enfumée de la taverne.

« Ça a été une foutue journée, hein ? reprit Cordas. À combien d'assauts as-tu participé ?

— J'me souviens plus guère, répondit prudemment Cornuaud.

— Moi, j'me suis retrouvé dans les cinq. Mais, vrai, j'en tire aucun mérite : c'est la mère patrie qui m'en a donné le courage et la force. »

Cornuaud s'abstint de répliquer qu'à sa connaissance l'insurrection n'avait lancé qu'un assaut et demi avant la première contre-offensive des Suisses. Ensuite, après la jonction de la colonne Saint-Antoine, on ne pouvait plus parler de bataille mais de curée. Cordas mentait, comme la plupart des gros bras du Club des cordeliers, comme la plupart des amis d'Hébert, la plupart des suppôts de Marat, des adoreurs de Robespierre, des adeptes de Mithra. Les Tuileries avaient cédé sous la pression d'une multitude d'anonymes qui, une fois la besogne effectuée, étaient rentrés chez eux et avaient repris leur travail. Alors on avait vu sortir de leurs trous les vantards, les intrigants, les ambitieux, les opportunistes, les concussionnaires et les corrompus de toutes sortes. Jacques Cordas s'était sans doute blessé à la main en brochant un vêtement ou, à la rigueur, en cassant une lame sur un Suisse agonisant.

« Si tu n'y vois pas d'inconvénient, citoyen, je m'occuperai des calotins des Carmes, ajouta Cornuaud.

— Bien, bien, il nous faut purger la nation de toute cette canaille superstitieuse. »

Cornuaud n'avait pas pu pénétrer dans l'ancienne abbaye des

Carmes en dépit des promesses de ses « frères » de la Commune. Il régnait un tel chaos à la municipalité qu'il n'était pas parvenu à rencontrer les bons interlocuteurs. On l'avait renvoyé d'un bureau à l'autre, d'un bâtiment à l'autre, d'un quartier à l'autre. En désespoir de cause, il s'était rendu directement dans la rue de Vaugirard où il avait tenté de corrompre le concierge des Carmes. Celui-ci, un homme grasseyant au visage rubicond et hérissé d'une barbe clairsemée, n'avait rien voulu savoir. Il n'accordait aucune visite sans un mandat dûment signé de la municipalité ou d'un tribunal. Cornuaud lui avait alors proposé cinquante francs. Une lueur d'intérêt s'était allumée dans les petits yeux noirs du concierge, qui, à regret visiblement, avait fini par refuser l'offre : il ne prendrait aucun risque tant qu'on ne saurait pas ce qui se passait au juste à l'Hôtel de Ville et au manège des Tuileries.

« T'as vu la machine infernale qu'ils ont installée place du Carrousel. J'tiens pas à finir là-dessus. J'suis allé voir hier la première exécution officielle. Y avait foule autour. Le conspirateur est passé de vie à trépas en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Une belle invention, y a pas à dire. À la vitesse à laquelle la tête roule dans le panier, mieux vaut éviter de s'emmancher dans les embrouilles. Reviens donc avec un mandat, mon gars. »

Cornuaud avait rebroussé chemin, fait un détour par la place du Carrousel et contemplé la louisette trônant sur un échafaud. La forme du couperet, une lame de biais suspendue entre deux montants de bois au-dessus des planches sur lesquelles on allongeait et ligotait le condamné, avait produit sur lui une forte impression. Autour, les commentaires allaient bon train. Aux arguments des uns, qui soutenaient que la nouvelle machine à décoller les têtes améliorerait considérablement les principes d'égalité et d'humanité, les autres rétorquaient qu'elle avait tout d'une invention barbare, la machine humanitaire, qu'elle se dressait comme une menace perpétuelle à la face des honnêtes gens, qu'elle ressemblait à un oiseau de proie, qu'on devait d'urgence la démanteler avant qu'elle ne fasse couler des rivières de sang.

Justine regrettait beaucoup d'avoir manqué l'exécution du dénommé Collenot d'Augremont, un aristocrate convaincu de conspiration. Elle se promettait d'assister à la prochaine, celle du journaliste Du Rozoi, prévue les jours suivants. De même elle exigeait de son amant, qui connaissait du monde chez les cordeliers, d'être admise parmi les privilégiés autorisés à visiter la geôle de la famille royale à la tour du Temple. Las de ses récriminations, Cornuaud en avait touché deux mots à Bellerive. Le Gascon lui avait promis de solliciter l'intercession d'un certain Marino, un peintre en porcelaine, un autre « héros » des Tuileries.

Quand tous ses interlocuteurs eurent accepté le travail proposé par

Cordas, Pierre-Nicolas Chrétien apporta les verres emplis à ras bord de vieux rhum et ils trinquèrent à la santé de Danton, d'Hébert, de Marat, de la Commune, mais pas de Robespierre, cet austère robin toujours cloîtré chez les Duplay, ce sinistre parleur incapable de prendre une décision. Selon Bellerive, Robespierre était le grand perdant de la journée du 10 août, « bien davantage que les girondins. La sentinelle du peuple a tergiversé. Trop de vigilance nuit à la détermination, à l'action. »

« Six francs par jour ? Mon pauvre Belzébuth, c'est pas avec ça que tu téteras le sein de dame Fortune. Les visites domiciliaires rapportent bien plus. »

Justine avait commencé à revendre certains objets précieux qui encombraient son appartement et avait constaté qu'il n'était pas très difficile de gagner de l'argent dans cette période troublée. Les acheteurs se présentaient chez elle à toute heure du jour jusqu'à la minuit, des bourgeois pour la plupart, effrayés par la violence qui régnait dans les rues de Paris mais avides de s'offrir les miettes d'un prestige jusqu'alors inaccessible.

La vitesse à laquelle l'ancienne petite main de Rose Bertin s'était transformée en femme d'affaires avait sidéré Cornuau. Elle se vêtait maintenant d'habits qu'elle n'avait pas eu les moyens de s'offrir du temps où elle les confectionnait. Elle choisissait des robes à l'anglaise, des jupes à rang de volants et d'autres tenues extravagantes dans les boutiques du Palais-Royal ou du quartier Saint-Germain ayant échappé à la fureur populaire, elle fréquentait avec assiduité le salon de Barentin, un maître coiffeur qui pratiquait « l'art de la sculpture en cheveux », elle dînait ou soupait dans les restaurants en vogue, chez Méot, chez Dame Beaucair, elle se rendait une fois par semaine aux bains chinois dans le bateau ancré en bas du pont de la Tournelle, quai Dauphin, elle allait régulièrement au théâtre où elle ne s'installait plus au parterre, mais dans les loges désertées par les aristocrates.

Elle avait enfin assisté à sa première exécution place du Carrousel et en était revenue surexcitée.

« Le pauvre journaliste, il se tordait comme un ver sur l'échafaud. Tu l'aurais vu pleurer et gémir, une fillette ! Sa tête est tombée comme une pierre dans le panier ! Le sang a jailli du corps décapité pire qu'une fontaine ! Les gens ont poussé des clameurs ! Finalement, c'est une belle invention que cette louisette. Sais-tu que certains la surnomment la "guillotine" ? »

De nombreuses femmes du peuple profitaient ainsi des circonstances pour se hisser au rang de grande dame. Mais, comme elles ne disposaient pas de fortunes établies, elles devaient puiser l'argent là où il se trouvait, dans les domiciles abandonnés des

émigrés, dans les demeures des aristocrates accusés d'appartenir au complot antirévolutionnaire, dans les couvents, dans les églises, chez les accapareurs de toutes sortes.

Justine exigeait de son amant qu'il participe au pillage en règle des richesses de la capitale.

« S'rait peut-être plus malin de ne point s'faire remarquer à c't'heure, répliquait-il. C'est pas l'moment de faire des jaloux autour de soi. On sait pas comment peuvent tourner les choses.

— Si on n'en profite pas maintenant, jamais on ne le fera », insistait-elle avec un regard dur.

Il s'était donc arrangé avec Bellerive pour être incorporé dans un comité chargé des visites domiciliaires. Il avait besoin d'argent lui aussi et, Justine n'avait pas tort sur ce point, il fallait profiter de l'anarchie qui changeait Paris en une gigantesque caverne d'Ali Baba. Il avait ramené quelques bijoux et babioles susceptibles de contenter sa maîtresse et gardé pour lui les assignats et les espèces.

« Six francs par jour, c'est pas négligeable, tout de même. »

Il n'avait pas avoué à Justine qu'il avait accepté la proposition de Cordas à seul dessein de s'introduire aux Carmes. Il n'aurait que très peu de temps pour soustraire le vieil exorciste à l'exécution. Il avait cru deviner qu'ils seraient une vingtaine, peut-être plus, pour régler leur compte à la grosse centaine de prêtres réfractaires enfermés dans l'abbaye. En principe, un simulacre de procès serait tenu par deux commissaires de la Commune, puis la sentence serait prononcée et les exécuteurs entreraient en action. Cornuaud devrait mettre à profit cette parodie de justice pour repérer et cacher le père Ordrieux. La marge de manœuvre serait sans doute étroite. En outre, même s'il parvenait à le soustraire à la fureur des assassins, rien ne lui garantissait que l'exorciste accepterait de chasser la sorcière vaudoun de son corps. Ni qu'il en aurait le pouvoir. Le projet comportait de nombreuses incertitudes, mais il n'entrevoyait pas d'autre solution. Les yeux noirs accentuaient leur pression ces derniers temps, stimulés par les vents de fureur qui soufflaient sur la capitale. Si douloureuse était parfois leur férule qu'il perdait conscience de lui-même, qu'il se retrouvait, hébété, haletant, dans une ruelle sombre, dans une cour d'immeuble, devant un corps égorgé ou éviscéré. L'enjomineuse négresse se nourrissait de lui, grandissait en lui, le grignotait peu à peu.

« Tu resteras toute ta vie un gagne-petit, mon pauvre Belzébut. »

Embrassé par une flambée de rage, il s'était contenu pour ne pas en finir avec Justine. Il partirait dès qu'il serait délivré de la succube et, comme sa maîtresse cesserait de lui être utile, il appliquerait les vieux principes du grand Clovis, il lui ferait regretter amèrement l'insolence de ses paroles et ses manières.

À l'aube du 2 septembre, les exécuteurs recrutés par Cordas se présentèrent à l'entrée de l'abbaye des Carmes. La veille au soir, à la taverne de Chrétien, Bellerive avait offert à Cornuauud un sabre à la lame recourbée et à la poignée ouvragée.

« Il a appartenu à un chevalier de Saint-Louis. Avec toi il sera dans de bonnes mains. Fais-en le meilleur usage, mon vieux Belzébuth, mon beau griffon. »

Le paydret avait maintenant fière allure avec le fourreau qui lui battait les talons, avec son bicorne, sa redingote noire et l'écharpe tricolore nouée autour de son cou.

Les jours précédents, Paris avait bruisé des appels au meurtre de Marat. L'ami du peuple encourageait les vainqueurs des Tuileries à supprimer leurs ennemis, à visiter les prisons, à massacrer les nobles, les prêtres, les riches et leurs valets. La Commune avait refusé les nouvelles élections imposées par l'Assemblée. Aux girondins, qui tentaient de s'opposer au pouvoir exorbitant de l'Hôtel de Ville, les municipaux avaient répondu par la surenchère verbale et les menaces. Le retour à la norme ne pouvait intéresser des hommes qui, à divers titres, avaient des comptes à rendre à la justice. L'armée prussienne était entrée dans Longwy sans rencontrer de résistance. Le recul des armées révolutionnaires avait provoqué un début d'affolement chez les Hanriot, Rossignol, Huguenin, Manuel, Panis, Hébert, tous convaincus de détournement, d'escroquerie, de concussion ou de meurtre. Si Paris était prise, il leur faudrait répondre de leurs exactions, de leurs crimes. Alors la peur les avait poussés au pire ; obtempérant aux injonctions de Marat, ils avaient décidé de réduire au silence les malheureux qu'ils avaient incarcérés et qui pourraient devenir des témoins embarrassants. Ils avaient même lancé des mandats d'amener contre Brissot, Roland et d'autres députés du parti girondin.

Arborant les plumets et les écharpes tricolores, les deux commissaires de la Commune n'eurent pas besoin de sonner la cloche disposée sur le côté de la porte principale. Le concierge des Carmes vint leur ouvrir avec une obséquiosité que Cornuauud ne lui connaissait pas. Visiblement terrorisé, il fixait avec effroi les sabres et les piques, et transpirait à grosses gouttes malgré la fraîcheur du petit jour. Il n'exigea pas de mandat pour inviter les visiteurs à entrer, il s'effaça avec une courbette qui dévoila le sommet de son crâne luisant entre ses cheveux clairsemés et huileux.

« Conduis-nous sans tarder aux prisonniers, citoyen », ordonna l'un des commissaires.

Le concierge s'inclina et entraîna la trentaine d'hommes sous les arcades d'un premier cloître en friche au centre duquel se dressait, rongée par le lierre, la margelle d'un puits. La cloche d'une église

proche sonna cinq coups. Un murmure grave et harmonieux s'élevait dans le silence. Cornuauud l'associa spontanément au souvenir des vêpres dans la petite église du marais où sa famille se rendait chaque dimanche.

Un chant grégorien. Les religieux enfermés aux Carmes étaient en train d'entendre ou de dire la messe.

« Je... on vous attendait pas si tôt, bredouilla le concierge.

— Le service de la nation ne souffre aucun retard, citoyen », lui répondit sèchement un commissaire.

À l'obscurité se substituait une grisaille diffuse qui baignait dans une eau de tristesse les vieilles pierres rongées par les siècles. Les exécuteurs s'étaient rassemblés un peu plus tôt devant le palais du Luxembourg. Le vin avait réveillé leur ardeur, et ils avaient marché d'un pas gaillard jusqu'aux Carmes, s'encourageant de la voix et du geste. Ils gardaient le silence à présent, surpris par l'atmosphère paisible des lieux. Certains d'entre eux avaient tâté de la paille des geôles parisiennes où régnaient le bruit, le désordre, la maladie et la crasse, et ils se demandaient si les recruteurs de la Commune ne les avaient pas entraînés dans un coup fourré.

« T'es sûr qu'c'est une prison, ici ? demanda l'un deux à un commissaire.

— Nous savons où se terrent les ennemis de la révolution, citoyen, répondit ce dernier.

— Ils sont tous à l'office du matin, intervint le concierge.

— Tu les laisses donc pratiquer leurs rites superstitieux ? » demanda le commissaire.

Le sang se retira du visage du concierge. Cornuauud crut qu'il allait se liquéfier sur les dalles de pierre des arcades.

« C'est que... on m'a chargé d'les garder, pas d'les empêcher de dire leur foutue messe.

— Peuvent-ils s'échapper par des issues dérobées ? »

Le concierge secoua la tête avec vigueur.

« Dame non. Le jardin de derrière est entouré d'un mur de plus de quinze pieds de haut. Seuls les rats, les écureuils et les oiseaux peuvent v'nir à leur guise à l'intérieur.

— Eh bien, j'espère que tes pensionnaires profitent pleinement de leur messe, gloussa le commissaire. C'est leur dernière.

— Il va couler pour de bon, le sang du Christ ! » glapit l'homme qui marchait derrière Cornuauud.

Leur rire éclata comme un fracas de tonnerre sous les voûtes du cloître. Le paydret supplia le ciel que la succube négresse lui fiche la paix jusqu'à ce qu'il ait retrouvé et soustrait le vieil exorciste à la

fureur des apprentis bourreaux. Il avait perdu depuis longtemps les faveurs du ciel, mais il continuait de le solliciter par habitude. Il lui semblait qu'en s'envolant ses prières l'allégeaient d'une partie de son fardeau. Les nuages déferlaient en hordes pressées et menaçantes au-dessus des toits.

Le concierge les conduisit devant la porte d'une ancienne chapelle au clocher partiellement effondré.

« Ils sont tous là ? s'enquit un commissaire.

— Pratiquement. Reste guère que les plus anciens dans leurs cellules.

— Anciens ou pas, ils ne couperont point à la justice du peuple, ces jean-foutre de comploteurs. Faudrait aller me les chercher. »

Cornuaud s'engouffra aussitôt dans la brèche. On lui avait dit à l'évêché que le père Ordrieux était un vieillard à la santé chancelante, on craignait même que son incarcération ne lui eût donné le coup de grâce.

« J'm'en charge si tu veux, citoyen. »

Le concierge lui lança un regard inquisiteur, comme s'il reconnaissait tout à coup l'homme qui lui avait proposé cinquante francs pour lui ménager une entrevue avec un prisonnier. Cornuaud avait troqué son corno phrygien contre un large bicorné récupéré lors d'une visite domiciliaire, il ne se rasait plus depuis plus d'une semaine, mais sa haute taille, ses sourcils épais, ses traits saillants, ses yeux noirs et la cicatrice sur sa tempe restaient des caractéristiques parfaitement identifiables. À son grand soulagement, le concierge cessa de s'intéresser à lui et s'absorba dans la contemplation de la porte vermoulue de la chapelle. Des odeurs de salpêtre et de moisissures se déployaient dans l'humidité matinale.

« Je te charge d'amener ici tous les calotins que tu trouveras dans les cellules, dit enfin le commissaire à Cornuaud.

— J'vais l'accompagner, proposa le concierge. Comme ça il perdra moins de temps.

— Excellente idée. À nous, citoyens. »

Sur un signe du commissaire, un homme frappa la porte de la chapelle d'un violent coup de pied. Elle n'opposa pas davantage de résistance qu'une feuille de papier. Ils se ruèrent à l'intérieur de la bâtisse avec une frénésie qui augurait d'une justice plus expéditive que prévue.

Tandis que retentissaient les premiers cris, le concierge se dirigea de son allure dandinante vers la porte d'un bâtiment proche.

« Suis-moi ! »

Cornuaud lui emboîta le pas. Ils franchirent un couloir à l'extrémité duquel se présentait un vieil escalier à vis. Ils le gravirent en silence et

s'engagèrent, au premier étage, dans un deuxième couloir étroit, sombre, bordé de portes arrondies et basses. Des rayons obliques et pâles tombaient de lucarnes guère plus larges que des meurtrières. Une puanteur terrible pesait sur les lieux comme un joug. Les seaux d'excréments ne devaient pas être vidés souvent.

Le concierge s'arrêta et darda sur Cornuau ses petits yeux chafouins et luisants.

« C'est qui, déjà, le vieux curé que tu recherchais l'autre jour ?

— Le père Ordrieux.

— J'le connais. Et j'peux te conduire à lui si ça tient toujours pour les cinquante francs.

— J'crois que tu voulais rien faire d'illégal tant qu'tu saurais pas ce qui se trame à la Commune ? »

La langue épaisse et verdâtre du concierge se promena un moment entre ses lèvres irritées. Tout était rond chez lui, les yeux, le nez, la bouille, le ventre qui gonflait sa chemise constellée de taches.

« Ce soir, j'aurai plus un failli prisonnier, j'aurai perdu toutes mes indemnités de geôlage, j'aurai peut-être même perdu mon travail. Alors j'suis plus en état de cracher sur cinquante francs. »

Cornuau posa la main sur la poignée de son sabre.

« J'comprends. Mais j'ai pas c't'argent sur moi. Et puis, à c't'heure, j'ai plus besoin de toi. J'y suis entré, dans les Carmes, et cette fois tu m'as pas réclamé de mandat. M'suffit maintenant d'ouvrir toutes ces portes. »

Le concierge eut un petit sourire cauteleux, crispé par la méchanceté.

« J'suis bien sûr que t'aimerais pas que j'aille rapporter tes visites précédentes aux municipaux, hein ? J'sais pas ce que tu fricotes avec ce vieux calotin, mais m'est avis qu'c'est point catholique.

— J'ai pas le temps d'en discuter maintenant, gronda Cornuau. Va rejoindre les autres à la chapelle. »

Le concierge s'avança d'un pas, le poing fermé, le menton levé. « Dis donc, l'ami, c'est encore moi qui commande dans ce... » Le sabre de Cornuau jaillit de son fourreau et lui rentra ses mots dans la gorge. Le gros homme contempla avec horreur la lame fichée en travers de son cou, voulut protester, ne cracha qu'un flot de sang, s'affaissa contre le mur et s'effondra avec une légèreté étonnante sur les dalles de pierre. Le paydret retira la lame de l'entaille, l'essuya sur la chemise du concierge, remisa le sabre dans le fourreau et entreprit l'exploration des cellules sans un regard pour sa victime qui achevait de se vider de son sang.

Il découvrit une dizaine de vieux prêtres grabataires dans les cellules du premier bâtiment. La plupart d'entre eux agonisaient dans

leurs excréments. Comme ils avaient perdu la raison, ils furent incapables de répondre à ses questions. Quelqu'un déclara cependant, d'une voix éteinte, que le père Ordrieux vivait toujours, mais qu'il avait perdu l'usage de ses jambes. Il demanda au visiteur ce qui se passait dans la chapelle et dans le jardin d'où montaient ces hurlements à glacer les sangs. Cornuaud lui répondit que la justice des hommes passait aux Carmes et dans toutes les prisons de la capitale. Il précisa, dans un accès de cruauté inutile, que, à d'autres endroits, on avait prévu des bancs afin que les dames ne perdent pas une miette du spectacle. Le vieux prêtre retomba en larmes sur sa paille.

Cornuaud explora les bâtiments suivants. D'une fenêtre du deuxième étage, il observa quelques instants le spectacle navrant qui se jouait en contrebas dans le jardin clos d'un haut mur d'enceinte. Des prêtres en soutane essayaient d'échapper aux piques et aux sabres de leurs poursuivants en escaladant le mur ou en se réfugiant dans les arbres. Dans les allées, les exécuteurs arrachaient leurs vêtements aux blessés et s'amusaient à les voir ramper nus sur la terre humide avant de les achever d'un coup sur la nuque, dans le cœur ou dans le ventre. Des cadavres mutilés gisaient entre les massifs, au pied des arbres, sur le porche de la chapelle. Quelques sans-culottes se reposaient de leur triste besogne en fumant une pipe, en buvant de grandes lampées de vin au col de carafes ou de cruches, puis, ivres, ricanants, titubants, ils repartaient à la tâche. Ils donnaient l'impression d'avoir eux aussi abandonné leur humanité aux démons.

Cornuaud s'arracha à la contemplation de ce spectacle à la fois terrible et fascinant et poursuivit l'exploration des cellules. Il découvrit le père Ordrieux dans une vaste pièce du bâtiment voisin. Le paydret sut qu'il avait trouvé l'homme qu'il cherchait avant même de lui adresser la parole : le visage du vieux prêtre, émacié, parcheminé, parsemé de fleurs brunes, surmonté de rares mèches neigeuses agglutinées par la crasse, était le bouclier cabossé d'un homme qui avait passé son existence à traquer et combattre les légions infernales. Malgré les couleurs passées de ses iris, son regard continuait d'être vif et perçant.

Les yeux sombres de l'enjomineuse brillèrent dans le for intérieur de Cornuaud, saisi d'un vertige si soudain qu'il dut serrer dents et muscles pour s'avancer dans la pièce. Des rais de lumière se glissaient par deux minuscules lucarnes. Ils se désagrégeaient sur les baquets d'excréments et les divers effets personnels qui se disputaient une place réduite entre les pailles dévorées par la vermine. L'humidité avait tapissé les murs de moisissures et de larges auréoles dont certaines grimpaient jusqu'au plafond. La puanteur rappela à Cornuaud l'odeur des entrepôts des captifs quelques jours avant l'arrivée de *l'Indomptable* à Saint-Domingue. Les hurlements des

religieux martyrisés dans la chapelle et le jardin montaient dans le silence matinal comme des prières funèbres.

Le père Ordrieux ne le lâcha pas du regard tandis qu'il s'agenouillait près de sa paillasse.

« Je les avais pourtant prévenus, déclara le vieux prêtre d'une voix étonnamment claire. Nous, les gens d'Église, nous sommes encore trop pleins d'orgueil. Seule l'humilité et la vertu de Notre-Seigneur auraient pu nous sauver. Tu viens pour me tuer, n'est-ce pas ? »

Une envie brutale de plonger son sabre dans le corps du vieillard traversa Cornuaud. Les yeux noirs lui brûlaient l'âme. D'insupportables piques glacées lui transperçaient la nuque et la colonne vertébrale. Il résista de toutes ses forces à la formidable pression de la sorcière négresse.

« Je... je suis v'nu vous sortir de là. »

Le père Ordrieux se redressa avec difficulté sur un coude.

« Qui t'envoie ? »

— Personne. Il s'trouve que... j'ai besoin de vous... »

Le vieux prêtre eut une moue qui creusa un peu plus son visage maltraité par le temps.

« Nous avons tous besoin les uns des autres, mon fils. La vie ne se montre pas toujours juste t'attendais avec impatience l'homme qui me donnerait le coup de grâce. Tu n'es donc pas celui-là ? »

— Le mieux s'rait qu'on parte avant que les autres aient l'idée de fouiller les bâtiments.

— Je ne peux point marcher.

— J'vous porterai. »

Le père Ordrieux plongeait ses yeux aux couleurs enfuies dans ceux de son interlocuteur. Sa soutane usée avait viré au gris sale et la trame de l'étoffe se dévoilait par endroits. Cornuaud discernait, par les déchirures de la toile de la paillasse, des formes blanches et grouillantes entre les brins de paille. La colère de la sorcière vaudou déferlait en lui avec une puissance inouïe. Elle pressentait que ce vieillard grabataire risquait de se transformer en adversaire implacable et lui ordonnait de le tuer maintenant.

« Je ne suis pas certain d'avoir la force de chasser le démon qui te possède, mon fils.

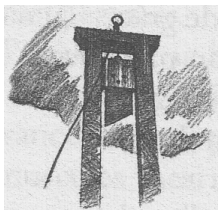
— Vous l'saurez pas si vous essayez pas. En tout cas, faudrait pas... faudrait pas traîner. »

Le père Ordrieux acquiesça d'un sourire las qui dévoila ses rares dents jaunes. Accablé de souffrance, tremblant, Cornuaud repoussa la couverture, glissa un bras autour de la taille du vieillard, l'autre sous ses cuisses, et se releva. Il chancela, surpris par le poids de son fardeau. L'odeur de la soutane du prêtre lui fouetta les narines et lui

souleva le cœur. Les cris d'agonie des religieux pourchassés par leurs bourreaux continuaient de déchirer la paix matinale. Il leur fallait maintenant sortir de l'ancienne abbaye des Carmes sans attirer l'attention des exécuteurs et gagner un endroit tranquille.

Cornuaud s'élança dans le couloir en s'efforçant d'ignorer l'emprise de plus en plus forte et douloureuse de la sorcière vaudoun. Il dévala un escalier tournant, arriva dans le premier cloître en friche, s'engouffra sous les arcades vers la sortie de l'abbaye.

« Où vas-tu, citoyen ? glapit une voix dans son dos. C'est plutôt par là que ça se passe ! »





CHAPITRE VINGT -TROIS

La maison était déserte.

Émile avait poussé la porte, visité les deux pièces principales, exploré les appentis et les dépendances, il n'avait trouvé aucune trace des deux femmes. Aucun relief de repas, aucun vêtement sale, aucune empreinte de pas, aucune tache de boue sur les pierres, rien de ce qui témoigne habituellement de l'activité d'une maison. Elle était abandonnée depuis des semaines à en croire les épais voiles de poussière tendus sur les meubles.

Le temps avait paru suspendu pendant qu'il se morfondait dans l'oubliette du château de la forêt de Vouvant, mais il s'était écoulé, il avait creusé le gouffre entre Perrette et lui. Découragé, il se laissa choir sur un banc, posa les coudes sur la grande table de bois et enfouit son visage dans ses mains. La fatigue engendrée par sa marche entre Sainte-Hermine et Les Lues lui pesa aussitôt sur les épaules et lui tira les yeux au fond de leurs orbites.

Il s'était mis en chemin après le départ d'Angélique de Béjarre. Il avait coupé par les chemins de traverse du Simon, des Moutiers, de Mareuil, et longé sur plusieurs lieues la rive gauche du grand Lay. Il aimait d'habitude suivre le cours paresseux de la rivière, marcher dans cette vallée riante et ombragée qu'enchantait le babil soyeux de l'eau, mais il n'avait pas pris le temps d'admirer les chevelures défaits des saules plongeant leurs branches basses dans l'onde frissonnante, il n'avait pas escaladé les îlots gris des échinées rocheuses au milieu des herbes ondulantes, il n'avait pas contemplé les façades des splendides demeures posées comme des bijoux sur les écrins de verdure, il ne s'était pas reposé à l'ombre des grands frênes, il ne s'était pas allongé

dans l'herbe grillée par les fortes chaleurs du mois d'août. D'abord parce que le temps maussade ne s'y prêtait guère, ensuite et surtout parce qu'il était pressé d'arriver aux Lues.

L'inquiétude l'avait tараудé tout au long du chemin. Il ne s'était même pas arrêté manger un morceau de pain dans une ferme isolée ou dans un hameau, il s'était seulement désaltéré à l'eau des sources. Il avait traversé plusieurs villages où, visiblement, des rixes avaient opposé royalistes et patauds. Il avait longé un pâtis où pourrissaient les carcasses de bêtes abattues à coups de fusil. Probablement avaient-elles été les premières victimes de règlements de comptes entre deux factions opposées ? Des colonnes de fumées s'étaient dressées, écharpées par le vent, au-dessus des collines. Les ailes des moulins n'avaient pas tourné malgré les vents d'ouest, comme si les meuniers n'avaient plus de grain à moudre.

On avait pourtant effectué les moissons dans la plupart des campagnes, les champs se hérissaient des chaumes qu'on brûlerait au début de l'hiver. Il avait aperçu les attelages des retardataires dans les champs en pente. Ceux-là avaient sans doute attendu que les épis soient parvenus à parfaite maturité pour moissonner, mais le brutal changement de temps à la fin du mois d'août les avait surpris et contraints à parer au plus pressé. Les dails des faucheurs, emmanchés à l'endroit cette fois, étincelaient aux rares rayons du soleil qui parvenaient à se faufiler entre les nuages. Les enfants et les femmes ramassaient les épis, les liaient rapidement en bottes et les jetaient dans les charrettes où des anciens se chargeaient de les mettre en ordre.

Émile avait atteint Bourbon-Vendée au milieu de l'après-midi et, sans s'informer des dernières nouvelles commentées avec fièvre par de petits groupes essaimés dans les rues, s'était engagé sur le chemin de Belleville et des Lues. Craignant d'être surpris par la nuit, il avait hâté le pas, traversé Belleville au crépuscule, aperçu les premières maisons des Lues à la nuit tombante. Surpris par une violente averse avant d'arriver à la maison de Bequette, il avait couru entre les genêts épais et hauts de deux mètres. Il avait dérangé des bêtes sauvages elles-mêmes réfugiées sous le couvert, loups, renards ou sangliers.

Il trouva de quoi allumer les mèches de résine piquées dans des blocs de bois brut. La lumière des flammes ne révéla aucun élément nouveau. Il se demanda si Bequette et Perrette étaient rentrées de leur tournée dans la campagne à la cueillette des simples. Il se souvint que la maison n'était pas bien rangée lorsqu'il était parti ; c'était donc que quelqu'un était passé faire le ménage avant ou après la disparition des deux femmes. Il avait beau tourner et retourner toutes les hypothèses dans sa tête, il n'entrevoyait aucune solution, aucune lueur, il se perdait dans le labyrinthe de ses pensées.

Il se reprocha amèrement d'être retourné à L'Herbaudière, d'avoir rompu le lien avec Perrette. S'il était resté sur place, il aurait pu accueillir les deux femmes à leur retour, il aurait pu écarter de la maison de la guérisseuse les Jean Augereau et autres fauves qui battaient la campagne.

L'humidité de ses vêtements, la fatigue, la faim et la déception le couvrirent de frissons. Il avait tant espéré apercevoir le visage lumineux et souriant de Perrette en ouvrant la porte. Il avait perdu trop de temps. Les gars comme Augereau, eux, exploitaient à merveille le chaos de la révolution. Ils savaient que les comportements illégaux resteraient, pour un temps au moins, impunis, ils avaient tout intérêt à ce que le conflit éclate, de même qu'Angélique de Béjarre et ses pairs de la Confédération, de même que tous les hommes avides de revanche ou désireux de récupérer leurs anciens pouvoirs.

La pluie toquait avec insistance sur les vitres et les tuiles. Émile dériva un long moment sur le fil de ses pensées sans se rendre compte que les mèches de résine s'éteignaient l'une après l'autre. Frigorifié, brisé de fatigue et de chagrin, il se rendit à tâtons dans la chambre, s'allongea sur le lit après avoir retiré ses bottes et sa redingote, tira la couverture sur lui et sombra aussitôt dans un sommeil profond.

Des bruits le réveillèrent. La pluie continuait de marteler la toiture dans un fracas de cataracte. Il faillit refermer les yeux et se rendormir lorsqu'il lui sembla entrevoir une traînée de lumière grise sur le côté du lit. Pas une seule, mais plusieurs, aussi furtives que des ombres. Il se redressa avec une telle soudaineté que d'épouvantables grincements s'échappèrent du sommier et provoquèrent une série de grattements comparable à la fuite éperdue d'une horde de rats. Il attendit sans bouger que le silence retombe et fut récompensé de sa patience par la première apparition d'un petit être auréolé de lumière grise.

Le fadet le fixa avec des lueurs craintives et curieuses dans les yeux. Émile crut le reconnaître, mais, comme ils se ressemblaient tous, il n'en aurait pas mis sa main au feu. D'autres quittèrent à leur tour l'espace entre le sommier et le sol qu'ils avaient choisi pour refuge et se répandirent dans la pièce. Ils furent bientôt plus d'une trentaine autour du lit, agités par instants de mouvements saccadés. Leurs yeux ronds s'ouvraient comme ceux des enfants sur les merveilles du monde. La chambre baignait dans une lumière grise diffuse.

Un espoir fou se leva dans le cœur d'Émile : les visiteurs nocturnes avaient sans doute les réponses aux questions qui le tourmentaient, ils l'orienteraient peut-être dans le labyrinthe. Il faillit parler, se souvint que le son de sa voix risquait de les effrayer, demeura silencieux, simplement attentif à leur présence, à leurs réactions. Les plus téméraires des petits êtres grimpèrent sur le lit et s'assirent sur ses

jambes. Il ne sentait pratiquement pas leur poids. Il s'en étonna, se rappelant qu'ils l'avaient soulevé et porté aussi facilement qu'une feuille.

Le vieux Bert avait affirmé que les fadets ne s'adressaient point aux oreilles mais aux âmes. Émile regretta d'être parti avec une telle précipitation de la forêt de Vouvant. Trop de colère, trop de feu, avait dit le vieil homme. Ses envies, ses impulsions, ses pensées ne lui rendaient pas de bons services. S'il avait su contenir son impatience, s'il avait accepté l'invitation de Norbert, il aurait appris à percevoir le langage silencieux des fadets et gagné un temps précieux. L'agitation mentale le maintenait à la surface et lui interdisait de plonger dans les fonds paisibles de l'être. Il se consumait dans des flammes grondantes qu'il nourrissait sans cesse par ses pensées, ses désirs, ses frustrations, ses rages. Il avait jusqu'alors cru que l'impétuosité était la réaction la plus efficace à l'injustice, mais, il en prenait conscience à l'instant, il n'était qu'une bouche soufflant avec les autres sur l'incendie. Ce constat acheva de le démoraliser et lui tira des larmes. Adossé à la tête du lit, les yeux clos, il pleura en silence jusqu'à ce que son désespoir se soit asséché.

Il fut surpris de constater que le petit-jour se levait lorsqu'il rouvrit les yeux. Et plus encore que les fadets étaient restés dans la chambre, les uns regroupés sur le lit, les autres perchés sur la commode, la table de chevet et le vieux guéridon. Leur lumière s'était estompée, comme chassée par la clarté naissante de l'aube. Ils ressemblaient maintenant à une nuée de vieillards rabougris aux faces couturées de rides.

Émile baignait dans un calme qu'il n'avait pas ressenti depuis bien longtemps.

La nuit va bientôt s'achever. Nous sommes ses fils et nous devons partir.

La pensée s'était élevée dans son esprit avec une clarté stupéfiante, ou, plus exactement, une voix s'était adressée à lui en prenant la forme silencieuse de la pensée.

Dans sept nuits, nous viendrons te chercher et nous t'emmènerons à la rencontre de celle qui t'attend.

Perrette ?

Il n'avait pas contrôlé sa pensée et, à nouveau, un grand tumulte s'était emparé de son esprit. Il s'évertua à restaurer le silence, mais chacune de ses tentatives ne parvint qu'à amplifier sa tempête intérieure. Les émotions un instant contenues déferlaient en lui comme une horde de nuages lourds et noirs dans un ciel d'été. Il lui sembla cependant percevoir les bribes d'un chuchotement qui ne lui appartenait pas.

Nous reviendrons dans sept nuits. Tiens-toi prêt.

Pourquoi sept ? Pourquoi pas demain ? Demain ?

Sept nuits.

Ils disparurent avec une telle soudaineté qu'il aurait été incapable de dire par où ils étaient sortis. Il douta un instant de leur réalité, de sa propre raison. Il se retrouva seul et interdit dans le lit effleuré par les rayons pâles qui s'insinuaient par les interstices des lourds volets de bois.

Sept nuits. Une semaine entière.

Une éternité.

Sa patience était de nouveau mise à rude épreuve. Rien ne lui interdisait après tout d'effectuer des recherches puis, si elles n'aboutissaient à aucun résultat, d'honorer le rendez-vous fixé par les fadets. Il explora une dernière fois la chambre des yeux, ne discerna aucun indice de leur passage, se leva, poussé par la faim et le désir pressant de se mettre en quête. Il ouvrit la boîte en bois dans laquelle Bequette cachait ses économies, récupéra quelques pièces d'argent, puis il se rendit dans la souillarde où il se coupa quatre tranches épaisses d'un jambon suspendu épargné par les mouches. Il les avala sans prendre le temps de les griller dans l'âtre, sans prêter attention aux saveurs prononcées de sel, de laurier et d'autres herbes amères que les paysans n'avaient pas pour habitude d'utiliser.

Précédé des vèzes, le cortège avait débouché d'une venelle étroite et déployé ses couleurs dans la rue principale. Émile avait commencé ses recherches par le nord et, en suivant le chemin de Rocheservière, il était tombé sur un village qui ne comptait sans doute pas plus de trois cents habitants. Les maisons aux tuiles rouges se resserraient autour de la petite église romane comme des animaux craintifs autour de leur berger.

Le passage d'une noce jetait d'habitude les paroissiens non invités sur le pas de leur porte ou sur un côté de la rue, mais les portes et les volets de bois des maisons et des boutiques étaient restés clos, comme si leurs occupants avaient déserté les lieux.

Les hommes du cortège retirèrent leurs chapeaux et se signèrent en passant devant l'arbre des morts entouré de petites croix en bois. Des huppements, des cris, des rires, des chants et des coups de fusil dominaient de temps à autre les notes aigrettes des vèzes. La mariée, qui n'avait sans doute pas passé ses quinze ans, marchait avec fierté au bras de son père. Le vent chargé d'humidité soulevait les barbes déployées de sa coiffe et le bas de sa robe blanche. C'était une brunette plutôt disgracieuse malgré l'élégance de sa tenue qui avait visiblement servi à plusieurs générations. Les femmes s'étaient parées de leurs plus beaux atours et de leurs coiffes de cérémonie. Sur le parvis de l'église attendaient le futur et le garçon de sa parenté chargé de surveiller la mariée jusqu'au soir. Celui-là serait obligé de boire à chaque fois qu'on le prendrait en défaut – les occasions ne

manqueraient pas de tromper sa vigilance – et, abruti de vin, raillé par tous, il coucherait dans le têt à gorets où les filles avaient déjà installé une litière de paille fraîche.

Tous arboraient le Sacré-Cœur de Jésus au revers de leurs robes et de leurs vestes. Les hommes portaient des fusils ou des faux emmanchées à l'envers, un curieux équipage pour une noce.

Les visages et les regards exprimaient un mélange de joie, d'inquiétude et de gravité. Revêtu de ses habits sacerdotaux, le prêtre, un homme aux rondeurs joviales, se tenait légèrement en retrait dans la pénombre de l'église, observant d'un air anxieux les rues et les maisons proches. Un réfractaire, sans doute, que ses paroissiens avaient convaincu de célébrer le mariage dans leur petite église, dans la maison officielle du Seigneur.

Émile avait pris son dîner à l'unique auberge du village et, en sortant, était tombé nez à nez avec le cortège. Les noceurs lui avaient lancé des coups d'œil furtifs, essayant visiblement de déterminer à quel camp il appartenait. La servante de l'auberge, une jeune femme aussi robuste que bavarde, lui avait appris qu'on était le dimanche 3 septembre et que l'été finissait « bé vite tchette année, p't-êt' bé à cause du méchant sort que tchés faillis patauds ont réservé à not' roi ».

Il lui avait demandé, à elle qui voyait beaucoup de monde, si elle n'avait pas eu des nouvelles d'une certaine Bequette, une guérisseuse, et de sa suivante Perrette.

Elle connaissait Bequette, comme toutes les femmes des environs. Elle était allée deux fois chez « tchette vieille bique » afin de soigner des saignements douloureux, mais elle n'en avait pas entendu parler depuis un bon bout de temps. Son galant l'avait aussi consultée parce que « l'avait un p'tit d'mal à r'dresser sa branche, avait-elle ajouté d'un air égrillard. Alle l'a si bé guéri qu'à c't'heure l'veut plus s'arrêter. Le s'jette sur moi à tote heure d'la matinée pis d'la ressiée... Va falloir qu'i y retourne, chez la vieille sorcière, pour li d'mander d'li ramollir, la ragalle à tcho gros goret. Une chanson trop ripounée finit par d'venir bé vilaine. »

Un deuxième cortège surgit soudain de l'arrière de l'église, pas constitué de noceurs celui-là, mais de gardes nationaux en uniforme bleu et en armes. Un peu en arrière les suivaient un curé en soutane et d'autres hommes dont les chapeaux s'ornaient de cocardes tricolores. La vitesse à laquelle les noceurs, y compris les joueurs de vèze, se disposèrent en un bataillon parfaitement ordonné sidéra Émile. Ils faisaient sans doute partie des bandes armées qui se regroupaient la nuit dans les forêts et qui, sous la férule d'anciens officiers du roi, s'exerçaient aux manœuvres militaires. Séparés par une distance d'une vingtaine de pas, les deux groupes se défièrent en silence, les baïonnettes et les faux dressées, les mines menaçantes.

« I voulant point d'truton itchi ! » cria une femme.

Ni elles ni les autres femmes du cortège, jeunes ou vieilles, n'avaient reculé. Elles encourageaient leurs hommes à livrer combat à l'ennemi, au juron, au truton. Le marié lui-même, âgé d'à peine dix-huit ans, se tenait au premier rang, le fusil épaulé, l'œil rivé sur les uniformes bleus déployés devant lui. La noce risquait de s'achever dans un bain de sang. D'abord déterminé à ne pas s'en mêler, Émile comprit que personne ne céderait un pouce de terrain et, revenant sur sa décision, il courut se placer entre les deux camps.

« Fiche le camp, espèce de grand fils de vesse ! gronda un vieil homme. Tchette histoire, alle te tracasse pas !

— Vous n'allez tout de même pas vous entre-tuer un jour de noces », dit Émile d'une voix forte.

Le père de la mariée, un homme d'une quarantaine d'années aux épaules larges et aux longs cheveux filasse, le menaça de sa faux. De ses vêtements de cérémonie, seuls ses souliers cloutés paraissaient neufs. Le reste, veste au col rond, chemise ample, pantalon bouffant, rabalet, avait été si souvent lavé et ravaudé qu'il ne restait pratiquement rien des couleurs d'origine.

« Déguerpis à c't'heure, espèce de champis, ou c'est ta qui vas r'cevoir l'premier coup ! »

Les autres appuyèrent ses propos d'un grognement ou d'un hochement de tête. Pourtant, leurs yeux déjà troublés par le vin affirmaient qu'ils n'avaient pas l'envie réelle de se battre, qu'ils étaient piégés par leurs déclarations, qu'ils auraient préféré se retrouver tous ensemble, ennemis et amis, dans les champs, dans une cave ou dans une grange transformée en salle de danse.

La résolution des femmes, en revanche, ne faiblissait pas. Pour elles il n'était pas question d'abandonner la place au juron et à ses sbires patauds. Du regard et du geste, tout en maintenant près d'elles leurs enfants par la main, elles ordonnaient à leurs hommes de ne point reculer, de dresser un rempart de leurs corps, de leurs faux, de leurs fusils, de protéger la maison du Seigneur et leur bon curé sorti pour un temps de la clandestinité.

L'officier des gardes nationaux s'avança et, d'un geste théâtral du bras, désigna le prêtre qui se tenait dans l'entrée de l'église. Ses épaulettes dorées, son imposante moustache, son large bicorne, l'écharpe tricolore ceinte autour de son ventre replet, sa manière de toiser ses vis-à-vis proclamaient son rang, son importance. Il venait pourtant du même monde qu'eux, il était né dans une ferme des environs à en croire ses mains calleuses, son cou puissant et sa face tannée par le grand air.

« Y aura point d'coup de feu si tcho-là vé avec nous sans débagouler.

— Pourquoi qu'l'védrait avec ta ? répliqua le père de la mariée.

— Dame, parce qu'o l'est la loi. A c't'heure, les curés qu'avant pas voulu jurer le serment à la Constitution, l'sont do brigands, l'devant être expulsés do pays.

— Ma i dis qu'ta loi, alle regarde pas les curés. Leur loi, celle do pape, alle vaut bérède meux que ta faillie Constitution. »

L'officier tourna la tête à droite et à gauche.

« Alles sont où, les armées do pape ? Ma et pis mes gars, on est là pour faire respecter les décrets d'la Constitution. d'la république, à c't'heure.

— I ai bé connu le Jéliot, ton père. L'était berger, et ses belins sont souvent venues boire à mon abrou. Te crés qu'le serait fier de toi, Aristide, si l'te voyait avec les patauds ? Avec tchos-là qu'avant arrêté le roi et maltraité nos bons prêtres ?

— Laisse donc mon père avour que l'est, Nonot. Personne lui est v'nu en secours quand la punésie a emporté ses troupeaux. Personne est v'nu l'décrocher de la branche où que l's'est pendu. Et pis personne n'a tendu la main à ma mère quand qu'alle a été chassée d'sa maison, personne l'a repêchée dans l'abrou où qu'alle s'est noyée.

— O l'est un grand malheur, Aristide, mais i sommes tortous dans la main du Seigneur. Ta mère, la Morelle, alle aurait trouvé d'l'aide si alle avait poqué à nos portes. Te sés bé qu'alle avait perdu la tête depuis la mort du Jéliot. Le t'regardant d'là-haut. En souvenir de tes morts, laisse-me marier ma feille dans tchette église avec not' curé.

— Le v'là, ton curé. »

L'officier tendit le bras en direction du prêtre assermenté, un homme à la face austère dont la soutane noire accentuait la maigreur et qui était resté à distance prudente des deux groupes.

« I en voulant point, de tcho-là ! gronda le père de la mariée.

— A c't'heure, i avons un gros problème à résoudre, Nonot. Ma pis mes gars, i allons être obligés quérir ton réfractaire et d'l'emmener avec nous.

— Alors, Aristide, o faudra nous passer par-dessus le corps ! »

Les femmes ponctuèrent de houppelements aigus les paroles déterminées du père de la mariée. À nouveau on brandit les faux, on épaula les fusils, on se campa sur les jambes, on se défia du regard. Émile craignit qu'un index n'appuie par mégarde sur une détente et ne déclenche un feu dont il serait la première victime. Il regretta que les prêtres n'interviennent pas, mais leur attitude n'avait finalement rien de très étonnant : ni le juron ni le réfractaire ne se souciait de rassembler ses ouailles autour du Sauveur, ils étaient les soldats de deux ordres qui s'affrontaient à coups d'anathèmes et d'imprécations,

ils soufflaient sur l'incendie qui finirait par emporter l'un ou l'autre camp, les deux peut-être.

« Y a sûrement un moyen de s'arranger, lança Émile.

— D'où qu't'es, ta ? maugréa le père de la mariée. I t'aviant jamais vu dans l'coin.

— Je viens de La Rhôte. Je suis journalier dans une ferme de Sainte-Gemme.

— Qué to qu'te beurnasses itchi ? s'enquit l'officier des gardes nationaux. Sainte-Gemme, o l'est dans la plaine de Luçon, point la porte d'à côté.

— Je suis à la recherche de quelqu'un.

— Qui ça donc ? »

Émile hésita à parler de Bequette. À en croire la servante de l'auberge, la guérisseuse était réputée dans le coin, et il ne savait pas si elle jouissait de la considération des paroissiens ou si elle était regardée comme une drôlesse du Diable. Il opta pour la première hypothèse : même si elle l'avait surnommée vieille bique, la servante n'avait pas hésité à recourir à ses connaissances, ainsi d'ailleurs que son galant.

« Une vieille femme qui connaît le secret des herbes. Elle habite à deux lieues d'ici et je l'ai point trouvée dans sa maison.

— Te veux sans doute parler d'la Bequette ? dit le père de la mariée. I l'avant point vue depuis un bon bout de temps. »

De chaque côté, les hommes abaissèrent les fusils et les faux, à la grande fureur des femmes qui abreuvèrent d'injures leurs époux et leurs fils pas plus braves que des pirots, incapables de combattre les ennemis du roi et de la religion.

« Ma, i sé où qu'alle est », déclara l'officier.

Le cœur d'Émile bondit dans sa poitrine.

« Où ? »

L'officier lança un regard en direction du prêtre assermenté, lissa sa moustache d'un air ennuyé, eut un geste évasif en direction de l'église.

« C'est que... i ai reçu l'ordre d'arrêter tcho-là, pis de l'ramener au plus vite à Bourbon-Vendée.

— Laisse-lui au moins le temps de dire sa messe.

— L'a raison, tcho drôle, intervint le père de la mariée. Laisse-nous faire le mariage dans l'église, Aristide, pis r'viens après pour prendre ton réfractaire.

— Dame, si i m'en vas à c't'heure, i risque sûrement point de l'retrouver à mon retour... »

Émile devina cependant que l'idée faisait son chemin dans l'esprit de l'officier, désireux sans doute d'éviter un affrontement qui risquait

de leur être fatal, à lui et à ses hommes. Ces derniers, recrutés dans la population locale, avaient déjà reposé leurs fusils sur l'épaule, soulagés de ne pas avoir à tirer sur des gens de leur région, de leur milieu, peut-être même de leur parenté. Eux avaient épousé la cause des patauds comme ils auraient saisi n'importe quelle autre opportunité de quitter la paillasse de dame misère. Ils ne défendaient aucune cause, ils avaient seulement la certitude de toucher une solde à la fin du mois et de manger tous les jours à leur faim – au besoin en procédant à des réquisitions. Comme on ne leur avait jamais accordé le moindre égard, ils s'accommodaient du mépris et de l'hostilité des paroissiens de leur district. Ils auraient ouvert le feu si l'officier le leur avait ordonné, mais, dépourvus de cruauté, ils préféraient qu'on s'arrange entre gens de bonne compagnie, ils espéraient encore trouver leur place dans le sein de ce bocage qui les avait reniés par deux fois. Quant aux autres, ceux qui ne s'étaient pas engagés dans la garde nationale et qui avaient malgré tout pris le parti des patauds, ils ravalèrent leur déception – ils avaient sans doute escompté récupérer dans l'affaire des terres et quelques têtes de bétail.

Les nuages noirs poussés par le vent avaient escamoté le soleil et plongé les rues et les façades du village dans une pénombre insolite. L'officier recourba avec obstination l'extrémité récalcitrante de sa moustache.

« V'là c'qu'i allons faire, déclara-t-il avec une grandiloquence presque burlesque. Vous allez célébrer votre failli mariage dans tchette église avec votre brigand de curé pendant qu'i menons tcho gars-là voir la femme Bequette. Qu'est-ce que t'en dis, Nonot ?

— I en dis qu'o m'paraît juste de même, Aristide. Mais i peux point te garantir que not' curé t'attendra à la fin d'la cérémonie. L'est pas un bodet de l'année qu'on attache dans un pâtis.

— Si l'est plus rapide que nous, dame, tant pis pour nous. »

L'officier et le père de la mariée scellèrent leur accord d'un sourire. De part et d'autre, on commença à s'échanger plaisanteries et nouvelles. Les femmes ne protestèrent pas, se contentant d'afficher leur mécontentement sur leurs faces et dans leurs yeux. Le curé réfractaire accueillit la décision de l'officier d'un rictus de triomphe qui, davantage que le pacte conclus entre les paroissiens et les gardes nationaux, souffla sur la colère du prêtre assermenté.

Le juron fondit d'un pas furieux sur l'officier et brandit un index tremblant de rage sur l'ancien curé.

« On vous a envoyé ici pour arrêter un brigand, monsieur ! J'exige que vous le chassiez incontinent de mon église. J'ai été nommé dans cette paroisse par la volonté de la nation, du département et de l'évêque. Veuillez faire respecter la loi. »

L'officier lui accorda un regard vaguement méprisant, comme il eût

remarqué un insecte nageant dans son assiette de soupe.

« O l'est bé ce qu'i ai l'intention d'faire, mon père, mais pas tôt d'suite. On s'marie qu'une fois dans sa vie. I allons tout d'même pas gâcher la fête de tcho gars et de tchette feille.

— Vous... vous entendrez parler de moi, misérable », s'étrangla le prêtre assermenté. La fureur effaçait les dernières couleurs de son visage émacié. « Je saurai rapporter votre attitude aux autorités du district.

— Rapporter, o l'est point d'la charité chrétienne, mon père. A c't'heure v'là ma décision, i r'védrai pas dessus. »

La menace contenue dans la voix de l'officier dissuada le religieux d'insister. Il enfonça d'un geste rageur son bonnet carré sur son crâne et s'éloigna en direction du presbytère.

« L'a pas l'air content, not' truton ! s'exclama un jeune homme après que le prêtre réfractaire eut refermé la porte basse du mur d'enceinte du jardin.

— Bah, le r'védra bétout au calme. » L'officier se tourna vers le père de la mariée et ajouta : « Fais donc le mariage de ta feille, Nonot.

— Si t'arrives trop tard pour capturer not' curé, Aristide, te pourras torjous v'nir boire un coup dans ma grange. O l'est là qu'i souperons.

— Ma foi, i saurai m'en souvenir. »

Les nuages lâchèrent leurs premières gouttes, des bourrasques sifflantes s'engouffrèrent dans les robes, happèrent quelques chapeaux. Des cris de joie mêlés d'effroi montèrent du cortège plus ou moins reformé.

« Rentrez donc là-dedans avant d'être enfondus ! » cria l'officier.

La noce se rua en grand désordre dans l'église. Quand la place se fut vidée et que la porte à double battant se fut refermée, les gardes nationaux, la main sur le bicorne, coururent se mettre à l'abri de l'averse dans la grange la plus proche. Émile leur emboîta le pas tandis que les autres, les patauds, les adeptes du nouveau partage des terres, s'égaillaient dans les chemins environnants.

Tout en contemplant les rideaux de pluie qui scintillaient devant l'entrée de la grange, l'officier s'adressa à Émile :

« Mariage pluvieux, mariage heureux, mais i cré bé que si t'étais pas intervenu, mon gars, i aurions compté quelques morts de plus dans Saint-Denis.

— J'y suis pas pour grand-chose. Vous aviez pas envie de vous battre, pas vrai ?

— Dame non. Mais on s'est engagé au service de la nation et on fait point torjous c'qu'on a envie de faire.

— Où est Bequette ? »

L'officier indiqua une vague direction d'un coup de menton. Les trombes redoublèrent de violence. On ne distinguait quasiment plus les façades des maisons et de l'église proches.

« Pas loin d'itchi, vers la Copechâgnièrre. Qué to que te lui veux ? Parce que, si t'as besoin d'ses services, mon gars, alle est plus en état de t'les rendre. Tchos-là qui l'avant ramassée l'avant ramenée chez eux moitié morte.

— Il n'y avait pas une jeune fille avec eux ? »

L'officier fixa Émile d'un air soupçonneux.

« Te m'as l'air de bé connaître tchés femmes, ta. On a r'trouvé aucune trace de la plus jeune. Y en a qui racontent dans l'coin qu'alle a assommé la vieille bique à coups de gourdin avant d'se sauver.

— Ridicule ! Pourquoi Perrette s'en serait-elle prise à Bequette ?

— Alle est à moitié tabaillote, tchette drôlesse, à c'qu'on dit. Qui peut savoir c'qui s'passe dans sa tête ?

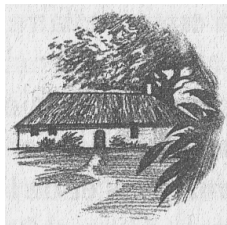
— Bequette n'a pas démenti ? »

L'officier sortit une blague à tabac d'une poche de sa redingote et commença à bourrer une pipe au fourneau étroit et noir. Les cordes de pluie labouraient la terre battue des allées et soulevaient de rageuses gerbes de boue. Les fondrières débordaient, des rigoles jaunâtres et tumultueuses couraient d'une flaque à l'autre. Les gardes nationaux se débarrassèrent de leur giberne, de leur fusil et s'assirent sur les tas de bûches alignées le long d'un mur.

« C'est que... alle est point en mesure de parler », répondit l'officier.

Il dut s'y reprendre à six reprises au moins pour allumer sa pipe à l'aide d'un briquet à amadou récalcitrant. Il cracha un épais nuage de fumée avant d'ajouter :

« Alle a pas encore repris sa connaissance. »





CHAPITRE VINGT-QUATRE

Alsacien d'origine et policier de son état, Antoine Schwarz n'avait jamais pu élucider le mystère de la disparition de Pélaget. Cela l'avait un temps contrarié, puis d'autres tâches avaient requis son attention. Il se doutait que son jeune confrère avait été éliminé d'une façon ou d'une autre par la société secrète qu'on l'avait chargé d'infiltrer, mais il n'en avait jamais eu la confirmation ni n'avait pu remonter aucune piste. Aucun indice, aucune information ne filtrait de l'organisation vouée au culte de Mithra. Elle savait garder ses secrets malgré un nombre d'adeptes sans cesse croissant, malgré une incontestable influence sur les derniers événements.

Paris était devenue une vraie pétaudière depuis que la Commune s'était emparée des Tuileries et avait enfermé la famille royale dans la grande tour du Temple. Les policiers, les serviteurs de l'État en principe préposés à l'ordre public, ne savaient plus à quel saint se vouer. La canaille portait désormais écharpe et plumet tricolores, pérorait dans les assemblées, trônait aux postes d'importance. Les amis du Minotaure Danton – il aurait été plus judicieux de dire ses affidés – paraient comme des paons aux ministères de la Guerre, des Affaires étrangères, de la Marine et des Colonies. On aurait pu mettre derrière les barreaux bon nombre d'élus de la municipalité et quelques ministres eux-mêmes sans qu'il y eût besoin d'exhumer leur passé souvent trouble. Il aurait suffi d'établir la liste de leurs exactions présentes et de trouver des juges dans cette ville ayant suffisamment d'indépendance d'esprit et de caractère – Schwarz aurait plutôt employé un autre mot commençant par c – pour les envoyer tâter de la machine infernale dressée pour l'heure sur la place du Carrousel.

Georges Danton lui-même n'était pas l'un de ces parangons de

vertu que réclamait à cor et à cri l'âme des jacobins, le redoutable Robespierre, la prudence et la vertu incarnées, un homme retors, difficile à prendre en défaut. Le Minotaure, ministre en exercice de la Justice et donc responsable des prisonniers, n'avait pas levé le petit doigt pour empêcher les massacres de ce début de septembre dans les prisons de Paris. On disait même, dans les locaux de la police, qu'il en était l'un des inspireurs avec ce fou furieux de Marat et d'autres enragés de son acabit. Roland, le girondin revenu au ministère de l'intérieur, n'avait pas davantage témoigné de compassion pour les comploteurs livrés à la populace. Il avait même contresigné la circulaire de la Commune de Paris qui invitait les provinces à se débarrasser à leur tour « des conspirateurs féroces et des légions de traîtres ».

Les préposés de la police secrète avaient reçu l'ordre de surveiller les agissements des massacreurs, mais de ne pas intervenir sauf si des troubles se déclenchaient hors des prisons et s'étendaient aux différents quartiers de Paris. Schwarz s'était donc rendu à la Salpêtrière et à la Force pour constater les exécutions de centaines de prisonniers, hommes et femmes, adultes et enfants, religieux et civils. Son cœur s'était serré d'horreur lorsqu'il avait vu les égorgeurs ivres se précipiter sur des fillettes âgées d'à peine douze ans et les violer avec sauvagerie avant de leur trancher la tête, de leur plonger une lame au travers du corps, de les dépecer et de jouer de façon odieuse avec les morceaux de leurs corps. Lorsque son supérieur – un nouvel administrateur, ils changeaient de plus en plus rapidement – lui avait réclamé son rapport, il n'était pas parvenu à relater les atrocités sans nom auxquelles il avait assisté. Les mots manquaient pour décrire la cruauté des sectionnaires qui avaient accompli la basse besogne inspirée par Marat – les compères de l'ami du peuple l'avaient par prudence invité à se retirer quelque temps de la vie publique.

Que dire de la férocité des femmes conviées à l'insoutenable spectacle et assises sur les bancs disposés à la façon de parterres de théâtre ? Leurs cris perçants, leurs rires ignobles avaient ponctué chaque coup porté sur les accusés à l'issue de parodies de procès. Certaines de ces harpies – Schwarz ne l'avait pas vu de ses propres yeux, mais des témoins dignes de foi et des confrères le lui avaient rapporté – avaient rempli des verres ou des carafes du sang des victimes et les avaient bus d'un air extatique. Hommes et femmes s'étaient rués comme des hordes de loups dans les cellules insalubres et s'étaient emparés des effets personnels des prisonniers, leur arrachant leurs vêtements et les abandonnant aussi nus que des nouveau-nés aux mains de leurs tortionnaires. Le sang avait coulé à flots et répandu la même odeur de boucherie que dans les abattoirs du Châtelet.

Antoine Schwarz avait constaté à l'occasion que le sang humain n'était pas plus précieux que celui des animaux ; que le sang des aristocrates, ce sang prétendu bleu, se présentait dans la même robe vermeille que celui des roturiers ; que la vision des corps martyrisés ne coupait pas l'appétit des bourreaux qui buvaient, se restauraient et chantaient entre chaque exécution. Il avait vu bien des monstruosité au cours des quinze années de sa vie consacrées à la surveillance de ses semblables, mais jamais de telles abominations. Le pire, sans doute, avait été de contempler ces scènes épouvantables sans pouvoir intervenir, sans pouvoir sauver de la souffrance et de la mort ces fillettes et ces femmes accusées de conspirer contre la révolution – les sectionnaires et autres vengeurs du peuple n'avaient vraiment aucun sens du ridicule.

Par chance il n'avait pas été le témoin direct du supplice de la princesse de Lamballe, confrontée à ses juges, dévêtue, égorgée, couverte de crachats, d'urine, décapitée, dépecée. Les égorgeurs avaient promené sa tête au bout d'une pique et l'avaient agitée un long moment sous les fenêtres de l'Autrichienne captive au Temple. De toutes les prisons provenaient les mêmes récits d'actes barbares, indignes, perpétrés au nom des trois grands principes de la révolution, liberté, égalité, fraternité. Le vent de fureur n'avait pas épargné les religieux des Carmes, ni les prisonniers de droit commun du cloître des Bernardins, ni les filles publiques de la Salpêtrière, ni les pauvres déments de Bicêtre. Ceux-là pourtant pouvaient difficilement être classés parmi les conspirateurs et les traîtres. Quant à l'Assemblée, son mutisme ne traduisait pas son indignation, mais sa veulerie.

Son infâme veulerie.

À partir du 3 septembre, la Commune avait exprimé sa « douleur » puis, le 5, avait dépêché des émissaires afin de juguler l'effusion de sang. Elle avait condamné du bout des lèvres les auteurs des massacres et arrêté quelques-uns d'entre eux, qu'elle avait aussitôt libérés malgré les charges terribles pesant sur eux.

À l'issue de ces journées de cauchemar, accablé de dégoût, Schwarz avait songé à reprendre le chemin de son Alsace natale et son ancien travail dans la brasserie de son père, puis, une fois ses émotions consumées, il s'était dit qu'il n'avait pas le droit d'abandonner, qu'il pouvait encore sauver des vies dans la capitale saisie de démence. La violence qui déferlait sur Paris ne coulait pas d'une seule source. Les espions prussiens, anglais, autrichiens, les agents de la noblesse et du clergé, les sbires des banquiers et des grands négociants entretenaient le climat de haine et d'orage dont, d'une manière ou d'une autre, ils tiraient profit. Mais la source principale, Antoine Schwarz en était persuadé tout comme Pélagey une dizaine de mois plus tôt, jaillissait des entrailles fétides de la société de Mithra. C'était l'hydre à mille

têtes dont il fallait percer le cœur, le dragon qu'il fallait forcer dans son antre.

Le royaume souterrain du mal.

Si les lieutenants de police de Louis XVI s'étaient montrés un peu plus clairvoyants, un peu moins englués dans les intrigues de Cour, un peu moins préoccupés par leur fortune personnelle, ils auraient daigné se pencher sur les nombreux meurtres rituels commis à partir des années 1770. On les avait attribués à un déséquilibré dont l'obsession était de trancher les têtes de ses semblables, on avait fouillé les faubourgs, les bas-fonds, tous ces endroits ténébreux et glauques où se rassemblait la canaille parisienne, mais aucune de ces pistes n'avait abouti. Puis d'autres corps dénudés et mutilés avaient été retrouvés, et on avait dû se rendre à l'évidence : on n'avait pas affaire à un assassin isolé, mais à une organisation secrète qui, pour des raisons obscures, enlevait des filles de joie, des orphelins, de pauvres hères, les décapitait et les dépeçait à l'issue de cérémonies aussi païennes que barbares. La vague de crimes s'était interrompue pendant dix ans, comme si l'organisation avait compris que la police s'intéressait de près à ses activités et avait décidé, pour un temps, de se replier dans ses refuges secrets. On avait cru, en haut lieu, être enfin débarrassé des monstres qui ensanglantaient les rues de Paris, mais les cadavres décapités avaient fait leur réapparition quelques mois avant les événements de 1789. Après coup, Schwarz avait interprété cette nouvelle série de crimes comme un signe avant-coureur de la révolution et de sa chaîne d'horreurs sanglantes dont les massacres dans les prisons parisiennes n'étaient que le dernier maillon. Le lieutenant de police avait enfin décidé de diligenter une nouvelle enquête pendant que se tenaient les états généraux à Versailles. Schwarz et ses confrères avaient pesté : l'afflux de population engendré par la convocation des états généraux ne faciliterait guère leur travail dans une fourmilière devenue grouillante, incontrôlable. Parmi les six hommes placés sous ses ordres, il avait remarqué un nouveau préposé du nom de Pélaget. Ils n'avaient pas eu le temps de se connaître, mais il avait tout de suite ressenti de l'intérêt, voire de l'affection, pour ce garçon naïf et robuste originaire de la Beauce et monté à Paris avec les députés de son bailliage. S'il avait eu un fils, Schwarz aurait voulu qu'il ressemblât à Pélaget – cependant, comme il ne s'intéressait pas aux femmes, il n'avait aucune chance de devenir père. Il n'était pas davantage attiré par les hommes d'ailleurs. Les choses de l'amour et de son corollaire, le sexe, l'indifféraient. Jamais il ne s'était réchauffé au contact d'un corps. Un autre qu'Antoine Schwarz se serait sans doute ému d'une telle insensibilité, mais lui s'en était accommodé comme d'un trait de son caractère, comme de la couleur des cheveux – blonds –, de la forme de son nez – aquilin – et

de la texture de sa peau – plus fine et blanche que du givre. Elle lui donnait même un avantage certain sur ses semblables : il n'était pas corruptible par la chair, il n'entrait pas dans ces jeux de séduction qui coûtaient une belle part de leur énergie aux hommes et aux femmes de ce siècle, il ne se souciait pas des apparences, il allait droit à l'essentiel, il plongeait directement dans le cœur et l'âme de ceux qu'il pourchassait ou qu'il interrogeait.

Il avait fait de sa fonction sa seule raison de vivre. Il était arrivé à Paris à l'âge de vingt ans et avait exercé divers petits métiers avant de découvrir sa véritable vocation. Il était désormais un rouage secret du royaume de France – il avait un peu de mal à se faire à l'idée que le pays s'était proclamé république –, une sentinelle qui veillait dans l'ombre et le silence. Il avait parfois l'impression tenace de ne pas appartenir à ce monde ni à cette époque, il se sentait volatil, immatériel, pur esprit ; sans doute était-ce la raison pour laquelle il n'éprouvait aucun attrait pour les élans du corps.

Sous ses ordres, Pélaget avait plongé dans les entrailles de l'organisation de Mithra. Il avait passé avec succès les épreuves des grades de corbeau, de griffon, de soldat, de lion et de Perse. Il était revenu des assemblées nocturnes tremblant de colère et de dégoût : on l'avait obligé à abattre la lame d'un sabre sur le cou de victimes sacrificielles, à boire leur sang, danser, uriner sur leurs corps mutilés en proférant des paroles sacrilèges.

Pour Schwarz, le doute n'était plus permis : les massacres dans les prisons parisiennes portaient la signature des sectateurs de Mithra. L'organisation n'était pas restée inactive pendant son sommeil d'une dizaine d'années, elle avait tissé une immense toile qui englobait les clubs et les sections, elle avait contaminé l'ensemble des quartiers de Paris. Il ne restait désormais plus qu'une seule façon de la combattre : remonter jusqu'à la tête, jusqu'à l'homme que les adeptes appelaient le Père des Pères, et l'éliminer sans autre forme de procès. Tous les préposés que Schwarz avait mis sur l'affaire avaient disparu comme Pélaget. Ils avaient contacté leurs correspondants des sections, ils s'étaient rendus dans l'une des officines de la femme aux serpents – il existait sans doute plusieurs de ces étranges pythies, toutes squelettiques, toutes accompagnées de serpents noirs au venin foudroyant –, ils avaient reçu les courriers au cachet de cire frappé du héron stylisé, ils avaient franchi plusieurs échelons, mais, chaque fois qu'ils s'apprêtaient à pénétrer dans le Saint des Saints, à rencontrer le Père des Pères, ils n'avaient plus donné signe de vie.

Schwarz, l'ancien commis du deuxième bureau, le légaliste, s'était résolu à tirer profit de l'anarchie générale pour mener lui-même l'enquête. Il avait passé un jour et une nuit à éplucher les dossiers. Il souhaitait explorer quelques pistes ouvertes par ses hommes. Il ne

servait à rien, manifestement, d'emprunter les voies hiérarchiques, ni celle de la police ni celle de la société de Mithra. Il devait imaginer un autre moyen de débusquer le Père des Pères. Cet homme n'était pas un dieu ni même un héros, contrairement à ce que prétendaient ses adeptes. Il ne vivait pas sur un quelconque Olympe, il occupait un appartement ou une maison de la ville de Paris. Il ne se nourrissait pas d'ambrosie ni d'air pur, il avait besoin de manger, de boire, de dormir, de se laver, de se vêtir, de se soigner. Il disposait donc d'une nuée de serviteurs et de fournisseurs. Schwarz était également convaincu que le Père des Pères, comme tous les hommes en quête de pouvoir absolu, faisait une consommation immodérée de jeunes femmes, peut-être des vestales à demi dénudées qui se pressaient dans les officines et dans les cryptes de cérémonie. Il devait creuser de ce côté-là, parmi les filles de joie – le massacre de la Salpêtrière n'était sans doute pas fortuit ; avait-on réduit au silence des femmes qui auraient pu devenir des témoins gênants ? – ou les comédiennes de théâtre prêtes à louer leur corps pour une poignée de francs.

Schwarz repoussa sa chaise, reposa ses lunettes sur le bureau, se frotta les yeux et se demanda par quel bout commencer. La rue Capucine et la place Vendôme avaient recouvré leur calme. La vague terrible qui avait submergé Paris les jours précédents n'était déjà plus qu'un lointain souvenir. Les émissaires de la Commune avaient réussi à renvoyer les assassins chez eux quand ils ne les avaient pas arrêtés.

De la fenêtre de son bureau, Schwarz percevait la rumeur habituelle et rassurante de la ville : cris des cochers et des marchands, claquements des sabots et grincements des roues sur les pavés. Les cloches des églises ne sonnaient plus le tocsin mais les heures, la messe, l'angélus. Le calme d'avant les tempêtes, un sursis avant un déchaînement que Schwarz pressentait effrayant. Ses supérieurs ne s'étaient pas présentés dans les locaux de la rue Capucine depuis trois jours, signe que, après la chute de la royauté, les grandes manœuvres avaient commencé dans les couloirs des ministères, de l'Assemblée et de la Commune. La sécurité de Paris n'était plus assurée. La canaille avait encore de beaux jours devant elle. Les pillards pourraient en toute impunité s'enrôler dans les comités de surveillance ou les milices sectionnaires et visiter les domiciles des suspects.

Rien de pire, pour un homme comme Schwarz, que de ne plus cerner les limites de la légalité. Du temps de la monarchie, au moins, les rôles étaient parfaitement distribués – même si les courtisans et les fermiers généraux bénéficiaient d'intolérables passe-droits. Une multitude de criminels s'étaient cachés sous les jupes de la révolution. Ceux-là s'étaient adaptés aux circonstances avec une rapidité inquiétante. Certains d'entre eux étaient parvenus, par le biais des élections et des pressions, à occuper des postes de responsabilité dans

les diverses administrations, si bien qu'ils étaient devenus les chefs de ceux qui les avaient auparavant combattus. L'histoire avait de ces détours ironiques qui n'amusaient pas vraiment les apôtres de la loi comme Antoine Schwarz.

Il se secoua pour chasser le découragement. L'un de ses collaborateurs disparus avait mentionné dans son rapport une comédienne du nom d'Armande Bouvillon dont l'amant, le cordelier Jacques-André Bellerive, appartenait au cercle restreint des proches de Danton et occupait un grade élevé dans la hiérarchie de Mithra. Il décida d'explorer cette première piste. La fille, l'une des beautés les plus renommées de Paris, avait déjà participé à des cérémonies nocturnes. Avec un peu de chance, le Père des Pères poserait le regard sur elle et exigerait qu'on la conduise dans son lit. Les hommes étaient prêts à n'importe quelle folie pour posséder les femmes de leurs désirs – ce qui ne lassait pas d'étonner Antoine Schwarz. Le policier avait rendu un fier service à MM. Gaillard et Dorfeuill, les administrateurs du théâtre Richelieu où officiait chaque soir mademoiselle Armande. Dorfeuill s'était retiré et avait laissé Gaillard diriger seul la salle de spectacle. De tendance plutôt jacobine, ce dernier naviguait à vue entre les différentes factions. Nul doute qu'il se ferait un plaisir d'introduire son « vieil ami » Schwarz dans la loge de la comédienne.

Il sortit de son bureau, dévala l'escalier, traversa d'un pas déterminé la cour intérieure déserte. Du temps de monsieur le lieutenant de police, les préposés du bureau secret, les mouches, bourdonnaient à toute heure du jour et de la nuit dans les couloirs et les différentes cours de l'immeuble. À présent, comme les liens étaient rompus entre les ministères et l'Hôtel de Ville, les préposés en profitaient pour rester à la maison ou s'occuper de leur enrichissement personnel en participant eux-mêmes aux pillages.

Schwarz était convaincu que le désordre et le vice institués en règle profitaient à Robespierre. L'homme que ses ennemis surnommaient le dictateur aux cheveux poudrés passait pour le grand perdant des événements d'août et de septembre, mais sa lumière brillait désormais comme le seul phare de la vertu dans les ténèbres propagées par Marat, Danton, Chaumette, Hébert et consorts. Tôt ou tard, le peuple se laisserait du chaos, se tournerait vers la figure emblématique des jacobins et lui confierait les clefs de la nation.

Schwarz s'était demandé un moment si le petit avocat d'Arras n'était pas le Père des Pères : le culte de Mithra ressemblait par certains côtés à la notion d'Être suprême dont Robespierre était le fervent zéléteur, dans la droite ligne de Rousseau et des philosophes des Lumières. Il avait fini par renoncer à cette idée, la surveillance continue de la maison des Duplay, les logeurs de la sentinelle du peuple, n'ayant donné aucun résultat probant.

Un crépuscule pluvieux, lugubre, ensevelissait les rues de la ville. Les rigoles gonflaient dans les caniveaux et charriaient les immondices. Les larmes célestes diluaient le sang innocent qui avait coulé quatre jours durant dans les prisons parisiennes.

« Un admirateur, Armande. »

À demi allongée sur une banquette, toujours vêtue de sa robe de scène, la comédienne leva un regard las sur Schwarz et Gaillard, l'administrateur du théâtre Richelieu pour l'heure rebaptisé théâtre de la Liberté et de l'Égalité. Dans les yeux clairs de mademoiselle Armande ne s'alluma aucune lueur d'intérêt. Mais de cette indifférence Schwarz ne se formalisa point. Il ne s'était pas introduit dans sa loge pour séduire une femme que la moitié des hommes de Paris rêvaient de serrer dans leurs bras. Il avait d'ailleurs été impossible de l'entendre déclamer. Les réflexions des beaux, des tape-durs et des furies du parterre avaient couvert le son de sa voix. Du *Sot orgueilleux* de Fabre d'Églantine les spectateurs ordinaires n'avaient pas compris grand-chose, ils avaient seulement subi les commentaires graveleux ou ineptes d'une pléiade de sots. La robe de scène de mademoiselle Armande, taillée dans un tissu qui révélait davantage qu'il ne dissimulait, n'était certes pas conçue pour calmer les ardeurs de brutes échauffées par le vin et le sang.

Schwarz n'attendit pas l'invitation de la comédienne pour amorcer la conversation.

« Bien dommage qu'on vous ait si mal entendue, mademoiselle, dit-il en tâchant d'effacer les traces les plus marquantes de son accent alsacien. Je suppose que la pièce de Fabre est intéressante, mais il me faudra la lire pour en saisir tout le sel. »

Son entrée en matière lui valut un semblant d'attention de la part de mademoiselle Armande.

« Oh, moi, monsieur, je l'ai tellement jouée qu'elle me sort par les yeux. Nous attendons avec impatience la nouvelle pièce de monsieur Maréchal, et aussi celle de monsieur Bellerive.

— En tout cas, mademoiselle, les enragés du parterre ne sont pas montés sur scène ni ne vous ont interrompue comme cela se passe chaque soir à la Comédie française. »

Une moue étira les lèvres d'Armande sans réussir à déformer son adorable minois. Schwarz se surprit à lui trouver de la beauté, une beauté troublante, fascinante, malgré l'épais fard blanc estompant son visage. Il pensa aussitôt que, si le charme de la jeune femme opérait ainsi sur lui, il y avait de fortes chances qu'il agît sur le Père des Pères. Il convenait de nouer le lien entre le responsable de l'organisation secrète et mademoiselle Armande, et, ensuite, d'utiliser la comédienne comme appât.

« Me respectent-ils pour autant, avec leurs bavardages intempestifs et leurs remarques affligeantes ? »

La voix grave de Gaillard retentissait de l'autre côté de la porte. L'administrateur essayait sans doute de contenir la meute des spectateurs pressés de déclarer leur flamme à la comédienne. Les nombreuses bougies habillaient les tentures et le sol de la loge d'une gaze frémissante et argentée. Plusieurs poudriers, un miroir sur pied, divers accessoires et deux perruques jonchaient le marbre de la table à fard.

« Seul le Seigneur aurait la possibilité de changer le mauvais vin en nectar, dit Schwarz avec un sourire.

— En ces temps troublés, monsieur, il n'est guère avisé d'évoquer les croyances superstitieuses. »

Schwarz haussa les épaules.

« Eh oui, nous devons bientôt descendre les crucifix de nos murs et nous débarrasser de nos antiques références. »

Armande se redressa et fixa le policier avec une attention nouvelle, comme si elle le voyait pour la première fois.

« Cette perspective n'a pas l'air de vous enchanter, monsieur.

— Les perspectives ne sont guère enchanteresses, ces jours-ci, vous ne croyez pas ?

— Que me voulez-vous au juste ? Je suppose que vous ne vous êtes pas déplacé ici sans une excellente raison. Je ne connais point d'hommes qui n'aient pas d'arrière-pensées quand ils entrent dans ma loge.

— À moi il suffira d'avoir fait votre connaissance, mademoiselle. »

Armande se leva et défroissa d'un geste machinal le tissu léger de sa robe. Nettement moins grande que lui – il dépassait les six pieds, une taille courante en Alsace mais assez rare à Paris –, elle se planta devant lui, se haussa sur la pointe des pieds, hissa son visage presque à hauteur du sien.

« Allons, monsieur, apprenez-moi pourquoi ce cher Gaillard vous a ménagé une entrevue particulière avec moi. Ils se comptent sur les doigts d'une main, les hommes qui ont bénéficié de ce privilège. Vous les entendez ? »

Elle se tut et, du pouce, désigna la porte d'où provenait un raffut de tous les diables. L'émeute n'allait pas tarder à éclater si Gaillard s'obstinait à empêcher les admirateurs, sans-culottes, bourgeois, aristocrates convertis aux idées révolutionnaires, de s'entasser dans la loge.

« Faites vite, de grâce, reprit-elle. Nous n'avons pas de temps à perdre. »

Schwarz comprit qu'il ne servirait à rien de biaiser et décida de

jouer le tout pour le tout. Si cette piste se fermait, il en emprunterait une autre. Le labyrinthe parisien comportait de multiples entrées, d'innombrables passages.

« Mon nom est Antoine Schwarz...

— Cela, je le savais déjà, coupa-t-elle. Tout comme je sais quelle est votre fonction, monsieur l'argousin. Ce cher Gaillard n'a pas eu le cœur de me cacher qu'un préposé de police me réclamait avec insistance. »

Je me souviendrai de toi le moment venu, cher Gaillard, pensa Schwarz. Décidément, on ne pouvait accorder aucune confiance aux saltimbanques. Il se ressaisit : après tout, l'administrateur du théâtre de la Liberté et de l'Égalité protégeait les siens comme lui-même avait toujours protégé ses mouches.

« On m'a informé, mademoiselle, que vous vous êtes rendue dans une officine du Palais-Royal, chez une sorte de prophétesse qui transporte sur elle des serpents apprivoisés. »

Armande s'assit sur la chaise, posa les coudes sur le marbre de la table à fard et contempla le reflet déformé de son visage dans le miroir rond.

« Je n'étais pas seule. Je crois me souvenir qu'on y a vu ce même soir plusieurs députés de l'Assemblée. »

Le policier marqua un instant de silence afin de bien choisir ses mots. Les éclats de voix gagnaient en intensité et en férocité dans le couloir.

« Eh bien, monsieur ?

— Je vais me montrer franc avec vous, mademoiselle.

— De grâce, monsieur. Nous risquons de perdre bientôt un administrateur et une porte !

— Je m'efforce de neutraliser un être malfaisant que ses adeptes appellent le Père des Pères. Je le crois coupable d'un grand nombre de meurtres commis à Paris entre les années 1770 et 1789. Je le tiens pour responsable des massacres commis ces jours derniers dans les prisons. »

Armande se figea sur sa chaise. Schwarz entrevit un éclat de terreur dans son œil grossi par le miroir.

« Quel rapport avec moi ?

— J'ai besoin de quelqu'un comme vous pour l'empêcher de nuire. »

La comédienne se retourna avec une vivacité de moineau et lança un regard à la fois intrigué et incrédule au policier.

« Mon Dieu, monsieur, vous n'êtes pas sérieux ?

— Très sérieux, mademoiselle. Je mise sur deux de vos atouts :

vosre beauté, car je crois le Père des Pères sensible à la beauté des jeunes femmes, et vosre liaison avec un certain Jacques-André Bellerive, un proche des cordeliers et adepte du culte de Mithra. »

Des coups ébranlèrent la porte. Un éclat de voix de Gaillard ramena un semblant de calme.

« Qu'aurais-je à gagner dans cette histoire ? »

Schwarz se pencha sur son épaule, respira une bouffée de son parfum dominé par le musc et l'ambre.

« Une vraie et solide protection, mademoiselle, murmura-t-il.

— Vous plaisantez, monsieur ? Mon am... Monsieur Bellerive occupe un poste d'importance. De quelle autre protection aurais-je besoin ?

— Quand on s'endort avec un chien, on se réveille avec des puces. On dit également que gouverner c'est prévoir. Les cordeliers ne resteront pas longtemps au pouvoir. Ils ont déclenché une spirale infernale dont ils seront tôt ou tard les victimes. Et puis... »

Schwarz observa une nouvelle pause, une manie cultivée lors des interrogatoires, et posa l'extrémité de son index sur le miroir.

« ... vous pourrez vous regarder chaque jour là-dedans avec la satisfaction d'avoir évité des milliers de meurtres. »

Elle blêmit sous son fard, une réaction qui suffisait largement à Schwarz pour ce soir. Il se dirigea vers la porte, remit son chapeau et reprit la canne-épée qu'il avait posée contre la cloison.

« Inutile de vous recommander le silence, mademoiselle. Ne parlez de cette entrevue à personne. Je dis bien à personne. Ne cherchez pas à me joindre. Je m'en chargerai. Vous me donnerez alors vosre réponse. »

Elle l'accompagna du regard sans dire un mot, pétrifiée devant sa table à fard, comme piégée par sa beauté. Il se fraya un chemin à coups d'épaule et de coude au milieu des hommes qui, dès qu'il ouvrit la porte, se ruèrent dans la loge. Il se rapprocha tant bien que mal de l'administrateur dont la perruque de guingois occultait la moitié de son visage rond et perlé de gouttes de sueur. Aux lueurs changeantes des lampes à huile, la moire vieil or des vêtements de Gaillard l'apparentait à un roi-soleil déchu. Il prisait les tenues extravagantes, comme tous les gens de théâtre.

« Je vous avais demandé de m'obtenir un rendez-vous avec mademoiselle Armande, pas de lui décliner ma véritable identité », lui glissa Schwarz à l'oreille.

L'administrateur retira sa perruque d'un geste mal assuré et se tamponna le front à l'aide d'un mouchoir aux bords dentelés.

« Elle... elle est la maîtresse d'un cordelier en vue, bredouilla-t-il. Et je ne voulais pas prendre le risque de déplaire en haut lieu.

— C'est un exercice bien délicat que ne déplaire à personne. Mais qu'importe ! Vous m'avez contraint à improviser, à modifier ma stratégie, peut-être en retirerai-je des bénéfices. Permettez-moi de vous recommander à nouveau la discrétion, monsieur. Les cordeliers et leurs alliés ne resteront pas longtemps au pouvoir. Je continuerais, si j'étais vous, de miser sur Robespierre et les siens. Je vous souhaite la bonne nuit. »

Lorsque Schwarz sortit du théâtre, il ne pleuvait plus. Des poignées d'étoiles luisaient dans les fonds de ciel dégagé. Il aimait plus que tout déambuler dans Paris endormie, abandonnée. Il se voyait alors comme l'ange gardien de la ville et, parfois, quand il ne savait plus très bien s'il évoluait dans la réalité ou dans un rêve, il se sentait pousser des ailes.





CHAPITRE VINGT-CINQ

Justine était revenue radieuse de sa visite au Temple. Bellerive avait réussi à l'inclure dans un petit groupe introduit par le citoyen Marino dans la cellule de la famille royale. Elle avait enfin contemplé cette reine que les circonstances l'avaient toujours empêchée de voir. Elle l'avait trouvée bien jolie et bien sereine malgré les épreuves qui lui tiraient les traits et lui rougissaient les yeux. Vêtue d'une robe toute simple, affairée à broder, Marie-Antoinette l'avait regardée et lui avait souri, stoïque sous la bordée d'injures proférées par les sans-culottes qui empestaient le ruisseau et le mauvais vin.

« Tu te rends compte ? Ils ont traité leur souveraine de catin ! Ils ont fait pleurer le dauphin !

— Elle est plus notre souveraine à c't'heure, et l'dauphin, il risque pas de monter sur le trône de sitôt », avait objecté Cornuaud.

Justine avait répliqué que la captivité de la famille royale n'était que provisoire, que les Prussiens la délivreraient quand ils entreraient dans Paris, qu'ils remettraient le roi sur le trône, que c'était l'issue souhaitée par les braves gens du royaume de France.

« Te v'là devenue royaliste, à c't'heure !

— Personne, dans le pays, n'a voulu que le roi soit enfermé comme un criminel dans un cachot. C'est lui qui a convoqué les états généraux. Il était bien plus soucieux du bien-être de son peuple que les enragés qui l'ont emprisonné. Le pays est orphelin maintenant.

— Tes Prussiens, ils sont pas encore arrivés à Paris.

— D'après les gazettes, ils seront dans nos murs dans moins de trois semaines. Les places se rendent les unes après les autres. Moi, je crois toujours que le dauphin régnera un jour sur la France. »

Justine vouait une tendresse particulière au dauphin, ce beau garçon blond dont la santé, de nature fragile, était minée par l'atmosphère insalubre du Temple et l'humiliation infligée à ses parents. Autant Louis XVI lui avait paru pataud, ordinaire, dans le décor grandiose des Tuileries lors de la journée du 20 juin, autant il avait produit sur elle une forte impression dans la simplicité austère de la cellule de la grande tour du Temple. Un homme calme et digne dont l'attitude contrastait avec la grossièreté et la frénésie de ses contempteurs. Justine aurait voulu les assurer, le souverain, la reine, Mademoiselle et le dauphin, de tout son amour, mais, craignant d'être prise à partie par les sans-culottes et Marino, le rustre chargé de la surveillance de la famille royale, elle avait dû se contenter de leur déclarer son affection par ses regards et ses sourires. Et les prestigieux captifs l'avaient comprise, puisqu'ils lui avaient adressé de petits signes de connivence.

« Faudrait pas qu'un jour les gars de la section t'entendent causer de la sorte, avait grommelé Cornuaud.

— Faudrait pas non plus qu'ils découvrent l'homme que tu m'as obligée à cacher dans mes appartements, Belzébuth ! »

Elle n'avait pas accepté de gaieté de cœur d'héberger le vieux prêtre que son amant avait ramené des Carmes.

Dans le cloître de l'ancienne abbaye, Cornuaud était tombé nez à nez avec l'un des deux commissaires de la Commune. Il avait reposé en hâte le père Ordrieux sur un banc de pierre. Le commissaire, un garçon âgé d'une vingtaine d'années, un enfant dont le visage délicat et ombrageux disparaissait sous un chapeau surmonté d'un énorme plumet tricolore, l'avait fixé d'un air soupçonneux.

« Que d'égards pour un vieux calotin !

— J'allais justement vous l'amener...

— En ce cas, citoyen, je suis au regret de te signaler que tu ne vas pas dans la bonne direction.

— Ah, j'me suis trompé. »

Le commissaire avait dégainé son sabre. Des taches de sang maculaient la lame courbe, sa redingote gris foncé et l'écharpe bleu, blanc, rouge nouée autour de sa taille.

« Je crois plutôt que tu tentes de soustraire un ennemi du peuple à son juste châtiment ! Et je crois aussi que tu n'es pas un vrai patriote. Il m'avait semblé entrevoir des mouvements par une fenêtre du premier étage de ce bâtiment. J'ai eu le nez creux de faire une petite ronde par ici. Ce n'est pas d'un traître que je vais débarrasser la patrie, mais de deux. »

Cornuaud avait tiré son propre sabre juste à temps pour parer le premier coup du commissaire. Ils s'étaient disputé un bref et violent

assaut dans l'allée du cloître envahie par les ronces et les branches basses. Contrairement à son adversaire, bretteur averti, Cornuaud n'avait jamais appris l'art de l'escrime. Mais il compensait son inexpérience par l'instinct de survie et la rage propres aux réprouvés. Les années passées dans le quartier de la Fosse, à Nantes, lui avaient forgé des réflexes foudroyants. Et puis les yeux noirs de l'enjomineuse réclamaient leur part de sang. Sa façon de se battre, aussi désordonnée qu'imprévisible, avait décontenancé le commissaire, moins puissant que lui et habitué à des affrontements plus conventionnels. Aussi, quand la lame de Cornuaud l'avait cueilli de taille à la gorge, il avait ouvert de grands yeux désolés, se souvenant sans doute qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années et que la vie n'avait été pour lui qu'une promesse. Il avait basculé en arrière, s'était effondré lourdement sur le dos et était passé de vie à trépas dans un long soupir de regret.

« Pauvre enfant, avait murmuré le père Ordrieux quand Cornuaud était revenu vers lui.

— C'pauvre enfant voulait vous égorger comme un agneau pascal, mon père !

— Je te l'ai déjà dit, mon fils, j'attends avec impatience celui qui me délivrera de cette vie.

— Si vous voulez, quand vous m'aurez exorcisé d'mon démon, j'vous débarrasserai du vôtre. »

Une tristesse infinie, teintée de compassion, avait assombri le regard vitreux du vieux prêtre.

« La vie n'est pas un démon, seulement une couronne d'épines, un fardeau parfois lourd à porter. »

Cornuaud avait traversé Paris en évitant les rues principales et les boulevards. Le tocsin, les roulements de tambour, les hurlements de chiens s'étaient associés à la noirceur du ciel pour plonger dans la ville une atmosphère de désolation. Comme avertie par un mystérieux signal, la population parisienne était restée terrée chez elle. De temps à autre, une voiture lancée à vive allure surgissait d'une rue et s'éloignait dans un grondement d'orage. Personne n'avait interpellé Cornuaud et le vieux prêtre. Le paydret avait parfois dû reposer le père Ordrieux sur le parapet d'un pont ou une borne de pierre afin de délasser ses bras engourdis. Des bandes de sectionnaires armés de piques et de sabres s'étaient égaillées devant eux, mais, ivres de carnage et de pillage, hurlant des insanités, braillant *La Carmagnole*, ils avaient pris la direction d'un autre quartier de Paris sans prêter attention aux deux hommes. Certains d'entre eux promenaient une tête, un bras, une jambe au bout de leur pique.

L'enjomineuse s'était à nouveau manifestée lorsque Cornuaud avait ouvert la porte de l'appartement de Justine. Incapable de maîtriser le

tremblement de ses jambes, il avait laissé choir le vieux prêtre sur la bergère du vestibule, avait filé dans la chambre et enfoui son visage dans l'édredon du lit jusqu'à ce que la douleur s'éloigne.

« Qu'est-ce que tu fiches dans cette posture, Bel ? »

Justine était rentrée. La voix de sa maîtresse avait vrillé les nerfs et réveillé la souffrance assoupie de Cornuaud. L'envie de se jeter sur elle et de l'égorger l'avait transpercé, si brutale qu'il se demandait encore comment il avait réussi à la contenir.

« La fièvre des îles, avait-il balbutié sans se retourner.

— Qu'est-ce que fiche ce calotin dans l'entrée ?

— Pas maintenant. »

Elle avait compris qu'elle n'en tirerait rien de plus et accepté de remettre à plus tard l'explication. Elle ne s'était pas souciée du vieux prêtre pour autant, elle l'avait laissé se morfondre sur la bergère pendant qu'elle s'occupait d'elle, de sa tenue, de ses cheveux, de ses fards, de ses parfums, dans le minuscule boudoir disposé entre la chambre et la cuisine.

L'explication était venue quand Cornuaud s'était estimé assez solide pour se relever et la rejoindre dans le salon.

« J'attends une réponse, Belzébuth. »

Il ne reconnaissait plus la femme simple et généreuse qui l'avait abordé au milieu du cortège, le matin du 20 juin. Elle lui avait alors donné le plus précieux des trésors, un pain doré assorti d'un sourire. Elle ne serait jamais la grande dame qu'elle s'efforçait de paraître. Elle était vaguement ridicule dans ces vêtements apprêtés, avec cette épaisse couche de poudre qui estompait ses taches de rousseur et ses rondeurs, avec les torsades et les frisures savantes de ses cheveux roux, avec ces gants de peau qui cachaient ses mains honteuses, ses doigts forts et abîmés de femme du peuple.

« C'vieux prêtre m'a ému, avait dit Cornuaud. Et j'ai décidé de le cacher en attendant que tout c'foutoir s'arrête.

— La pitié ne te ressemble guère, Belzébuth.

— J'en ai vu, aujourd'hui, d'la misère, j'ai eu mon compte de sang pour un bon bout de temps. »

Elle avait réfléchi quelques instants, la tête penchée en avant, les yeux dans le vague.

« Voici ma décision, Belzébuth : quand le calme sera revenu dans les prisons, tu fouttras ton vieux calotin dehors. En attendant, t'as qu'à l'installer dans mon grenier.

— Il y s'ra guère à son aise. Il fait chaud sous les toits quand le soleil tape, et froid quand la pluie tombe. »

Justine avait fiché ses yeux verts et courroucés dans ceux de son amant.

« Estime-toi heureux que je le dénonce pas à la section ! Si on le découvre ici, c'est moi qu'on expédiera en geôle. Je ne sais pas ce qui te trotte dans la tête, Bel, et je ne veux pas le savoir, mais il n'est pas question, pas question, tu m'entends ? que je coure le moindre risque pour un vieux curé qui empeste la merde et le moisi ! Tu lui porteras à manger et à boire, et des couvertures si le froid tombe. Il y a un lit là-haut. Il est pas de toute première jeunesse, mais il fera bien l'affaire. »

Cornuaud avait acquiescé d'un grognement. La solution proposée par Justine ne comportait pas que des inconvénients : dans le grenier, le prêtre serait à l'abri des regards et des curiosités, il pourrait exercer son ministère sans éveiller l'attention.

Il avait donc installé le père Ordrieux dans la soupente, une pièce minuscule et poussiéreuse, par chance pourvue d'une lucarne. Il l'avait aérée un bon moment avant d'arranger le lit, un matelas de laine en piteux état et un lourd sommier piqué de moisissures. Il les avait recouverts des draps de coton et de la couverture de laine que, dans un accès de générosité inattendu, Justine avait consenti à leur fournir. Il y avait étendu le prêtre, exténué par les péripéties de la journée, puis il était allé lui chercher de quoi se restaurer, du pain, du lard et un fond de vin dans un pichet. Le père Ordrieux avait mangé et bu le tout de bon appétit, après quoi il s'était allongé, avait fermé les yeux et s'était assoupi.

Cornuaud était redescendu à l'appartement de Justine. Il avait trouvé la jeune femme dans la petite baignoire en bois. Malgré les mesures de restriction, elle était parvenue à acquérir assez d'eau pour se faire couler un bain. Un luxe provocant, inutile, d'autant qu'elle se rendait plusieurs fois par semaine dans un établissement de bains publics. Quelques privilégiés, courtisans et religieux, bénéficiaient de dérivations particulières qui amenaient l'eau filtrée de la Seine directement dans leurs logements, mais la plupart des Parisiens devaient se perdre en démarches fastidieuses pour récupérer un ou deux litres du précieux liquide.

« Dis-moi maintenant pourquoi tu as pris le risque insensé de ramener un prêtre infirme chez moi, dit Justine d'une voix calme en agitant ses jambes dans l'eau déjà trouble.

— On dit au pays qu'un bienfait n'est jamais perdu, répondit Cornuaud. S'aurait bien qu'on ait besoin de lui un jour.

— De ce vieux crève-misère ? » Justine fronça les sourcils et le nez. « Il ne restera bientôt plus un seul calotin dans ce pays.

— Qu'est-ce que tu fais des prêtres assermentés ?

— Oh, ceux-là, ils finissent tous par défroquer. C'est qu'ils préfèrent maintenant courir la paroissienne plutôt que de la confesser. »

Cornuaud s'était assis sur le rebord de la baignoire et avait délicatement aspergé les épaules de Justine.

« Les paydrets ont des défauts, mais pas celui d'exécuter des vieillards sans défense. »

En même temps qu'il avait prononcé ces paroles, il s'était rappelé que, sous le pouvoir d'une sorcière venue d'Afrique, il avait exécuté des femmes, des adolescents, des enfants sans défense. Une sombre mélancolie l'avait imprégné jusqu'aux os, qui ne s'était pas dissoute dans les bras de Justine.

« Ce soir, mon fils. »

Le père Ordrieux avait recouvré sa vitalité après quelques nuits de repos et de solides repas. Le vin avait chassé l'aspect cireux de son visage et redonné un peu de sang à ses joues. Il était démuné de quelques-uns de ses accessoires, entre autres son missel et ses chasubles, mais il disposait de l'essentiel, la croix qu'il portait en permanence sous sa soutane et les formules de l'exorcisme.

« Ce soir ? Et si l démon – la diablesse, j'devrais dire – voulait pas s'présenter ?

— Nous ne lui laisserons pas le choix. Nous allons la convoquer, la faire sortir de son refuge.

— C'est qu'il est loin, son refuge. Elle vient d'Afrique, j'vous rappelle.

— Les démons ne résident pas une région particulière de la terre, mais dans l'âme des hommes.

— Peut-être qu'elle vous entendra pas, qu'elle vous comprendra pas...

— Les démons entendent toutes les adjurations de Notre-Seigneur.

— Pourquoi ce soir, alors ? Pourquoi pas maintenant ? »

Le prêtre essuya d'un revers de main les miettes de pain accrochées aux boutons de sa soutane.

« Parce que chaque affrontement avec un démon est une épreuve, mon fils. Je prévois un combat particulièrement douloureux avec celui ou celle qui te possède, et la vie pourrait me quitter avant que j'aie eu le temps d'achever mon ministère. Je dois encore me préparer, accumuler des forces. Nous n'aurons pas de deuxième chance. Tu devrais te reposer toi aussi : il m'est plus facile d'expulser un démon d'un corps apaisé que d'un corps livré au chaos. »

Cornuaud reprit le plateau vidé de ses aliments et se dirigea vers la porte restée entrouverte.

« À quelle heure que j'devrai monter ?

— Neuf heures, ce sera parfait. Ah, avant de partir, mon fils... »

Le père Ordrieux s'était redressé. Il désignait le vase d'aisance gris de poussière dont le bord circulaire et arrondi surnageait du capharnaüm du grenier. « Peux-tu remonter ma soutane, m'installer là-dessus, t'éloigner un temps et revenir ensuite me poser sur le lit ? »

Cornuaud s'acquitta de sa tâche en réprimant à deux reprises un spasme de dégoût. Il prit le temps d'essuyer le vase à l'aide d'un bout de tissu avant d'y asseoir le père Ordrieux. Criblées d'escarres et de plaies, les jambes du vieil homme n'avaient pas davantage de consistance que des branches mortes. Sa soutane retroussée répandait une odeur épouvantable.

« Merci, mon fils. Il y a bien longtemps que je n'ai pas eu l'insigne privilège de m'asseoir sur un trône. Aux Carmes, les geôliers et mes codétenus m'ont laissé me souiller comme un nourrisson.

— C'est... c'étaient des religieux, pourtant, comme vous !

— Les cordonniers sont les plus mal chaussés, dit-on. Bon nombre de prêtres ignorent ce qu'est la charité chrétienne. S'ils s'étaient réellement comportés comme des disciples du Christ, crois-tu que le peuple de France leur aurait voué cette haine ?

— Par chez moi, les gens aiment toujours autant leurs prêtres.

— C'est où, par chez toi ? »

Cornuaud riva son regard à la lucarne afin de ne pas embarrasser le père Ordrieux. Des pigeons traversèrent à tire-d'aile le pan de ciel partagé entre le bleu et le gris. Paris s'était réveillée avec la nausée des lendemains de fête. Le maximum des prix décidé par le gouvernement avait réjoui les quartiers les plus pauvres mais exaspéré les commerçants, les banquiers et certains artisans. Le bonheur des uns... Selon Justine, qui fréquentait chaque matin un salon de lecture, les ouvriers désœuvrés des arsenaux creusaient, au nord et à l'est de Paris, des terrassements destinés à enrayer la marche des Prussiens. Et puis, maintenant qu'on les avait vidées, on remplissait à nouveau les prisons. La guillotine – on ne disait plus la louisette – décapitait presque tous les jours traîtres et conspirateurs condamnés par le tribunal extraordinaire. Justine assistait aux exécutions de la place du Carrousel comme on se rendait au théâtre.

« Le pays de Retz. J'suis un paydret.

— Moi, je viens du Puy. De la région du Vivarais. Le département s'appelle la Loire aujourd'hui, ou la Haute-Loire, je ne me souviens déjà plus. J'ai fini. Tu peux me ramener sur le lit.

— Faudrait p't-êt'... enfin, que j'vous lave avant.

— Un petit nettoyage ne me déplairait pas, je l'avoue. Je préférerais me présenter propre face à son Créateur.

— J'dirais plutôt face à c'fichu Malin ! »

Le père Ordrieux eut un rire joyeux, enfantin. D'un regard furtif par-dessus son épaule, Cornuaud vit qu'il avait l'air d'un crapaud, assis sur son vase, le torse penché vers l'avant, les jambes repliées sur les côtés, un coude posé sur un genou, l'autre main accrochée au rebord du sommier. Cependant, à aucun moment il n'eut l'idée de se moquer de lui, pas seulement parce qu'il en attendait une intercession, une délivrance, mais parce que le vieil homme paraissait entouré d'une aura de grâce et protégé des bassesses humaines.

« Tu as raison, mon fils ! Quelle importance après tout ? Nous pouvons bien repartir comme nous sommes venus : dans les humeurs et les excréments.

— Bougez pas, mon père. Je cours chercher un peu d'eau et j'reviens de suite. »

Cornuaud préleva deux litres d'eau dans la réserve constituée par Justine et dissimulée dans un cabinet dont il crocheta la serrure. Il lui déroba également un gant de crin, un tissu moelleux et enveloppant, un bloc de savon et un flacon de son parfum le plus discret. Parfois elle répandait à profusion des essences entêtantes de rose et de jasmin qui finissaient par l'incommoder. Il la quitterait sans remords dès que le père Ordrieux aurait chassé l'enjomineuse de son corps et de son esprit. Il ne doutait plus de la réussite du vieil exorciste à présent. Même puissante, même redoutée par les autres captifs, la sorcière négresse ne résisterait certainement pas à un homme qui avait consacré son existence à traquer le Malin sous toutes ses formes.

Il devêtit le père Ordrieux et le lava avec toute la douceur dont il était capable. Il utilisa le premier litre pour savonner la peau flétrie et la frotter à l'aide du gant de crin, le deuxième pour la rincer. Il ménagea l'eau en imbibant des bouts de tissu et en les passant délicatement sur les escarres et les plaies. Le corps du prêtre tenait davantage du squelette que de l'organisme. Les os saillaient et semblaient sur le point de crever la peau à chaque instant. En nettoyant le vieil infirme, Cornuaud avait l'impression de se laver de la boue de son âme, de se régénérer, d'entrer dans une vie nouvelle et pleine de promesses. La noirceur et la simplicité de la croix en bois du père Ordrieux, maintenue autour de son cou par une simple corde, l'intimidèrent. Elle s'était dressée devant des légions de démons. Il sentait poindre le malaise, le froid, la souffrance lorsque ses yeux se posaient sur elle par mégarde. De même il évita soigneusement de l'effleurer.

Lorsqu'il eut vidé les dernières gouttes des récipients, il sécha le père Ordrieux à l'aide du tissu enveloppant et lui remit ses vêtements.

« Ils auraient eux aussi grand besoin d'être lavés, mais, dame, à c't'heure j'ai plus assez d'eau.

— Je te pardonne bien volontiers, mon fils. Tu t'es mieux occupé

de moi que ma mère à ma naissance.

— Elle s'est pas bien comportée ?

— Elle ne voulait point de moi. Elle avait des excuses : j'étais son treizième enfant et son neuvième fils. Elle me l'a fait payer. Durement. Sa mort m'a réjoui. Réjoui, tu m'entends ? Quelle sorte de fils peut ainsi se réjouir de la mort de sa mère ? »

Les notes sourdes de gouttes de pluie frappant le verre de la lucarne s'égrenèrent dans le silence confiné du grenier. Le ciel avait viré au gris sombre. Cornuaud ramassa les bouts de tissu souillés et les jeta dans le vase d'aisance. Il irait vider le tout dans le caniveau de la rue Saint-Martin.

« On a toujours un peu d'mal à aimer ceux qui nous aiment pas, pas vrai ?

— Aime ton ennemi, a ordonné Notre-Seigneur. Quel jugement portera-t-il sur moi quand il me regardera au fond du cœur, quand il saura que je n'ai pas été capable d'aimer ma propre mère ?

— Si j'me souviens bien, l'Seigneur est tout amour. Lui vous aimera même si vous avez pas aimé votre monde. »

Disant cela, Cornuaud prit conscience qu'il cherchait d'abord à se rassurer lui-même. Il aurait grand besoin de l'amour inconditionnel du Christ lorsqu'il se présenterait face à lui pour le Jugement dernier.

« Une belle leçon que tu me donnes là, mon fils. J'approche les quatre-vingt-dix ans et je m'aperçois soudain que je n'ai pas retenu grand-chose de la vie.

— Vous avez chassé plein de démons, mon père. C'est pas donné à tout l'monde. Faut que j'y aille maintenant, j'ai besoin de prendre l'air. J'laisse la lucarne ouverte jusqu'à ce soir, qu'est-ce que vous en dites ? »

Le père Ordrieux approuva la proposition de Cornuaud d'un clignement des paupières.

L'après-midi se déroula avec une lenteur exaspérante. Le temps paraissait suspendu, les pensées de Cornuaud se dispersaient dans des labyrinthes étranges fangeux, cauchemardesques. Justine passa à deux reprises à l'appartement, la première fois tout émoustillée par une exécution qui avait mal tourné – un comploteur royaliste dont on avait décapité la femme et le fils sous ses yeux et qui, fou de rage, avait bousculé le bourreau sur l'échafaud ; dix gendarmes avaient été nécessaires pour le maîtriser –, la deuxième fois pour dire qu'elle soupait en ville avec des amis, qu'elle irait ensuite au théâtre, qu'il ne fallait donc pas l'attendre pour le repas du soir. Cornuaud n'était pas mécontent d'apprendre qu'elle serait absente pendant l'exorcisme, mais son air sournois, ses effusions outrageuses, ses baisers appuyés avaient sonné le tocsin dans son esprit. Elle lui cachait quelque chose,

un rendez-vous galant sans doute. Il se rendit compte, à sa grande surprise, qu'il était sous le coup de la jalousie. Il se préparait à la quitter, mais il n'avait jamais envisagé la possibilité qu'elle le devance, qu'elle lui préfère un autre homme. Dieu ! que les sentiments humains étaient compliqués.

Les yeux ronds et noirs apparurent quelques instants après que l'horloge de l'église proche eut sonné les huit heures. Cornuaud aurait été incapable de préciser s'ils brillaient à l'intérieur ou à l'extérieur de lui. Il avait seulement conscience de leur présence, de leur puissance. La sorcière vaudoun se préparait elle aussi à la confrontation en l'affaiblissant, en sabotant ses défenses. La souffrance s'empara du paydret et le cloua sur le lit. Il crut un moment qu'il n'aurait pas la force de se lever, pas la force de se rendre au rendez-vous fixé par le prêtre dans la soupente. La bataille s'était déjà déclarée dans le champ de son organisme. Aussi chétif qu'un nouveau-né, il essaya bien de résister, mais chacune de ses tentatives ne réussit qu'à renforcer l'emprise de l'enjomineuse. Il eut alors l'idée de concentrer ses pensées sur la vieille croix en bois du père Ordrieux et, instantanément, les mâchoires de l'étau se desserrèrent, il parvint à prendre une profonde inspiration, il put se lever, esquisser un premier pas puis un deuxième, il sortit de l'appartement comme une marionnette aux fils relâchés, s'agrippa à la rampe de l'escalier, gravit les marches une à une, gagna le cinquième étage, le niveau des combles, au prix d'un violent effort qui le laissa exténué sur le palier.

Par chance il ne croisa pas un seul occupant de l'immeuble plongé dans la pénombre. Nombre d'entre eux pourtant avaient perdu leur travail et, quand ils ne se pressaient pas aux réunions de la section ou du comité révolutionnaire, ils passaient l'essentiel de leur temps dans leur logement. Des portes en permanence entrouvertes s'échappaient des bribes d'existences, des éclats de dispute, des cris et des rires d'enfants, des brouhahas de conversations, des soupirs de volupté. Des odeurs également, chou rance, graisse, vin aigre, urine, renfermé, salpêtre, parfums...

Cornuaud se traîna jusqu'à la porte de la mansarde où reposait le père Ordrieux. La peur atroce le saisit de ne plus trouver qu'un cadavre à l'intérieur. Mais le vieux prêtre l'attendait, adossé à la tête du lit, la croix dans la main droite. L'éclat singulier de ses yeux semblait repousser la nuit qui s'invitait par la lucarne.

« Ton démon est présent au rendez-vous, mon fils. Nul besoin de le convoquer. »

Le père Ordrieux brandit la croix et prononça sans attendre une succession de formules latines dans laquelle Cornuaud crut reconnaître les mots « *vade rétro Satanas* ». L'enjomineuse se déchaîna aussitôt comme un furet en cage dans le corps et l'esprit du paydret.

La vague de souffrance qui le recouvrit lui fit perdre tout contrôle sur lui-même et le renversa sur le parquet. Il se cogna la tête, les épaules et le bassin sur les divers objets entassés dans les recoins du grenier, respira une poussière âcre, toussa, cracha, s'entendit proférer des mots qu'il ne comprenait pas avec une voix qui n'était pas la sienne. De sa bouche, de son nez, de ses yeux se déversaient des torrents de colère et de haine. La sorcière vaudoun les avait puisées dans l'âme des hommes et des femmes enfermés dans les entrepôts de l'*Indomptable* : de la douleur des jambes et des bras mordus par les chaînes, de l'humiliation, du désespoir, elle avait façonné un être immatériel et malveillant qu'elle avait implanté dans le corps de Cornuau. Elle s'était servie de la férocité du démon blanc vautre sur la négrite. Les hommes dévorés par leurs sens, incapables de se dominer, étaient les terrains les plus fertiles. La graine avait germé dans les recoins inviolables de son hôte, elle était devenue une plante vivace, vénéneuse, qui sautait sur les moindres opportunités pour semer le désordre et la mort, elle avait acquis son autonomie, elle avait grandi en puissance, elle ne voulait pas quitter un organisme qui lui servait à la fois de véhicule et d'instrument.

L'amour avait le pouvoir de dissoudre toutes les haines, toutes les souffrances. L'amour était l'ennemi suprême.

Elle refusait d'être emportée par le flot d'amour pur, intolérable, qui s'écoulait des entités invoquées par le prêtre. Elle ordonnait à son instrument humain de se ruer sur le vieil homme et de l'étrangler, mais la croix dressait devant elle un barrage infranchissable. Elle ne pouvait même pas s'approcher de ce symbole qu'elle avait déjà aperçu dans les maisons des hommes blancs. Elle n'aurait pas d'autre choix que battre en retraite ou être anéantie par la puissance ineffable jaillissant des deux bouts de bois entrecroisés et de la bouche du vieil homme. Elle épuisa toutes les ressources du corps de son hôte pour combattre le feu de l'amour, lança une nouvelle bordée de malédictions, éructa, cracha, frappa le mur de ses pieds et de ses mains, se roula en boule sous le sommier. Le vieil homme se laissa tomber sur le plancher et, la croix toujours brandie, rampant sur les coudes sans cesser de débiter sa litanie de noms et de formules, la pourchassa sous le lit. Elle n'aurait pas la paix tant qu'elle n'aurait pas abandonné la place, tant qu'elle ne serait pas retournée dans les limbes d'où l'avait tirée la sorcière vaudoun.

Elle commença à s'y résoudre. Elle éprouvait maintenant la souffrance qu'elle imposait à son véhicule humain, une sensation abominable de déchirement, de dispersion. Elle perdait des forces à chaque instant, comme une plante desséchée par les rayons brûlants du soleil. Elle regimba une dernière fois, défia la croix du regard, puis, tandis que le vieil homme en sueur en appelait à ses dernières forces

pour l'expulser de son véhicule humain, elle reçut un renfort inattendu.

La porte s'ouvrit dans un craquement et livra passage à une dizaine de miliciens. La lueur vive d'une lampe à huile chassa les ténèbres de la mansarde.

« Là !

— Qu'est-ce qu'ils fichent dessous ce lit ? »

Quelqu'un saisit le père Ordrieux par le pied.

« Laissez-moi ! protesta le prêtre. Je n'ai pas fini mon office !

— En V'là un drôle d'office ! ricana un homme. J'savais pas qu'on les faisait sous les lits, maintenant !

— Je vous en supplie, mes frères, permettez-moi au moins de... »

Un intrus visiblement ivre interrompit le prêtre en lui frappant le crâne du manche de sa pique.

« Vas-tu te taire, jean-foutre de calotin ? »

Deux autres se glissèrent sous le lit et tirèrent Cornuaud au milieu de la pièce.

« Eh bien, citoyen, on cache les réfractaires dans les greniers ? »

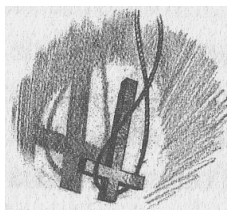
La lumière de la lampe révélait des trognes rougeaudes et féroces. Ils étaient en mission officielle à en croire les cocardes piquées dans leurs bonnets et l'écharpe tricolore de l'un d'entre eux.

Cornuaud contempla avec hébétude les pointes des piques posées sur sa poitrine. La sueur avait agrégé une épaisse couche de poussière à ses cheveux, à son visage, à sa chemise. Une vibration sourde frémissait dans ses bras et dans ses jambes. Les yeux noirs avaient cessé de briller. Il se demanda s'il était enfin délivré de la malédiction de l'*Indomptable*.

« Vous allez nous suivre, le vieux calotin et toi, déclara le sans-culotte ceint de l'écharpe tricolore. On fait d bien meilleurs offices place du Carrousel. Paraît qu'on y tient des sabbats de têtes coupées ! »

Les miliciens éclatèrent de rire. Puis l'un d'eux se pencha sur le père Ordrieux, l'examina et dit :

« L'vieux calotin nous suivra pas. Vu qu'il est bel et bien passé d'vie à trépas, le bougre. »





CHAPITRE VINGT-SIX

Émile comptait les heures.

Plusieurs visiteurs s'étaient présentés à la maison de Bequette. Souffrant d'une mauvaise fièvre ou d'une plaie infectée, ils requéraient les services de la guérisseuse. Il leur avait dit que la vieille femme s'était absentée.

Non, il ne savait pas quand elle reviendrait.

Qu'est-ce qu'il fichait dans sa maison ?

Eh bien, elle lui avait demandé de la garder en attendant son retour.

La plupart des hommes portaient le fusil, le Sacré-Cœur de Jésus sur la poitrine et le chapelet autour du cou. Ils se signaient et invoquaient le Seigneur à chaque phrase, mais, malgré les injonctions de leurs bons curés et des missionnaires de Saint-Laurent-sur-Sèvre, ils avaient davantage confiance, pour soulager leurs misères, dans la drôlesse du Diable que dans les prières chrétiennes. Hommes rudes, habitués depuis leur tendre enfance à supporter la douleur sans proférer la moindre plainte, ils se contentaient de ronchonner contre « tcho failli sort, o l'a fallu qu'alle sé pas là l'jour qu'i aviant le plus grand b'soin d'elle ». Ils repartaient à la tâche sans plus se soucier de leur température brûlante ou du vilain aspect de leurs blessures, parce qu'il y avait des choses plus importantes dans la vie que leurs petits ou grands maux. Le travail ne manquait pas en cette saison : ils devaient finir de battre le seigle, l'orge, le sarrasin, le froment, ramasser les pommes, les calais et les autres fruits de l'automne. Bientôt débuteraient les vendanges, puis on devrait se préparer pour l'hiver, jeter un coup d'œil sur les toitures, couper le bois, réparer les clôtures,

aller, avant les grandes pluies, puiser dans le marais un peu de cette terre noire et grasse qui manquait dans les champs du bocage soulevés par le granit et envahis par les genêts. La déception était plus marquée lorsqu'ils emmenaient un enfant gravement malade et qu'il leur fallait prendre le chemin du retour, parfois long de plusieurs heures, sans savoir s'ils étaient encore en droit d'espérer. Malgré leur détresse, ils donnaient à Émile le présent qu'ils avaient prévu d'offrir à Bequette, un sac de mojhettes, un morceau de lard fumé, un cageot de légumes, un pain rond, une brioche ou un tonnelet de cidre. Émile avait beau protester, ils ne voulaient rien entendre, on ne reprenait pas une chose donnée.

« Mais, puisque Bequette ne peut pas vous soigner...

— Dame, o l'y fra son garde-manger pour l'hiver. Et pis ta, mon gars, te t'nourris pas d'air pur, o faut bé qu'te t'mettes quèque chose dans l'ventre, pas vrai ? »

Ils n'avaient pas tort. Grâce à leurs offrandes, Émile pouvait au moins manger à sa faim sans puiser dans les réserves de Bequette. Le jour, il combattait son impatience en effectuant divers petits travaux de réfection dans la maison ; le soir, il allumait le feu dans l'âtre afin de chasser l'humidité, soupait d'un repas frugal et allait se coucher.

Une nuée de pensées, d'interrogations, d'inquiétudes se levait dans son esprit et l'empêchait de trouver le sommeil. Il ne pouvait pas répondre à la question que posaient les visiteurs et qui le harcelait lui-même : où était passée Bequette ?

L'officier des gardes nationaux, Morineau, dit Gros Mathiot, l'avait conduit dans la maison où elle avait été recueillie. Un paysan avait ramassé la vieille femme en piteux état dans un chemin creux et l'avait ramenée chez lui dans les environs de La Copechâgnièrre. Son épouse avait installé la blessée dans l'unique chambre de la maison et l'avait soignée de son mieux.

« Alle a certainement reçu une bonne volée de coups de gourdin », avait expliqué le paysan, un homme d'une trentaine d'années déjà père de six enfants – et plutôt favorable aux idées révolutionnaires, à en croire Gros Mathiot. « I avons bé cru qu'elle passerait pas la nuit, mais alle a plus d'résistance qu'un âne, alle buffait encore le lendemain. Et pis, l'autre matin, quand i m'sé levé, alle... alle était plus là ! Alle était... partie ! Disparue ! » Il avait claqué des doigts : « De même !

— Dans son état ! » avait renchéri son épouse, une femme menue et vive aux allures de jouvencelle malgré ses six grossesses et un labeur quotidien écrasant. « Alle a jamais r'pris sa connaissance. Ma i dis qu'o l'est une diablerie. Alle fricotait avec le Malin, à c'qui se dit.

— Raconte donc pas n'importe quoi, Sillette ! s'était interposé le

mari. O l'est pas parce que te connais guérir avec les plantes qu't'es une drôlesse du Diable ! O l'est les mulotins qui contant dos menteries d'même. »

Émile s'était demandé comment la maison et les granges, minuscules, pouvaient à la fois abriter une famille de huit personnes et un bétail qu'en se basant sur les bêtes blanches qui pâturaient dans les prés attenants il estimait à plusieurs dizaines de têtes. Les enfants, âgés de deux à huit ans, jouaient pieds nus dans la cour parsemée de flaques de purin. Ils piaillaient comme des moineaux autour des gardes nationaux abrités des dernières gouttes de l'averse sous un grand chêne. Assise sur un banc, la femme donnait le sein au dernier, un nourrisson maigre aux cheveux noirs et au teint jaune. Des poules et des canards picoraient sur le tas de fumier qui, dressé pratiquement sous les fenêtres de la grande pièce, répandait à foison ses âpres relents.

« Donc la femme Bequette a disparu d'chez vous autres sans jamais reprendre sa connaissance », avait déclaré le Gros Mathiot avec le ton emphatique censé aller de pair avec son rang d'officier.

Le paysan avait introduit les visiteurs dans la chambre exiguë et avait désigné l'un des quatre lits disposés devant une cheminée de granit.

« Alle était dans tcho-là. I aviant mis les six drôles dans les deux autres lits. I auriant dû l'entendre sortir. I crés pas qu'o l'est une diablerie, vu qu'i crés point dans le Diable, mais faut r'connaître qu'o l'est point une affaire ordinaire. »

Le Gros Mathiot s'était tourné vers Émile avec une moue désolée.

« I peux plus rien faire d'autre pour toi. Personne sait où qu'alle est, maintenant. À c't'heure, moi et mes gars, i allant retourner à Saint-Denis pour essayer d'prendre tcho curé brigand et pis, surtout, boire le coup à la santé d'la mariée.

— Vous avez une idée de qui a pu assommer Bequette à coups de gourdin ? »

L'officier avait haussé les épaules.

« O l'a bérède plus de monde dans l'bocage que dans l'port de Nantes, à c't'heure ! Parmi eux, o l'en a certainement qu'aimant point les vieilles enjomineuses. »

Émile se doutait que la responsabilité de Jean Augereau et ses acolytes était fortement engagée dans l'agression de Bequette et la disparition de Perrette, mais il s'était abstenu de faire part de ses présomptions au Gros Mathiot. La discrétion était certainement préférable au tapage pour l'instant.

Après avoir remercié l'officier et le couple, il avait repris le chemin de la maison de Bequette. Il était arrivé en plein cœur des ténèbres, abattu, trempé jusqu'aux os. Il ne lui restait qu'à patienter jusqu'au

rendez-vous fixé par les fadets. Les petits êtres lui avaient promis de l'emmener à la rencontre de celle qui l'attendait.

Avaient-ils enlevé les deux femmes pour les mettre en sécurité ? Eux seuls pouvaient maintenant lui apporter des réponses, eux seuls pouvaient rallumer une lueur dans sa nuit.

Les jours s'étaient égrenés avec une lenteur désolante. Chaque soir, il avait espéré que les fadets se présenteraient dans la chambre et mettraient fin à l'interminable attente, mais il avait fini par s'endormir et s'était réveillé à l'aube dans une chambre aussi vide que son âme. Le beau temps était revenu, la douce chaleur de septembre lui avait remis un peu de baume au cœur. Les conversations avec les visiteurs avaient brisé la monotonie des après-midi et lui avaient permis de sortir un peu de lui-même. Il prenait conscience, en discutant de leurs malheurs avec ses semblables, qu'il n'était pas le plus mal loti sur cette terre, qu'il jouissait d'une excellente santé, qu'il oubliait d'en remercier le ciel.

Ce fut enfin le septième soir.

L'appétit coupé par l'énervement, Émile n'avait réussi à grignoter qu'un quignon de pain durci et une poignée de calais encore verts. Le soleil avait brillé toute la journée dans un ciel pur et rendu son aspect riant au bocage. Une harde de sangliers était passée à moins d'une trentaine de pas de la maison. Il avait également semblé à Émile entrevoir les ombres furtives de loups entre les genêts et les chênes têtards bordant le chemin.

Au crépuscule, il entreprit de se laver afin de présenter bonne figure à son rendez-vous. Il puisa de l'eau, la fit réchauffer dans la marmite suspendue à la crémaillère de l'âtre, remplit le grand baquet de bois occulté par un paravent dans un coin de la grande pièce et se prélassa un moment dans le bain avant de se frotter avec une éponge de crin rudimentaire. Ensuite il se ceignit la taille d'un pan de tissu et, répugnant à remettre ses vêtements sales, il eut l'idée de fouiller dans la grande armoire de Bequette. Il y découvrit des vêtements masculins sous une pile de linge, un pantalon ayant appartenu à un homme corpulent, trois chemises blanches, un gilet brodé, des caleçons raccommodés, d'épaisses chaussettes de laine, un vieux chapeau à l'anglaise.

Un homme avait traversé la vie de la guérisseuse. Elle n'en avait jamais parlé, par pudeur peut-être, ou bien parce qu'elle n'avait pas encore épuisé son chagrin. Il passa des chaussettes, un caleçon, serra le pantalon, trop large, par une ceinture de corde, enfila une chemise et le gilet brodé, chercha un miroir, en trouva un petit dans la souillarde, fêlé et poussiéreux, s'y mira, se jugea plus élégant que dans ses vêtements sales et décida de conserver ceux-ci tout en étant conscient que, si elle le voyait dans cette tenue, il risquait de raviver

les vieilles blessures de Bequette.

Il s'allongea habillé, chapeauté et botté sur le lit, bien décidé à veiller jusqu'au passage des fadets. Les doutes s'abattirent sur lui comme une volée de grolles sur une charogne. Il se demanda s'il ne s'était pas trompé dans le décompte des jours, si les petits êtres, qui passaient pour farceurs dans les légendes, tenaient vraiment leurs promesses, s'ils avaient réellement un lien avec la disparition de Bequette, s'ils le ramèneraient vers Perrette, si... si... L'angoisse lui mordait les entrailles et le cœur. Il apercevait un pan de ciel par la fenêtre restée ouverte. La nuit douce, paisible, semblait grosse de menaces en son sein étoilé. Pas un souffle de vent n'agitait les frondaisons des chênes proches. Le contraste entre la sérénité apparente de la nature et sa propre frénésie mentale le mit dans un état d'exaspération insoutenable. De la lave en fusion coulait dans ses veines. Il tourna et retourna sur le lit, ne supportant plus le contact de ses vêtements. Il fut tenté de les enlever, puis il se dit que les fadets ne lui laisseraient peut-être pas le temps de se rhabiller, qu'il n'allait tout de même pas se présenter tout nu devant Perrette, encore moins devant Bequette. Il dégrafa les boutons de la redingote, du gilet et de la chemise. Des langues d'air frais s'insinuèrent sous la triple couche de tissu, léchèrent sa peau, l'apaisèrent. Il ferma les yeux, s'efforça de respirer calmement, laissa se dévider la pelote de ses pensées.

La sensation d'une présence le réveilla en sursaut. Il se redressa sur le lit, fou d'angoisse. Il s'était endormi, assommé par le bain pris quelques heures plus tôt. Les yeux encore brouillés de sommeil, il eut besoin de quelques instants pour rétablir la coordination entre son esprit et son corps. Il se traita de quelques noms d'oiseaux avant de remarquer une première traînée grise le long d'un mur, une deuxième sur le rebord de la fenêtre, une troisième près de la porte.

La troupe des fadets fut bientôt rassemblée dans la chambre sans qu'il fut possible à Émile de dire de quel endroit exactement ils avaient surgi. Il en dénombra environ une trentaine, entourés de halos gris qui teintaient de lumière pâle le sol et les meubles. Il ne réussit pas à déchiffrer leur expression : gravité aurait sans doute été le terme le plus approprié, mais leurs grands yeux ronds et leurs faces plissées pouvaient aussi bien traduire la tristesse, l'indifférence ou l'ennui. Pas l'ombre d'une grimace ou d'un sourire. Leur présence signifiait en tout cas qu'ils avaient tenu leur promesse, qu'ils n'étaient pas les êtres facétieux et déroutants des légendes. Émile en ressentit un soulagement mêlé d'exaltation.

Ils grimpèrent avec une étonnante agilité sur le lit et se répartirent de chaque côté du matelas.

Le temps est venu de rencontrer celle qui t'attend.

Perrette ? Vous savez où elle est ?

La pensée avait jailli dans l'esprit d'Émile avec l'impétuosité d'un torrent. Les fadets tressaillirent sur le lit, leurs halos baisèrent d'intensité, ils parurent sur le point de replonger dans cette obscurité familière qu'ils venaient tout juste de quitter.

Leurs réactions craintives rappelèrent à Émile qu'il ne devait pas se comporter avec eux de la même manière qu'avec les hommes. La communication s'établissait dans le silence, et les émotions exacerbées, les pensées mal maîtrisées avaient sur eux un effet semblable à un hurlement, voire à un coup.

Seuls les hommes donnent des noms aux entités. Seuls les hommes croient que le monde se divise en formes limitées.

J'ai un corps, vous avez un corps, ils ne sont pas illimités.

Tu vois nos corps, tu perçois ton corps, mais notre être et ton être s'arrêtent-ils à ces limites ? Peux-tu nommer l'illimité, l'innommable ?

Ils se glissèrent sous les bras et les jambes d'Émile et le soulevèrent avec un synchronisme parfait.

Vous auriez pu attendre que je sois descendu du lit et sorti de la maison pour me porter. Comment allez-vous faire pour...

La vitesse à laquelle se succédèrent les déplacements ne lui permit pas de poser d'autres questions. Il se rendit seulement compte que le lit, le sol de la chambre, la maison, le chemin, la forêt s'éloignaient tout à coup, que des ombres pétrifiées défilaient à une allure vertigineuse dans son champ de vision. Les mains de ses porteurs semaient des bulles de chaleur dans son dos, sur ses hanches, sur ses jambes. Passé le premier sentiment d'angoisse, il s'abandonna à l'ivresse engendrée par cet étrange mode de transport. Il devina que les fadets n'empruntaient pas les chemins creux du bocage, mais qu'ils s'engouffraient dans des passages inaccessibles aux hommes. De temps à autre, ils jaillissaient dans la nuit étoilée et traversaient un champ ou un bois pour gagner l'entrée suivante.

Émile tâcha de garder sa lucidité, de jouir de l'euphorie de son voyage, mais, comme les autres fois, il glissa sans s'en apercevoir dans une douce, une irrésistible torpeur.

Rouge était la nuit, rouge était le ciel, rouge le maillage des étiers, rouges les panaches des roseaux frémissants, rouge la surface scintillante qui barrait l'horizon, rouges le toit de chaume et les murs de la bourrine.

Ce n'était pas une clarté crépusculaire mais un pourpre éclatant, légèrement teinté de mauve.

Une guirlande d'éclats incandescents brillait dans le lointain. La splendeur de ces étranges étoiles l'émerveilla, puis il pensa qu'un incendie s'était déclaré dans la plaine céleste et qu'il s'apprêtait à

dévoré le monde. Peut-être les hommes avaient-ils exaspéré la colère divine et devaient-ils maintenant rendre compte de leurs actes ? Des grondements sourds, lointains, battaient le silence avec une régularité d'horloge. Les fadets avaient disparu. La brise répandait une odeur de sel et d'algues.

Il se leva, étourdi, et fit quelques pas hésitants en direction de la bourrine. Elle se tenait légèrement en retrait du bord de l'évier. Une barque à fond plat sommeillait sur le miroir lisse de l'eau, qui montait pratiquement à la hauteur des berges surmontées de haies de roseaux.

La porte de la bourrine s'ouvrit alors qu'il s'en approchait et livra passage à une silhouette menue et trottinante qu'il reconnut sans l'ombre d'une hésitation.

« Bequette ! »

La vieille femme s'avança vers lui en souriant et en boitant bas. Les nombreuses déchirures de sa robe et de son fichu noirs avaient été grossièrement ravaudés. Son visage parcheminé présentait encore des traces d'ecchymoses et des plaies en voie de cicatrisation. Elle se planta devant Émile et l'observa avec l'attention d'une mère contemplant son fils.

« v'là que t'as pris les habits d'mon Charles, Milo.

— Les miens étaient sales. Et comme je les ai pas lavés...

— T'as bien fait, coupa Bequette. J'suis bien aise qu'ils aillent à quelqu'un comme toi.

— Je savais pas que t'avais eu un homme dans ta vie. »

Elle lâcha des bribes de son rire enroué.

« Qu'est-ce que te crés ? I ai été une sapré belle femme avant d'être vieille. I avons pas eu de drôle, mais le temps qu'i avons passé ensemble, Charles et moi, dessus tchette terre a été pour moi une bénédiction.

— Il est mort de quoi ?

— D'un coup de lame en plein cœur ! Si te regardes bé la chemise que te portes, te verras qu'alle a été ravaudée à l'endroit du cœur.

— Qui lui a fait ça ?

— On n'a jamais su. Les ennemis manquent pas quand on sert de juge dans les villages. Les gens aviant confiance en son jugement, mais o l'en a torjours qu'aimant pas la justice. »

Émile posa enfin la question qui lui brûlait les lèvres. « Où est Perrette ? »

La réponse de Bequette souffla son espoir comme une rafale de bise la flamme vacillante d'une bougie. « Dame, j'en sais rien.

— Je croyais que les fadets l'avaient amenée ici avec toi, bredouilla Émile. Ils m'avaient promis de me conduire à elle.

— Qu'est-ce que l't'ont promis au juste ?

— De m'emmener à la rencontre de celle qui m'attend. »

Le front de la vieille femme se plissa. Le flamboiement du ciel se reflétait dans ses yeux sombres, profondément enfoncés sous les sourcils.

« Je leur ai demandé s'il s'agissait de Perrette, poursuivit Émile, mais ils m'ont dit qu'ils ne nommaient jamais les gens.

— Alors faut t'attendre à rencontrer l'innommable. T'as donc point vu que l'ciel était pas dans son état normal ? »

Émile surmonta sa déception pour contempler le ciel. Sa magnificence le saisit à nouveau. Il n'avait jamais assisté à un tel phénomène, ni même n'en avait entendu parler.

« Qui vous a attaquées sur le chemin ?

— I ai point eu l'temps de les voir. I ai reçu un coup dessus la tête et i ai perdu ma connaissance. Pis après i m'sé réveillée dans tchette bourrine.

— Qui t'a soignée ?

— Ma, pardi ! Quand i ai eu assez d'force pour m'lever, i ai été quérir quelques herbes dans l'marais. O l'en a bérède moins que dans le bocage, mais i ai pu m'débrouiller avec. Pis i ai trouvé de quoi coudre et i ai ravaudé mes habits.

— À qui appartient cette bourrine ?

— À un gars à moitié fou qui passe son temps à pêcher les angueuilles et les greneuilles. L'est parti depuis trois jours et l'est pas revenu. On aurait dit qu'l'avait grand-peur.

— Il t'a pas demandé ce que tu fichais chez lui ? »

Bequette passa la pulpe de son index sur ses lèvres racornies.

« L'parle pas, le dit jamais rin. Mais l's'est occupé d'moi jusqu'à ce que les forces me r'viennent. I t'conseille pas d'entrer dans sa maison, vu qu'alle pue pire qu'un têt à gorets ou que la cabane d'un bouc. Tcho grand zirou a jamais dû s'laver depuis sa naissance. »

Émile évacua son trop-plein de tristesse d'un long soupir.

« Je suis content de te savoir en vie, Bequette. »

Elle lui posa la main sur l'épaule. De ses vêtements s'exhalèrent des bouquets d'essences végétales.

« T'inquiète donc point pour Perrette. Alle est torjours vivante elle aussi, i en sé sûre et certaine.

— Oui, mais dans quel état est-ce que je la retrouverai ?

— Jean Augereau lui fra pas d'mal. Tcho grand fils de vesse veut juste s'assurer qu'elle ira pas à quelqu'un d'autre.

— Il m'a bien jeté dans l'oubliette d'un château en ruine. Ce gars-

là tuerait père et mère pour obtenir ce qu'il veut.

— Ta, l't'aime pas, Milo, mais Perrette, l'y tient comme à la prunelle de ses yeux. On fait pas d'mal à ceux qu'on aime. O sera torjous temps de s'inquiéter d'elle après.

— Après quoi ? »

Bequette désigna l'étier en direction de l'horizon scintillant.

« Te vois le calvaire ? »

Il remarqua alors une masse sombre qu'il avait prise de premier abord pour un monticule de terre. La croix de bois en partie délabrée ressemblait à un tronc desséché.

« Marche donc jusque-là.

— Et puis ?

— Et puis elle vèdra bétout à ta rencontre.

— Qui ?

— Celle qu'a pas d'nom. »

Il voulut poser d'autres questions, mais Bequette l'en dissuada d'un geste péremptoire de la main, s'éloigna de sa démarche claudicante et se retira dans la bourrine. Quand elle eut refermé la porte derrière elle, Émile s'avança sur le bord de l'étier et contempla la surface empourprée de l'eau. Un sentiment de solitude l'étreignit, lui glaça les sangs. Il n'y aurait plus de joie en lui tant qu'il n'aurait pas retrouvé Perrette, tant qu'il ne l'aurait mise en lieu sûr, tant qu'il ne l'aurait pas emmenée dans le pays de toutes les promesses. Le reste n'avait aucune importance. Les fadets, s'ils avaient lu dans son âme, ne l'auraient pas transporté dans ce marais éclaboussé de rouge, mais à l'endroit où Augereau et ses acolytes la tenaient captive. Que lui importait une rencontre avec celle qui n'avait pas de nom !

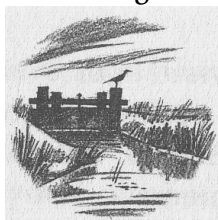
L'eau de l'étier fut parcourue d'une soudaine et longue ondulation. La barque tangua et choqua la terre de la berge à plusieurs reprises. Seul un grand navire ou un poisson d'une taille phénoménale pouvait provoquer des remous d'une telle ampleur. Or on ne voyait aucune autre embarcation que les barques à fond plat sur les étiers, on n'y recensait aucun poisson de grande taille. L'eau reprit son aspect lisse et la barque cessa de s'agiter. Intrigué, Émile continua d'observer le marais jusqu'à ce qu'une deuxième ondulation, plus puissante que la première, trace à nouveau son sillon silencieux sur toute la longueur de l'étier. Elle soulevait des vagues latérales qui se brisaient sur les parois de terre dans un clapotis prolongé. Émile eut également l'impression que la lumière rouge gagnait en intensité. Levant la tête, il constata que les éclats incandescents formaient désormais une longue chaîne de lumière et que, plus étonnant encore, ils jaillissaient de l'horizon scintillant et s'avançaient au-dessus du canal à la même

vitesse que l'ondulation. Le ciel brasillait, maintenait une voûte de feu sur le marais.

Émile se dirigea d'un pas machinal vers le calvaire. Une troisième ondulation se produisit avant qu'il atteigne la croix dressée sur son socle de pierre et de bois. Un vent violent se levait, répandait une odeur et une fraîcheur de large. Émile comprit que l'horizon scintillant était en réalité la surface de l'océan Atlantique. Il continua d'avancer entre les roseaux de plus en plus denses, parfois plus hauts que lui, posant les pieds dans les flaques abandonnées par les pluies des jours précédents. Il perdit l'étier des yeux, suivit une sorte de sentier taillé dans la végétation et déboucha sur une petite grève où gisaient les vestiges d'un ponton. L'eau, parcourue d'une nouvelle ondulation, monta subitement, submergea la pente de terre, emporta en se retirant quelques planches et rondins.

L'extrémité de la chaîne de lumière se stabilisa juste au-dessus d'Émile tandis que de violents remous agitaient l'étier. Ébloui, il crut entrevoir un trait clair et fuyant dans l'eau. Il s'approcha du bord de la grève, pataugeant dans la boue jusqu'à mi-bottes.

Soudain une forme pâle jaillit dans une gerbe qui monta à une hauteur de vingt pas et retomba en cinglant les roseaux environnants.





CHAPITRE VINGT-SEPT

Comme on se retrouve, mon brave ! »

Une silhouette corpulente s'avança vers Cornuau prostré contre le mur. Malgré l'obscurité, et bien qu'il eût un peu maigri, le paydret reconnu sans hésitation le sieur d'Ambert.

« Il semble que nous soyons voués à nous rencontrer en prison.

— Vous êtes donc pas d'meuré au Bouffay ?

— Par Dieu, non. Grâce à toi. »

D'Ambert se laissa choir aux côtés de Cornuau dans un concert de craquements d'os et de froissements de peau moite. La salle, hérissée de larges piliers, renfermait des dizaines d'hommes dont les jérémiades, les protestations, les réclamations et les incessants mouvements entretenaient un brouhaha qui interdisait à tous de trouver le sommeil. Certains prisonniers avaient entrepris de desceller à main nue les barreaux des fenêtres étroites, une tentative dérisoire qui leur avait valu une peine inutile et une bordée de quolibets.

Les miliciens avaient conduit Cornuau à la Conciergerie en abandonnant le cadavre du père Ordrieux dans le grenier de Justine. Le paydret n'avait connu le prêtre que pendant trois ou quatre jours, mais il avait éprouvé davantage d'affection pour le vieil infirme que pour ses propres parents, et sa mort l'avait chagriné. Pourtant l'ancien brigand de la Fosse et l'exorciste n'avaient rien en commun, hormis peut-être un manque de tendresse dans leur enfance qui leur avait desséché le cœur et en avait fait des êtres éternellement assoiffés.

Cornuau n'avait pas protesté ni résisté lorsque les miliciens l'avaient traîné dans les rues de Paris en direction de l'île de la Cité. Il avait aperçu Justine dans l'entrebâillement de la porte de son

appartement. Encore vêtue de sa robe et de son chapeau extravagants, elle ne s'était pas reculée à temps pour éviter de croiser son regard. Il avait alors compris qu'il devait son arrestation à sa maîtresse. Sans doute avait-elle trouvé meilleure chaussure à son pied, sans doute avait-elle choisi ce moyen pour se débarrasser de lui, peut-être avait-elle détourné l'attention de la section sur lui afin d'éloigner d'elle les soupçons. Qui pouvait savoir ce qui se tramait dans la tête d'une femme saisie de la folie des grandeurs ?

« Cette nuit n'est pas ordinaire. »

D'un mouvement de menton, d'Ambert désigna la fenêtre la plus proche. Le ciel se marbrait de stries rouge orangé qui formaient au-dessus de Paris un réseau de veines enflammées.

« Je n'ai jamais vu un phénomène de la sorte. Ne dirait-on pas que le ciel est en train de saigner ?

— Il reflète p't-êt' tout l'sang qui coule à c't'heure dans Paris, murmura Cornuaud.

— Foutre Dieu, voilà un ancien marin devenu philosophe ! Je disais donc que j'ai honteusement exploité l'irruption de tes amis dans la prison du Bouffay pour vous suivre à distance et gagner l'extérieur. Ah, j'ai dû malmenier quelque peu l'un des hommes qui t'ont délivré. Il était resté en arrière pour refermer la plaque en métal et, le fiefcé scélerat, il voulait m'interdire d'emprunter le chemin de la liberté.

— Et votre ami, monsieur de Fourmes, il est où ? »

D'Ambert avoua son ignorance d'un haussement d'épaules.

« Ma foi, le bougre n'a pas voulu me suivre. Il manque un tantinet d'audace pour un apprenti faussaire. Comme l'air de Nantes n'était plus guère respirable, je me suis rendu à Paris, comme toi, et je me suis introduit dans les cercles royalistes qui intriguent avec les émigrés, avec les Anglais, avec la terre entière. Non que j'aie la moindre estime pour ces gens-là, mais je comptais tirer profit de mes relations pour embrasser enfin le cul de dame Fortune. Bien que je n'aie aucun attrait pour le cul des dames, mais il me semble te l'avoir déjà dit, mon cher... Belzébut, c'est bien le nom que te donnaient tes amis ? »

D'Ambert observa un instant le ciel par la fenêtre. Les sectionnaires qui l'avaient arrêté ne l'avaient pas laissé passer une redingote ou une veste. Ils l'avaient déferé à la Conciergerie en chemise, en culotte de soie, en bas et en souliers. Sa perruque s'était déjà imprégnée de la saleté et des moisissures des murs du bâtiment. Ses joues ramollies et ombrées de barbe pendaient de chaque côté de son menton. La Seine toute proche déposait une humidité persistante qui suintait par les interstices des pierres et rendait l'atmosphère difficilement respirable. Des vieillards recroquevillés à même les dalles toussaient à fendre

l'âme. Le concierge, débordé, n'avait pas encore procédé à la distribution de paille, ni d'ailleurs à celles des baquets ou des seaux d'aisance. Les prisonniers en étaient réduits à se soulager contre les murs. La plupart d'entre eux appartenaient à la noblesse et n'exprimaient plus qu'un espoir : que les armées prussiennes enfonce les troupes de la nation à l'est, déferlent sur Paris, châtient ces coquins de patriotes et redressent le trône vacillant des Bourbons. On n'avait plus confiance dans la maison d'Orléans, dont le champion, Philippe, se livrait à toutes les compromissions, à toutes les bassesses pour supplanter Louis et ceindre enfin la couronne de France.

« Une légende dit que, comme l'étoile du Berger avait annoncé la naissance du Christ, le ciel de sang annonce l'avènement de l'esprit du mal, reprit d'Ambert d'un ton las. Je crois en réalité que le Malin est descendu sur terre depuis bien longtemps. Quant à moi, je fais un aussi piètre intrigant que faussaire. Ces brutes de sans-culottes m'ont arrêté à mon deuxième rassemblement. Nous avons été trahis par l'un d'entre nous, un orléaniste, j'en mettrais ma main à couper. Et toi, mon ami, qu'est-ce qui t'a valu l'honneur de cette nouvelle incarcération ? »

Cornuaud raconta son aventure avec le père Ordrieux en omettant les détails les plus embarrassants, comme sa participation aux visites domiciliaires et les circonstances qui l'avaient conduit aux Carmes.

« Quelle étrange manie de vouloir sauver un calotin moitié mort ?

— J'ai eu pitié de lui et j'l'ai sorti de là avant qu'il tombe entre les mains des égorgeurs.

— Quelle chance, si l'on peut dire, que nous n'ayons pas été arrêtés avant le 2 septembre, n'est-ce pas ? Le récit de toutes ces horreurs m'a figé les sangs. Les sectionnaires parisiens n'ont plus d'humain que le nom.

— J'ai vu c'qu'ils ont fait aux religieux aux Carmes. Les loups s'comportent avec moins d'férocité, pour sûr.

— On ne peut pas dire que ta générosité t'ait été profitable, cher Belzébut ! Il nous sera beaucoup plus difficile de sortir de cette geôle-ci que de l'aimable pension de Nantes. En outre, je n'ai plus de domestique. Nous devons nous contenter de l'ordinaire servi par le concierge, pain dur, bouillon rance, eau croupie. Moi qui avais résolu de modérer quelque peu mon appétit, me voilà servi.

— Bah, les Prussiens arriveront bientôt, et tout ça ne s'ra plus qu'un mauvais souvenir.

— Diantre, un ancien marin philosophe et optimiste, un spécimen rarissime de nos jours ! J'ai moins de foi que toi dans l'allié prussien. Il me paraît commandé par une poignée d'imbéciles dont le duc de

Brunswick est le représentant le plus désolant. Son manifeste, quel monument de sottise ! Je crains fort, quant à moi, que nous ne sortions d'ici que pour nous rendre place du Carrousel et tâter de cette machine infernale dont, souviens-toi, nous avons parlé à Nantes. »

D'Ambert se leva et esquissa des mouvements d'assouplissement qui le firent craquer de toutes parts.

« Je te laisse, mon ami, reprit-il. Je dois me conformer aux usages de mon rang et entretenir la conversation avec quelques-unes de mes relations. Sait-on jamais, un miracle peut se produire. Si nous sortons un jour d'ici, je saurai au moins à quelles portes frapper. Nous nous reverrons, sois-en certain. Le temps que ce foutu tribunal nous convoque, nous disposons encore de quelques jours devant nous. »

L'ancien faussaire alla se mêler à un petit groupe qui discutait à voix basse dans un recoin obscur du cachot. Cornuauud observa à nouveau la fenêtre où se découpait le pan de ciel empourpré. La nuit évoquait une nuée de braises rougeoyantes couvant sous la cendre.

Il se leva à son tour, s'approcha de l'ouverture et se hissa sur la pointe des pieds. Une dizaine de gardes fumaient la pipe et bavardaient dans une cour pavée et ceinte de hauts murs. Ils ne prêtaient aucune attention au phénomène pourtant extraordinaire qui se déployait au-dessus de leurs têtes, ni à l'insolite couleur rouge orangé des pierres des façades.

L'avènement de l'esprit du mal, avait dit d'Ambert. C'était exactement l'effet que produisait sur Cornuauud le flamboiement du ciel. Des forces sataniques convergeaient au-dessus de la terre des hommes, rassemblées par un mystérieux signal.

Il entrevit des yeux noirs et ronds parmi les points lumineux qui brillaient avec davantage d'éclat que les étoiles. Il n'en avait pas fini avec l'entité façonnée par l'enjomineuse négresse. D'Ambert avait raison dans le fond : seule la guillotine dressée place du Carrousel avait maintenant le pouvoir de mettre fin à sa servitude.

Le visage diaphane suspendu à quelques pouces de la tête d'Émile était d'une beauté irréelle, fascinante. La chevelure détrempée, d'un blond presque blanc, ondulait sur les épaules et tombait en cascades désordonnées jusqu'à la taille. Des traits noirs fendaient en leur milieu les yeux ronds d'un jaune éclatant, des yeux de serpent. Le nez était fin, droit, percé de narines pratiquement obturées. Les lèvres sombres s'étiraient en une esquisse de sourire qui révélait de petites dents nacrées et pointues. Les seins, sillonnés de veines d'un rouge tirant sur le mauve, ne s'ornaient pas des cercles pigmentés des aréoles, mais de pointes grises et luisantes. Si le ventre dénué de nombril et la vulve glabre ressemblaient à ceux d'une femme, les hanches et les cuisses formaient un bloc cylindrique habillé d'écailles grises dont les

premiers rangs se confondaient avec la peau presque limpide. La queue, dont il était impossible d'évaluer la longueur, remuait de temps à autre et apparaissait de loin en loin à la surface de l'étier comme des îlots soulevés par de brusques poussées de la terre. À l'extrémité des longs bras tendus, dans le creux des mains aux doigts larges et soudés entre eux par des membranes cristallines, reposait une dague au manche sobre et façonnée dans une matière iridescente.

Émile, interdit, et la créature s'observèrent un long moment dans le plus grand silence. La chaîne d'éclats de lumière restait suspendue au-dessus du canal, le rouge du ciel tournait lentement au brun noir.

Je suis celle qu'on ne nomme pas et que certains des tiens ont pourtant nommée Lahuzeen, Lusine ou Mélusine.

Elle utilisait le même langage que les fadets, le langage du silence, le langage de la pensée. La communication s'établissait sans qu'Émile éprouvât le besoin de faire le calme dans son esprit.

Je t'attendais depuis longtemps, et je rends grâce à mes petits alliés de la nuit de t'avoir conduit jusqu'à moi.

Émile ne pouvait détacher son regard des amples mouvements qui soulevaient sa poitrine et modifiaient sans cesse les couleurs de ses veines. Des rigoles s'écoulaient des mèches emmêlées de sa chevelure, sillonnaient sa peau translucide, se perdaient entre les écailles de ses hanches.

Je ne peux rester hors de mon élément que très peu de temps. Quand la nuit aura recouvré sa noirceur, je disparaîtrai et me replongerai dans les profondeurs paisibles de la mère de toute création.

Émile vit que le ciel s'assombrissait à une vitesse alarmante. Il regrettait déjà la brièveté de leur rencontre, il aurait voulu prolonger l'enchantement jusqu'à la fin des temps.

La mère de toute création ?

Celle que vous nommez l'Océan.

Vous... m'attendiez ?

Un jour le mystère de ta naissance te sera dévoilé. Mais pas cette nuit. L'esprit du mal s'est levé sur la terre.

Une tristesse infinie émanait de la créature. Émile la ressentit de façon si intense qu'il fut envahi d'un grand froid. Sa redingote détrempée pesa sur ses épaules comme un joug.

L'esprit du mal ?

Il n'apparaît que lorsque les hommes, par leurs désirs, le convoquent. Il prend alors forme humaine et œuvre dans les champs de matière.

Émile posa la main sur son chapeau pour empêcher les bourrasques de l'emporter. Il entendit à nouveau les paroles de Louise, son ancienne maîtresse de La Rousselière, « *une foule d'âmes errantes autour de toi, on dirait la queue d'un serpent, tu rencontreras la dame du marais, tu lutteras contre l'esprit du mal, contre l'ombre... l'ombre...* ».

Des nuages déferlaient à l'horizon, se rapprochaient à grande vitesse, recouvraient déjà l'autre extrémité de la chaîne d'éclats lumineux, estompaient le rouge du ciel. La queue de la créature remua à l'intérieur de l'étier et provoqua des remous puissants qui arrachèrent des soupirs de protestation aux roseaux.

Il transforme en haine la souffrance des hommes, il les dresse les uns contre les autres, il ne se retirera qu'après en avoir massacré le plus grand nombre, il essaiera de les exterminer jusqu'au dernier.

En quoi cela vous concerne-t-il ?

La créature oscilla sur elle-même à la façon d'un serpent, émit un bruit pareil à un sifflement.

Les hommes et les créatures de l'obscurité ou des profondeurs sont liés. Si l'humanité disparaît, alors nous disparaîtrons. Nous ne sommes que les gardiens du jardin des hommes.

Les gardiens ?

Nous œuvrons dans le silence, nous réparons les offenses faites par la pensée humaine. Les hommes ont oublié leur véritable nature, ils ignorent l'étendue de leur puissance, ils sont prisonniers déformés dont ils devraient être les maîtres. Nous restons cachés à leurs yeux, ou ils nous captureraient, ils s'acharneraient à nous extorquer nos secrets, ils finiraient par nous faire disparaître. Un jour nous nous présenterons en pleine lumière. Mais cela ne sera pas tant que les hommes resteront captifs du champ de matière.

Les ténèbres se répandaient comme une marée sournoise et fulgurante sur le marais. De la chaîne d'éclats lumineux ne subsistait qu'une cicatrice dont la clarté ténue plaquait d'un vernis cuivré les cheveux et les épaules de la créature.

Qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça ?

Je suis venue te confier l'arme dont j'ai la garde, la dague façonnée par les hommes des temps oubliés. Elle seule a le pouvoir de tuer l'esprit du mal.

Comment le trouverai-je, l'esprit du mal, comment le reconnaitrai-je ?

Regarde derrière toi.

Émile se retourna et découvrit un cheval blanc au milieu des roseaux, une bête splendide entièrement harnachée. Il n'avait pourtant perçu aucun grondement de sabot, aucun souffle, aucun hennissement.

Ta monture. Elle te conduira vers ton destin. Elle se présentera chaque fois que tu auras besoin d'elle, mais seulement la nuit. Tu n'auras pas à la diriger. Elle t'emmènera toujours où tu dois aller. À toi ensuite de remonter jusqu'à la source.

La légende dit plutôt que le cheval mallet te transporte tout droit vers ta mort.

Les légendes ont un fond de vérité, mais elles se colorent des peurs

humaines.

Émile fixa son attention sur la dague. Malgré ses reflets irisés, elle semblait anodine, inoffensive, avec son manche légèrement bombé, sa garde étroite, sa lame fine et droite.

Ai-je le choix de refuser ?

La créature siffla et dansa à nouveau sur elle-même, sa queue souleva des gerbes d'eau entre les berges de l'étier.

On a toujours le choix d'accepter ou de refuser.

Et si je n'étais pas de taille à mener la tâche que vous me demandez d'accomplir ?

L'innommable ne m'aurait pas envoyée à toi si tu n'avais pas en toi force et courage.

Émile leva les bras comme pour tenter d'empêcher la nuit d'ensevelir le marais. Le temps s'emballait, tant de questions se pressaient dans sa gorge, tant d'incertitudes le déchiraient.

J'aurais d'abord voulu... j'aurais aimé...

Si tu acceptes cette dague, sache que tes souffrances et tes échecs seront aussi grands que tes accomplissements. Tu ne t'appartiendras plus, mon fils, mais à l'humanité tout entière.

Ton... fils ?

Je regarde tous les hommes comme mes fils. Tu dois prendre une décision maintenant. Mon temps s'achève.

La créature leva un regard anxieux sur le ciel presque entièrement vêtu de nuages noirs. Le vent ployait les roseaux, des gouttes de pluie hérissaient la surface de l'étier, l'humidité transperçait les vêtements d'Émile.

J'aurais tant voulu...

Acceptes-tu la dague ?

La créature tendait les bras en un geste implorant. Il s'empara de la dague juste avant qu'elle ne s'affaisse. Le canal déborda, l'eau monta jusqu'aux cuisses d'Émile. Une chaleur vive, presque insupportable, se diffusa dans sa main, dans son bras, dans son épaule.

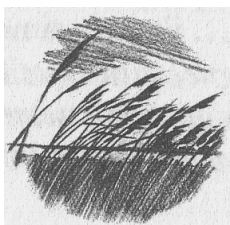
« Tu sais où est Perrette ? » cria-t-il.

Seuls les clapotis, les sifflements du vent et le crépitemment des gouttes lui répondirent. Il fixa l'étier jusqu'au vertige. Malgré les ténèbres épaisses, il aperçut le sillage abandonné par la créature qui nageait d'une allure soutenue en direction de l'océan.

Il poussa un hurlement de rage, tomba à genoux dans la boue et se recroquevilla sur lui-même. La chaleur de la dague, de plus en plus vive, le poussa à se relever. Il glissa l'arme dans la poche de sa redingote et, écartant les roseaux, s'avança d'un pas chancelant vers le cheval mallet.

Perrette ne l'avait pas oublié, son chemin le ramènerait bientôt vers elle.

Le cœur lourd, il posa le pied dans l'étrier et se jucha sur la selle.
Le cheval partit au galop et fila dans la nuit sans lui laisser le temps de
se saisir des rênes.



FIN DU LIVRE PREMIER.

LA SUITE DANS LE LIVRE II :

REMERCIEMENTS

La liste des ouvrages et des sites Internet consultés serait trop longue et fastidieuse à énumérer. Que soient donc remerciés tous ceux qui, sans le savoir, ont participé à la rédaction de ce roman. Ils se reconnaîtront peut-être ça ou là, à la faveur d'une précision ou d'un événement. C'est qu'ils sont nombreux, les passionnés de la période révolutionnaire et des guerres de Vendée. Qu'ils ne m'en veuillent pas si je ne les cite pas, et qu'ils sachent que leur travail m'a été indispensable, même si cet ouvrage n'est pas à proprement parler un roman historique.

Que soient ici également remerciés ceux de ma famille vendéenne qui m'ont transmis en héritage cette langue savoureuse, ce patois dont j'ai longtemps méconnu la richesse. Cette modeste contribution à la mémoire vendéenne leur est dédiée, ainsi qu'à Luc Royer, qui m'a fourni les premiers et très importants éléments de recherche. Enfin je n'oublie pas mon épouse Hamama, dont les encouragements et la patience me sont toujours autant précieux.

Achevé d'imprimer en octobre 2004 par l'imprimerie France Quercy à Mercuès (Lot)
pour le compte de la Librairie L'Atalante
N° d'imprimeur : 71611 / Dépôt légal : octobre 2004
IMPRIMÉ EN FRANCE